

UNIVERSITE D'ANTANANARIVO  
INSTITUT DE CIVILISATIONS  
MUSEE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE

# TALOHA 12

## HAUTES TERRES DE MADAGASCAR

Sections archéologiques des Colloques Internationaux d'Histoire  
et de Civilisations Malgaches d'Antananarivo et de Fianarantsoa  
et contributions associées



1994

### PROGRAMME TRI-INSTITUTIONNEL

Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie (Antananarivo)  
Swedish Agency for Research Corporation in Developing Countries (SAREC - Uppsala)  
et  
Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Paris)

*Directeur de la publication :*  
Jean-Aimé RAKOTOARISOA

*Secrétaire de rédaction :*  
Solo RAKOTOVOLOLONA+  
RAZAFIARIVONY Michel

*Saisie et Traitement de Texte :*  
Olivier RASOLOFOMANANTSOA

*Dessinateur :*  
RAMBELOARISON

### *Comité de Rédaction*

*Les chercheurs de l'Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie*

BLANCHY Sophie, Anthropologue  
HEURTEBIZE Georges, Ethnologue  
RADIMILAHY Chantal, Archéologue  
RAHAGARISON, Ethnobotaniste  
RAHARJAONA Victor, Archéologue  
RAHERISOANJATO Daniel, Historien  
RAKOTO Ignace, Historien des Institutions  
RAKOTOARISOA Jean-Aimé, Géographe  
RAKOTOMALALA Mireille, Ethnomusicologue  
RAKOTOVAO Guy, Juriste  
RAKOTOVOLOLONA Solo, Archéologue  
RAMILISONINA, Ethnologue  
RANJEVA-RABETAFIKA Yvette, Angliciste (Civilisation)  
RAZAFIARIVONY Michel, Sociologue

### *Ont collaboré à ce numéro :*

ALLIBERT Claude, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris  
DEWAR Robert, Université de Connecticut  
GADE Daniel, Université du Vermont, Burlington  
KUS Susan, Université de Michigan  
RAFOLO ANDRIANAIVOARIVONY, Centre d'Art et d'Archéologie, Antananarivo  
RAJAONARIMANANA Narivelo, Institut National des Langues et Civilisations  
Orientales, Paris  
SINCLAIR Paul, Université d'Uppsala  
VERIN Pierre, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris  
WRIGHT Henry, Université de Michigan

Tout le personnel technico-administratif de l'Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie.

*Couverture: Entrée du "Rova" d'Ambohimanga, Antananarivo.*

# **T A L O H A 12**

Toute correspondance concernant les publications  
de l'Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie,  
Université d'Antananarivo, doit être adressée à :

Monsieur Le Directeur de la publication :

**T A L O H A,**

**INSTITUT DE CIVILISATIONS  
MUSÉE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE  
B.P. 564, -101- Antananarivo, MADAGASCAR  
Téléphone : (261 2) 210-47, Télifax : (261 2) 282-18**

Toute traduction et toute reproduction totale ou partielle des articles de cette revue sont interdites sans l'accord écrit de l'auteur et du Directeur de la publication. Cependant, les citations sont autorisées sous réserve de références complètes et exactes.

**1994**



RAKOTOVOLOLONA Hilarion Solo Fidèle au travail dans le site  
d'Ankadivory

## T S I A R O

Nodimandry tamin'ny Asabotsy 28 Mey 1994 tao Antananarivo ny namana mpiaramiasa, Hilarion Solo Fidèle RAKOTOVOLOLONA. Koa ity laharana faha-12 amin'ny **Taloha** ity, izay niandraiketany rahateo nandritra ny roa taona farany mialoha ny nahafatesany, dia atolotra indrindra mba ho Fahatsiarovana azy.

Hatramin'ny taona 1979 nidirany teto amin'ny Mozea, dia tsy niroa fo tokoa izy tec amin'ny asa fikarohana amin'ny maha-arkeology azy. Tsy dia mba naka andraikitra hafa loatra izy tany ivelany, teo amin'ny fiaraha-monina fa ny fikarohana no azo lazaina fa nanokanany ny androm-piaianany. Tsy mba voafetran'ny ora sy ny fotoana izany taminy. Matctika izy no mamonjy ny toeram-pikarohany eny Ankadivory (Antananarivo-Avaradrano) na tsara andro na ratsy ary na dia tsy salama loatra aza izy indraindray. Enina taona eo ho eo izay no nandalinany io faritra io. Tojo fahasahiranana mihitsy izy nanao ilay fikarohana noho ny isy fahitany loharano (boky, soratra na lovantsofina) firy tavela, nefo nikiry hatrany izy nanohy. Ary andro vitsy talohan'ny hahafatesany aza, dia mbola nanontany foana ny vadiny izy ny amin'ny hiafaran'io asa fikarohana nataony io, sy ny "Thèse de doctorat" nomanihy mikasika izany.

Tsy mba be teny loatra i Hilarion, tsy tia sehoseho fa miasa mangina, miasa hatrany. Tsy mbola naka andro fialan-tsasatra izy na indray mandcha aza. Raha sendra misy olana dia mandamina no ataony ary nanehoany fandeferana izany matetika

Very mpiara-miasa mahafatra-po tokoa ny Mozea ary namoy olomanga ny Firenena.

Sarotiny tamin'ny teny Malagasy sy ny maha-Malagasy amin'ny ankapobeny izy ary nanambara matetika fa tsy mba handao ny Tanindrazany na oviana na oviana izy na mafy aza ny fahantrana mihatra amin'i Madagasikara. Ohatra soa no navelany ho an'ny mpiara-miasa sy ny mpiara-belona : fandaozan-tantely ny azy, maty fa namela mamy.

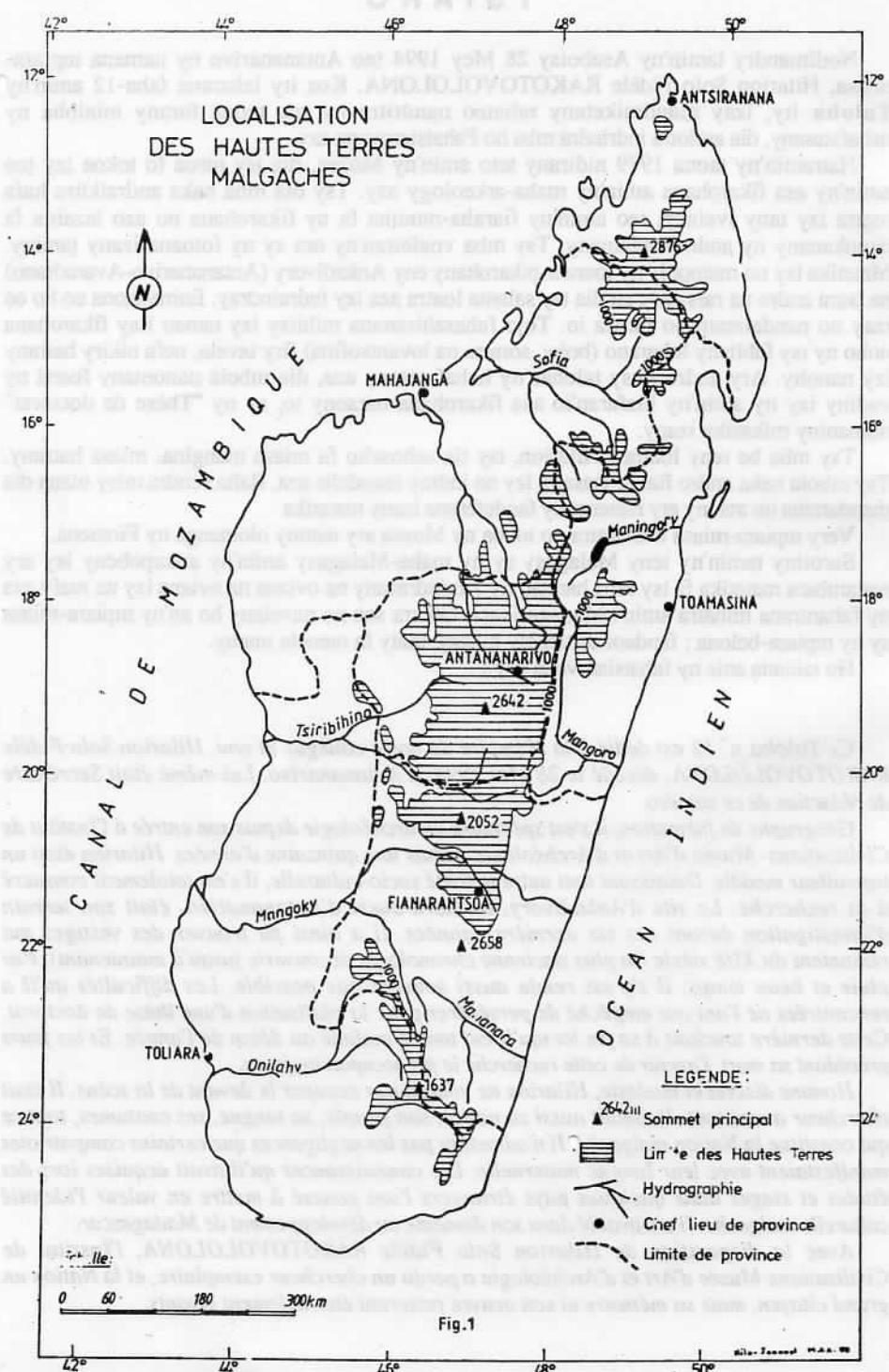
Ho tahiana anie ny fahatsiarovana azy !

*Ce Taloha n° 12 est dédié à la Mémoire de notre collègue et ami, Hilarion Solo Fidèle RAKOTOVOLOLONA, décédé le 28 Mai 1994, à Antananarivo. Lui-même était Secrétaire de rédaction de ce numéro.*

Géographe de formation, il s'est spécialisé en archéologie depuis son entrée à l'Institut de Civilisations- Musée d'Art et d'Archéologie depuis une quinzaine d'années Hilarion était un travailleur modèle. Délaissez tout autre activité socio-culturelle, il s'est totalement consacré à la recherche. Le site d'Ankadivory, au nord-ouest d'Antananarivo, était son terrain d'investigation durant ces six dernières années. Il a ainsi pu trouver des vestiges qui remontent du XII<sup>e</sup> siècle (la plus ancienne chronologie découverte jusqu'à maintenant). Par pluie et beau temps, il s'y est rendu aussi souvent que possible. Les difficultés qu'il a rencontrées ne l'ont pas empêché de persévérer pour la réalisation d'une thèse de doctorat. Cette dernière touchait à sa fin lorsqu'il eut tombé malade au début de l'année. Et les jours précédant sa mort, l'avenir de cette recherche le préoccupait toujours.

Homme discret et modeste, Hilarion ne voulait pas occuper le devant de la scène. Il était chercheur avant tout. Il aimait aussi sa patrie, son peuple, sa langue, ses coutumes, tout ce qui constitue la Nation malgache. Il n'admettait pas les négligences que certains compatriotes manifestaient avec leur langue maternelle. Les connaissances qu'il avait acquises lors des études et stages dans quelques pays étrangers l'ont poussé à mettre en valeur l'identité culturelle malgache. Il a travaillé dans son domaine au développement de Madagascar.

Avec la disparition de Hilarion Solo Fidèle RAKOTOVOLOLONA, l'Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie a perdu un chercheur exemplaire, et la Nation un grand citoyen, mais sa mémoire et son oeuvre resteront éternellement vivants.



**SOMMAIRE**  
**SOURCES ET METHODES**

Ankadivory : témoin d'une culture de l'Imerina ancien. <b>Solo RAKOTOVOLOLONA</b> .....	7
L'Imérina et le peuplement de Madagascar : les hypothèses confrontées aux nouvelles découvertes. <b>Pierre VERIN</b> .....	25
Archéologie des Hautes-Terres centrales : Problèmes et méthodes. <b>Jean Aimé RAKOTOARISOA</b> .....	29
Les fouilles de Lohavohitra : contribution à l'étude des aménagements d'un site ancien, fortifié et perché du Vonizongo (Centre-Ouest). <b>RAFOLO ANDRIANAIVOARIVONY</b> .....	37
Répartition des villages anciens dans une vallée des Hautes-Terres centrales ; archéologie de la Manandona. <b>Victor RAHARIJAONA</b> .....	51
Recent research in the paleoecology of the highlands of Madagascar and its implications for prehistory. <b>Robert DEWAR et David BURNETT</b> .....	71
<b>HISTOIRE ET CIVILISATION</b>	
Savane, feu, protéine et soie sur les Hautes-Terres de Madagascar. <b>Daniel W. GADE</b> .....	79
Brève esquisse de l'histoire du Manandriana, d'après les traditions orales. <b>Narivelô RAJAONARIMANANA</b> .....	109
Le site fortifié de Vohitsaveotsa dans le Vohibato (Sud-Betsileo) ; traditions orales, archéologie et histoire. <b>Daniel RAHERISOANJATO</b> .....	141
Première reconnaissance archéologiques dans le pays "Tanala" (Ifanadiana-Ranomafana). <b>Victor RAHARIJAONA et Solo RAKOTOVOLOLONA</b> .....	159
Ny fomba sy ny hevity ny Tsangambato ao amin'ny faritr'Anosibe An'Ala. <b>Michel RAZAFIARIVONY</b> .....	171
Education, famille et société : cas de l'enfant tanala. <b>Bodo RAVOLOLOMANGA</b> .....	191
Musique à Madagascar : son évolution selon les divers courants d'influence. <b>Mireille Mialy RAKOTOMALALA</b> .....	203
<b>COMPTEES-RENDUS</b>	
(Pierre VERIN, Glen M. GREEN & Robert W. SUSSMAN, Philippe BEAUJARD, Maurice BLOCH, Sophie BLANCHY-DAUREL, Noël J. GUEUNIER)	

## SOURCES ET METHODES

## ANKADIVORY : TEMOIN D'UNE CULTURE DE L'IMERINA ANCIEN

Solo RAKOTOVOLOLOLONA

Institut de Civilisations

Université d'Antananarivo

L'Archéologie de l'Imerina<sup>1</sup> est généralement connue à travers les anciens villages fortifiés. Dans ses travaux en 1970 A. Mille a réussi à inventorier 16.421 sites. Cependant, en face de ce champ d'études important, les connaissances archéologiques de cette région centrale de Madagascar restent encore très limitées. En effet, moins d'un millième de ces sites a été étudié en détail. Compte tenu de cette situation, il s'avère que certaines thèses ne constituent que des conclusions plus ou moins hypothétiques. Par les découvertes récentes, outre les nouvelles informations qu'elles fournissent, elles tendent aussi, dans plusieurs cas, à rectifier les anciennes données.

Sur le plan chronologique, les résultats des analyses des vingt dernières années ont permis de fixer la datation de plusieurs sites archéologiques malgaches et en particulier ceux des Hautes-Terres centrales<sup>2</sup>. En 1988, une vingtaine de sites a été datée soit par Radiocarbone, soit par la Thermoluminescence. Pour quelques sites, l'utilisation des deux procédés a favorisé la comparaison et la vérification des résultats. En ce qui concerne la chronologie relative, les travaux de H. Wright sur l'évolution des céramiques anciennes constituent une base pour l'étude et la connaissance de l'Imerina et des Hautes Terres d'autrefois.

### LE SITE D'ANKADIVORY

L'ancien site d'habitat d'Ankadivory est situé à une vingtaine de kilomètres au Nord d'Antananarivo, la capitale. Suivant les Coordonnées Géographiques Nationales (CGN), il se trouve plus précisément au point : X = 519,6 ; Y = 813,16, soit à 18°46' latitude Sud et 47°34' longitude Est.

1 - L'Imerina que représente l'actuel Faritany (Province) d'Antananarivo, a connu une délimitation variable suivant les périodes.

2 - L'introduction de ces procédés dans l'archéologie malgache a été commencée, surtout pour l'Imerina, en 1968 par le Professeur P. Vérin. Voir sa contribution à la suite de cet article.

Sur le plan topographique, contrairement à la position perchée des sites fortifiés comme les sites célèbres de la région, tel Ambohimanga, localisé à 3 km plus au Nord ou Ambohitrabiby à 5 km plus à l'Est, Ankadivory est édifié sur un replat peu élevé. Par rapport à la vallée la plus proche, drainée par le ruisseau d'Ambondrona, sa dénivellation ne dépasse pas 20 m.

Malgré sa localisation en plein centre de l'Imerina ancien, aucune tradition orale n'a retenu son origine, son histoire ou même la période de son abandon. Encore moins, les relations écrites les plus anciennes n'ont mentionné la présence de ce village. Le nom même d'Ankadivory, que porte encore le village actuel, vient d'ailleurs d'un autre site archéologique entouré de fossés et remontant à une période assez récente. En fait, le véritable nom du site qui intéresse notre étude reste inconnu mais pour la commodité, celui d'Ankadivory a été retenu.

Par ailleurs, la découverte de l'emplacement de cet ancien village a été fortuite car, malgré le répertoriorage minutieux effectué par A. Mille en 1970, l'existence de ce site archéologique n'a pas été signalée, car il n'a pas été décelé sur les photos aériennes utilisées lors de l'inventaire des sites fortifiés édifiés en Imerina. Etant dépourvu de ces fossés concentriques, spécifiques sur les Hautes-Terres, le site d'Ankadivory n'a pas pu être reporté sur la carte archéologique de la région. Il a donc fallu attendre les travaux de reconnaissance, c'est-à-dire les "survey" intensifs effectués avec H. Wright pour le localiser.

L'absence de délimitation nette, surtout dans sa partie méridionale, ne permet pas de connaître la véritable extension du site. Cependant, dans sa partie nord, une dénivellation très marquée et visiblement d'origine anthropique le sépare du bas de pente qui rejoint le fond de la vallée. Enfin à l'Est et à l'Ouest, des trous de cavités longiformes en grande partie remblayées et envahies par de la végétation rudérale apparaissent comme les vestiges d'anciens fossés entourant le site. Ces restes de fossés sont très vite interrompus et ne laissent pas de traces apparentes qui permettent de retracer leur prolongement. Mais en tenant compte de l'éparpillement des vestiges céramiques, de la couleur du sol et enfin de l'aménagement actuel du site, l'ancien village semble avoir eu une forme relativement ovale, allongée dans le sens nord-ouest/sud-est (Fig. 1).

Actuellement, l'intérieur du site est aménagé en une succession de terrasses, où chaque palier est mis en culture par les villageois de l'actuel Ankadivory. Ces terrasses sont alignées perpendiculairement à la direction générale de la pente, c'est-à-dire vers le Nord, mais la mise en culture intensive depuis plusieurs années ne laisse plus discerner les éventuels vestiges des structures (maisons, parcs à bœufs, tombeaux, etc.). Par contre, elle a permis de remettre en surface les débris de céramiques, les fragments et autres vestiges ensevelis sous la couche superficielle.

ANAKADIVORY

X : 519,66 - Y: 813,16

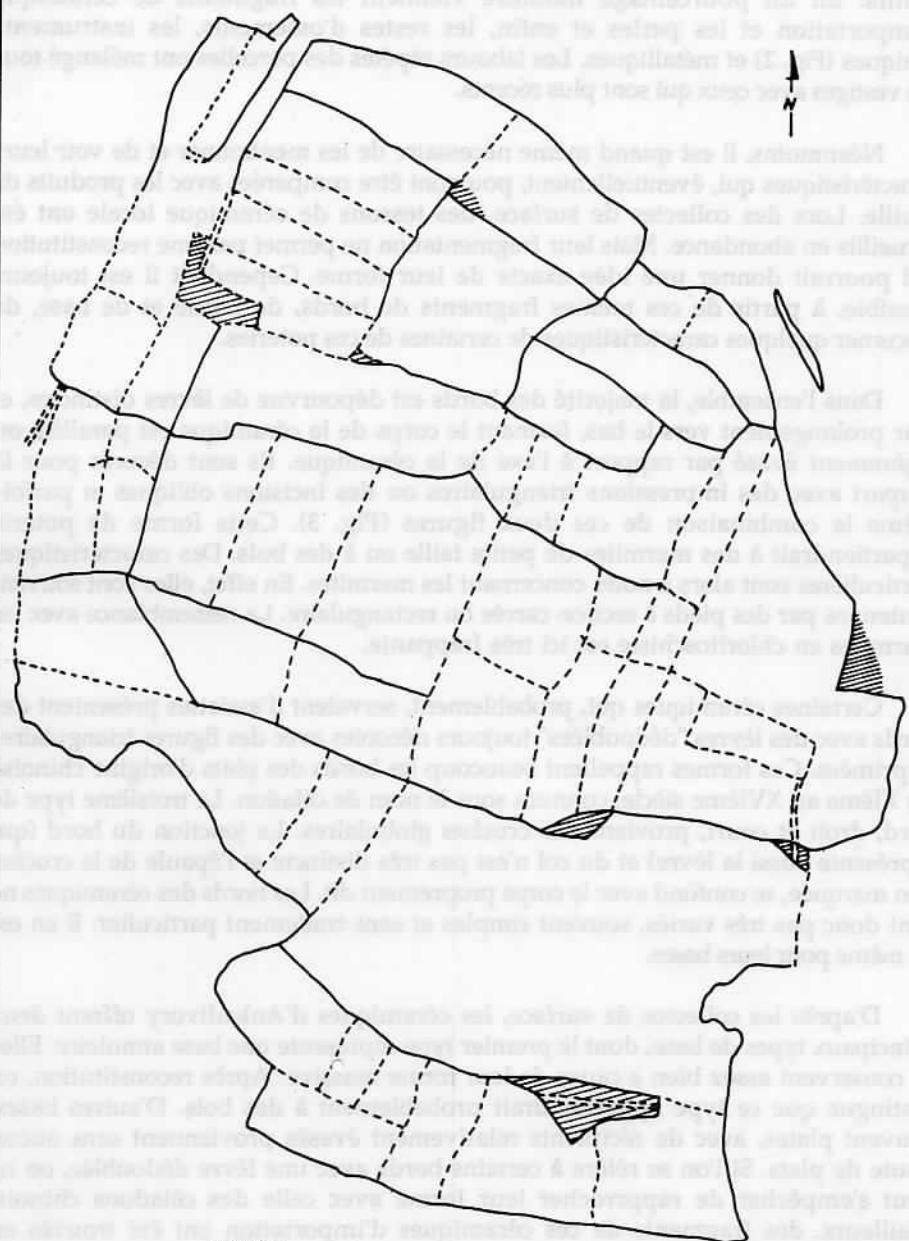


Fig. 1

## LES VESTIGES COLLECTÉS EN SURFACE

La majeure partie des vestiges archéologiques visibles et recueillis en surface consiste en des tessons de poterie d'argile cuite. Généralement, on en distingue des bords, des corps, des fonds de poterie, des pieds de marmite et différents tessons à motifs. En un pourcentage moindre viennent les fragments de céramique d'importation et les perles et enfin, les restes d'ossements, les instruments lithiques (Fig. 2) et métalliques. Les labours répétés des parcelles ont mélangé tous ces vestiges avec ceux qui sont plus récents.

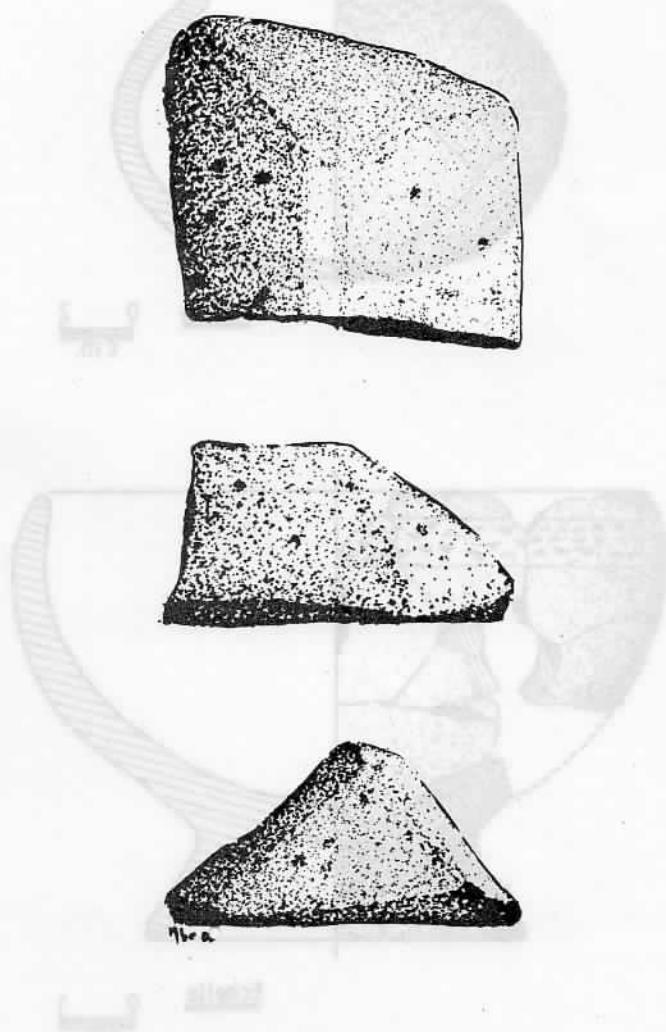
Néanmoins, il est quand même nécessaire de les mentionner et de voir leurs caractéristiques qui, éventuellement, pourront être comparées avec les produits de fouille. Lors des collectes de surface, des tessons de céramique locale ont été recueillis en abondance. Mais leur fragmentation ne permet pas une reconstitution qui pourrait donner une idée exacte de leur forme. Cependant il est toujours possible, à partir de ces mêmes fragments de bords, de panse et de base, de discerner quelques caractéristiques de certaines de ces poteries.

Dans l'ensemble, la majorité des bords est dépourvue de lèvres distinctes, et leur prolongement vers le bas, formant le corps de la céramique est parallèle ou légèrement évasé par rapport à l'axe de la céramique. Ils sont décorés pour la plupart avec des impressions triangulaires ou des incisions obliques et parfois même la combinaison de ces deux figures (Fig. 3). Cette forme de poterie appartiendrait à des marmites de petite taille ou à des bols. Des caractéristiques particulières sont alors à noter concernant les marmites. En effet, elles sont souvent soutenues par des pieds à section carrée ou rectangulaire. La ressemblance avec les marmites en chloritoschiste est ici très frappante.

Certaines céramiques qui, probablement, servaient d'assiettes présentent des bords avec des lèvres "dédoublees" toujours décorées avec des figures triangulaires imprimées. Ces formes rappellent beaucoup les bords des plats d'origine chinoise du XIème au XVIème siècle, connues sous le nom de céladon. Le troisième type de bord, droit et court, provient des cruches globulaires. La jonction du bord (qui représente aussi la lèvre) et du col n'est pas très distincte et l'épaule de la cruche, non marquée, se confond avec le corps proprement dit. Les bords des céramiques ne sont donc pas très variés, souvent simples et sans traitement particulier. Il en est de même pour leurs bases.

D'après les collectes de surface, les céramiques d'Ankadivory offrent deux principaux types de base, dont le premier type représente une base annulaire. Elles se conservent assez bien à cause de leur forme massive. Après reconstitution, on distingue que ce type appartiendrait probablement à des bols. D'autres bases, souvent plates, avec de récipients relativement évasés proviennent sans aucun doute de plats. Si l'on se réfère à certains bords avec une lèvre dédoublée, on ne peut s'empêcher de rapprocher leur forme avec celle des céladons chinois. D'ailleurs, des fragments de ces céramiques d'importation ont été trouvés en

YPROVIDA XHA  
CENTRE DE DOCUMENTATION  
OUTIL LITHIQUE  
ANKADIVORY 519.66-813.16



Echelle: 0 1  
cm.

Fig. 2

**ANKADIVORY**  
(FORMES DE POTERIES)

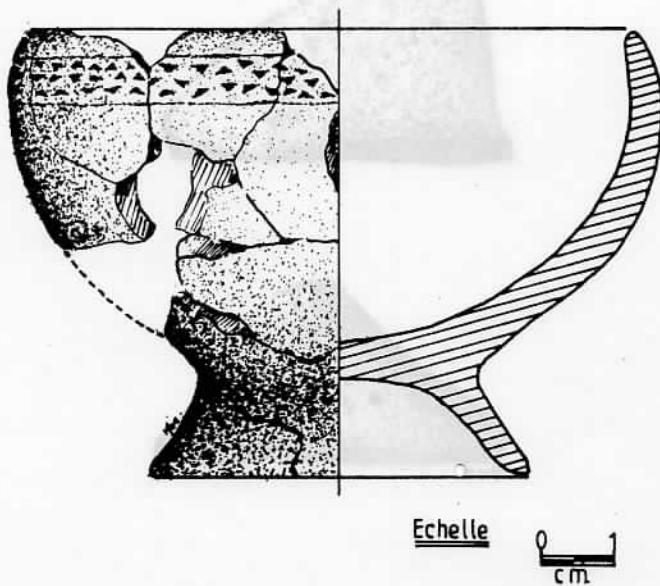
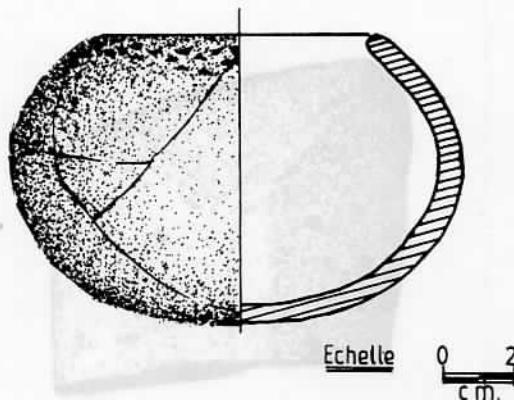


Fig. 3

surface, ainsi que dans les fouilles. Certaines de ces bases sont décorées de bandes circulaires imprimées de motifs triangulaires.

Concernant ces poteries importées, sept fragments de céladon ont été découverts, dont trois en surface et quatre dans la fouille. La couverte, de couleur identique tend vers un vert vitreux. La pâte, de couleur blanche, est très fine par rapport à celle des céramiques locales. L'épaisseur moyenne des trois fragments est de l'ordre de 8 mm à 10,3 mm. Le dernier fragment, par contre, est beaucoup plus mince avec seulement 5,4 mm d'épaisseur. L'un de ces tessons de céladon représente un bord avec une lèvre "dédoublee". Cette découverte nous a amené à dire auparavant que les potiers d'Ankadivory avaient imité ces céladons en fabriquant leurs plats. Le diamètre du plat serait de 37 cm environ (Diamètre extérieur de la lèvre).

Enfin, un dernier fragment représente une partie de fond d'assiette à base annulaire de 5,5 mm d'épaisseur. Si la base est assez mince, le corps, par contre, est beaucoup plus massif car sa section mesure 7 mm. Le diamètre extérieur de l'anneau est de 15 cm. L'engobe verni de couleur bleu pâle ne recouvre pas la poterie d'une manière uniforme. A l'extérieur, le potier a tracé le long de la partie concave reliant le corps et la base, une ligne d'un bleu plus foncé. D'autre part, à l'intérieur cette fois-ci, un anneau de 17 mm de large, formant un cercle de même diamètre que le fond du récipient, n'est pas verni comme l'ensemble de l'extérieur. Cette absence de vernis pourrait être intentionnelle de la part du potier. Cette technique vise à ne pas abîmer le vernis, ou pour que les deux récipients ne collent pas quand on les superpose pour la cuisson. Elle était aussi utilisée pour les anciens céladons.

Les porcelaines chinoises de couleur blanche à décoration bleue figurent aussi parmi les fragments de poterie d'importation collectés en surface. Quatre d'entre eux sont assez particuliers. Le premier tesson, d'une épaisseur de 5,7 mm représente un bord de bol droit avec un décor bleu en dents de scie dont les pointes sont orientées vers le bas. Le second tesson provient aussi d'un bord de bol sans lèvre, le décor bleu recouvre le dessus du bord et se prolonge vers l'intérieur sous forme de barbules disposées irrégulièrement. Il est probable que l'intérieur de ces bols ait été aussi décoré de divers motifs. Le trou de 2 mm d'ouverture que l'on voit sur ce tesson semble être la preuve d'une tentative de réparation du récipient. En effet, dans un cas pareil, on relie souvent les morceaux avec un fil pour les maintenir en place.

Le tesson suivant ne présente qu'une infime partie de l'ensemble de la poterie. Le dessin représenté ressemble vaguement à une figure d'arbre stylisé ou une forme calligraphique (Fig. 4). Aucun de ces types de décoration ne se retrouve parmi les poteries de collection du Musée d'Art et d'Archéologie, aussi, aucune étude comparative n'a pu être faite pour l'instant. Et le principal problème est surtout de savoir si ces poteries étaient contemporaines ou postérieures au site .

**ANKADIVORY**  
**(PORCELAINE CHINOISE)**

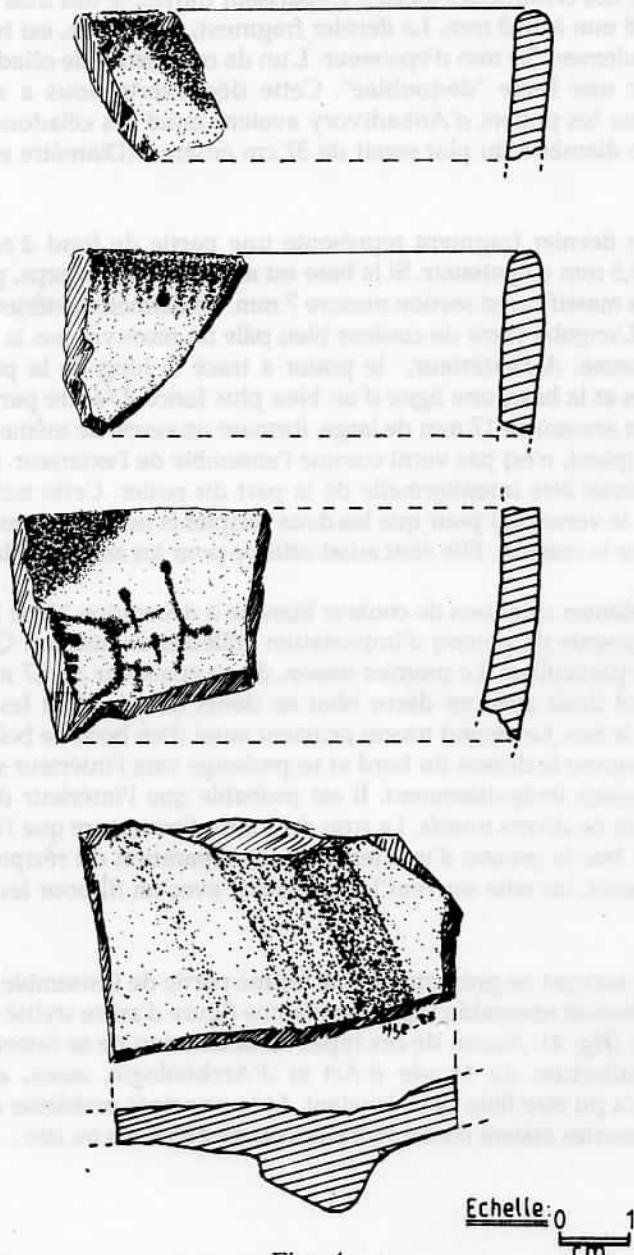


Fig. 4

Echelle: 0 1  
cm.

Les poteries d'importation ne se limitent pas aux produits chinois car des céramiques originaires de la région du Golfe Persique étaient aussi utilisées par les anciens occupants du site d'Ankadivory. En effet, des fragments de sgraffiato étaient aussi associés aux autres poteries locales. Ainsi, un tesson de 8,5 mm avec une pâte rose très fine a été recueilli de la couche humifère du carré G -116/o. La surface intérieure de ce fragment est d'une couleur vert foncé recouverte de vernis, caractéristique de certains types de sgraffiato. Le second morceau découvert dans la couche 5 du carré E-116/o avait une pâte blanchâtre mais il présentait aussi une face vernie avec cette même couleur verte. La forme arrondie d'une partie de ce tesson laisse supposer qu'il proviendrait d'un fragment de lèvre.

Le site d'Ankadivory recèle aussi des fragments de poterie taillée dans de la pierre tendre de *vatodidy* analogue au chloritoschiste (Fig. 5). L'usage de ce type de récipient était répandu dans les régions côtières (Est et Nord) surtout du XIème au XVIème siècles, comme Mahilaka dans le Nord-Ouest et Vohémar dans le Nord-Est. Les principaux centres d'extraction et de fabrication connus se trouvaient autour de Vohémar, dans le Nord-Est et aux environs de Mananjary sur le littoral sud-est de l'île. La découverte de ces types d'ustensiles sur les Hautes-Terres signifie-t-elle qu'ils accompagnaient déjà les migrants lors de leur déplacement, ou tout simplement signifie-t-elle qu'un système d'échange (commerce ?) existait déjà entre les populations des deux régions ? Compte tenu du faible pourcentage des fragments trouvés, la première hypothèse serait plus raisonnable. En effet, seuls trois tessons de récipient en chloritoschiste ont été recueillis lors des collectes de surface mais nous espérons en trouver davantage pendant les fouilles plus importantes à venir.

Parmi ces fragments donc, le premier venait d'un corps de récipient de 26 cm de diamètre intérieur et épais de 11,3 mm. La décoration extérieure se limite en une succession de quatre sillons horizontaux parallèles, sa section révèle la structure feuilletée du matériau avec une couleur bigarrée où dominent le vert et le rose brillants.

Le vestige suivant, d'une épaisseur de 11 mm, provient aussi d'un corps de récipient, mais il semble avoir été récupéré pour un usage quelconque. En effet, ses côtés, sauf la partie où la cassure était récente, ont visiblement subi un polissage. La roche beaucoup plus dure et plus compacte que la précédente est formée d'éléments plus cohérents avec une dominance des particules noires et vert olive. Les sillons parallèles horizontaux qui servent de décoration sont plus saillants.

Enfin, une partie d'un bord de récipient, toujours taillé dans du chloritoschiste assez dur et de couleur sombre constitue le troisième vestige. Son profil montre qu'il proviendrait d'un couvercle épais de 13,2 mm. Ce bord présente une lèvre légèrement débordante avec une cannelure de profil dissymétrique sur le marli. Après observation, on constate que ce fragment ne vient pas d'un récipient mais plutôt d'un couvercle de marmite. Les traces horizontales régulières et les motifs

décoratifs horizontaux prouvent que la fabrication de ces matériels domestiques a nécessité l'utilisation d'un tour.

Outre les fragments d'ustensiles, le site d'Ankadivory recèle aussi des restes d'objets de parure que les anciens habitants utilisaient. Il s'agit surtout de perles. Huit perles de matériaux, de tailles et de formes différents ont été collectées en surface (Fig. 6). Mais certaines d'entre elles sont certainement du XXème siècle.

## LA FOUILLE DU SITE

Plusieurs opérations ont été nécessaires avant la fouille proprement dite. Le quadrillage du site (carré de 4 m x 4 m) a permis d'effectuer une collecte systématique des vestiges de surface de certaine partie. Par la même occasion, la zone de répartition des tessons de céramique et leur densité par-carré permet aussi d'avoir une idée de l'extension probable du village.

La fouille systématique du site n'étant pas possible pour diverses raisons, il est indéniablement plus avantageux de procéder à un choix des carrés par échantillonnage. Mais ceci ne minimise en rien l'apport scientifique de l'opération. En effet, les quatre grands carrés fouillés mettent en évidence quatre points principaux sur la vie ancienne d'Ankadivory.

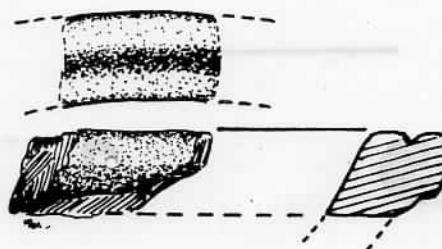
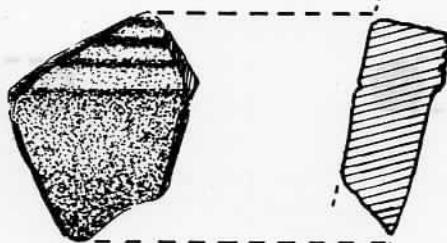
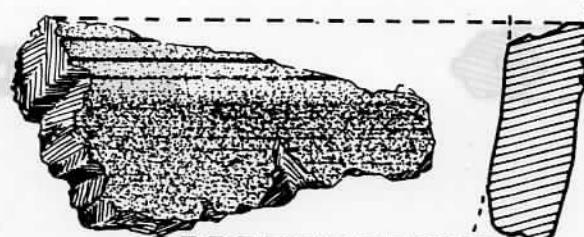
### Point I - L'aménagement du site d'habitat

Contrairement à l'hypothèse proposée par Mille (1970), il est prouvé que les sites les plus anciens se trouvent plutôt sur les zones basses. En effet, Ankadivory ne constitue pas un cas isolé car d'autres sites de la même période, tel Fiekena, confirment cette hypothèse. D'autre part, la fouille d'une partie du carré E-116 démontre que les plus anciens sites d'habitat étaient déjà entourés de fossé quelque temps après l'installation de leurs occupants. La présence des mêmes types de matériels archéologiques que l'on rencontre à la fois dans le site et aussi dans le fossé en témoigne.

Plus particulièrement, concernant le fossé, on constate qu'il ne possède que des dimensions modestes en comparaison des grands sites à fossés des périodes plus récentes. En effet, sa profondeur ne dépasse pas 1,50 m avec 3 m de large.

Ceci nous amène à supposer que les fossés, à cette époque, n'avaient aucun caractère défensif. Probablement, la faible occupation de la région y était pour quelque chose. En effet, aucune rivalité entre populations de villages différents ne pouvait pas instaurer une atmosphère d'insécurité, car beaucoup d'espace restait disponible, soit pour l'élevage, soit pour la "culture" et la cueillette. Les fossés jouaient donc le rôle de simples limites.

**ANKADIVORY**  
(FRAGMENTS D'OBJETS EN CHLORITOSCHISTE)



Echelle: 0 1  
cm.

Fig. 5

**ANKADIVORY**

(PERLES)

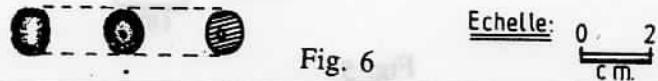
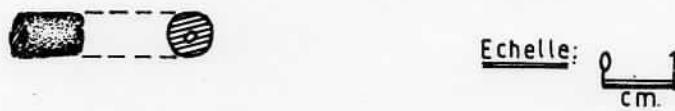
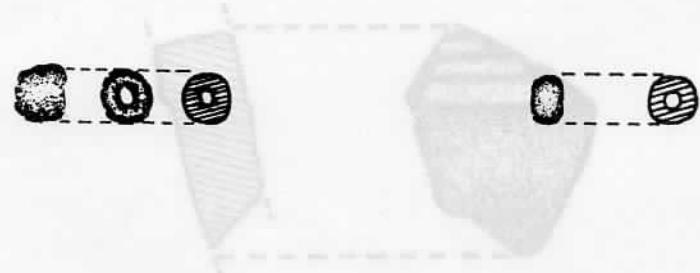
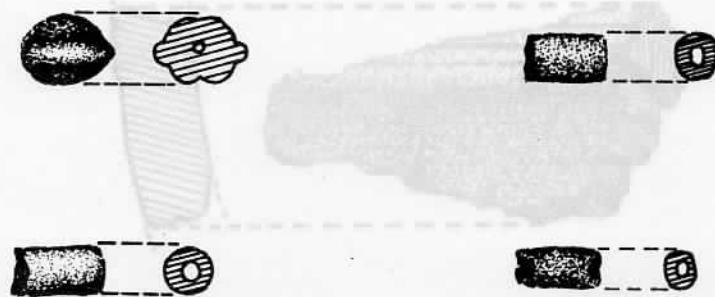


Fig. 6

Echelle: 0 2  
cm.

## Point II - La forme d'habitat

A partir du carré G-116, il apparaît que vers la fin du XIIIème siècle, les formes d'habitat de cette région étaient essentiellement à base de végétal ; au moins les principales armatures étaient en bois. Les traces de trous de poteaux aux bouts pointus relevées dans ce carré et l'absence de restes de pisé vérifient cette hypothèse. Cependant, la disposition plutôt anarchique de ces trous de poteaux ne permet d'évaluer ni la dimension ni le nombre des constructions. Ils pourraient bien être le reste de plusieurs habitats successifs<sup>1</sup>, étant donné que le bois est facilement putrescible.

## Point III - Les activités des occupants des sites.

Les fouilles effectuées ont fourni des vestiges qui prouvent la maîtrise du travail de la céramique dont les formes varient suivant leur fonction (Fig. 4). Le nombre important des tessons de poterie ne constitue pas la seule preuve de cette activité, car dans le carré P-108, des petites fosses qui servaient à stocker de l'argile brute ont été mises en évidence. La présence des différentes variétés d'argile de couleurs bleue et jaune tapissant la paroi de ces fosses atteste l'existence de cette pratique..

D'autre part, la présence des scories de fer dans les carrés D-114 et P-108 et les vestiges métalliques prouvent aussi que le travail du fer, pas seulement au XVIème siècle, n'a pas commencé comme le rapportent les traditions orales relatées par Callet. Des scories de fer, résidus provenant de la fusion ou tout simplement de la forge, des fragments d'objets métalliques, une lame de couteau d'une vingtaine de centimètres de long et un crochet (Fig. 7) représentent les vestiges qui prouvent que l'utilisation du fer date déjà de cette époque.

## Point IV - La pratique de l'élevage

Les vestiges osseux provenant des restes alimentaires attestent la pratique de l'élevage, bovin en particulier. Aussi, contrairement aux affirmations des traditions orales, déjà au XIIIème siècle, les populations de l'Imerina ancien maîtrisaient cette activité pour en tirer leur produit de subsistance - la viande. Tous les carrés fouillés et autres sondages, ont recelé ces vestiges.

## LA PERIODE D'OCCUPATION

Dans ses multiples travaux sur l'archéologie des Hautes-Terres malgaches, de l'Imerina en particulier, H. Wright (1979) a établi une chronologie à partir de l'évolution des poteries anciennes. Son hypothèse proposait la phase Fiekena comme la période la plus ancienne. La présence de fragments de céramique

1 - Ces trous de poteaux pourraient aussi être ceux d'un grenier sur pilotis comme on en trouve sur la côte est.

d'importation, principalement du céladon chinois et du sgraffiato du Golfe Persique permet de présumer qu'on a affaire à un site antérieur au XVème siècle. Le site d'Ankadivory fait partie de cette catégorie de site car les types de poterie qu'on y trouve correspondent à ceux de la phase Fiekena, pour l'instant la plus archaïque.

Plusieurs échantillons recueillis dans la fouille ont été confiés à plusieurs laboratoires afin de pouvoir s'être fixé sur la période exacte de l'occupation du site. La comparaison des résultats a donc apporté des informations pertinentes sur le peuplement de l'Imerina ancien en général et du site d'Ankadivory, en particulier.

Les premiers résultats obtenus sont les suivants :

SMU 2077 (C-14)

- Age estimé :	810 +/- 185
- Age corrigé :	1230 A.D.
- Estimation :	96 % de confiance : 810-1440 A.D.

Dur TL - 3AS (TL)

- Age estimé :	1295 +/- 140 A.D.
- Estimation à	96 % de confiance : 1015-1575 A.D.

Ces résultats s'appuient sur deux techniques différentes. La première provient d'un laboratoire d'analyse du carbone-14 et la seconde est faite par thermoluminescence, il apparaît cependant qu'ils concordent et indiquent la période du XIIème siècle.

Le troisième résultat qui provient d'un contexte différent des deux premiers révèle une période beaucoup plus récente :

Beta 23989 (C-14)

- Age estimé :	520 +/- 80 bp
- Age calibré :	1427 ou 523 BP
- Marge :	1330-1331 ou 1398-1454

Cette datation du XIV-XVème siècle coïncide avec la présence des fragments de céladon, un type de céramique chinoise de la même période.

L'apport de ces résultats s'avère donc primordial pour l'archéologie de l'Imerina en général mais surtout pour le site d'Ankadivory. En effet, cet ancien village représente actuellement le site daté le plus ancien du Centre de Madagascar.

Par ailleurs, D. Burney (1987 a, b), un palynologue, a prouvé à travers ses travaux sur l'étude des sédiments de quelques lacs des Hautes-Terres centrales que

**ANKADIVORY**  
**(OBJETS METALLIQUES)**



Echelle: 0      4  
cm.

Fig. 7

les premières plantes cultivées, étrangères à l'ensemble végétal de la région, apparaissent vers cette période du XIIème-XIIIème siècle.

## CONCLUSION

La fouille du site d'Ankadivory n'est qu'à ses débuts, cependant les informations recueillies s'avèrent d'une importance capitale. En effet, les vestiges récoltés en association avec des produits d'importation prouvent que les anciens habitants de ce site entretenaient des relations avec la région côtière. D'autre part, Ankadivory a connu une activité très variée qui va de l'élevage bovin au travail du fer.

L'estimation de la période d'occupation du site à partir du XIIIème siècle est vérifiée par plusieurs datations absolues (Radio-carbone et à la thermoluminescence). D'autre part, la période d'abandon de ce village se situerait vers le XIVème-XVème siècle. Ceci est confirmé par la présence des fragments de céramiques d'importation, d'origine islamique ou chinoise de la même époque, collectés surtout en surface.

Les résultats obtenus des fouilles du site d'Ankadivory ne représentent qu'une infime partie de ce que peut apporter l'étude de ce site d'habitat ancien. Il faut cependant attendre la fin des campagnes de fouille et l'analyse de tous les vestiges pour pouvoir mieux connaître la culture des périodes reculées du centre de Madagascar.

## BIBLIOGRAPHIE

- BURNEY David A., 1987 a- Late Holocene vegetation change in central Madagascar. *Quaternary Research*, 28, pp. 130-43.
- BURNEY David A., 1987 b- Late Quaternary stratigraphic charcoal records from Madagascar, *Quaternary Research*, 28, pp. 274-80.
- CALLET (R.P.), 1908- *Tantara ny Andriana eto Madagascar*, 3 Tomes, Imprimerie Nationale, Antananarivo.
- KUS Susan, WRIGHT Henry T., 1986- Survey archéologique de la région de l'Avaradrano, *Taloha*, 10, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Antananarivo, pp. 49-72.

MILLE Adrien, 1970- *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien (Madagascar)*, Travaux et Documents, 1 à 3, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Clermont-Ferrand/Antananarivo.

RAFOLO ANDRIANAIVOARIVONY, 1985- *Travaux archéologiques préliminaires sur le site de Lohavohitra (Vonizongo, Centre Ouest de Madagascar), Résultats, questions et perspectives*, Mémoire de D.E.A. Université de Paris I.

RAHARIJAONA Victor, 1989- *Etude du peuplement de l'espace d'une vallée des Hautes -Terres centrales de Madagascar : Archéologie de la Manandona (XV-XIXème siècle)*, Thèse de Doctorat de IIIème cycle, I.N.A.L.C.O.,Paris, 534 p.

RAKOTOVOLOLONA Solo, 1989- Les premiers résultats de la fouille d'Ankadivory, *Urban Origins in Eastearn Africa : Working Papers 1989*, Central Board of National Antiquities, Stockholm, pp. 90-93.

RASAMUEL David, 1984- *L'ancien Fanongouvana*, Thèse de Doctorat de IIIème cycle, Université de Paris I, (Panthéon-Sorbonne), 454 p.

VERIN Pierre, 1970- Les fouilles d'Ambohitsitakady, *Taloha*, 3, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Antananarivo, pp. 147-154.

WRIGHT Henry T., 1979- Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina centrale, *Taloha*, 8, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Antananarivo, pp. 7-28.

## RESUME

Le site d'habitat d'Ankadivory diffère des autres anciens villages des Hautes-Terres centrales de Madagascar. Aucune forme de système défensif ni de délimitation matérialisée ne permet de le localiser. Sur les photographies aériennes, il ressemble seulement à une grande parcelle de terrain de culture. La reconnaissance intensive sur place a cependant permis sa découverte.

Les vestiges archéologiques collectés en surface sont très variés, mais la fouille a encore révélé des informations plus importantes. La découverte d'un fossé, de céramiques d'importation, de fragments d'objets en métal et d'ossements bovins, dans ce site daté du XIIème siècle au XVème siècle conduit inévitablement vers la reconsideration des informations léguées par les traditions orales.

## ABSTRACT

The site of Ankadivory is one of the numerous ancient settlement sites of the Malagasy central Highlands. However it differs from the other sites which were listed in the 1970 survey on account of the absence of a visible ditch that is supposed to have surrounded it. In 1984, a systematic survey of the area made it possible to discover it. Excavations which were done afterwards brought to light unsuspected remains.

Different types of ceramics, that had previously only been found in ancient coast sites -such as chlorite-schiste, celadon, sgraffiato, were found in association with local pottery at Ankadivory. Besides ceramic remains, iron items -such as knives and a hook- and ox bones testify the various activities of the former inhabitants of this site. The settlement at Ankadivory, which dates back to the XIIth century, according to the different datings supplied by several laboratories, calls into question and changes the assertion of some oral traditions saying that the earliest settlements in the Malagasy central areas took place around the XVth century.

## FAMINTINANA

Miavaka amin'ireo tanàna haolo hita hatramin'izay tety afovoan-tany raha Ankadivory satria tsy mba hita ho voahodidina manda na tamboho na hadivory izy. Raha jerena amin'ny sary an'habakabaka mantsy izy dia toa ireny tanimboly tsotra ireny ihany.

Ireo mety ho fitaovana sisa tavela eny aminy eny nefà dia mampiseho ny maha-hafa azy io, satria rehefa natao ny fitrandrahana dia nahitana vakintavilotra vita avy any ivelany tao. Izany hoe nisy ny fifaneraserana tamin'ny mponina tao sy ireo niaina tany amorontsiraka hatry ny taloha elabe tany. Ny fahitana ireo tapa-by sy taolan'omby tao koa dia mitarika ny mpahay tantara handalina bebe kokoa ny momba ny lovantsofina satria raha ny tao Ankadivory izay efa nisy olona hatramin'ny taonjato faha-12 no dinihana dia talohan'Andriamanelo ireo olona tao ireo no efa nahay nanefy vy ary efa talohan-dRalambo koa izy no efa nanomboka ny fihinanana omby.

## L'IMERINA ET LE PEUPLEMENT DE MADAGASCAR : LES HYPOTHESES CONFRONTEES AUX NOUVELLES DECOUVERTES

Pierre VERIN

Professeur d'Etudes malgaches  
I.N.A.L.C.O., Paris, France

Depuis un quart de siècle, l'archéologie de Madagascar a fait des progrès significatifs. Les côtes nord, nord-est, sud et sud-ouest sont explorées de plus en plus systématiquement, et la séquence chronologique est déjà bien moins obscure pour le deuxième millénaire de notre ère, et l'on commence à explorer les temps du premier millénaire (travaux de Kus et Wright, Dewar, Rakotoarisoa, Heurtebize, Vérin).

On sait déjà que dès le IXème siècle, des civilisations vivaient sur les côtes d'un genre de vie où la pêche mais aussi l'agriculture du riz et du mil, ainsi que probablement l'élevage, jouaient un grand rôle. Le fer et la poterie étaient travaillés et des échanges avec le Moyen-Orient (Golfe Persique) avaient lieu, échanges où le fer jouait un grand rôle.

Il est probable que l'on trouvera beaucoup plus ancien, surtout lorsqu'on saura identifier les céramiques importées antérieures au VIIIème siècle. Ce désir archéologique d'aller plus haut est conforté par les hypothèses de l'histoire culturelle malgache qui sont bien connues et qu'il n'est pas inutile de rappeler : la lexicostatistique situe le temps de séparation entre l'Indonésien-commun et le Malgache Iombonana à deux millénaires. Il y a certes une période d'intelligibilité commune de cinq siècles qui peut raccourcir cette dimension ; néanmoins on est tenté de proposer comme période de séparation migratoire du tronc indonésien au plus tard le milieu du premier millénaire.

Les travaux d'Otto Dahl qui ont mis en avant l'importance de l'épigraphie sanscrite en Indonésie nous permettent d'aller dans ce sens, d'autant plus que les sources historiques tamoules écrites en pallava montrent que les relations maritimes étaient bien établies dès le IVème siècle de notre ère entre l'archipel indonésien et l'Inde. Dahl ainsi qu'Adelaar ont maintenant l'impression que les proto-malgaches venus de Bornéo (Kalimantan) ont pu transiter par Java ou Sumatra.

Côté Afrique de l'Est, on possède depuis quelques années de nouvelles données qui expliquent le récit du périple :

- Découverte de Ras Hafun par Chittick et identification par Wright des céramiques (IIIème au Vème siècle).

- Surtout les fouilles de Shungawaya par Horton qui a trouvé une culture pré-islamique en contact avec l'extérieur (une statuette d'Inde du Sud dans un niveau un peu postérieur à 700 après J. C.)

- Enfin, le site de Chibuene découvert par Sinclair pourrait bien être Rhabta et contenir des couches du V-VIème siècle.

Dans cette quête de l'histoire arrachée à la terre, on s'achemine sur les côtes de Madagascar, mais aussi aux Comores et en Afrique de l'Est, à un resserrement de la fourchette entre les hypothèses d'une part, et les réalités archéologiques du moment d'autre part.

Il est possible qu'une meilleure connaissance de la céramique importée nous aide à combler ce hiatus ; en particulier, on est frappé du continuum entre la poterie Parthe et le Sassano-islamique, confondus un temps à Ras Hafun.

- Alors que l'on piétine, pour l'instant, à l'aube du VIIIème siècle sur les côtes malgaches et comoriennes, l'archéologie des Hautes-Terres remonte elle aussi le temps, mais surtout nous livre, grâce aux travaux de Mille, Wright, Kus, Rasamuel, Rakotovololona, Rafolo, Raharijaona, notamment, un panorama de changement technologique et démographique où nous voyons des sociétés à faible potentiel de population évoluer vers des complexes défensifs à multi-satellites comme à Lohavohitra et à Manandona.

Les connexions avec les chronologies côtières commencent à être établies pour les importations : céladon dans la couche Ankatsosy d'Ambohidahy et sgraffiato dans le site d'Ankadivory fouillé par Hilarion Rakotovololona.

Toutefois, comme pour les découvertes dans les sites des côtes, nous pouvons dire que "nous restons sur notre faim", car là aussi, nous sommes peut-être bien en-deçà de ce que nous pouvons attendre.

Une indication capitale vient de nous être fournies par les travaux palynologiques de Burney et alii qui montrent que dès le VIIème siècle des perturbations du milieu naturel semblent indiquer l'existence de brûlis par des pasteurs. Au XIIème siècle, une nouvelle perturbation majeure pourrait être liée au développement des communautés agricoles cultivant le *saonjo* (taro) et le riz.

Ainsi, si grâce aux travaux des archéologues de Madagascar, on peut constater que le développement des civilisations agricoles à croissance démographique soutenue commence à être mieux connu, force nous est de constater que le temps à dominance cueillette-pastorale du VIème siècle nous échappe totalement. Ces premiers habitants devaient être chasseurs et Dewar a le premier eu le mérite de

montrer que la concurrence de la pâture par les bovidés du milieu originel à joué un rôle dans l'extinction de certaines espèces autant que l'effet direct de la chasse.

L'identification de ces sites de chasseurs-pasteurs risque d'être malaisée, car ces groupes n'ont pas forcément laissé beaucoup de structures au sol ; leurs récipients faisaient peut-être largement appel au végétal. Il existe des exemples ethnographiques récents de groupes forestiers dont la culture matérielle est faite d'éléments en majeure partie périssables, (cf. L'usage des calebasses, essentiel chez les Masikoro du genre *Mikea*).

Toutefois ce type de réflexion a été formulé un peu partout et il ne saurait décourager les archéologues de cette génération de chercher davantage des *middens* où l'on retrouverait des os de gibiers chassés, même si ces *middens* pourraient être largement acéramiques. Cette recherche sera rendue encore plus difficile par la faible densité des sites.

On est frappé déjà par le petit nombre de sites Fiekena (XIIème-XVème siècles). Ceux de la période antérieure pourraient être encore moins nombreux, plus restreints en superficie et ténus en contenu.

Mais si, sur les Hautes-Terres, nous sommes encore à cinq ou six siècles des dates les plus hautes, que dire de ce qui nous reste à trouver sur la côte ? A un peuplement du VIème siècle de l'intérieur devrait correspondre une installation encore antérieure de plusieurs siècles sur la côte. Notre expérience de l'archéologie des îles de la Polynésie nous a appris que la pénétration des montagnes d'îles de faible dimension peut être très lente, mais ici le genre de vie pasteur peut avoir plus rapidement incité ses protagonistes à trouver de grands espaces.

J'avais moi-même cru que cette mise à jour des sites du premier millénaire malgache serait aisée à réaliser. Les premières datations au carbone-14 que je croyais pertinentes ont dû être hélas révisées. La date de Sarodrano ne contient aucun matériel culturel associé ; aussi les charbons qui y ont été datés peuvent-ils être attribués aux feux des premiers chasseurs-pasteurs, mais tout aussi bien à un incendie du tapis végétal comme on en voit lorsque la foudre met le feu à une prairie sèche.

Par ailleurs, la date du site de Sima à Anjouan que je croyais révéler un niveau du IVème siècle, a été faite sur du coquillage *turbo* et les corrections portées depuis nous le placent au IXème siècle, ce qui est cohérent avec les trouvailles associées qui, elles sont bien de la céramique Dembeni.

Ce rappel ne peut que nous inciter à la modestie. Celle d'abord de se réjouir que certaines découvertes sont périmées lorsque l'encre qui a servi à les écrire n'est pas encore sèche. Mais surtout, on doit prendre la mesure du travail colossal qui reste à fournir pour étudier les sociétés malgaches du premier et du deuxième millénaires dans un pays où les 4/5ème du territoire sont complètement *Terrae*

*incognitae*. Aucun site n'est étudié sur la côte ouest entre le Fiherena et Maintirano. Rien n'est connu dans les dépressions périphériques. L'archéologie bezanozano commence, avec Ramilisonina, à livrer ses secrets. L'Alaotra n'a que les premières notes de Battistini, Vérin et Fernandez. Entre l'Imerina dont les plus vieilles cultures sont identifiées au XIIème siècle, et les premiers agriculteurs de la Mananara du Nord du VIIIème, on ne possède aucun "pont" chronologique. C'est dire l'ampleur de la tâche surtout si l'on doit rechercher aussi ce qui se passait cinq ou dix siècles avant. Dans cette recherche, pleine de promesse, faisons notre l'espoir que suscite le dicton : "*Ny be no avy, ny kely no nialoha làlana*". (Si les petits sont déjà là c'est que les plus nombreux vont venir).

## RESUME

Dans sa contribution, l'auteur effectue un survol des résultats des recherches archéologiques menées dans l'ensemble du Sud-Ouest de l'Océan Indien, c'est-à-dire en Afrique de l'Est, en passant par les régions côtières de Madagascar pour terminer sur les Hautes-Terres centrales malgaches. Dans chaque région concernée, on va vers des découvertes de plus en plus hautes, mais on est probablement bien en deçà de ce qui reste à trouver. La fourchette entre les hypothèses d'une part, et les réalités d'autre part se resserre.

## ABSTRACT

This contribution gives an overview of the results of the archaeological research carried out in the South-West of the Indian Ocean, mainly in Eastern Africa and Madagascar, the latter's coastal areas and central highlands.

The author specifies that in spite of the effort and the results obtained so far, many issues remain obscure. The recent discoveries bring more accurate data about the past of this region, especially of central Madagascar, therefore some hypotheses will be necessarily modified. The hypothesis of an early arrival of the proto-malagasy surmised by glottochronology findings might turn out to be verified.

## FAMINTINANA

Niezahan'ny mpanoratra ny nanao jery todika ireo asa vita mikasika ny arkeolojia taty amin'ny faritra atsimo andrefan'ny ranomasimbe Indiana. Eo anivon'ireo rehetra ireo dia nasiany teny manokana ny vokatra hita taty Madagasikara indrindra fa ny taty afovoan-tany.

Nasehony eto ary fa noho ny fandroson'ny fikarohana sy ny vokatra avy amin'izany dia maro amin'ireo zava-pantatra teo aloha no somary efa tokony hahitsy. Ary farany dia nohamafisiny fa na dia be aza no vita dia tsy latsaka izany no mbola miandry ireo mpikaroka. Mazavazava ihany ny fahalalana ny zava-nitrange hatramin'ny arivo taona lasa, kanefa ny fisian'ny olombelona teto hatramin'ny taonjato voalohany dia mbola ho hita.

## ARCHEOLOGIE DES HAUTES-TERRES CENTRALES : PROBLEMES ET METHODES

Jean Aimé RAKOTOARISOA  
Institut de Civilisations  
Musée d'Art et d'Archéologie

### I- INTRODUCTION ET CONSTATS

Nos prédecesseurs, avec le peu de moyens mis à leur disposition, sont arrivés à des résultats extraordinaires. Certains ne se prenaient même pas pour des archéologues tout en faisant des travaux dont les résultats sur la connaissance du passé de Madagascar restent encore peu contestés. Il est clair que certaines affirmations méritent quelques réserves au vu des travaux actuels.

Il semble loin le temps où nous étions obligés d'expliquer pourquoi il faut une archéologie à Madagascar. Il n'y a pas encore deux décennies, cette discipline fut considérée comme accessoire, voire inutile.

Les faits démontrent clairement les lacunes à combler pour la connaissance de notre passé, notamment pour les périodes les plus reculées. Il suffit pour s'en convaincre d'établir une statistique des ouvrages consacrés à chaque période. Ce relevé montre clairement les faibles données sur les périodes d'installation jusqu'au XVème siècle et par contraste la floraison de documents sur les XIXème et XXème siècles. L'archéologie est apparue alors comme une des disciplines qui pourraient contribuer à combler ce déficit d'informations sur le passé. Projet ambitieux et même un peu prétentieux car rien que pour l'Imerina, les sites se comptent par dizaine de milliers<sup>1</sup>.

### II- PROPOSITIONS

#### 2.1- UNE CERTAINE PRIORITE

Durant cette première phase des travaux, nous avons donc donné la priorité à une évaluation statistique des sites. Par évaluation statistique, il faut comprendre un essai pour identifier dans la diversité même des sites, leurs similitudes et leurs différences. Ces diversités doivent être appréhendées dans l'espace et dans le

<sup>1</sup> - MILLE Adrien, 1970- *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien (Madagascar)*, Travaux et Documents, 1 à 3, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Clermont-Ferrand/Antananarivo.

temps, en tenant compte de tous les paramètres accessibles : surface ou extension, altitude, position topographique (sommitale, mi-pente, bas de pente), hauteur de commandement, environnement physique, les structures, si elles existent etc. Le traitement peut aboutir à une certaine analogie entre les sites et permettre de déterminer un regroupement de faits analogues. Le choix du site pour les travaux de fouilles proprement dits dépendra des préoccupations de chaque chercheur dans le cadre d'une politique des priorités définies par les institutions malgaches chargées de l'archéologie.

## 2.2- RETRAVAILLER SUR LES PHASES

Le long travail de pionniers de nos prédecesseurs a permis à l'équipe conduite par le Dr H.T.Wright d'établir une périodisation du passé des Hautes-Terres centrales. Les auteurs ont toujours admis le fait que les phases proposées ne constituent pour le moment qu'une hypothèse de travail et doivent être modifiées au fur et à mesure de l'évolution des travaux.

Il est cependant nécessaire de rappeler ici ces phases proposées par H. T. Wright (*Taloha* 7, 1976 : 25) qui restent la base de notre chronologie actuelle :

### Phase Fiekena

"Les habitats humains que nous estimons être les plus anciens en Imerina centrale, ceux de la phase Fiekena, sont de communautés restreintes installées dans des lieux peu élevés et faciles d'accès. Ces emplacements nous apprennent deux choses : le riz irrigué était déjà important et les soucis touchant à la sécurité n'étaient pas alors la préoccupation dominante. Il n'est pas pour l'instant possible de tirer une conclusion du fait que ces installations semblent exister par paire. peut-être y-a-t-il eu deux occupations en deux lieux voisins, ou bien il pourrait s'agir de communautés contemporaines apparentées bien que présentant des différenciations sociales. Notre connaissance de la céramique Fiekena et nos échantillons de tessons provenant de ces sites ne nous permettent pas de nous prononcer en faveur de l'une ou de l'autre de ces hypothèses.

### Phase Ankatso

Dans la phase suivante, celle d'Ankatso, les villages deviennent de plus en plus plus importants ; ils s'installent sur des sites défensifs de sommets de collines et se fortifient de façon plus considérable. Les guerres deviennent probablement là plus importantes. Au moins en ce qui concerne le sud de l'Imerina, la population s'accroît. Enfin, une différenciation marquée des tombeaux à l'intérieur de certains sites ou groupes de sites se précise, ce qui laisse supposer que divers groupes de parenté à l'intérieur des communautés villageoises connaissaient des inégalités sociales dès cette époque.

A la fin de la période Ankatso tardive, la plupart des villages fortifiés des sommets des collines furent abandonnés. Ainsi nos premières phases en Imerina centrale se rapportent à un cycle complet d'épanouissement et de déclin d'une série de sociétés hiérarchiquement différencierées.

La phase Ankatso voit la fondation sur le haut des collines d'un grand nombre d'établissements associés traditionnellement aux premiers membres de la dynastie merina, par exemple, alors que Tananarive, et Ilafy paraissent posséder des vestiges plus anciens, Alasora, Ambohidrabiby et Ambohidratrimo semblent toutes avoir été fondées pendant la phase Ankatso que nous présumons avoir commencé durant le XVIème siècle. Au lieu d'avoir des installations importantes proches les unes des autres, on a désormais un réseau plus uniformément réparti de plus petits sites de collines distants les uns des autres de 3 km. Pour l'instant, nous sommes incapables de dire si cela correspond à un changement d'ensemble affectant la population par rapport aux phases précédentes, car sans une recherche plus développée, il nous est difficile d'évaluer l'étendue des territoires non occupés comme nous l'avons fait pour le secteur d'Imerimanjaka.

### Phase Ambohidray

Durant la phase suivante, celle d'Ambohidray, la plupart des zones élevées connaissent un développement dont le schéma peut s'exprimer en un simple dédoublement des petits sites de sommets sans qu'on ait de preuve que la société devient plus complexe. A ce titre, la situation des habitats autour d'Ambohidrabiby paraît exceptionnelle car quelques villages annexes se créent auprès de ce lieu. Il est probable qu'une étude intensive autour de ces centres tels Ambohimanga, Alasora et Tananarive (s'il est possible de localiser les sites archéologiques anciens sous la métropole actuelle) révélera le même type précoce d'évolution. Peut-être les petits établissements périphériques ont constitué le prototype des systèmes frontaliers de l'époque suivante.

### Phase Kaloy

Pendant la phase Kaloy qui voit l'apogée du temps des guerres intestines, l'apparition des états qui atteignent ce stade et les guerres d'unification d'Andrianampoinimerina, il existe un développement marqué du réseau des installations humaines. Tous les établissements les plus importants semblent faire graviter autour d'eux une couronne de villages dépendants. Toutefois, une étude comparative plus approfondie de ces vestiges donne à penser que les souverains merina employaient une variété de procédés stratégiques liés à ces installations humaines. Il est possible que les plus anciens de ces systèmes aient été ceux qui ont précédé les grands ensembles (type Ambohitraina) et qui défendaient le coin sud-ouest du territoire de l'Etat tananarivien. Un système similaire, peut-être centré autour d'Amboatany, a pu constituer la frontière ouest de l'Etat d'Ambohimanga. Ces grands systèmes devaient forcément être coûteux à édifier, difficiles à

approvisionner et sujets à rébellion ou à une neutralité peu bienveillante lorsque le souverain avait besoin de leur aide".

Les travaux entrepris entre 1975 et 1989 tendent à une reconsideration de ces phases. La phase Fiekena actuelle sera rebaptisée autrement dès la confirmation des résultats partiels obtenus sur le site d'Ankadivory sur lequel a travaillé Solo Rakotovololona.

### 2.3- RECHERCHER LES SITES LES PLUS ANCIENS HORS DES STRUCTURES

L'abondance même de ces fossés trop visibles a conduit à une certaine stratégie de notre part pendant quelques années. Nous avons mené la majeure partie de nos campagnes de fouilles à l'intérieur des fossés car au moins nous avions plus de chance de découvrir des données. Ce fut une erreur si notre objectif visait à identifier les premières phases d'occupation en Imerina.

En effet, les fossés, encore visibles, sont datés du XIVème siècle, or si les côtes ont été occupées depuis les premiers millénaires de notre ère, il semble assez inconcevable de ne retrouver des traces d'installations humaines en Imerina que seulement près de dix siècles plus tard, alors que des récits historiques du XIXème siècle et même de l'époque récente ont montré les possibilités de traverser tout Madagascar en quelques mois.

Durant cette phase de *survey* et d'inventaire, il a fallu commencer les fouilles de détails pour essayer de reconstituer les genres de vies. Ce travail comporte un certain nombre de risques même en prenant le maximum de précautions. Il y a toujours la hantise de perdre à jamais une information capitale, non pas par négligence du chercheur mais à cause de l'insuffisance des moyens techniques employés (datation au C-14 ou à la Thermoluminescence, analyse à la Fluorescence X, le Laser). Après les fouilles se pose souvent le problème de la conservation des sites une fois mis à nu.

Actuellement il n'est seulement plus question de travailler comme nos prédecesseurs sur les sites. Il existe des moyens modernes pour appréhender les faits archéologiques sans toujours le défigurer en le transformant en champ de gruyères pour le plaisir de pouvoir établir une stratigraphie dite fine. Parfois, le chercheur veut retrouver les sensations acquises durant les stages dans les pays dits amis sans toujours tenir compte du contexte local. Ainsi l'évaluation statistique des sites sur les Hautes-Terres centrales a été basée sur la recherche d'une structure. Il a fallu longtemps pour se décider à fouiller hors des fossés.

Une prochaine étape consistera à faire la corrélation de ces phases non seulement avec les autres régions de Madagascar mais aussi avec l'ensemble de la sous région de l'Afrique. Nous avons un programme qui fonctionne depuis un an dans ce sens, et les premices semblent de bonne augure et réservent quelques surprises sur

les idées reçues concernant le peuplement de Madagascar. Rappelons ces polémiques sur l'existence ou non d'une souche bantoue dans la population malgache.

#### 2.4- OUVERTURE SUR LA ZONE OCEAN INDIEN

Depuis deux ans, nous avons accru notre coopération avec nos collègues de l'Afrique de l'Est. Les premières rencontres ont permis de voir les similitudes sur les sites de chaque côté du canal de Mozambique. Les faits les plus marquants ont été, de mon point de vue, l'extension de ce qu'on appelle les sites swahilis qui ont été, plus ou moins, masqués par le phénomène arabe et islamisé. Les récents travaux de nos collègues mozambicains ont mis à jour le site swahili le plus méridional le long de la côte orientale de l'Afrique : le site de Shoona. Les sites du Botswana et du Zimbabwe ressemblent à nos sites du centre et de l'ouest : maçonnerie de pierres sèches. Les périodisations de ces sites sont mieux connues. Il y a aussi un regret et une déception:

- Le regret est de ne pas avoir commencé cette coopération avec nos collègues du Sud-Ouest de l'Océan Indien plus tôt. Les vicissitudes de l'histoire y sont pour quelque chose. Une des conséquences de cette période coloniale a été de nous couper artificiellement de nos voisins en établissant des barrières physiques comme les frontières et des barrières linguistiques en nous divisant en francophones et anglophones. Petit clin d'œil et ironie de l'histoire, ces barrières mises en place chez nous et en Afrique vont bientôt tomber, mais nous, nous avons hérité des séquelles des vanités des anciens colonisateurs.

- La déception, mais qu'on espère provisoire sur ce projet régional, réside dans le fait que peu d'éléments sont comparables au niveau des céramiques. Les motifs décoratifs des poteries sont difficiles à comparer. Par contre les phases chronologiques semblent coïncider, du moins en ce qui concerne Madagascar et les Comores.

#### 2.5- FAIRE UNE NOUVELLE APPROCHE MEME SI ELLE RISQUE DE NE PAS REUSSIR

Il est parfois nécessaire de prendre des risques limités pour tester certaines méthodes même si les résultats ne sont garantis que dans un faible pourcentage. Exemple : Dans les années soixante, quand il a fallu se lancer dans la fouille, les moyens disponibles ne permettaient pas toujours de respecter les soi-disant normes techniques. Nous avons travaillé sur tous les créneaux offerts au gré des missions de terrains adaptant nos investigations en fonction des circonstances. Le sentiment que tout est urgent nous poussait à combiner le *survey*, les leviers topographiques, les sondages et les fouilles.

Maintenant, il serait peut-être possible d'approfondir les connaissances sur l'archéologie de Madagascar en travaillant sur les orientations déjà évoquées et

en tenant compte des événements de l'histoire ancienne de Madagascar d'après les sources non archéologiques.

En effet les archéologues, dans cette recherche du passé commun de Madagascar, devraient accepter de recourir aux approches offertes par leurs collègues des autres disciplines. Les résultats obtenus par des non archéologues constituent parfois une banque de données inestimables.

Souvent, l'accent est mis sur l'apport de la linguistique mais il serait peut-être encore plus intéressant d'utiliser la botanique, la palynologie, la physique, la sédimentologie, etc. La liste risque d'être longue car en réalité tout le monde, avec beaucoup de volonté, peut coopérer dans cette quête du passé.

Dans cette optique, l'interdisciplinarité ne saurait être un vain mot, surtout à Madagascar pour diverses raisons. Il y a toujours ce problème d'insuffisance de moyens mais un des atouts de travailler en équipe, c'est la possibilité de confronter les résultats obtenus créant ainsi un système de contrôle interne. Ceci permet aux chercheurs nationaux de recevoir avec discernement les leçons de leurs "maîtres" respectifs.

Enfin il faudrait que nous nous libérions de nos propres fantasmes. L'image de nos ancêtres bravant les houles de l'Océan Indien sur des pirogues à balancier que l'on retrouve de chaque côté de l'océan, ravivé depuis 1985 par l'exploit sportif de l'équipage du "Sarimanok"<sup>1</sup>, continue à hanter beaucoup d'esprits. La partie épопée de ces traversées a fait quelque peu oublier la réalité et le but même de ces navigations. Il y a maintenant de plus en plus de présomptions pour affirmer que nos ancêtres sont venus dans de véritables navires, comme il en subsiste encore aujourd'hui dans le Nord de l'Océan indien.

## CONCLUSION

Toutes les personnes et les institutions œuvrant pour la reconstruction d'un passé lointain peuvent être considérées et se considèrent comme "archéologues". Seulement, l'archéologie est une discipline qui nécessite la collaboration de tous les départements scientifiques. Elle ne peut pas prétendre résoudre toute seule les problèmes inhérents à notre passé. Cette tendance et tentation existe bien chez les archéologues pour en faire une science à part entière, mais chaque étape de nos travaux démontre que nous devons toujours faire appel à nos collègues des autres disciplines : traditionnistes, historiens, paléontologistes, physiciens, pédologues, etc.

---

1 - "Sarimanok" est le nom de l'embarcation utilisée par des Australiens pour une tentative de reconstitution du trajet des ancêtres des Malgaches venus de la région de l'Indonésie en 1986.

Plus de 15 ans passés au service de cette discipline n'ont abouti qu'à une certitude. Les résultats des travaux effectués ne constituent qu'un tout petit pas, face à l'immensité du chemin qui reste encore à parcourir.

Le trouble viendrait aussi d'un certain refus de vouloir accepter que comme dans toutes les disciplines, il existe diverses façons d'approcher les problèmes relatifs à l'archéologie. Les géographes ont depuis longtemps subdivisé leurs disciplines en différentes catégories sans essayer d'établir entre eux des hiérarchies. Tout dépend des préoccupations du chercheur. Certains souhaiteraient mettre plutôt l'accent sur les phénomènes physiques tandis que d'autres sur les phénomènes humains. L'objectif reste cependant unique, c'est de comprendre et d'expliquer l'interaction entre l'homme et son environnement. En archéologie on devrait retrouver la même approche. Le temps apportera certainement la sagesse et une certaine tolérance dans ce domaine.

## **FAMINTINANA**

Ilaina ny fametrahana laharam-pahamehana eo amin'ny fikarohana momba ny arkeolojia ankehitriny araka ny kendren'ny mpikaroka. Efa nisy ny fandinihana ny fifandimbiasan'ny vanim-potoana samihafa nitranga teto Madagasikara, nefo tokony hojerena indray izany ka hahitsy izay diso. Any ivelan'ireo hadivory mbola hita amin'izao fotoana izao no tsara hanompanana ny fikarohana. Ary manampy izany ny fifanakalozam-baovao sy fiaraha-miasa eo amin'ny samy mpikaroka aty amin'ny Ranomasina Indiana, fa tena ahitamboka-tsoa tokoa eo amin'ny famantarana ny ela.

## **ABSTRACT**

Archaeology in the uplands is now a well established discipline. The cultural phases are well documented in Imerina as from the twelfth century. However, no site dating back to the archaic times of the human settlement has been found yet. New techniques are to be complemented to tie up the cultural sequences with the discoveries on the coast and East Africa.

## LES FOUILLES DE LOHAVOHITRA : CONTRIBUTION A L'ETUDE DES AMENAGEMENTS D'UN SITE ANCIEN, FORTIFIE ET PERCHE DU VONIZONGO (Centre-Ouest)

RAFOLO ANDRIANAIVOARIVONY

Centre d'Art et d'Archéologie

Université d'Antananarivo

Nos recherches archéologiques dans le Vonizongo en vue de la préparation d'une thèse de nouveau doctorat d'archéologie nous ont amené à travailler d'une façon intensive sur le site perché de Lohavohitra<sup>1</sup> (Fig. 1), ancien chef-lieu de cette région entre la fin du XVème et le milieu du XIXème siècle<sup>2</sup>. Les méthodes utilisées ont été en effet la prospection de surface, des sondages ponctuels, des fouilles étendues et en profondeur, et des travaux d'analyse ou de datation en laboratoire. Les travaux de chantier ont été effectués en 1984, 1986 et 1987 et ont duré au total plus de sept mois. Nous nous proposons dans ces recherches d'étudier les aménagements d'un site ancien fortifié perché<sup>3</sup> en montrant que ces derniers étaient fort complexes et relevaient de plusieurs domaines aussi différents les uns des autres.

La présente contribution, résumé rapide des résultats de ces travaux présentés en soutenance le 21 Avril 1989 devant l'Université de Paris I<sup>4</sup>, consiste à voir la nature de ces aménagements et les domaines dont ils relèvent d'une part, à montrer l'apport des fouilles de Lohavohitra par rapport aux travaux antérieurs depuis Adrien Mille<sup>5</sup> dans la connaissance de l'histoire et des cultures matérielles des Hautes-Terres centrales malgaches d'autre part.

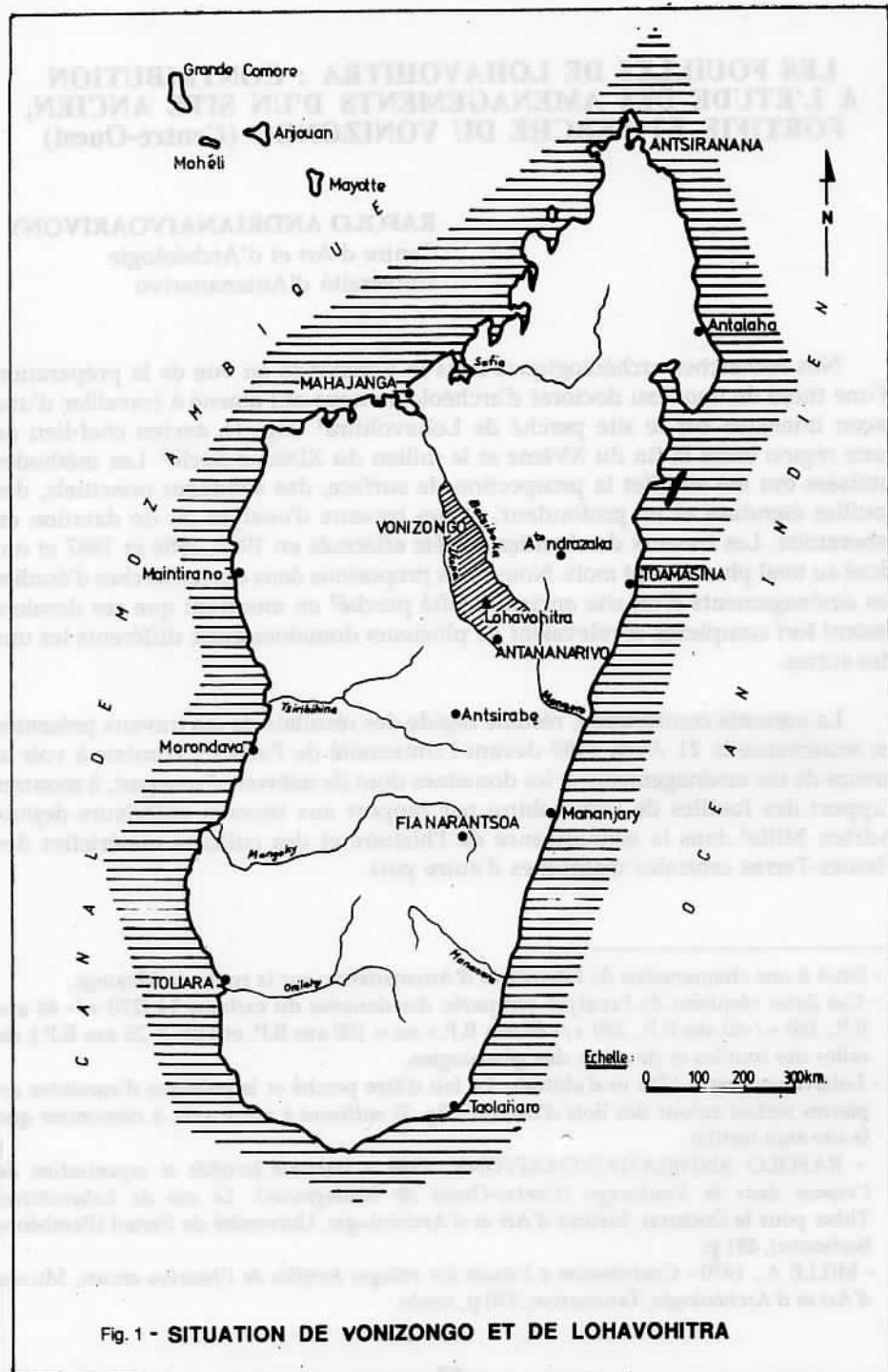
1 - Situé à une cinquantaine de kilomètres d'Antananarivo sur la route de Majunga.

2 - Ces dates résultent de l'analyse comparée des données du carbone 14 (270 +/- 45 ans B.P., 260 +/- 60 ans B.P., 230 +/- 60 ans B.P.) ou = 100 ans B.P. et 110 +/- 25 ans B.P.), de celles des fouilles et de celles des généalogies.

3 - Lohavohitra est à 1715 m d'altitude. Le fait d'être perché et la présence d'enceintes de pierres sèches autour des îlots d'habitat (Fig. 2) suffisent à notre avis, à démontrer que le site était fortifié.

4 - RAFOLO ANDRIANAIVOARIVONY, 1989 - *Habitats fortifiés et organisation de l'espace dans le Vonizongo (Centre-Ouest de Madagascar). Le cas de Lohavohitra*, Thèse pour le Doctorat, Institut d'Art et d'Archéologie, Université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), 481 p.

5 - MILLE A., 1970 - *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien*, Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive, 270 p, ronéo.



Les divers aménagements effectués par l'homme sur la colline de Lohavohitra touchent à l'organisation de l'espace habité, aux modes et aux matériaux de construction utilisés, aux activités de subsistance et de production des habitants, notamment l'élevage et secondairement l'agriculture et l'industrie<sup>1</sup>, enfin à la maîtrise de l'eau sur la colline.

L'organisation de l'espace habité commence avec l'établissement de cinq îlots d'habitat sur l'ensemble de la colline (Fig. 2). Ces îlots forment un ensemble cohérent, à éléments autonomes et complémentaires à la fois, et sont tous situés en altitude. Le site N° 1, le plus élevé, et le site N° 2 étaient les véritables habitats tandis que les sites N° 3, 4 et 5 constituaient des appendices marqués par de nombreux enclos de pierres sèches qui font penser à l'existence passée d'une période d'intensification de l'élevage, genre de vie principal des anciens habitants. L'autre aspect de la complexité des îlots est leur répartition en paliers, disposition imposée par la topographie de la colline même qui offrait cette particularité. Il est vraisemblable que celle-ci devait avoir son poids dans le choix de l'emplacement du site, mais d'autres paramètres interviennent aussi dans la décision, comme l'altitude, le relief, la géologie, les vents et les pluies, la question de l'eau et celle des terres à cultiver, la satisfaction à la défense de la communauté qui va s'établir sur la colline.

Tout ceci fait que les aménagements sont fort multiples et concernent une dizaine de domaines. Il y a d'abord les agencements du sommet pour le rendre habitable<sup>2</sup>: plate-formes d'habitat et terrasses obtenues grâce à des travaux de nivellation. La technique consistait à construire de petits murs de soutènement, puis à opérer un remplissage de terre pour avoir une surface plane. De cette manière, les bâtisseurs ont multiplié les surfaces planes à Lohavohitra.

Deuxième aménagement : l'édification d'immenses enceintes de pierres sèches qui a dû demander du temps et beaucoup de labeur. Vestiges de surface les plus spectaculaires à Lohavohitra, ces enceintes - des *mandra rariavato* - sont des murs de pierres sèches entassées, très solides une fois édifiés. Leur construction est très simple. L'on édifie d'abord leur base, large de 1 m à 1,20 m, avec de grosses pierres pour que le mur ait une bonne assise. L'on procède ensuite à l'édification progressive de la construction en hauteur par entassement de pierres de tailles variables<sup>3</sup>, les unes sur les autres, et les unes à côté des autres tout en rétrécissant la largeur du mur. La hauteur des enceintes, quant à elle, ne dépasse pas 0,90 m<sup>4</sup>.

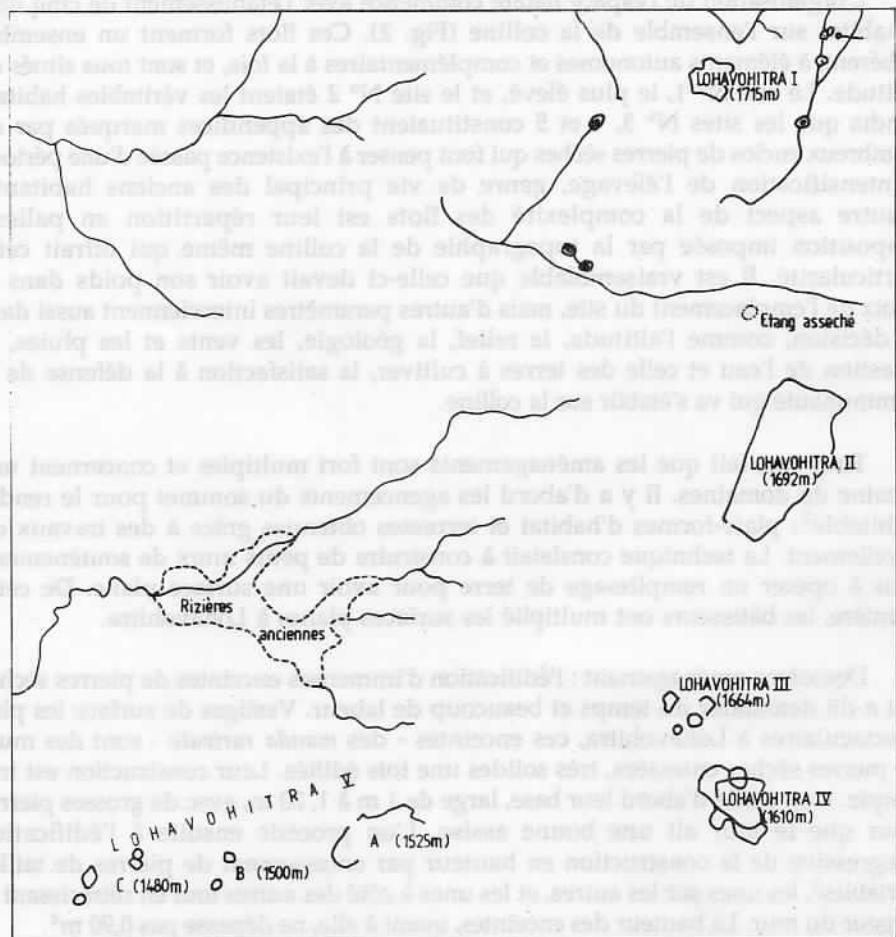
1 - Le terme est employé ici dans son sens primitif.

2 - La colline a une morphologie convexe et sa nature est granitique.

3 - Certaines tailles de pierres utilisées laissent supposer que les enfants avaient aussi contribué au travail d'édification des enceintes qui ne pouvait être que collectif.

4 - La hauteur maximale limite pour la solidité de telles constructions ne doit pas dépasser 0,80 m à 1 m (Communication personnelle de M. J. L. Paillet, architecte, ingénieur de recherche à l'Institut de Recherches sur l'Architecture Antique du C.N.R.S. qui a visité le site en août 1986).

**LA COLLINE DE LOHAVOHITRA  
AVEC LES DIFFERENTS ILOTS D'HABITAT**  
(Relevé sur photographie aérienne au 5 000°, cliché FTM)



LEGENDE:

- Petit fossé
- Rocher associé aux fossés
- Site à enceinte de pierres

Echelle

0 100 200m

Fig. 2

Le troisième aménagement est le creusement de petits fossés larges de 1 m et profonds de 0,70 m, à mi-hauteur de la colline et entre les sites N° 1 et 2 (Fig. 2). Ce sont des limites d'espace avant d'être de petits aménagements de défense. Font partie de ces derniers aussi les accès protégés et les postes de garde<sup>1</sup> (Fig. 3).

Vient ensuite l'édification des limites de "quartiers"<sup>2</sup>, matérialisées sur le sol à l'aide d'alignements de blocs de pierres ayant une unique direction, est-ouest. Ce sont des limites visibles de différents secteurs de l'espace d'habitat qui a été subdivisé. On retrouve surtout ces alignements sur les sites N° 2 (Fig. 4), N°3 et N°5.

L'aménagement des aires de parage des animaux et des enclos pour les bêtes demandant des soins particuliers<sup>3</sup> constitue le cinquième type d'installations visible sur la colline. Ce sont des espaces aménagés, de surface variable, délimités par les enceintes de pierres sèches, et leur importance numérique permet de dire que Lohavohitra était un site d'éleveurs. Le site N° 2 (Fig. 4) qui est en fait un immense enclos en constitue une bonne illustration.

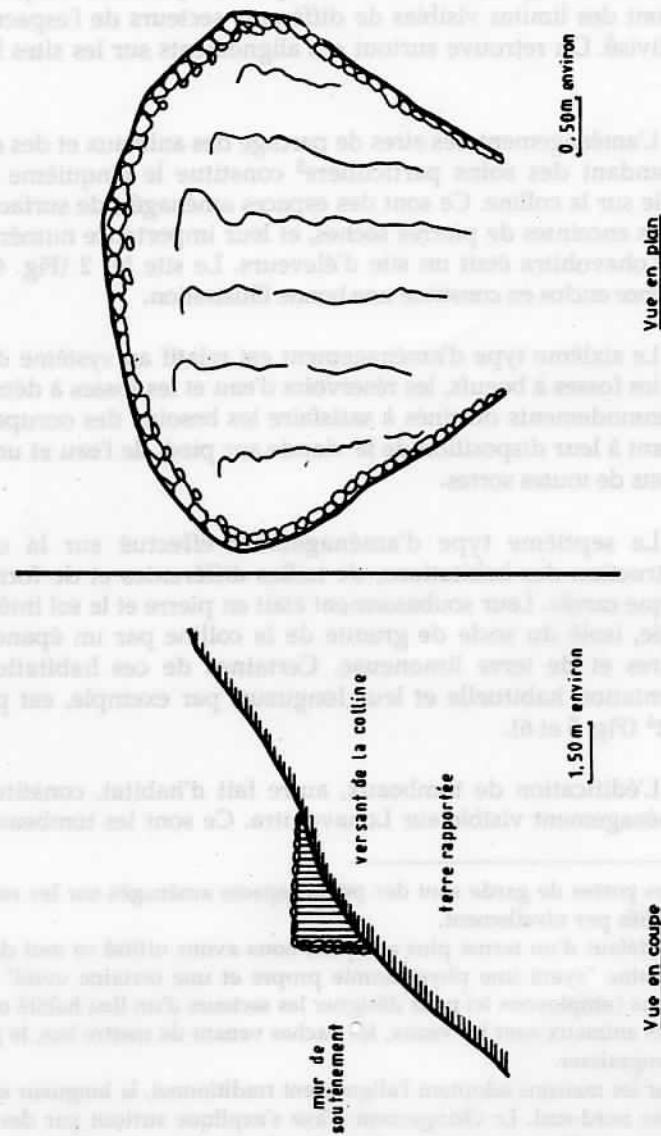
Le sixième type d'aménagement est relatif au système d'emmagasinage : ce sont les fosses à boeufs, les réservoirs d'eau et les fosses à détritus, c'est-à-dire des accommodements destinés à satisfaire les besoins des occupants de la colline en mettant à leur disposition de la viande sur pied, de l'eau et un endroit où jeter les déchets de toutes sortes.

Le septième type d'aménagement effectué sur la colline concerne la construction des habitations, de tailles différentes et de forme rectangulaire ou presque carrée. Leur soubassement était en pierre et le sol intérieur en terre battue damée, isolé du socle de granite de la colline par un épandage de couches de cendres et de terre limoneuse. Certaines de ces habitations ne suivent pas l'orientation habituelle et leur longueur, par exemple, est parallèle à l'axe est-ouest<sup>4</sup> (Fig. 5 et 6).

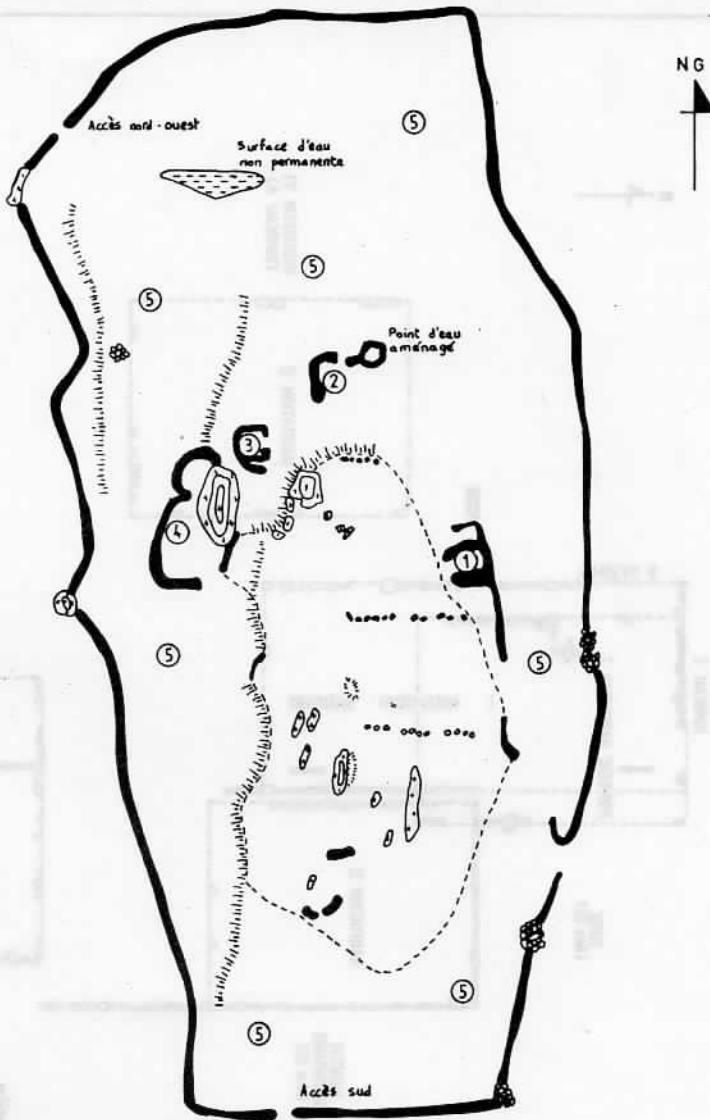
L'édification de tombeaux, autre fait d'habitat, constitue le huitième type d'aménagement visible sur Lohavohitra. Ce sont les tombeaux du fondateur<sup>5</sup> du

- 
- 1 - Les postes de garde sont des petits espaces aménagés sur les versants de la colline et édifiés par niveling.
  - 2 - A défaut d'un terme plus adéquat, nous avons utilisé ce mot désignant une division urbaine "ayant une physionomie propre et une certaine unité" selon le Petit Robert. Nous l'employons ici pour désigner les secteurs d'un lieu habité organisé.
  - 3 - Ces animaux sont les veaux, les vaches venant de mettre bas, le petit bétail et les bêtes à engranger.
  - 4 - Sur les maisons adoptant l'alignement traditionnel, la longueur est toujours parallèle à l'axe nord-sud. Le changement d'axe s'explique surtout par des raisons d'exiguïté de l'espace offert aux constructions. Sur le site N° 1, ce changement d'axe est appliqué pour l'Habitation III (Fig. 5).
  - 5 - Andriamisavalambo d'après les sources orales.

**Fig. 3 - CROQUIS SCHÉMATIQUE D'UN POSTE DE GARDE**



## L'OCCUPATION DE L'ESPACE SUR LE SITE N° 2



### LEGENDE

— — — Limite d'habitat

— ◊ — Blocs de pierres alignés subdivisions d'habitats

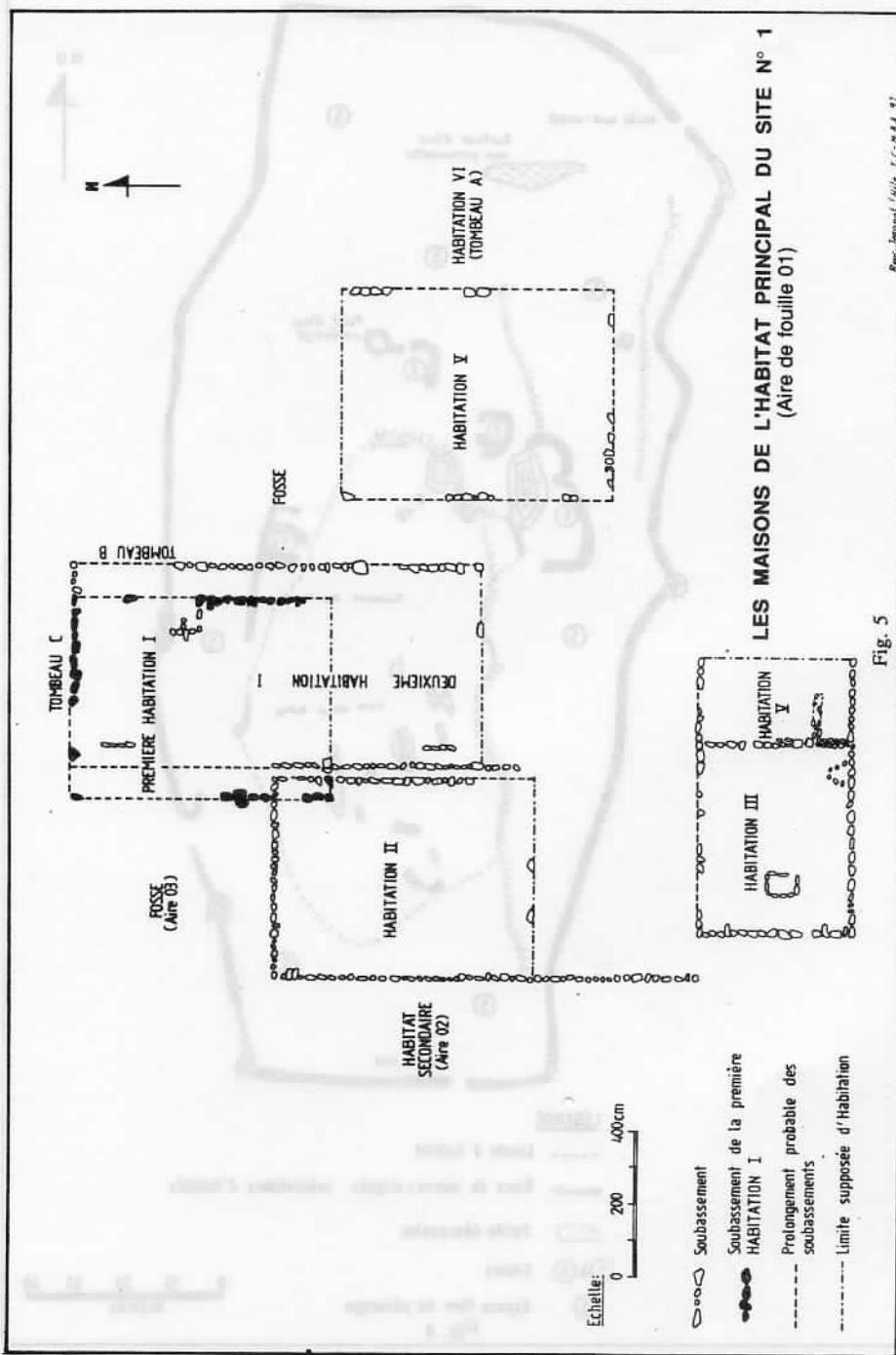
◊ ◊ ◊ Petite dépression

① à ④ Enclos

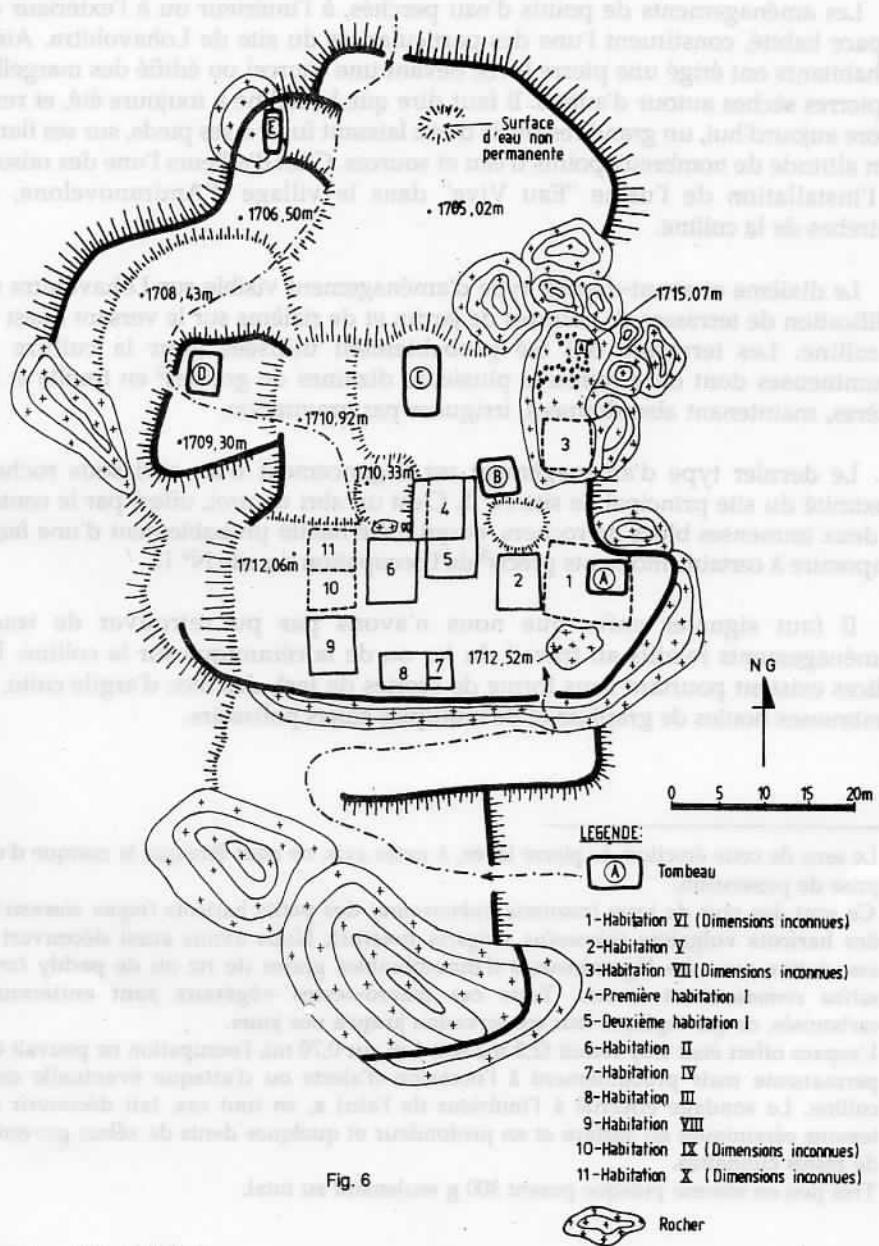
⑤ Espace libre de pâturage

0 10 20 30 40  
mètres

Fig. 4



### LES HABITATIONS DECOUVERTES SUR LE SITE 01



site et de ses successeurs, édifiés principalement sur le site N° 1, le plus élevé et le plus au nord. Ce sont des tombeaux individuels ou collectifs à compartiments funéraires parallélépipédiques de volume variable. Ces compartiments sont parallèles lorsqu'ils sont multiples et sont faits de dalles de pierre. Une masse de terre battue les entoure et extérieurement, les tombeaux sont habillés de pierres sèches équarries (Fig. 7).

Les aménagements de points d'eau perchés, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'espace habité, constituent l'une des particularités du site de Lohavohitra. Ainsi les habitants ont érigé une pierre levée devant une source<sup>1</sup> ou édifié des margelles de pierres sèches autour d'autres. Il faut dire que la colline a toujours été, et reste encore aujourd'hui, un grand réservoir d'eau laissant fuser à ses pieds, sur ses flancs et en altitude de nombreux points d'eau et sources. C'est d'ailleurs l'une des raisons de l'installation de l'usine "Eau Vive" dans le village d'Andranovelona, en contrebas de la colline.

Le dixième et avant-dernier type d'aménagement visible sur Lohavohitra est l'édification de terrasses de cultures de jardin et de rizières sur le versant ouest de la colline. Les terrasses ont été probablement utilisées pour la culture de légumineuses dont on a retrouvé plusieurs dizaines de graines<sup>2</sup> en fouille et les rizières, maintenant abandonnées, irriguées par gravitation.

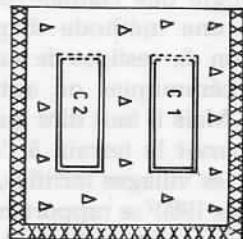
Le dernier type d'aménagement est l'agencement d'un abri sous roche à proximité du site principal, le site N° 1. C'est un abri naturel, offert par le contact de deux immenses blocs de rochers, et qui a été habité probablement d'une façon temporaire à certains moments précis<sup>3</sup> de l'occupation du site N° 1.

Il faut signaler enfin que nous n'avons pas pu retrouver de traces d'aménagements relatifs au travail du fer ou de la céramique sur la colline. Les indices existent pourtant sous forme de scories de fer<sup>4</sup>, des blocs d'argile cuite, de nombreuses boules de graphite et de multiples galets polissoirs.

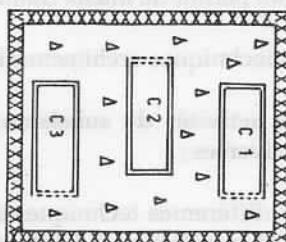
- 
- 1 - Le sens de cette érection de pierre levée, à notre avis, ne peut être que la marque d'une prise de possession.
  - 2 - Ce sont des pois de terre (*voanzeia subterranea*) des petits haricots (*vigna sinensis*) et des haricots vulgaires (*phaseolus vulgaris lunatus*). Nous avons aussi découvert en association avec ces légumineuses d'innombrables grains de riz ou de paddy (*oryza sativa communis* et *brevis*). Tous ces macro-restes végétaux sont entièrement carbonisés, ce qui explique leur conservation jusqu'à nos jours.
  - 3 - L'espace offert était trop réduit (2,8 m<sup>2</sup> soit 4 m sur 0,70 m), l'occupation ne pouvait être permanente mais probablement à l'occasion d'alerte ou d'attaque éventuelle de la colline. Le sondage effectué à l'intérieur de l'abri a, en tout cas, fait découvrir des tessons céramiques en surface et en profondeur et quelques dents de zébus provenant de restes culinaires.
  - 4 - Très peu en somme puisque pesant 300 g seulement au total.

## PLAN SCHEMATIQUE DES TOMBEAUX DE LOHAVOHITRA

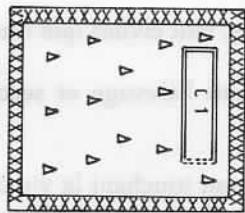
N.G.



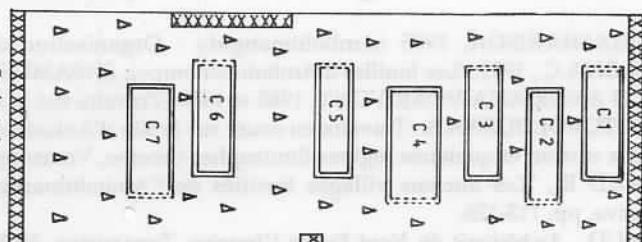
Tombeau A



Tombeau B



Tombeau D



Tombeau C

0      80      160      240 cm

C 1

Compartiment mortuaire  
Ouverture de compartiment

XXXXXX Habilage de pierres sèches  
— Dalle de pierre debout  
Δ Δ Δ Terre battue

Fig. 7

Cette énumération de types d'aménagements visibles sur la colline et la variété des produits de fouille, mobilier et vestiges non transportables, laissent apparaître l'apport des fouilles de Lohavohitra par rapport aux travaux antérieurs. Les résultats obtenus montrent d'abord l'intérêt incontestable de l'utilisation d'une méthode intensive, c'est-à-dire la fouille étendue, suivie d'analyses des produits de fouille en laboratoire, et surtout une approche pluridisciplinaire.

Avant les travaux effectués sur le site de Fanongoavana en 1980, 1982 et 1983<sup>1</sup>, l'archéologie des Hautes-Terres centrales s'était cantonnée dans des travaux utilisant une méthode d'approche extensive : reconnaissance, prospection, description de vestiges de surface, sondages ponctuels et isolés, étude de formes d'objets céramiques ou autres et datations en laboratoire d'échantillons de charbon. Mais il faut dire que c'était une période indispensable et inévitable car elle préparait le terrain à l'étape suivante. Ainsi le travail d'Adrien Mille en 1970 sur les villages fortifiés, qui constitue la base de départ de tous les travaux des années 1980<sup>2</sup> se rapportant à l'étude archéologique ou historique des villages à fossés de la région centrale de Madagascar<sup>3</sup>, ou les travaux ponctuels d'Arnaud<sup>4</sup>, de Brissaud<sup>5</sup>, de Grimaud<sup>6</sup>, de Vérin<sup>7</sup>...

Pour revenir aux travaux de Lohavohitra, nous pensons que ces résultats obtenus ont permis de mieux connaître :

- les techniques architecturales anciennes, tant civiles que funéraires ;
- les activités de subsistance notamment l'élevage et secondairement les cultures diverses ;
- les différentes techniques d'aménagement touchant la vie domestique d'un site perché et relatives à l'habitat, aux habitations, aux tombeaux, à la maîtrise de l'eau, aux cultures, à l'élevage...

1 - RASAMUEL D., *L'ancien Fanongoavana*, thèse de 3<sup>e</sup> Cycle, Université de Paris I, 1984, 454 p.

2 - ANDRIAMIARISOA, 1985 (Ambohimangidy : Organisation d'un espace vécu), RABEJAONA C., 1983, (Les fouilles d'Ambohipanompo), RASAMUEL D., 1984, (op. cit.), RAFOLO ANDRIANALVOARIVONY, 1985 et 1989 (Travaux sur le site de Lohavohitra) et RAKOTOVOLOLONA S. (Travaux en cours sur le site d'Ankadivory-Ambohimanga).

3 - L'Imerina surtout et quelques régions limitrophes (Imamo, Vonizongo, Vakinadiana...).

4 - ARNAUD R., "Les anciens villages fortifiés de l'Ambohimarina", *Taloha*, 3, 1970, Tananarive, pp. 113-126.

5 - BRISSAUD, *Archéologie du Nord-Est de l'Imerina*, Tananarive, 1970.

6 - GRIMAUD M-C., 1974- *Contribution à l'étude du peuplement ancien de la région de l'Ankay*, Travaux et Documents, XIII, Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive, 153 p.

7 - VERIN P., "Les fouilles d'Ambohitsitakady", *Taloha*, 3, 1970, Tananarive, pp. 147-152.

VERIN P. et MILLE A. Les sites naturels de la réserve d'Angavokely. *Revue de Madagascar*, n° 28, N.S., pp. 53-58, Tananarive, 1964 (4<sup>e</sup> trimestre)

Le cas de Lohavohitra n'est certes pas un cas à généraliser mais il montre que les aménagements de l'espace d'un site perché relèvent de plusieurs domaines et il apporte aussi des éclaircissements sur la complexité des grands sites perchés des Hautes-Terres centrales malgaches.

## **RESUME**

Les travaux de recherches effectués sur le chantier de Lohavohitra dans le Vonizongo ont montré les expressions des divers aménagements opérés par l'homme sur un site perché et fortifié et les domaines dont ils relevaient : l'organisation de l'espace habité, l'architecture et les modes de construction, les aménagements relatifs aux animaux, l'agriculture, le captage et enfin l'emmagasinage de l'eau sur la colline.

Ces résultats contribuent à une meilleure connaissance des cultures matérielles anciennes des Hautes-Terres centrales malgaches et de la complexité des grands sites perchés.

## **ABSTRACT**

Archaeological excavations at the site of Lohavohitra, Vonizongo, in the Malagasy highlands, have brought to light various features of an elevated and fortified site. These features include the spatial organization of habitation areas, including architectural forms and constructions, and various arrangements and buildings concerning animal raising, the practice of agriculture, and the collecting and storage of water.

The results of this research contribute to a better understanding of the early material culture of the central highlands of Madagascar and to the appreciation of the complexity involved in the construction and organization of large elevated sites.

## **FAMINTINANA**

Aselon'ity lahatsoratra ity ny vokatry ny fikarohana natao teny antampon'i Lohavohitra (Vonizongo) ka mikasika indrindra ny fanajariana samihafa sy ny zava-bitan'ny Ntaolo teny amin'ireny tanàna haolo ireny.

Maro endrika izany fanajariana izany ary anisany ny fandaminana ny tontolo iainana, ny tao an-trano sy ny fanamboarana samihafa (hadivory, fasana, manda...), ny fambolela sy ny fiompihana ary ny fikarakarana momba ny fitadiavana sy fitahirizana rano ho an'ny mpiray monina.

Manaporofa amintsika izany fa nimasoan'ny Ntaolo tokoa ny fikarakarana ny tocram-ponenana.

## REPARTITION DES VILLAGES ANCIENS DANS UNE VALLEE DES HAUTES-TERRES CENTRALES : ARCHEOLOGIE DE LA MANANDONA

Victor RAHARIJAONA  
Institut de Civilisations  
Université d'Antananarivo

Dans le domaine de la protohistoire et de l'histoire, les Hautes-Terres centrales de Madagascar offrent matière à débattre sur les relations (Echanges, parenté, etc.) des sites archéologiques avec l'écologie, mais également sur les relations des sites entre eux. Avec l'exemple de la Manandona, l'occasion m'est donnée de m'interroger sur certaines situations socio-politiques d'une région. L'étude du Vakinankaratra ouest, et plus précisément la région de la Manandona n'est pas née d'un choix délibéré. Elle est la continuation des recherches archéologiques effectuées au sein de notre Institut<sup>1</sup> et s'inscrit dans la suite logique de son programme scientifique pour faire avancer le "survey" national de Madagascar.

### PRESENTATION DE LA MANANDONA

Situé à 30 km au Sud d'Antsirabe<sup>2</sup>, la Manandona s'étend sur 15 km de long et de 5 à 8 km de large (Fig. 1). La vallée de la Manandona aux confins de l'Imerina et du Betsileo frappe au premier abord par son caractère d'unité écologique de territoire comme enclavé dans son pourtour de montagnes. A l'Est et à l'Ouest de ces montagnes, il y a bien peu de sites : en outre, cet ensemble présente aux yeux de l'observateur une diversité de sites perchés en moyenne altitude, ou sur les bas-fonds et dont il faut expliquer la dynamique historique.

La Manandona est constituée par une large vallée assez rectiligne et présente par là un aspect assez rare sur les Hautes-Terres centrales de Madagascar si compartimentées. Ensemble topographique homogène, la Manandona se trouve bien délimitée à l'intérieur de plusieurs chaînons et crêtes l'enserrant de toutes parts.

Les sites anciens sont disposés autour du fond marécageux mais aussi le long de ces petits affluents.

1 - L'Institut de Civilisations-Musée d'Art et d'Archéologie, Université d'Antananarivo.

2 - Région située à plus de 160 km vers le Sud de la capitale administrative, Antananarivo.

### LOCALISATION DE LA MANANDONA

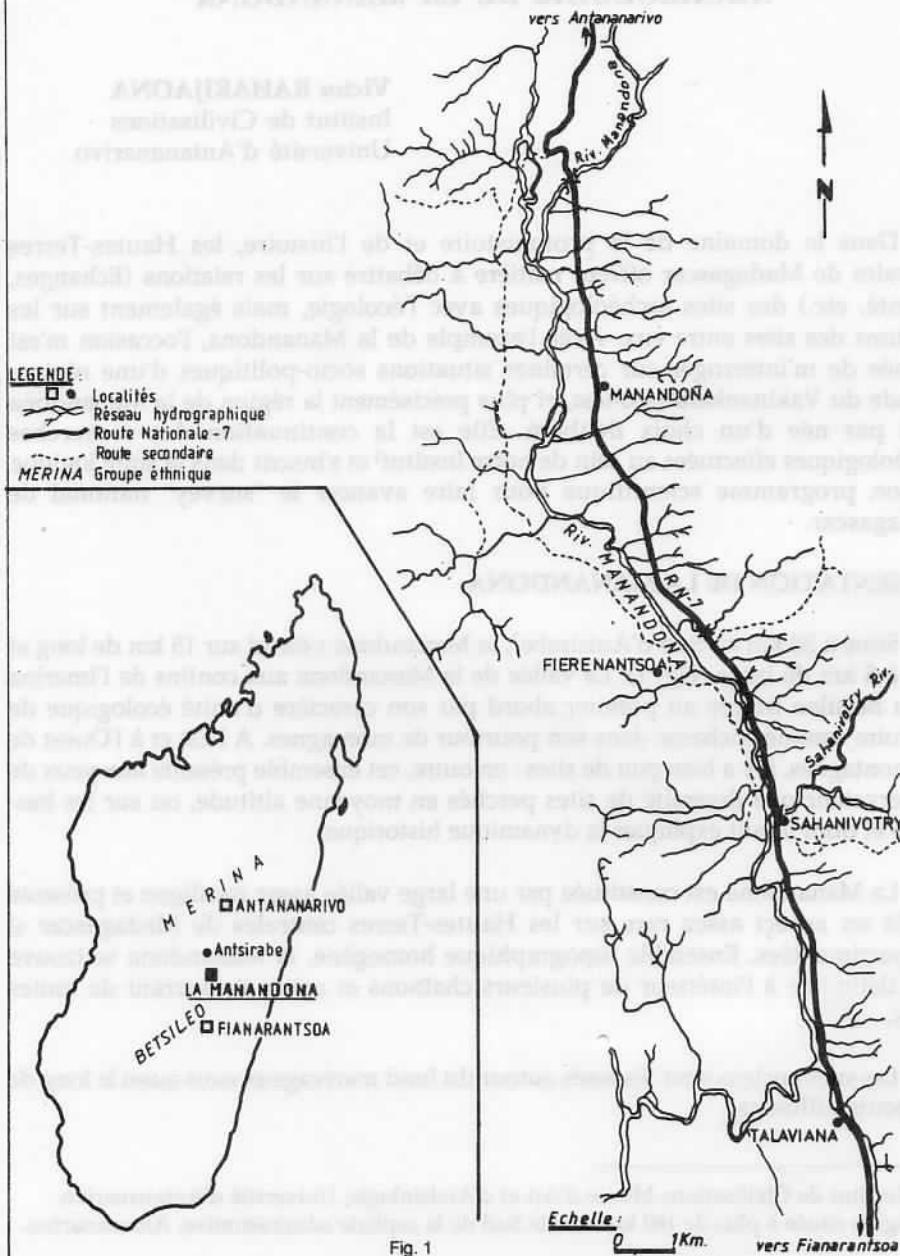


Fig. 1

Les ressources hydrographiques combinées au climat tempéré permettent la pratique d'une riziculture inondée et exondée très perfectionnée. Les cultures sèches de collines, surtout patates douces, manioc, maïs et légumes divers, procurent de substantielles nourritures d'appoint ou d'alternance lors de la période de soudure lorsque le riz fait défaut.

La vallée compte aujourd'hui 11 500 habitants. Ceux-ci sont disséminés d'une manière inégale, même si la population est localisée maintenant en majorité le long de la route nationale, mais comme nous le verrons, il n'en était pas ainsi jadis.

Ce milieu géographique singulier caractérisé par une unité écologique favorable a développé une gamme d'activités culturelles. L'aménagement de ce territoire a cependant varié dans le temps selon l'évolution des implantations du peuplement.

## PROBLEMATIQUE ET METHODOLOGIE

Traditionnellement deux méthodes principales sont à la disposition de l'archéologue : la fouille et le "survey" ou identification intensive.

La fouille relève de la stratégie classique de l'archéologie. Elle permet avant tout la découverte d'objets d'une culture donnée, caractérisant une société à travers diverses époques de son histoire (Leroi-Gourhan, 1950). Elle permet aussi d'établir un tableau chronologique de différentes séquences matérielles et culturelles. Au fur et à mesure que l'archéologie s'est développée avec une grande rigueur, les chercheurs ont obtenu des informations plus complètes et plus approfondies. La fouille révèle en effet le contexte de vie par l'appui qu'elle demande aux autres sciences telles la géologie, la botanique... A Madagascar aussi, non seulement la fouille a permis de découvrir des objets et des vestiges matériels, ainsi que d'établir une chronologie, mais elle a également donné réponse aux questions concernant l'alimentation, l'organisation économique et même sociale, à partir d'un ou de plusieurs sites. Pendant longtemps, on a nié à Madagascar, jusqu'à la possibilité de retrouver une profondeur chronologique. Les travaux à Vohémar (Vernier et Gaudebout, 1942) et surtout les premières fouilles de Pierre Vérin dans l'extrême sud en 1962 et au Betsileo deux ans plus tard, se sont chargées de démontrer l'inanité de cette option. Mais à Talaky comme à Isandra, la base de l'étude reposait sur l'analyse du système de subsistance et la technologie de l'outillage d'une époque donnée. D. Rasamuel (1984), dans son travail sur Fanongoavana a élaboré avec méthode la technologie céramique d'une partie de l'Imerina ancien. Récemment, Solo Rakotovololona a entrepris à Ankadivory une recherche sur l'organisation spatiale d'un village remontant au XIIème siècle, une période particulièrement ancienne pour les Hautes-Terres.

Le grand chantier de fouille présente l'immense avantage de résumer dans l'espace et dans le temps les problèmes d'une culture pour reconstruire en détails la vie quotidienne dans un site, si bien sûr le choix de ce dernier est judicieux, mais la

## LES SITES ARCHEOLOGIQUES DE LA MANANDONA

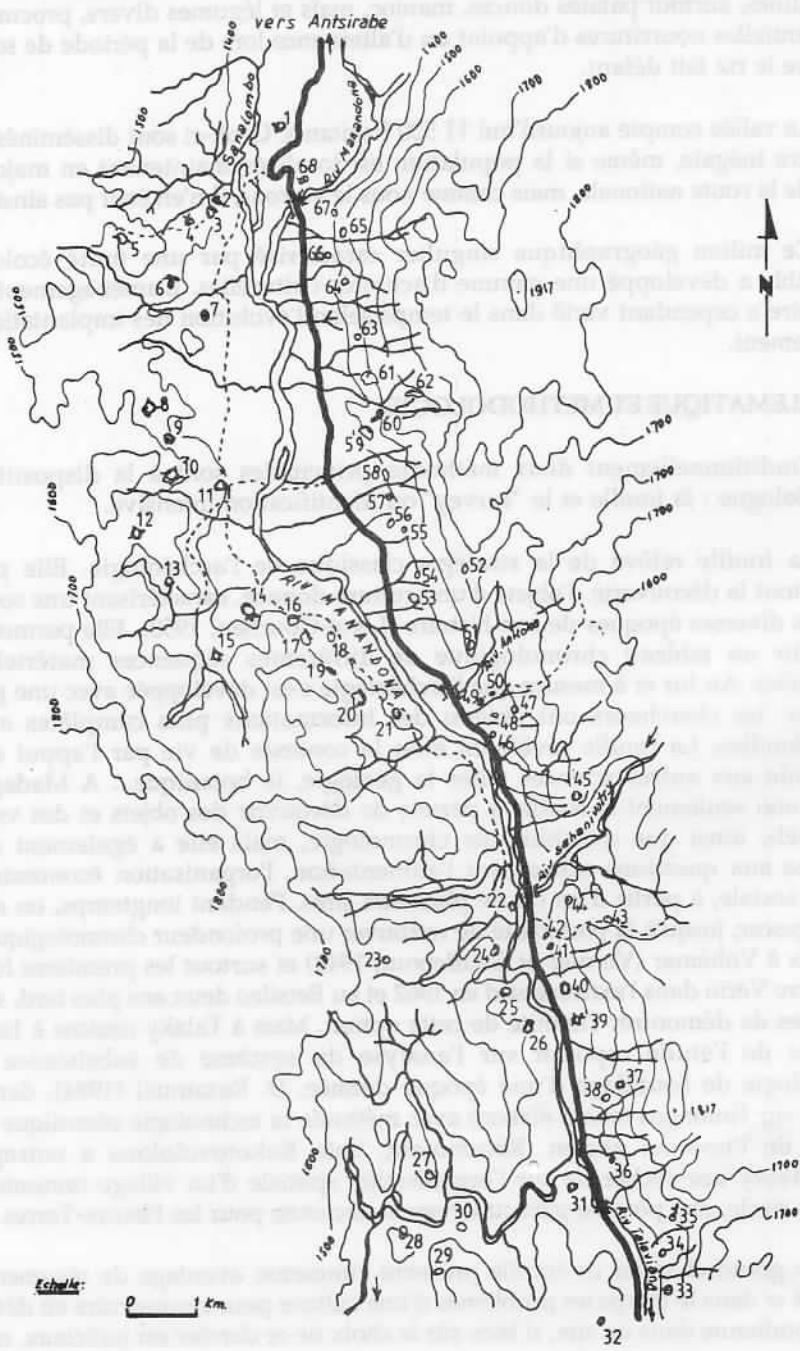


Fig. 2

fouille d'un site particulier ne pourra jamais nous dispenser de rechercher la réponse, sur une échelle régionale, à diverses interrogations touchant la culture, l'organisation spatiale, économique ou politique qui n'auront pas de réponse par le site seul. Le "survey", par son identification intensive permet de déborder du cadre étroit d'un seul site de fouille qui n'est pas toujours disponible en début d'une recherche.

Le "survey" archéologique se présente d'ailleurs comme une approche devant déterminer aussi les sites à fouiller. Vers les années 50, l'école américaine a développé cette stratégie qui veut dépasser le simple stade préliminaire de localisation de sites à fouiller. L'essor de cette méthode repose sur l'intérêt théorique que cette école de pensée archéologique a dirigé sur l'interprétation des relations pouvant exister entre une société et son environnement écologique. Cet effort a été aussi axé sur la compréhension à une plus grande échelle du développement des sociétés complexes et de leur organisation politique et sociale<sup>1</sup>.

La technique de "survey" archéologique est donc utilisée d'abord pour collecter des données, sur les multiples aspects de l'organisation sociale et culturelle, et aussi sur les relations de l'espace habité par l'être humain avec la topographie et distribution des ressources. Ensuite, elle aide à saisir la relation des sites entre eux. La seule considération topographique ne détermine pas la localisation d'un site. Par exemple, il est bien connu que les sociétés vivant de la chasse et de la cueillette ont l'habitude d'occuper différents sites selon les saisons. Leurs occupations dépendent de la présence annuelle du gibier et de plantes sauvages. Dans le cas des sociétés complexes, les sites ont très souvent été aménagés selon des réseaux économiques, sociaux et politiques organisé au niveau d'une région.

Les données susceptibles d'élucider les relations des sites avec l'écologie et les relations des sites entre eux proviennent donc surtout de l'usage du "survey" archéologique. On insistera sur l'étude de la répartition, ou bien sûr, celle de la relation réciproque entre les sites, mais aussi sur le rapport entre les sites et l'environnement écologique. La fouille, elle, étudie davantage le phénomène du rapport Etre humain-Nature à l'intérieur d'un site donné. Il va sans dire que la fouille et le "survey" sont deux stratégies complémentaires. C'est plutôt la problématique qui détermine la stratégie à utiliser.

---

1 - Parmi les recherches les plus remarquables de cette école américaine, on consultera tout particulièrement : Mc ADAMS R.- 1967, Land behind Baghdad , University of Chicago Press, Chicago et J. PARSON, 1974- The development of Prehistoric complex Society, A regional perspective from the valley of Mexico, Journal of Field Archaeology, pp. 81-108.

De nombreux exemples de "survey" archéologique existent à Madagascar, et ont apporté une réponse à des questions relatives à une région plus vaste que la Manandona. P. Vérin (1975), lors de ses travaux sur les côtes nord, a retracé les traits de l'ancienne société basée sur l'économie d'échange avec l'extérieur, et a relevé les changements et les répartitions des comptoirs de commerce. A Mille (1970) a contribué à la connaissance des sites fortifiés dans l'ancien Imerina par un "survey" sur les photos aériennes. S. Kus et H. Wright (1979) se sont engagés dans l'étude de l'organisation et du développement des sites en relation avec le développement des états de l'Imerina. Plus récemment encore, dans une étude à paraître, Wright, Rakotoarisoa, Heurtebize et Vérin ont procédé de la même manière pour l'Anosy dont le "survey" a permis l'établissement d'une série de phases du XIIème au XIXème siècle.

La problématique formulée à propos de la Manandona intéresse l'organisation sociale et politique d'une région à l'intérieur d'un ensemble écologique donné, mais aussi la transformation et l'évolution des relations économiques et politiques à travers l'histoire, et cela à la charnière de deux entités le Sud Merina et le Nord Betsileo. Les questions soulevées vont au-delà d'un seul site ou de sites isolés. Elles concernent le réseau de sites dans une région et portent sur la répartition des habitats ainsi que le problème de développement au travers de l'espace et du temps (Fig. 2). Ces multiples raisons ont déterminé mon choix pour le "survey" archéologique, à utiliser dans le cas de la Manandona. Bien que je ne m'étendrai pas sur le procédé de "survey" archéologique, il est indispensable de souligner que son élément principal s'affirme sur le contrôle de séquences chronologiques qui encadrent temporellement les transformations dans les relations écologiques, sociales et politiques. Une analyse des céramiques fournit une chronologie relative. La séquence établie a été illustrée par des exemples de types. Je me suis efforcé de caractériser les sites du "survey" après avoir obtenu cette séquence de datations. De tout cela découle mon propos sur l'occupation humaine et sa répartition dans l'espace. Dans mon analyse des céramiques, j'ai découvert cinq phases culturelles dans la Manandona. De la plus antérieure à la plus récente, la phase **Vohimasina**, la phase **Ambohimanitra**, la phase **Ambohiponana**, la phase **Vohitrarivo** et la phase **Antamboho**. Cette séquence Manandona s'étend du XVème au XIXème siècle.

Ainsi, la partie suivante est le résultat des travaux de "survey" effectués dans la Manandona.

## 1-PHASE VOHIMASINA

La première occupation humaine installée à Manandona remonte à une époque évaluée au XVème siècle. Deux sites, Vohimasina et Vohipeno surgirent de part et d'autre de la rivière principale. Construits assez éloignés l'un de l'autre, ils semblent être placés comme en position au Nord et au Sud. Leur superficie moyenne, respectivement 0,10 ha et 0,26 ha apparaît assez réduite par rapport à celle des autres sites des périodes ultérieures.

SITES CONSTRUIS ET OCCUPÉS  
PENDANT LA PHASE VOHIMASINA

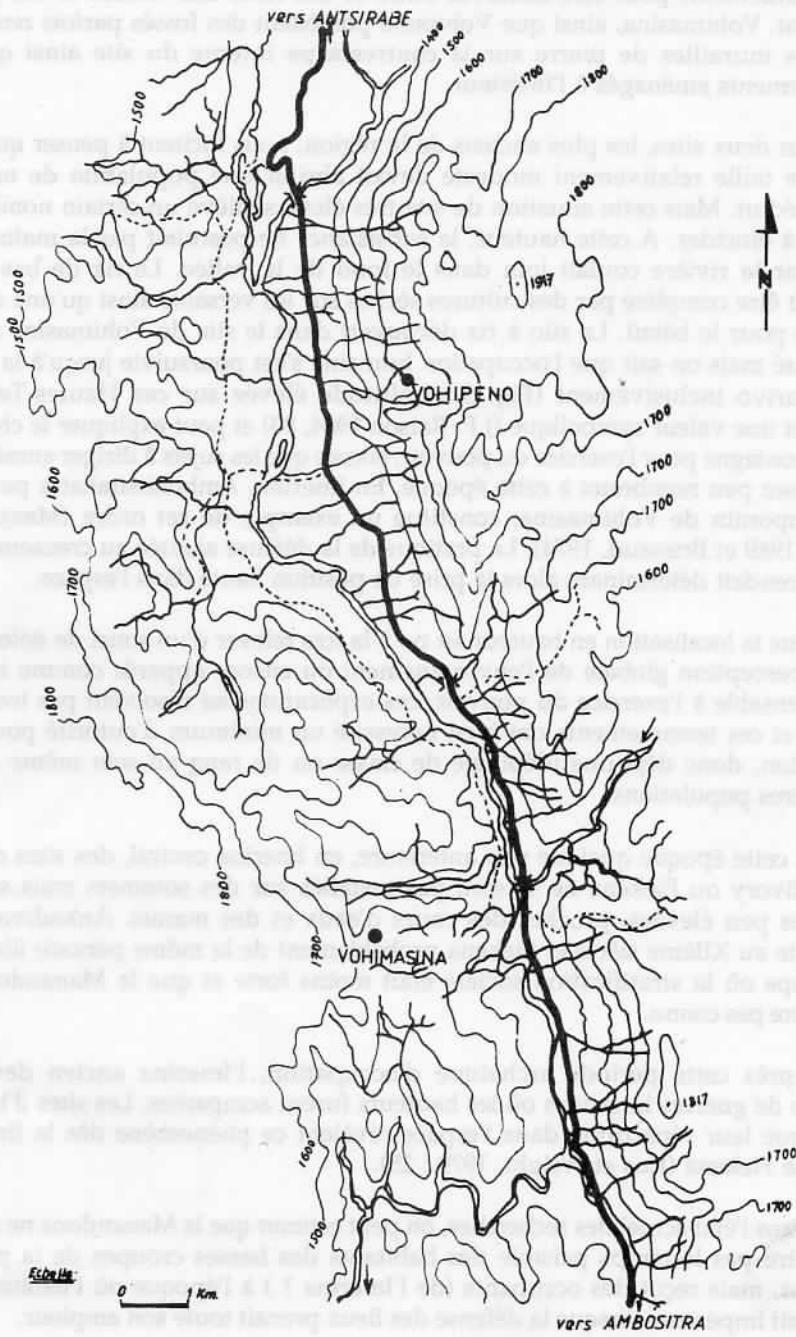


Fig. 3

Ils sont dans la position la plus élevée. Jamais les gens n'ont habité plus haut dans la Manandoria. Sur le terrain, une forte dénivellation (300 m de commandement) peut être observée entre le bas-fond des vallées et ces points d'habitat. Vohimasina, ainsi que Vohipeno possèdent des fossés parfois renforcés par des murailles de pierre sur la contrescarpe interne du site ainsi que de terrassements aménagés à l'intérieur.

Ces deux sites, les plus anciens de la région, nous incitent à penser que leur aire, de taille relativement modeste devait abriter une population de nombre assez réduit. Mais cette situation de site très élevé soulève un certain nombre de points à élucider. A cette hauteur, la subsistance ne postulait pas la maîtrise de l'eau car la rivière coulait loin dans le fond de la vallée. Le riz de bas-fonds pouvait être complété par des cultures sèches sur les versants ainsi qu'une aire de pacage pour le bétail. Le silo à riz découvert dans le site de Vohimasina n'a pu être daté mais on sait que l'occupation humaine s'est poursuivie jusqu'à la phase Vohitrarivo inclusivement (Fig. 3). L'altitude élevée sur ces Hautes-Terres a souvent une valeur symbolique (J.P. Raison 1984, 83) et peut expliquer le choix de cette montagne pour l'exercice du pouvoir, encore que les sujets à diriger auraient dû être assez peu nombreux à cette époque. En Imerina, Ambohitsitakatra peut-être contemporain de Vohimasina, constitue un exemple de cet ordre (Mantaux et Vérin, 1969 et Brissaud, 1974). La pratique de la défense ajoutée au creusement de fossés rendait déterminant alors la prise de position haute dans l'espace.

Que la localisation en hauteur ait pu à la fois relever d'un souci de défense ou de la perception globale de l'environnement où encore apparût comme insigne indispensable à l'exercice du pouvoir, ces explications ne résolvent pas tout. Ces fossés et ces terrassements ont bien nécessité un minimum d'autorité pour leur exécution, donc déjà une idéologie de classe ou de rang au sein même de ces premières populations.

A cette époque quelque peu antérieure, en Imerina central, des sites comme Ankadivory ou Fiekena ne se sont pas installés sur des sommets mais sur des croupes peu élevées, proches des cours d'eaux et des marais. Ankadivory qui remonte au XIIème siècle et Fiekena probablement de la même période illustrent ce temps où la stratification sociale était moins forte et que la Manandona n'a peut-être pas connu.

Après cette période archaïque d'occupation, l'Imerina ancien devint le théâtre de guerres intestines où les hauteurs furent accaparées. Les sites d'habitat, ainsi que leur répartition dans l'espace révèlent ce phénomène dès la fin de la période Fiekena (Kus et Wright, 1979 : 25).

Dans l'état actuel des recherches, on peut estimer que la Manandona ne connaît peut-être pas le temps paisible des habitants des basses croupes de la période Fiekena, mais reçut des occupants (de l'Imerina ?) à l'époque où l'habitat élevé devenait impérieux lorsque la défense des lieux prenait toute son ampleur.

SITES CONSTRuits PENDANT LA PHASE AMBOHIMANITRA

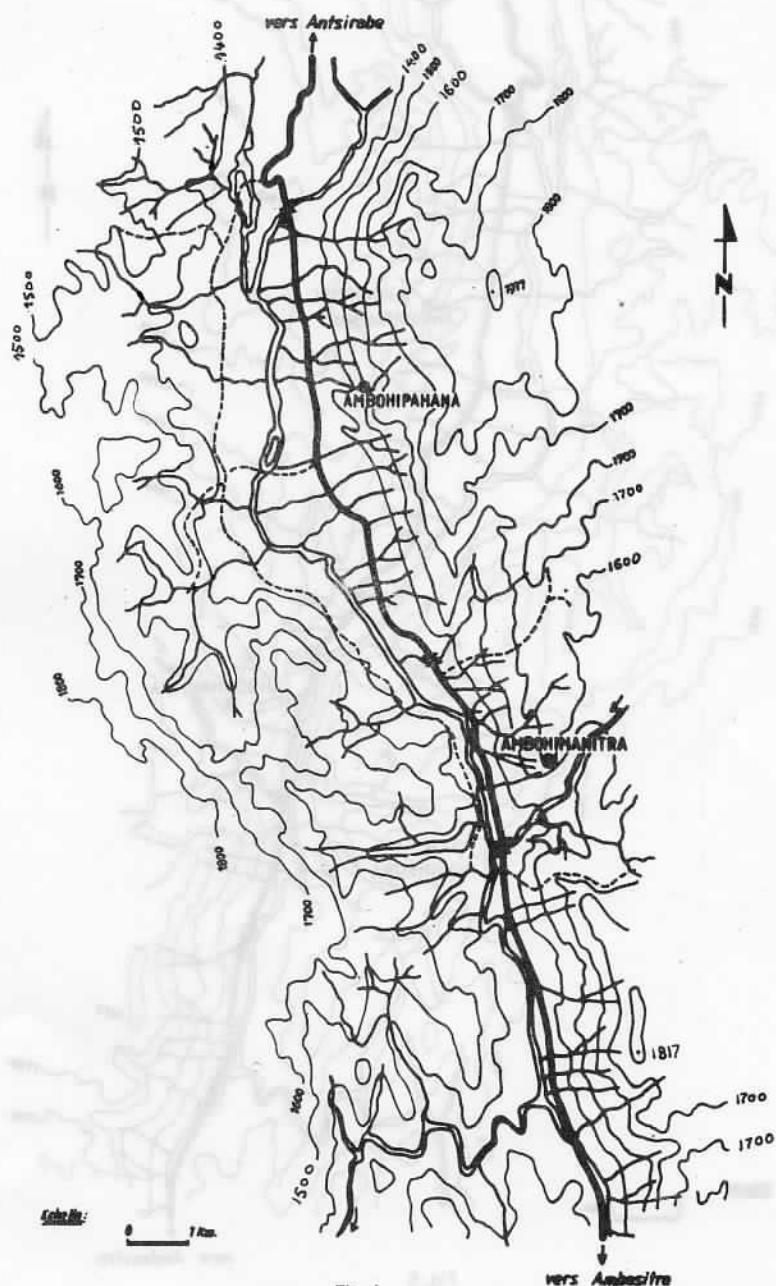


Fig. 4

SITES OCCUPES PENDANT LA PHASE AMBOHIMANITRA

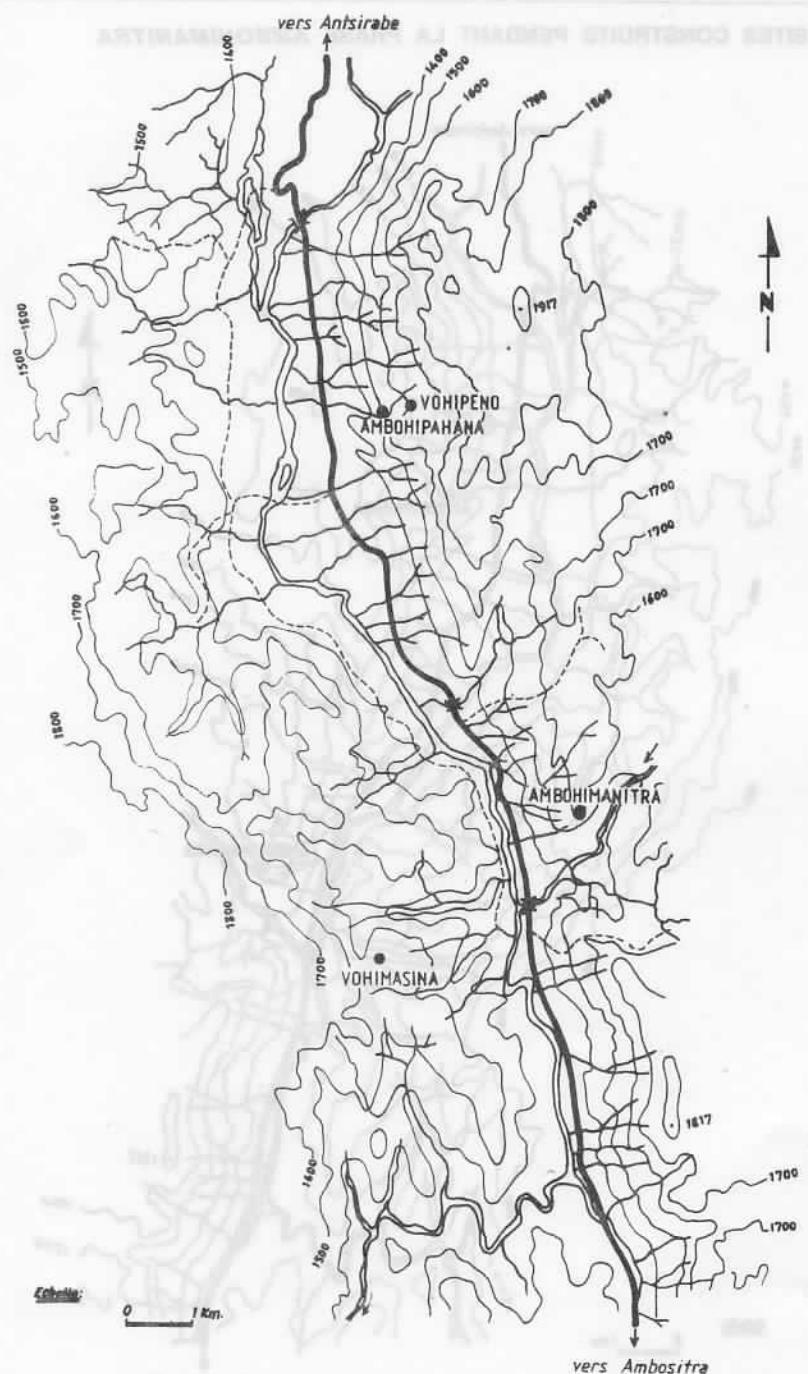


Fig. 5

La répartition de l'habitat dans la Manandona durant la période Vohimasina, semblable à celle de l'Imerina ancien lors du "*Fanjakana'i Baroa*", nous incite à penser que notre zone d'étude connut sa première occupation tardivement par rapport au centre de l'Imerina. La période Vohimasina, la plus ancienne de la Manandona fait transition après le peuplement le plus ancien des vallées de l'Ikopa et de la Sisaony plus au Sud.

## 2- PHASE AMBOHIMANITRA.

Les deux sites de la phase précédente, c'est-à-dire Vohipeno et Vohimasina continuent leur existence. Mais deux nouveaux sites de tailles modestes, Ambohipahana et Ambohimanitra surgissent. Comme leurs deux aînés, ces deux sites sont également en position élevée (respectivement 1.500 m et 1.575 m) (Fig. 4).

Ambohimanitra est installé à une distance respectable de Vohipeno, situé au Nord de Vohimasina qui lui se trouve au Sud-Ouest de la vallée. La rivière et les accidents de terrains constituaient une protection déjà dissuasive en elle-même, en cas de velléité d'invasion. Mais l'emplacement perché donnait aux assiégés éventuels une vision très panoramique de ce qui pouvait survenir. L'installation d'Ambohimanitra fournit à ces habitants une zone écologique de la cuvette encore disponible et on se demande bien pourquoi la chaîne à l'Ouest de la rivière ne connaît pas une installation humaine.

Ambohipahana très proche de Vohipeno pouvait être un satellite ou un village frère, issu soit d'un trop plein démographique du village ancien ou d'une alliance avec de nouveaux venus, simples hypothèses que pour l'instant, aucun argument ne nous permet de confirmer grâce au "survey". L'observation montre que l'emplacement d'Ambohipahana est autre que le choix d'Ambohimanitra.

Ainsi lors de cette phase, la région connaît trois entités distinctes dans l'espace : celle de Vohimasina, ensuite celle de Vohipeno-Ambohipahana et enfin celle d'Ambohimanitra. La distance assez éloignée, la position en hauteur, le savoir-faire de mettre à profit les frontières naturelles telles que la rivière et la topographie tourmentée laissaient comprendre un besoin d'indépendance. Mais cette indépendance n'excluait pas une coupure nette des relations sociales. Cette attitude voulait plutôt avoir un contrôle de tout le territoire (Fig. 5).

## 3- PHASE AMBOHIPONANA

Les sites des phases précédentes continuent d'être occupés alors que cinq nouveaux sites sont construits durant la présente : Ambohiparo, Befaritra, Vohitrarena, Ambohiponana et Ivohipanombo (Fig. 6).

SITES CONSTRuits PENDANT LA PHASE AMBOHIPONANA

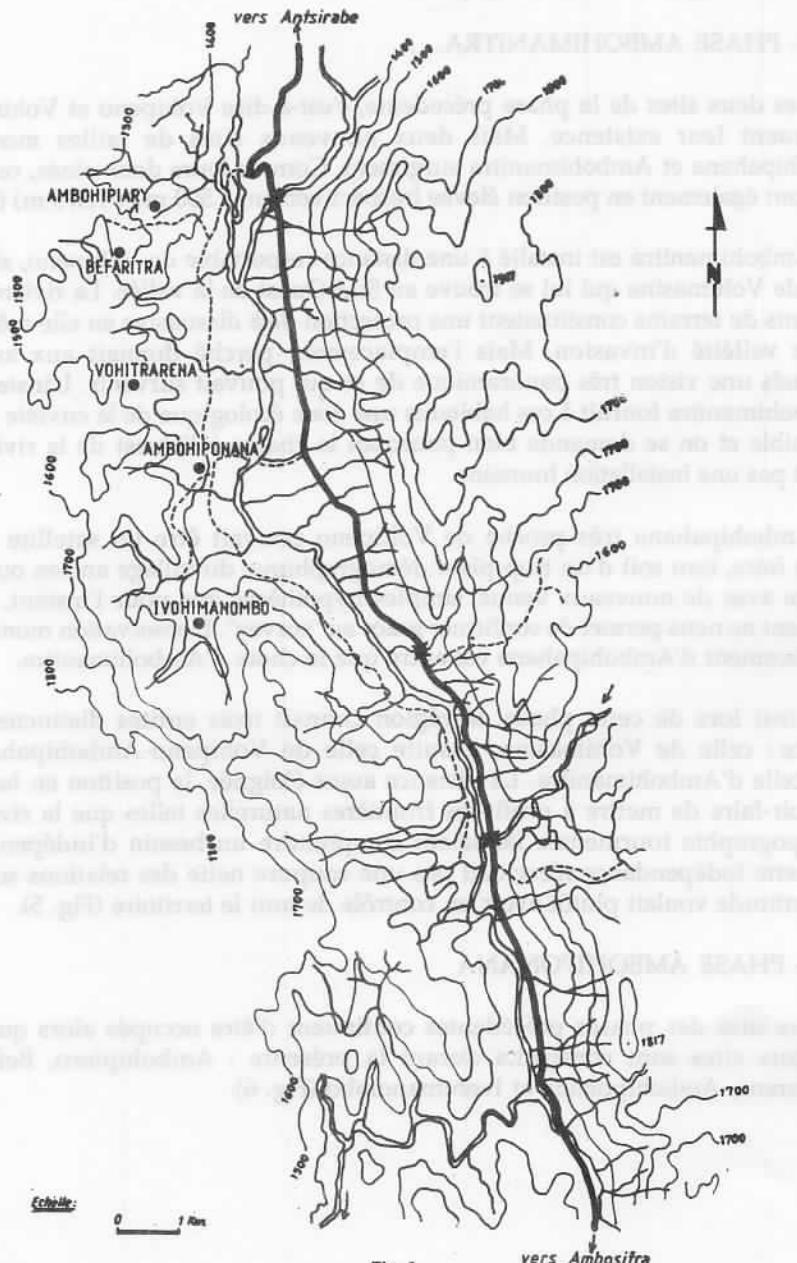


Fig. 6

**SITES OCCUPES PENDANT LA PHASE AMBOHIPONANA**

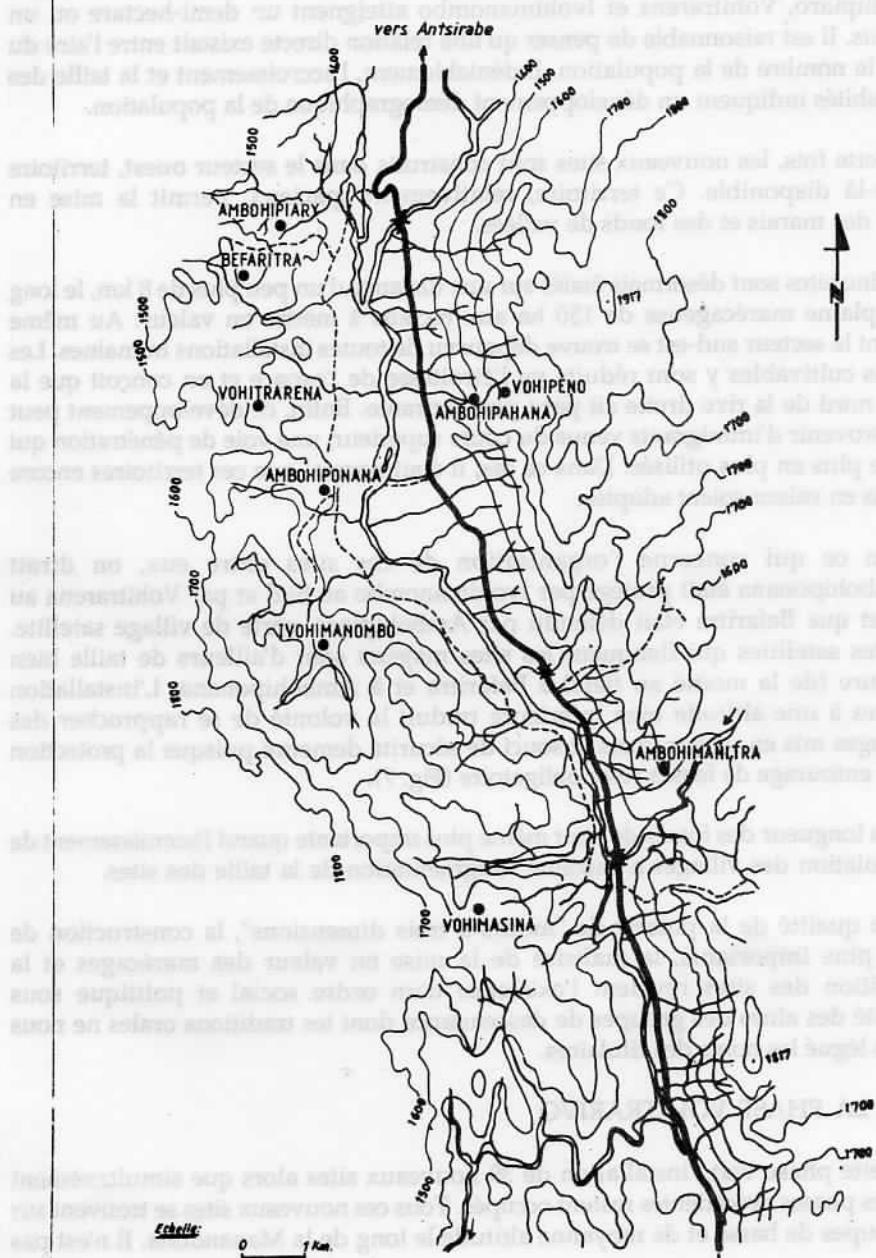


Fig. 7

*vers Ambositra*

Ces nouveaux sites sont édifiés à une altitude d'une centaine de mètres au-dessous de celle des sites des phases 1 et 2. Les surfaces incluses entre les fossés deviennent cinq à six fois plus importantes.

En effet, Befaritra ainsi qu'Ambohiponana dépasse un hectare alors que Ambohipiaro, Vohitrarena et Ivoheimerombo atteignent un demi-hectare ou un peu plus. Il est raisonnable de penser qu'une relation directe existait entre l'aire du site et le nombre de la population. Indéniablement, l'accroissement et la taille des sites habités indiquent un développement démographique de la population.

Cette fois, les nouveaux sites sont construits dans le secteur ouest, territoire jusque-là disponible. Ce territoire, relativement spacieux, permet la mise en valeur des marais et des fonds de vallées.

Cinq sites sont désormais étalés sur une distance d'un peu plus de 8 km, le long d'une plaine marécageuse de 150 ha aux recoins à mettre en valeur. Au même moment le secteur sud-est se trouve dépourvu de toutes installations humaines. Les terrains cultivables y sont réduits vu l'étroitesse de l'espace et on conçoit que la plaine nord de la rive droite ait paru plus attrayante. Enfin, ce développement peut aussi provenir d'immigrants venus du cours supérieur, une voie de pénétration qui sera de plus en plus utilisée. Dans ce cas, il était normal que ces territoires encore non mis en valeur soient adoptés.

En ce qui concerne l'organisation de ces sites entre eux, on dirait qu'Ambohiponana était protégé par Ivoheimerombo au Sud et par Vohitrarena au nord, et que Befaritra était défendu par Ambohipiaro, sorte de village satellite. Les sites satellites qui flanquent les sites majeurs sont d'ailleurs de taille bien inférieure (de la moitié au tiers) à Befaritra et à Ambohiponana. L'installation des sites à une altitude bien inférieure traduit la volonté de se rapprocher des marécages mis en valeur, mais le souci de sécurité demeure puisque la protection par un entourage de fossés reste obligatoire (Fig. 7).

La longueur des fossés devient même plus importante quand l'accroissement de la population des villages a entraîné l'augmentation de la taille des sites.

La qualité de la poterie de "motifs à trois dimensions", la construction de fossés plus importants, la maîtrise de la mise en valeur des marécages et la disposition des sites révèlent l'existence d'un ordre social et politique sous l'autorité des aînés des groupes de descendance dont les traditions orales ne nous ont pas légué les noms des titulaires.

#### 4- LA PHASE VOHITRARIVO

Cette phase voit l'installation de 39 nouveaux sites alors que simultanément ceux des phases précédentes restent occupés. Tous ces nouveaux sites se trouvent sur des crêtes de basse et de moyenne altitude le long de la Manandona. Il n'est pas

sans intérêt de noter que durant cette époque les surfaces des sites habités sont multipliées par huit (Fig. 8).

L'augmentation des surfaces occupées reflétait un accroissement de la population. Cet accroissement du peuplement ne pouvait pas s'expliquer uniquement par le fait de la population locale ayant engendré des descendants, mais également par de nouvelles implantations issues de migrations massives provenant d'autres territoires.

Cette installation massive vers le bas-fonds de vallée était dictée par la mise en valeur du milieu écologique. Les marais sont transformés en rizières, mais certains sites de basse altitude possèdent des fossés avec écoulement (*funarian-drano*) qui pouvaient constituer de réserves d'eau pour les pépinières (*ketsa*). Ces travaux relatifs à la subsistance ne pouvaient s'effectuer opportunément que lors de période de stabilité relative. La nécessité de se défendre ne primait plus sur les autres travaux. Cette paix et stabilité impliquent une forme d'organisation politique grâce à laquelle les paysans étaient à l'abri de l'insécurité.

A mon avis, au moins trois hypothèses peuvent être avancées pour expliquer comment se serait réalisée cette quiétude :

1°- la première hypothèse, c'est qu'il aurait dû émerger une autorité centrale au sein même de la Manandona.

2°- la seconde serait la pénétration d'une autorité extérieure à la Manandona. Cette autorité aurait écarté toute forme de pouvoir local.

3°- la troisième envisagerait l'existence d'une autorité imposée de l'extérieur. Mais cette autorité, au lieu d'éliminer l'organisation socio-politique locale, l'a coiffée et a exploité les structures déjà existantes pour son propre profit.

En principe, il est toujours possible de porter crédit à une de ces hypothèses pour comprendre et expliquer l'organisation socio-politique durant cette phase Vohitrarivo. Chacune des situations d'organisation socio-politique discutées dans nos trois hypothèses aurait laissé des vestiges matériels dans l'espace.

On peut comparer les conséquences matérielles des trois hypothèses ci-dessus avec les restes archéologiques trouvés dans la Manandona.

Prenons l'exemple de la première hypothèse où une autorité centrale mais locale se serait installée dans la région. On aurait dû apercevoir d'une part un site principal avec une situation privilégiée (position centrale, taille d'envergure, etc.), et d'autre part, l'abandon des principaux sites des phases précédentes. Ces derniers pouvaient être considérés comme des rivaux potentiels au nouveau pouvoir. Andrianampoinimerina illustrait bien cette attitude à travers l'histoire de l'Imerina ancien où il obligea d'abandonner les hauteurs, plus élevées

qu'Antananarivo, quand il réussit la réunification de son royaume. On considère ensuite la deuxième hypothèse où une autorité venue de l'extérieur aurait écarté un pouvoir local. Dans l'espace, le conquérant aurait fait évacuer la population locale à partir des sites ancestraux. Le pays sihanaka lors de la conquête effectuée par Radama I au cours du XIXème siècle fournit des exemples à ces agissements. Le fort d'Ambohijanahary avait été créé à cet effet et même se distingua par sa forme rectangulaire.

Enfin, j'ai envisagé la troisième situation au cours de laquelle une autorité venue de l'extérieur s'impose tout en laissant sur place l'organisation socio-politique locale. La nouvelle autorité contrôle le pouvoir local. L'emprise serait pacifique où l'on enverrait des colons au lieu de militaires. Les anciens sites des phases précédentes ne seraient pas abandonnés. Et l'on remarquerait un accroissement manifeste de la démographie. Si on regarde de près les données archéologiques de la Manandona durant cette phase Vohitrarivo, on ne peut remarquer un abandon de sites susceptibles d'être rivaux politiques au nouveau pouvoir. De nombreux nouveaux sites ont été construits mais parmi ces derniers on n'a pas constaté de forme singulière. Ces constructions nouvelles abritent une population plus nombreuse par rapport à celle des phases précédentes (Fig. 9). Ces observations rendent raisonnables que la troisième hypothèse concorde plus avec l'organisation socio-politique de la région lors de cette phase.

Il n'est pas inutile de rappeler que la phase Vohitrarivo est relativement récente dans le passé. Aussi je me propose de comparer les conclusions de l'archéologie sur l'organisation socio-politique de la Manandona durant cette phase, avec le contenu des traditions orales.

Les traditions des "Tantara ny Andriana" relatent les relations plus anciennes de la Manandona avec le grand voisin du Nord, à partir de traité oral et de mariage, qui est d'ailleurs une constante de la politique expansionniste d'Andrianampoinimerina et de ses successeurs. La prise du Vakinankaratra dont fait partie la Manandona n'est pas décrite dans les "Tantara ny Andriana" comme une conquête mais comme une soumission volontaire.

"... Il n'y eut dans le Vakinankaratra que de petits seigneurs : c'était des princes qui avaient fait leur soumission à Andrianampoinimerina et qui résidaient sur leurs fiefs..." (Callet 1958 : 397)

Même si les "Tantara ny Andriana" parlent de ces seigneurs jouissant de leur privilège au niveau local, il faut noter la présence administrative des Merina dans la Manandona avec l'occupation du site d'Ambohiponana par un *komandy* Andriamasinavalona d'après les traditions orales. Ambohiponana remonte à la troisième phase.

Les "Tantara ny Andriana" vont jusqu'à parler du Vakinankaratra comme une entité merina...

SITES CONSTRuits PENDANT LA PHASE VOHITRARIVO



Fig. 8

SITES OCCUPES PENDANT LA PHASE VOHITRARIVO



Fig. 9

"...Je vais faire de vous des Merina. Je vais diviser l'Imerina en six parties : je ferai...du Vakinankaratra une sixième". Il attribua alors un statut particulier à cette partie de l'Imerina. "...Je ferai des Vakinankaratra les cadets parmi les Merina...". (Callet 1958 : 350)

Ces traditions sur la conquête passive s'accorde avec les conclusions archéologiques. Ces dernières suggèrent la présence d'une autorité imposée de l'extérieur, mais coiffant l'organisation socio-politique locale.

En fait, une soumission "relativement volontaire", si elle est possible, coûte moins cher qu'une conquête et occupation militaire. On peut aussi penser que la présence des colons fait partie d'une logique de la conquête passive. De plus, d'un côté, les colons augmentent les potentialités de mise en valeur des marécages transformés en rizières. Elles contribuent à la base économique du pouvoir. De l'autre côté, la présence de ces colons n'incite guère la population locale à s'opposer à la nouvelle autorité. En définitive, ces colons empêchent une cohésion certaine parmi les soumis.

L'exemple de la phase Vohirarivo démontre que l'archéologie et les traditions orales peuvent être étudiées indépendamment l'une de l'autre, tout en étant complémentaires. Aucune source n'est auxiliaire à une autre.

On pourra toujours mettre à profit cette méthodologie dans la connaissance de la protohistoire.

## 5.-PHASE ANTAMBOHO.

Pendant cette phase, 25 sites sont désertés, 9 sur les montagnes de la rive droite et 16 sur celles de la rive gauche. Parmi ces abandons figurent les sites les plus élevés de Vohimasina et de Vohipeno dont le peuplement remontait à la phase Vohimasina, et peut-être, nous l'avons vu, à la première occupation de Manandona.

L'étude de la carte de répartition nous apprend que la poignée de sites à fossés construits pendant cette phase se trouvent le long de sentier de vallée sur lequel on a fait la route nationale N° 7 actuelle. On peut aussi penser que les sites sans fossés occupés à l'heure actuelle peuvent remonter à cette phase Antamboho (Fig. 10).

La descente amorcée pendant la phase précédente se poursuit mais la surface des sites est assez variée (Fandrenarivo 0,62 ha mais Amboniriana 0,08 ha). La population, en masse, se rapproche de ses terres de culture. Ce mouvement se précipite, soit sous le contrôle merina en place, soit, sous la première période de la colonisation française. Surtout cette route, aujourd'hui nationale, a facilité le regroupement d'un habitat dispersé, qui a même, dans une large mesure, abandonné les collines pour s'étirer le long de son tracé. Le talus de cet axe qui traverse les rizières constitue encore un facteur supplémentaire pour faire descendre les

populations qui habitent maintenant au milieu même de leurs cultures. Comme partout sur les Hautes-Terres, l'habitat ancien groupé à tendance à s'éclater en hameaux (Fig. 11).

## CONCLUSION

Si l'on jette un regard sur l'évolution des implantations des sites, on constate que pendant les trois premières phases, la zone est restée peu peuplée. A partir de la phase Vohitrarivo, elle devient plus peuplée, et cet accroissement se poursuit aujourd'hui. Aux époques les plus anciennes, la Manandona constitue un ensemble marginalisé par rapport aux grands centres de décisions politiques, mais une fois qu'elle est englobée dans le système politique du puissant voisin du Nord, elle devient une "marche" d'un grand intérêt économique.

L'extrapolation des recensements nous donne une population actuelle de 11.500 habitants. Si on calcule d'après les surfaces des sites, on peut estimer qu'à la fin du XVIIIème siècle, la population pouvait atteindre environ 5.000 habitants. Trois siècles plus tôt, les deux sites ne devaient guère dépasser 500 habitants au total. Sans vouloir faire école, on pourrait sur l'exemple de la Manandona se demander si la population des Hautes-Terres n'a pas elle aussi été multipliée par 20 en cinq siècles. Seules des études exhaustives au sol permettront de généraliser un jour.

Après cette étude sur la Manandona, j'ai constaté que le "survey" est une des méthodologies essentielles pour élucider des problèmes tels que le peuplement, sa répartition, et son organisation économique, sociale et aussi bien politique dans le domaine de la protohistoire des Hautes Terres malgaches.

SITES CONSTRuits PENDANT LA PHASE ANTAMBOHO

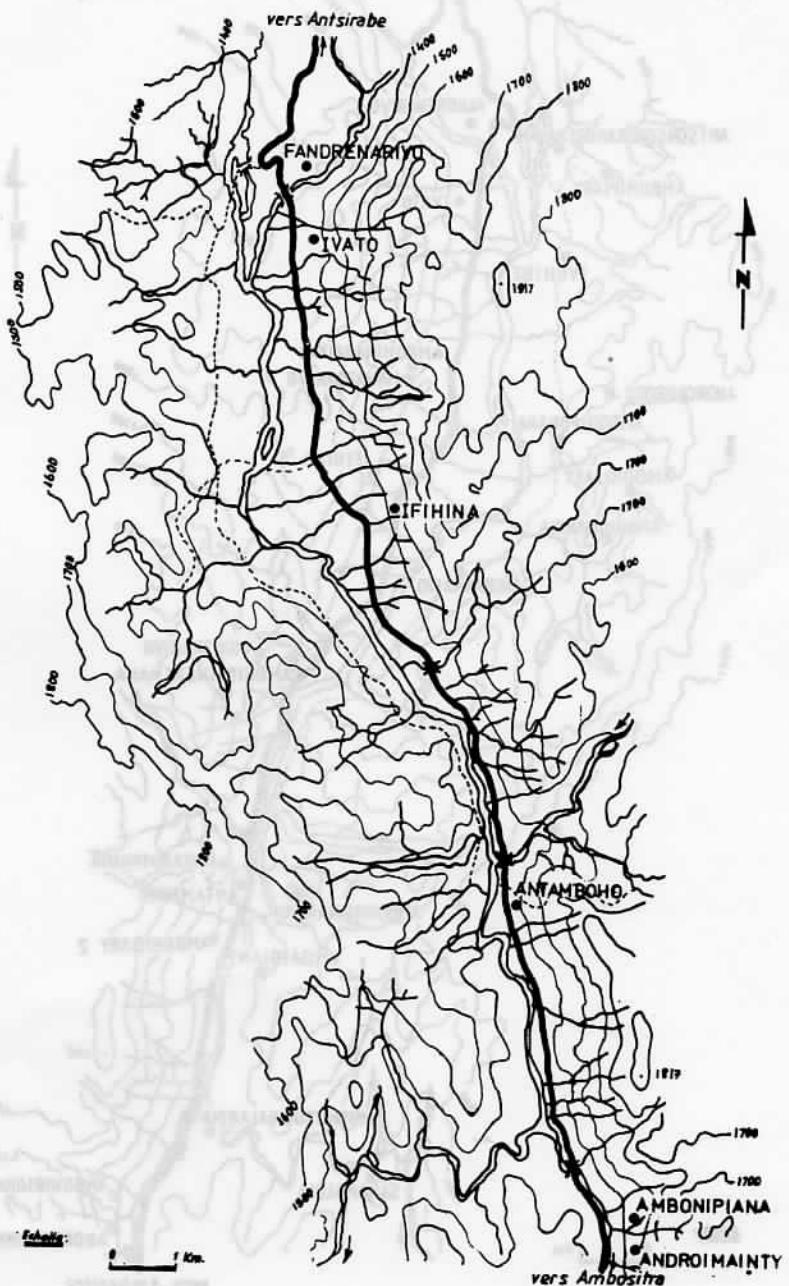


Fig. 10

SITES OCCUPES PENDANT LA PHASE ANTAMBOHO



Fig. 11

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS R. Mc., 1967- *Land behind Baghdad*, University of Chicago Press, Chicago.
- CALLET (R.P.), 1908- *Tantara ny Andriana eto Madagascar*, Imprimerie Officielle, Tananarive, 2. Vol. 1243 p.
- CHAPUS G.S., RATSIMBA E., 1958- *Histoire des Rois*, Traduction du "Tantara ny Andriana" du R.P. Callet, Académie Malgache, Tananarive.
- DELIVRE A., 1974- *L'histoire des rois d'Imerina, Interprétation d'une tradition orale*, Klincksieck, Paris, 448 p.
- DEZ J., 1967- Le Vakinankaratra. Esquisse d'une histoire régionale, *Bulletin de Madagascar*, 256, pp. 657-702.
- DUBOIS H.M., 1938- *Monographie des Betsileo*, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris, 1510 p.
- HEURTEBIZE G., 1986- *Les Afomarolahy (Extrême sud de Madagascar)*, Edition du C.N.R.S., Paris, 425 p.
- JOUANNETAUD (Lt.), 1900- Note sur l'histoire du Vakinankaratra, *Notes, Reconnaissances et Explorations*, Imprimerie Officielle, Tananarive, pp. 275-287.
- KUS S., WRIGHT H. T., 1986- Survey archéologique dans la région d'Avaradrano, *Taloha*, 10, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Antananarivo, pp. 49-72.
- MARCHAL J.Y., 1967- Contribution à l'étude historique du Vakinankaratra - Evolution du peuplement dans la cuvette d'Ambohimanambola, Sous-préfecture de Betafo, *Bulletin de Madagascar*, 250, Tananarive, pp. 241-280.
- MAYEUR N., 1913- Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres et particulièrement dans le pays d'Ancove, *Bulletin de l'Académie Malgache*, T.XII, Tananarive, pp. 139-176.
- MAYEUR N., 1913- Voyage au pays d'Ancove, *Bulletin de l'Académie Malgache*, T.XII, 2<sup>e</sup> Partie, Tananarive, pp. 14-49.
- MILLE A., 1970- *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien*, Travaux et Documents, 2-3, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar.

- PARSON J., 1974- The development of a prehistoric complex society. A regional perspective from the valley of Mexico, *Journal of Field Archaeology*, pp. 81-108.
- RAHARIJAONA V., 1984- Les villages fortifiés de la vallée de la Manandona (Madagascar), *Etudes Océan Indien*, (Conflits dans l'Océan Indien), Vol. III, Centre Océan Indien Occidental, I.N.A.L.C.O., Paris, pp. 194-195.
- RAHARIJAONA V., 1986- Reconnaissance archéologique dans la Manandona (Vakinankaratra), *Taloha*, 10, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Antananarivo, pp. 73-114.
- RAHARIJAONA V., 1988- *Etude du peuplement de l'espace d'une vallée des Hautes-Terres centrales de Madagascar : Archéologie de la Manandona (XV-XIXème siècle)*, I.N.A.L.C.O., Thèse pour le Doctorat de IIIème Cycle, Paris, 534 p.
- RAISON J.P., 1984- *Les Hautes-Terres de Madagascar*, t. I, Karthala, Paris.
- RANDRIAMAROLAZA, L.P., 1983- *Le fer, le riz et le pouvoir politique dans le royaume betsileo du Lalangina*, E.H.E.S.S., Thèse pour le Doctorat de IIIème Cycle, Paris, 449 p.
- RASAMUEL D., 1984- *L'ancien Fanongoavana*, Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, Thèse pour le Doctorat de IIIème Cycle, Paris, 454 p.
- THOMAS D.H., 1979- *Archaeology*, Ed. Holt, Rinehart and Win, New York, 510 p.
- VERIN P., BATTISTINI R., CHABOIS, D., 1968- L'ancienne civilisation de l'Isandra, *Taloha*, 1, Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines, Tananarive, pp. 249-285.
- VERIN P., 1986- *The history of civilisation in North Madagascar*, (Trad. D. Smith), Balkema-Rotterdam, Boston, 481 p.
- WRIGHT H. T., KUS, S., 1977- Reconnaissances archéologiques dans le Centre de l'Imerina, (Traduit de l'anglais par P. Vérin), *Taloha*, 7, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Tananarive, pp. 19-47.
- WRIGHT H. T., 1979- Observations sur l'évolution de la céramique traditionnelle en Imerina centrale, (Traduit par J.P. Domenichini), *Taloha*, 8, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Antananarivo, pp. 7-28.

WRIGHT H. T., 1980- *The development of complex societies in Madagascar : An archaeological perspective*, 20 p. ronéo.

## RESUME

La présente contribution voudrait apporter des précisions sur la méthode du "survey", utilisée en archéologie sur une partie septentrionale des Hautes-Terres de Madagascar, ainsi que les résultats qui en découlent. En effet, la région de la Manandona, dans le Vakinankaratra, avait déjà été occupée dès la deuxième moitié du XVème siècle. Cette occupation s'était effectuée sur 69 sites perchés sur des collines le long de la rivière Manandona. Le marécage situé au pied de ces collines, actuellement aménagé en rizières, attira très tôt l'implantation humaine.

## ABSTRACT

In this paper, the author tries to show and to explain the method of "survey" applied in the archaeological research in Manandona, a region of the highlands of Madagascar. From this method, he can prove that this part of the Vakinankaratra region has been occupied since the 15th century and the marshes beside the hillforts played an important role because they were used by the ancient population as ricefields.

## FAMINTINANA

Zava-droa loha no tian'ny mpanoratra havoitra eto, dia ny fomba fikarohana isan-karazany azo ampiasaina eo amin'ny Arkeolojia, ary ny vokatra teo amin'izany sehatra izany izay notontosaina tao amin'ny faritr'i Manandona (Vakinankaratra). Nampiasaina tamin'izany ny fomba antsoina hoe "survey", izay nahazoana nahafantatra zavatra betsaka mikasika ny faritra afovoan-tanin'i Madagasikara. Raha ampitahaina amin'ny faritra hafa izay nanaovana fikarohana dia voaporofa ohatra fa efa hatramin'ny taon-jato faha-15 tany ho any no efa nisy olona nonina tany amin'io faritr'i Manandona io.

## LES SITES ARCHEOLOGIQUES DE MANANDONA (Fig. 2)

- |                           |                       |
|---------------------------|-----------------------|
| 1- MARIANO                | 36- AMBOHINAHORINA    |
| 2- FANDRENARIVO           | 37- TSARAHOTANANA     |
| 3- ANTSONGONDRANDRENAVAHA | 38- AMBOHITRAMBONY-2  |
| 4- AMBOHIPIARO            | 39- AMBOHITRINIARIVO  |
| 5- BEFARITRA              | 40- AMBOHIBARY-2      |
| 6- MAHARIVO               | 41- ANTAMBOHO         |
| 7- IVOHIBE                | 42- ANKARINA          |
| 8- VOHITRARENA            | 43- IFOSA             |
| 9- ANDROKOROKO            | 44- ANKARIMANANA      |
| 10- MANJAKA               | 45- AMBOHIMANTRA      |
| 11- AMBOHIPONANA          | 46- AMBALAFENO        |
| 12- AMBOHIJAFY            | 47- VOHITRARIVO       |
| 13- AMBOHIMARINA          | 48- AMBATOFIHENENANA  |
| 14- ANTSOHAMAINA          | 49- AMBATOMAINTY      |
| 15- IVOHIMANOMBO          | 50- AMBOHIMARANITRA   |
| 16- ANTANIFOTSY           | 51- AMBOHIMANJAKA     |
| 17- MANGAIKA              | 52- VOHIBOLOLONA      |
| 18- IANDRANARIVO          | 53- MAHAVOKY          |
| 19- AMBALAHAMBANA         | 54- AMBOHIMIRARY      |
| 20- ANDRANOMALAZA         | 55- IFIHINA           |
| 21- ANDRANORAIKITRA       | 56- AMBATOHARANA      |
| 22- MAHAZOARIVO           | 57- MANANJARA         |
| 23- VOHIMASINA            | 58- AMBOHITRAIVO      |
| 24- AMBOHIMANARIVO        | 59- AMBOHIMANAIKY     |
| 25- FALIVAHINY            | 60- MAHAZOARIVO-2     |
| 26- AMBATOLAHY            | 61- AMBOHIPAHANA      |
| 27- AMBOHIPALEHA          | 62- VOHIPENO          |
| 28- SAHAMALOLA-1          | 63- TSIRESY           |
| 29- ANTSALOTRA            | 64- AMBOHIMANANDRIANA |
| 30- SAHAMALOLA-2          | 65- MAHATSANDA        |
| 31- AMBOHITSIANGALARINA   | 66- IVATO             |
| 32- AMBOHITRAMBONY-1      | 67- ANKADIBE          |
| 33- ANDROIMAINTY          | 68- FANDRENARIVO      |
| 34- AMBONIRIANA           | 69- FALIANDRO         |
| 35- AMBOHITSOA            |                       |

# **HISTOIRE ET CIVILISATION**

**RECENT RESEARCH IN THE PALEOECOLOGY  
OF THE HIGHLANDS OF MADAGASCAR  
AND ITS IMPLICATIONS FOR PREHISTORY**

**Robert DEWAR**

Université de Connecticut-U.S.A.

**David BURNEY**

Université de Fordham-U.S.A.

**INTRODUCTION**

The history and prehistory of the highlands of Madagascar has long attracted scholars of many disciplines and with diverse approaches. On the one hand, historians, folklorists, social anthropologists, linguists, and archaeologists have described the human side of the Malagasy past and the relations of the Malagasy with other peoples of the Indian Ocean. On the other hand, natural scientists, from paleontology, geology, physical anthropology and geography, have provided independent evidence of the changing natural world of Madagascar, which illuminates the past and allow us to select amongst many competing hypotheses. While the research methods and goals of the human and natural sciences are often quite different from one another, their results complement one another. A complete understanding of the past requires a synthesis of all relevant information, no matter how difficult for scholars to work in areas beyond their normal limits of competence (Schoenwetter, 1990).

Madagascar represents an excellent example of a place where our knowledge of the past is enriched and reformulated with information and understanding coming from the natural sciences. Specifically, we wish to discuss some recent findings in palynology and paleoecology. These research results are very important in the development of our understanding of the early prehistory of the highlands. These findings are primarily the product of collaborative efforts of foreign and Malagasy researchers working together under the auspices of the Musée d'Art et d'Archéologie and the Service de Paléontologie of the Université d'Antananarivo. This work is still in progress, and is in no sense limited to central Madagascar, but this discussion will focus on recent publications relevant to the prehistory of the highlands of Madagascar (Burney, 1987a, 1987b, 1987c).

## THE PALEOECOLOGICAL RESULTS

A primary research method is the analysis of stratified fossil pollen assemblages found in sediments from the bottoms of lakes and marshes. The lake bottoms are sampled by the removal of a long core of sediments through the insertion of hollow metal pipe. When extracted the pipe contains the sediments as a linear core, which preserves the stratigraphic order. Thus, the sediments near the bottom of the core are the oldest, and as one moves up through the core towards the modern surface of the lake bottom, the sediments are from progressively more recent periods. Sections of the core at intervals along its length are removed and the carbon within them dated by the radiocarbon method. This gives an absolute chronology of the time at which the sediments sank to the bottom of the lake. The core is then sliced at smaller intervals for the detection of the fossil pollen contained within the sediments. The pollen samples, along with microscopic fragments of charcoal, are extracted from the sediments and examined with a microscope. The paleoecologist then attempts to identify the types of plants that contributed pollen to the lake bottom sediments at each point sampled along the core. The assemblage of plants represented provides a first look at the nature of the plant communities that lived in the region surrounding the lake at different times in the past. A quantitative measurement of the amount of charcoal present in the core, along with a determination as to the nature of plant material burned, provides a measure of the frequency and importance of fires in periods contemporary with the deposition of the lake sediments. Finally, the fossil assemblages are compared with pollen assemblages from the modern sediments of lakes from diverse regions. This provides an opportunity to find modern plant communities that leave behind similar pollen assemblages in lake sediments (Burney, 1988).

These methods, applied widely around the world, offer the best way of detecting changes in the vegetation in a region over time. It works well because the pollen fossils and charcoal fragments captured in lake sediments are durable and preserve in an identifiable condition over very long periods, and because many plants produce pollen which can be accurately identified. In Madagascar, fossil pollen analysis has previously been done for periods in the very distant past, i.e., in sediments more than 70 million years old. However, Burney's results are the first to be reported from Madagascar that span the period between 30,000 years ago and the present. They are the first to describe the vegetational history of the island in the several thousand years before humans arrived here and for the many centuries of human occupation.

Over the past decade cores have been taken from many regions, but our focus is the results derived from corings of lake and marsh sediments from the regions of Antsirabe-Betafo (Vakinankaratra) and from the Itasy, which indicate that :

1.- over the last ten thousand years, the highlands were never covered by a completely closed forest, but by vegetation which ranged from grasslands to a patchy woodland even before human arrival;

2.- natural fires were present and were frequent on the highlands throughout the last ten thousand years;

3.- changes in the environment in the direction of modern conditions seem to begin about 1300 years ago in the Itasy, and, with less precision, they seem about coeval in the Vakinankaratra. These changes may have intensified about 600 years ago in the Itasy.

## CHRONOLOGY

Burney's reconstructed history of the vegetational changes in the highlands can serve to guide the chronology of the human settlement of the highlands. If it is possible to identify changes in the fossil pollen samples that are of human, as opposed to natural, cause then the timing of those changes provides a chronology of the onset of significant human modification of the environment. Of course, certain kinds of low density or infrequent visits to the region might not have caused sufficient environmental perturbation to be detected in the pollen samples. Thus, this kind of evidence cannot by itself establish with certainty the date of the first human visits to the region. The problem of the chronology of human occupation of the highlands is presented in more detail in Wright, *et al.* (1991). At present, there are indications of human environmental disturbance as early as the VIIth century, with very impressive changes clear in both the Itasy and Vakinankaratra during the XIVth century. Analysis of other cores from the highlands and elsewhere in Madagascar will bring further data to bear on the very interesting question of the timing of significant human impact on the vegetation. A final determination of the specific nature and timing of the human migrations to Madagascar remains to be resolved, but the palynological data provide new information for historians and archaeologists to consider.

## THE ORIGINAL ENVIRONMENT

The first and perhaps most important result of the palaeoecological work is the demonstration that the environment of the highlands was neither fixed nor stable during the last 10,000 years. It is thus illogical to try to imagine the "primordial" environment of the highlands, since it changed with the dynamic of climatic changes, and was the product of the many natural fires and climatic regimes to which it responded over time. What we can discuss, instead, is the nature of the environment of the highlands at the presumed time of human occupation. Without going into too much details, we can summarize the vegetational history of this region for the past several years as follows. First, in the final centuries of the Pleistocene, the highlands were apparently an open landscape primarily clothed in a low vegetation of grasses and shrubs that may

have borne some resemblance to high altitude landscapes above the treeline. Interestingly, both on the highlands and elsewhere in Madagascar, there is evidence of important and relatively frequent natural fires. Following the end of Pleistocene, 10,000 years ago, the landscape responded to an apparent warming of the mean annual temperature, and perhaps to an increase in rainfall or to change in its seasonal distribution. Whatever the precise suite of causes, the highlands gradually gained a progressively more diverse and woody plant cover. The plant species involved seem to have slowly spread from areas of lower elevation where they had survived the Pleistocene. This process is similar in many ways to the vegetational history of northern Europe where the early Holocene was a period of slow expansion to the north of many trees and plants that had been unable to survive the earlier frigid periods. The difference in Madagascar is that the plants spread from lower elevations to higher elevations, rather than from south to north. The lemurs that inhabited until recently the highlands may also have migrated from the eastern forests (Richard and Dewar, 1991).

The establishment of new plant species on the highlands followed the climatic changes and led to the establishment of what is called a "woodland mosaic" by about 4000 years ago, at least as inferred from studies in the Vakinankaratra (Burney, 1987c). After about 1300 years ago in the Itasy (Burney, 1987a), and perhaps a little earlier in the Vakinankaratra, there was an increase in charcoal in the sediments, an increase in the pollen of grasses and other sun-loving plants, and a marked decrease in the pollen of woody species. This marks the period in which the woodland mosaic itself was transformed into the modern plant communities we can now observe in these regions.

What is meant by saying that a region is covered by a woodland mosaic? First, by mosaic we imply that the vegetation in a given area is not uniform in appearance or in the component species, but rather has the appearance of different patches of different kinds of vegetation. By saying woodland, we are referring to landscape where trees are common, but where they do not form a continuous canopy shading the ground, as one can see in the forests of the eastern escarpment. Instead, in a woodland mosaic one might see some thick forest bordering the river, with nearby areas of other species of trees separated by patches of ground well supplied with sunlight and with a vigorous coverage of shrubs, and in other places perhaps a savanna where large areas of grasses and low plants are peppered with shrubs, palms or trees. Similar woodlands (*miombo* woodlands) are among the most common patterns of vegetation found today in southern Africa. The most comparable modern vegetations in Madagascar are found in areas of the north of Madagascar where forest, grassland and wooded savanna exist close to each other (Burney, 1988). The variation in the vegetation is controlled by differences in the natural habitat : soils, moisture content and drainage, differences of slope, elevation, aspect, and recent fire history.

In the past most scholars have proposed that at least the eastern highlands were covered by continuous dense forest (cf. Perrier de la Bathie, 1921, 1927;

Humbert, 1927). In fact, many people have spoken of the ancient highlands as having once had a forest like that still to be seen today in higher elevations along the eastern escarpment, for example at Andasibe. It has been suggested that the prehuman environment was more likely a mosaic because of the great variety of animals known to have lived there in the centuries preceding human arrival (Dewar, 1984, 1986) or because the diversity of the flora suggested that forest remnants seem to have existed in relative isolation from each other for a long time (Koechlin et al, 1974). The recent paleoecological discoveries now resolve this issue. First, none of the fossil pollen samples analyzed are at all similar to the kind of pollen spectra one finds in recent sediments in ponds in forests like that at Andasibe (Burney, 1988). The woodlands of the highlands have both different species than are represented in modern pollen samples from ponds and bogs in the humid eastern forests, and also quite different patterns of diversity. Second, the pre-human settlement pollen assemblages bear much closer resemblance to the pollen found in recent sediments from areas of the north and west, where modern conditions are those of a vegetational mosaic.

In the ancient mosaic there would have been areas of fairly heavy forest, probably ranging along the watercourses and on certain slopes. In other areas, the sunlight would have reached the ground, and grasses and sun-loving shrubs would have had a place as well. Indeed such open areas must have been relatively common in order to account for the quantity of grass, herb and shrub pollen found in all of the pollen samples from the cores in the highlands. Unlike the modern environment, though, there would have been ample supplies of trees for lumber and firewood. As such, the environment encountered by the first inhabitants of the highlands would have afforded a greater number of opportunities and resources than either the dense eastern forest, or the nearly treeless landscapes of the modern highlands.

## OPPORTUNITIES FOR PEOPLE IN A WOODLAND MOSAIC

Since the original vegetation of the highlands was significantly different from both the modern environment that has succeeded it and from the modern eastern humid forest, we can be sure that it presented its first settlers with ecological possibilities different from those of either region today. It is a task for archaeologists to discern the nature of early economic systems of the highlands. While the initial settlement of the highlands may well have involved a migration from the east coast as both oral traditions and the most modern scholars attest, such settlers would not have found the same conditions on the highlands that they had once exploited further to the east. They would have found an environment, like today, both cooler and with more seasonal rainfall, and they would have found the greater variety of kinds of vegetation implied in the term mosaic. This suggests that they may well have shifted to new forms of agricultural and economic activities.

While the first settlers may have arrived with an agricultural system based upon itinerant slash and burn agriculture, the landscape of the highlands would have differed in important ways from the heavily forested east. The rainfall regime of the highlands was more seasonal, the annual temperatures lower, and the reduced extent of forest would in all probability have led to at least some modification of the agricultural practice. For example, a primary need of farmers is the clearance of natural vegetation in the preparation of fields. If the most heavily forested areas of the highlands were along river courses, the clearance of fields by felling and burning forest would have meant that such fields also would have been near rivers. Such areas would have soil, slope and hydrological characteristics presenting different agricultural opportunities than the more steeply inclined hillsides of much of the east. There also would have been much less area exploitable by this method than in the more uniformly forested areas along the east coast. Since the ecological transformations of the highlands seem not to have been limited to the riverine forests, it seems unlikely that the agricultural exploitation of the highlands was limited to those areas most similar to the east. Thus, any suggestion that the transformation of the highlands was accomplished purely by itinerant slash and burn cultivation seems less likely today than it did when we believed that the highlands were initially cloaked by a uniform and dense forest.

## CAUSES OF RECENT ECOLOGICAL CHANGES IN THE HIGHLANDS

In fact, while Burney has documented the ecological history of the highlands over the last 1500 years, the causes of these changes are still incompletely known. In part, some recent changes may have been due to climatic fluctuations, certainly a dominant cause in the period before human impact. A second factor may have been the widespread burning that seems to have accompanied human occupation. Again, some of these fires may have had natural causes, and others human origins. Among fires set by humans, some may have served to clear vegetation for fields, while others may have been set for other purposes. The modern bush fires of the highlands, which have very important effects on the vegetation, are not lit to clear fields. A third hypothesis, which remains to be demonstrated, is that the introduction of cattle, goats and sheep may have been important in transforming the vegetation of the more open areas of the mosaic. Recent ecological histories of areas as widespread as tropical Central America, the arid American southwest, and the island of Hawaii have all shown the enormous and remarkably rapid effects that grazing by cattle can have on an environment. Probably, all of these, in combination with the direct transformation of natural landscapes into agricultural fields, played a role. For the present, the relative importance of these causes, and of others, is unknown. It is a critical task to establish the history and pattern of the development of the human economies of the highlands, for without an understanding of the underlying patterns of the human ecology, the precise causes of the transformation of this landscape will remain conjectural.

## CONCLUSION

The paleoecology of the highlands is now being documented in a new way, and many remarkable conclusions can be drawn. First, it is now clear that the vegetation of the highlands has been changing for thousands of years, and took many different forms, both in the period before human occupation as well as after. Second, fire was an important component of the natural environment for many thousands of years before human arrival. While fires set by people may have been important in changing the vegetation, it is unlikely that such a change happened overnight. Third, we are now able to show that the environment found in the highlands by the first settlers of the region was different in many ways from any modern vegetation in the highlands of Madagascar. It was neither a dense humid forest very similar to that found along the eastern escarpment, nor an open steppe or savanna like that so common today in the highlands. These new findings provide an opportunity for archaeologists and historians to reinterpret old evidence and to seek new evidence casting light upon the initial occupation of the highlands.

## REFERENCES CITED

- BURNEY, D. A., 1987a- Late Holocene vegetation change in central Madagascar, *Quaternary Research*, 28, pp. 130-143.
- BURNEY, D. A., 1987b- Late Quaternary stratigraphic charcoal records from Madagascar, *Quaternary Research*, 28, pp. 274-280.
- BURNEY, D. A., 1987c- Presettlement vegetation changes at Lake Tritrivakely (Madagascar), *Paleoecology of Africa*, 18, pp. 357-381.
- BURNEY, D. A., 1988- Modern pollen spectra from Madagascar, *Paleogeography, Paleoclimatology, Paleoecology*, 66, pp. 63-75.
- DEWAR, R. E., 1984- Recent extinctions in Madagascar : The loss of the subfossil fauna, *Quaternary Extinctions*, edited by P.S. Martin and R.G. Klein, University of Arizona Press, Tucson, pp. 574-593.
- DEWAR, R. E., 1986- Ecologie et extinctions des subfossiles de Madagascar, Traduit par P. Vérin, *Taloha*, 10, Université de Madagascar, Musée d'Art et d'Archéologie, pp. 25-41.
- HUMBERT, H., 1927- Destruction d'une flore insulaire par le feu : Principaux aspects de la végétation à Madagascar, *Mémoires de l'Académie Malgache*, 5, pp. 1-80.

KOECHLIN, J., GUILLAUMET, J-L., an. MORAT, P.- 1974, *Flore et Végétation de Madagascar*, J. Cramer, Vaduz.

PERRIER DE LA BATHIE, H., 1921- La végétation Malgache, *Annales du Musée Colonial de Marseille* , 9, pp. 1-266.

PERRIER DE LA BATHIE, H., 1927- Fruits et graines de l'ensemble de subfossiles d'Ampasambazimba, *Bulletin de l'Académie Malgache* (n.s.), 10, pp. 24-25.

RICHARD, A. F. and DEWAR, R. E., 1991- Lemur ecology. *Annual Review of Ecology and Systematics* , 22, pp. 145-175.

SCHOENWETTER, J.S., 1990- Lesson from an alternative view. In *Powers of Observation : Alternative Views in Archeology*, Archeological Papers of the American Anthropological Association Number, 2, pp. 103-112.

WRIGHT, H.T., ANDRIANAIVOARIVONY, R., BAILIFF, I., BURNEY, D., HAAS, H., RAHARIJAONA, V., RAKOTOVOLOLONA, S., RASAMUEL, D., DEWAR, R., 1991- Datations absolues des sites archéologiques du centre de Madagascar : présentation des déterminations, *Taloha*, 11, pp. 121-145.

## **RESUME**

L'étude du contexte végétal dans lequel ont vécu les anciens Malgaches a fait l'objet d'hypothèses qui sont maintenant infirmées par ces nouvelles découvertes palynologiques. Jadis, Humbert et Perrier de la Bathie pensaient que la totalité des Hautes Terres possédait une couverture végétale continue et dense. Or, celle-ci était plutôt un "patchwork" de milieux différents que l'intrusion de l'homme, par les feux notamment, a bouleversé. Mais antérieurement à l'homme, des modifications de ce milieu sont aussi intervenues. Il reste à associer les analyses palynologiques avec la stratigraphie des sites habités dont aucun, parmi ceux qui ont été jusqu'ici découverts sur les Hautes Terres, n'est plus ancien que le XI<sup>e</sup> siècle, alors que l'homme a perturbé le milieu, peut-être dès le milieu du premier millénaire de notre ère, ou même avant.

## **FAMINTINANA**

Noporofoin'ny fikarohana vaovao momba ny vonin'ny hazo voarakitra tany ambanin'ny tany fa diso ny fiheverana ny toetry ny zava-maniry nandrakotra ny hodi-tany teto Madagasikara taloha. Nolazain-dry Humbert sy Perrier de la Bathie fa voasarona zava-maniry matevina sy feno ny teto anivontany. Ny marina anefa dia faritra maromaro samy nanana ny toetrany (ala, savoka, ahitra isan-karazany) no nikorontana nony tonga ny olombelona, ary talohan'izany aza dia efa nisy fiovana ihany koa nitranga. Ny fampitahana ireo vokatry ny fandinihana ny vonina hazo tavela ireo amin'izany dia hita amin'ny toerana nonenan'ny olombelona sisa no tokony hatao, na dia vao tamin'ny taonjato faha-9 aza no ela indrindra amin'ireo toerana ireo, nefà ny olona dia efa nanomboka niasa ny manodidina azy tany amin'ny taonjato faha-5 tany.

## SAVANE, FEU, PROTEINE ET SOIE SUR LES HAUTES-TERRES DE MADAGASCAR<sup>1</sup>

Daniel W. GADE

Département de Géographie

Université du Vermont

Burlington, V.T. 05405, USA.

Traduit par

RAHAGARISON

et Nicole RAZAFINDRAKOTO

### INTRODUCTION

Sur presque tous les continents, et quel que soit le climat, des feux perpétrés par l'homme ont détruit des communautés entières de plantes, remplacées aussitôt par de nouvelles espèces. Les incendies périodiques sont désormais reconnus comme étant nécessaires au maintien de certains écosystèmes, et le seul problème est de savoir combien d'entre elles ont été causées par la foudre, combien l'ont été par l'intervention humaine. Ces "pyrophytic deformations" comme les a appelées Carm Sauer (1956 : 55) remontent assez loin dans le temps pour être considérées comme faisant partie de l'ordre naturel. C'est sous les tropiques que l'écologie culturelle du feu est la plus répandue et la plus complexe et en même temps la moins comprise et la moins contrôlée (Bartlett, 1956 : 692-720). Le feu d'origine anthropique subi par les divers types de forêt tropicale a modifié de manière positive et négative les moyens d'existence de millions de gens des sociétés traditionnelles.

Il est difficile de trouver d'autres endroits au monde où le problème du feu a atteint des proportions aussi vastes que dans l'île de Madagascar dans l'Ouest de l'Océan Indien. Les 1500 ans d'installation humaine dans cette "île du feu" en ont beaucoup modifié la flore primitive. Les premiers habitants venus du Sud-Est asiatique, après un passage probable sur la côte orientale d'Afrique, se sont trouvés confrontés avec un territoire aussi grand que le Texas, dont la couverture végétale a habituellement été décrite comme une forêt dense d'espèces endémiques. Il est

<sup>1</sup> - L'enquête sur le terrain concernant ce sujet, menée en 1983 a été financée par une bourse Fulbright décernée à l'auteur dans le cadre du Programme de Recherche en Afrique du C.I.E.S. Je désire remercier Joselyne RAMAMONJISOA, Jean-Gabriel RAJAONARISON et Didier RAKOTOVAO de leur collaboration à Madagascar.

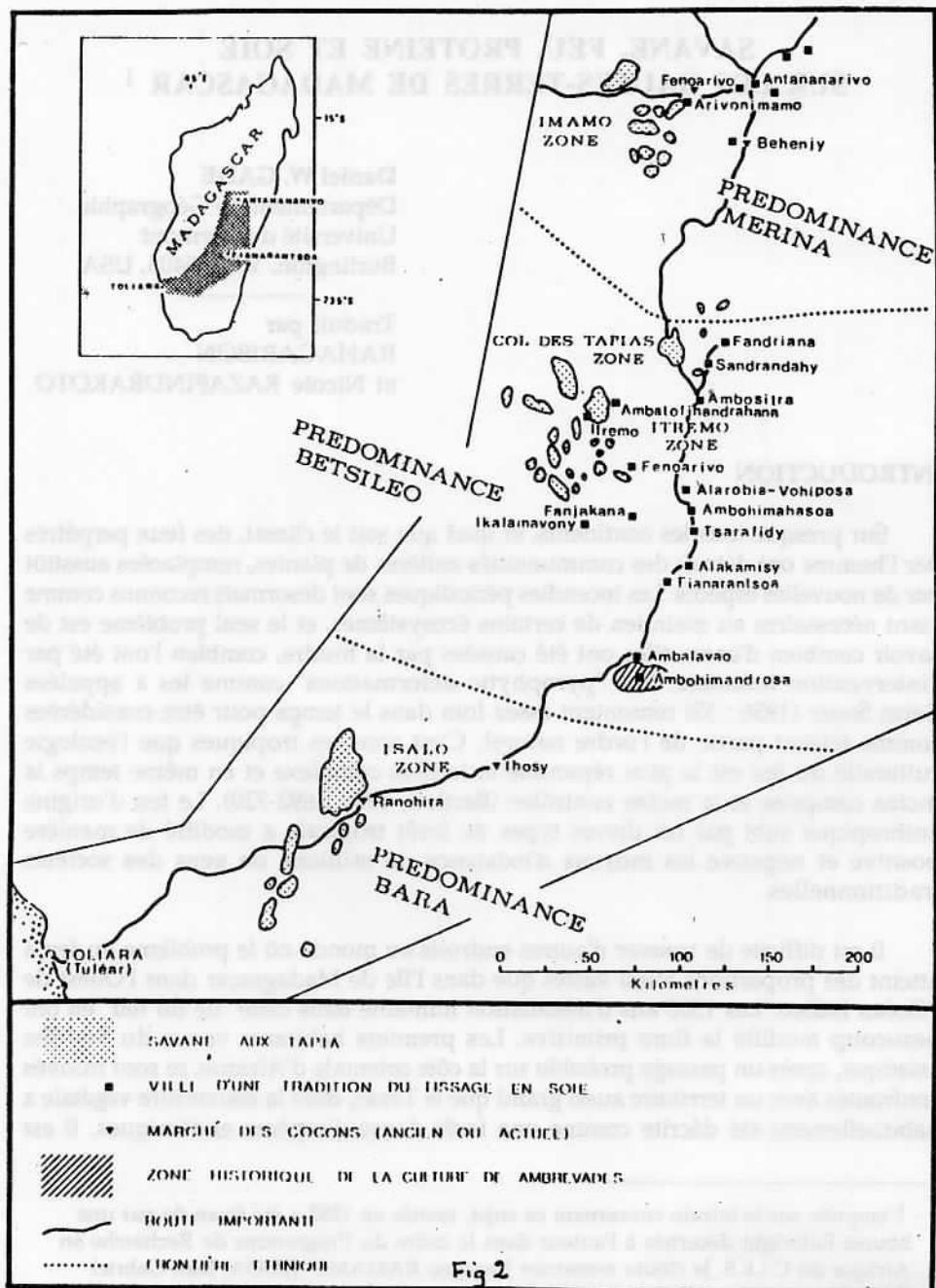


Fig. 2

possible que les recherches à venir rectifient cette généralisation, mais ce qui est clair, c'est que l'action de l'homme a profondément modifié le paysage primitif. Le plateau intérieur où vit actuellement la moitié de la population malgache est la région la plus bouleversée de l'île. A l'exception de quelques résidus de couverture forestière primitive tout a été détruit sur les plateaux par le feu et -à un degré moindre- par l'abattage et le pâturage excessif. L'agriculture sur brûlis a depuis longtemps été supplantée par la riziculture dans les fonds de vallée. Ce sont les collines couvertes d'herbes que les gens brûlent encore régulièrement avant les premières pluies pour permettre aux jeunes pousses vertes de remplacer les chaumes désséchées de la saison sèche. La terre peut aussi être brûlée à tout moment pour éliminer l'herbe et les espèces arbustives qui ne sont pas prisées par le bétail. En outre, les feux de brousse sévissent à travers tout Madagascar comme un mode d'expression du mécontentement politique et social. Quelle qu'en soit la cause, le feu anthropogénique, favorisé par une combustibilité facile due à une longue saison sèche, a créé de vastes étendues de savane herbeuse ou arborée. La forêt primitive ou originelle des Hautes-Terres -d'une riche variété endémique- ne s'est pas régénérée, même dans les zones qui ne sont plus brûlées. Comme dans beaucoup d'autres îles, où l'évolution de la flore est isolée, les espèces endémiques n'ont pas réussi à s'adapter de manière telle qu'elles puissent faire face aux perturbations extérieures. L'écologie humaine de Madagascar implique l'impératif culturel du feu de brousse périodique, processus qui explique le manque de sérieux de l'idée de vouloir classer les phénomènes attribuables à la culture dans une catégorie différente de celle où l'on classe les phénomènes dits "naturels".

## LE BOIS PYROPHITE

Dans plusieurs endroits, une seule espèce d'arbre, le *tapia* (*Uapaca bojeri*), constitue cette savane arborée. Le *tapia* appartient à la famille des Euphorbiacées ou qui n'englobe qu'un seul genre *Uapaca* comprenant 62 espèces, dont 50 en Afrique et 12 à Madagascar. Avant l'intervention de l'homme, le *tapia* ne constituait que l'une des nombreuses espèces arborescentes que renfermait la végétation des Hautes-Terres. Son besoin de soleil témoigne d'une position écologique particulière dans des espaces ouverts créés par des perturbations naturelles au milieu d'une forêt dense. Contrairement à d'autres espèces forestières, le *tapia* a été capable de survivre à l'incendie, et même de profiter de son nouvel habitat où la compétition avec d'autres plantes était réduite. Son écorce épaisse et profondément fissurée protège le cambium contre le feu, et une endocarpe ligneuse à l'intérieur d'une drupe charnue offre une double protection aux graines de l'intérieur. La reproduction végétative est au moins aussi importante que la germination de la graine. Les bourgeons à partir des méristèmes ou les stolons peuvent se développer en arbres d'où ses multiples troncs tordus.

L'existence d'une diversité d'espèces systématiques inférieures indique aussi que la savane est une réponse écologique au feu périodique. Le *tapia* est souvent l'unique arbre quoique de tels groupements soient moins homogènes dans des zones où la population humaine est négligeable (Fig. 1). D'autres espèces d'arbres, si on



en trouve, tendent à imiter le *tapia* dans leur adaptation structurale, comme un résultat de l'embrasement qui a éliminé ceux qui ne supportent pas le feu. Ces cohortes occasionnelles incluent le *Sarcolaena oblongifolia*, le *Cussonia bojeri*, le *Leptolaena bojeriana* et l'*Asteropeia densiflora* (Koechlin et al., 1974). Leur taille uniforme les caractérise aussi : la grande majorité des *tapia* ont de 8 à 10 m de haut, avec un diamètre de 20 à 40 cm. Le *tapia* ne peut pas se régénérer sous son ombre qui est très dense ; en plus les jeunes *tapia* sont rares même sur les bordures ensoleillées où la compétition pour le soleil est moindre. L'existence de groupements de *tapia* de même âge révèle la périodicité du feu. Ces feux périodiques tuent systématiquement les jeunes plants de *tapia* et les bourgeons ; suppression qui résulte de l'éclipse des bois de *tapia* quand les vieux arbres meurent. Par contre, l'existence des bois de *tapia* en pleine maturité indique l'absence de feu intense pendant au moins une décennie. De nombreux arbres vivaces poussent entre les affleurements de roches où le feu ne circule pas aisément. C'est encore le feu qui explique l'absence d'une litière de feuilles. Au lieu de cela, des herbes dans le genre *Aristida*, *Loudetia*, *Trachypogon* et *Isalus* recouvrent le sol au-dessous des arbres. Pendant la saison des feux, ces herbes deviennent des matières combustibles qui activent l'action du feu sur les jeunes plants de *tapia*.

La végétation de *tapia* couvre environ 130 000 ha dans les deux provinces des Hautes-Terres d'Antananarivo et de Fianarantsoa. La première est la région des Merina, le groupe ethnique malgache dominant, la seconde est occupée principalement par les Betsileo, culturellement similaires aux Merina. L'ethnie Bara, éleveur de bétail, occupe le Sud de la province de Fianarantsoa. Quelques bois de *tapia* se trouvent aussi dans les zones plus élevées de la province de Toliara (autrefois Tuléar). On peut partager les vestiges de *tapia* en trois zones importantes et une zone moins importante dans lesquelles les bois de *tapia* sont entourés par un pâturage pur (Fig. 2). Les taillis de *tapia* se situent entre 800 m et 1 600 m au-dessus du niveau de la mer et reçoivent entre 900 mm et 1 400 mm de pluie par an. Les feuilles sclérophylles qui réduisent l'évapo-transpiration, ainsi qu'un système de racines diffuses qui conservent l'humidité du sol sur une vaste surface, aident le *tapia* à venir à bout d'une longue saison sèche qui s'étend de Mai à Novembre.

Quand on voit la destruction progressive de la forêt à Madagascar, la tenacité extraordinaire de ces arbres est remarquable, surtout si on considère que la terre et les arbres sont propriété collective, situation à laquelle tant d'irresponsabilité dans l'utilisation de la terre est imputable. Toutefois, des facteurs positifs et négatifs ont épargné les bois de *tapia* de la destruction totale. Le développement lent de l'arbre et son bas rendement (BTU) ont rendu cette espèce peu attrayante comme source de charbon de bois. Dans d'autres régions de Madagascar, les fabricants de charbon et les forgerons ont illégalement détruit des étendues considérables de forêt primaire en réponse à l'insatiable demande de combustible domestique et d'objets en métal. La conservation des bois de *tapia* sur ce plateau très dénudé est une nécessité pour l'être humain qui est en relation

ethnobiologique, non seulement avec ces plantes, mais aussi avec de nombreux animaux invertébrés qui y résident.

## VER A SOIE ET BOIS DE TAPIA

Le *tapia* est la plante qui abrite un ver à soie local, le *Borocera madagascariensis*, inclus dans la famille des Lasiocampidae (La Jonquière, 1972). Il n'est donc pas étroitement apparenté au ver à soie chinois domestiqué (*Bombyx mori*) qui appartient aux Bombycidea, vit sur les feuilles de mûrier, et constitue la source de presque toutes les soies naturelles. Collecter les cocons de *Borocera*, les traiter, dérouler les filaments pour les filer, puis les tisser pour obtenir la soie locale appelée *landibe*, tout ce travail fait partie des activités saisonnières des riziculteurs des Hautes-Terres depuis plusieurs centaines d'années<sup>1</sup>. La soie locale est l'une des douze fibres (plus de douze) - utilisée dans la tradition malgache du tissage, tradition antérieure à la venue des Européens, mais qui plus tard a été affectée par les influences occidentales<sup>2</sup>. Le *landibe* ne doit rien à la soie de Chine et d'Europe, appelée *landikely* à Madagascar. Sous l'instigation de l'administration coloniale française, le ver à soie chinois domestique a été élevé, dans l'île, mais la sériciculture du *Bombyx* a maintenant disparu de la plupart des régions où on l'a pratiquée, sauf dans certaines agglomérations proches d'Antananarivo.

Comme tous les Lépidoptères, le *Borocera* traverse une métamorphose en plusieurs phases : de l'œuf à la chenille, puis à la chrysalide, et finalement à l'imago, insecte parfait. A moins que le feu n'intervienne, deux générations se suivent dans l'année, l'une qui éclot en Avril-Mai, l'autre en novembre-décembre. La reproduction et le développement sont favorisés par les périodes ensoleillées fréquemment entrecoupées de pluie. Le papillon femelle, trois fois plus gros que le mâle, pond de 400 à 500 œufs qui éclosent au bout de 10 jours et deviennent des chenilles au poil gris rougeâtre avec des tâches noires et blanches. Dans leur phase active de 30 jours, elles consomment voracement les feuilles de *tapia* qui ont une haute teneur en eau, sont charnues et sont légèrement salées. Pendant cette période, elles subissent quatre mutations, puis confectionnent des cocons, soit sur une branche de *tapia*, soit près des touffes d'herbes. Avant que la chrysalide n'émerge pour devenir un papillon de nuit, un grand nombre de cocons sont collectés en guise de matière première pour la soie locale. Contrairement au ver à soie

1 - La soie est mentionnée dans les journaux de la plupart des anciens visiteurs européens. Les meilleures descriptions parues sur la production de soie locale datent de la période coloniale française : Gouvernement (1899 : II) ; Cordemoy (1901) ; Grangeon (1906) ; Martonne (1906) ; Anonyme (1915) et Dubois (1938 : 282 - 294).

2 - La matière brute tissée autrefois par les Malgaches incluait plusieurs espèces de plantes sauvages locales, trois espèces de fibres importées (l'agave, le chanvre et la banane) et même le fil directeur d'une araignée appelée *halabe* (*Nephela madagascariensis*). Maintenant, seuls le coton, le rafia et la soie survivent comme matériaux de tissage.

chinois domestique, le cycle de vie du Borocera n'exige aucune intervention humaine, même si certains informateurs disent que le processus a été facilité de diverses manières. Parfois les gens arrosent les *tapia* avec de l'eau durant la saison sèche, puis transplantent de l'herbe en certains endroits près des arbres sur lesquels les larves peuvent tisser leurs cocons, et creusent de petits fossés pour empêcher les chenilles d'aller trop loin. Parfois encore, les papillons qui sortent des cocons sont pris et attachés à des petits bâtons sur lesquels ils déposeront leurs œufs. Ces bâtons sont ensuite suspendus aux *tapia*. Les arbres qui ne portent pas de ver à soie sont périodiquement ravitaillés en œufs et cocons apportés d'ailleurs. Pendant le stade larvaire, il arrive que les enfants patrouillent dans les bosquets pour éloigner les oiseaux qui mangent les chenilles.

Le ver à soie local ne dépend pas exclusivement du *tapia*. Ses chenilles se nourrissent des feuilles d'autres plantes, parmi lesquelles : le *Dodonaea madagascariensis*, un arbrisseau local qui était occasionnellement cultivé dans le passé pour servir d'hôte aux larves ; et trois autres espèces importées : le *Cajanus cajan*, le *Psidium guayava* et le *Eriobotrya japonica*. Le *Cajanus*, appelé *ambarivatry* en malgache et gallicisé en ambrevade, était le plus prisé de ces succédanés du *tapia*. Cette légumineuse vivace, cultivée ailleurs pour ses graines comestibles, a été adoptée ici pour ses feuilles qui peuvent servir de nourriture aux chenilles. La culture de l'ambrevade est d'autant plus intéressante qu'on peut mettre les larves sur les jeunes plants âgés de six mois. Elle a permis la production de soie locale dans les zones peuplées du Betsileo, où il y avait une grande réserve de "travailleurs" mais pas de bois de *tapia* à proximité. D'après les informateurs les plus âgés qui se rappellent de cette activité de leur jeunesse, les papillons femelles *samoina* étaient attachées par les ailes à une tige de *Cajanus* jusqu'à ce qu'elles y pondent leurs œufs. Les grappes d'œufs étaient alors emportées à la maison jusqu'à l'éclosion, après quoi les jeunes chenilles -manipulées avec précaution à cause de leurs piquants- étaient rapportées aux champs pour qu'elles puissent se nourrir elles-mêmes. Un fossé creusé autour de la plantation obligeait les chenilles vagabondes à tisser leurs gaines soyeuses sur des fougères ou de l'herbe plantée dans des endroits stratégiques à l'intérieur du périmètre.

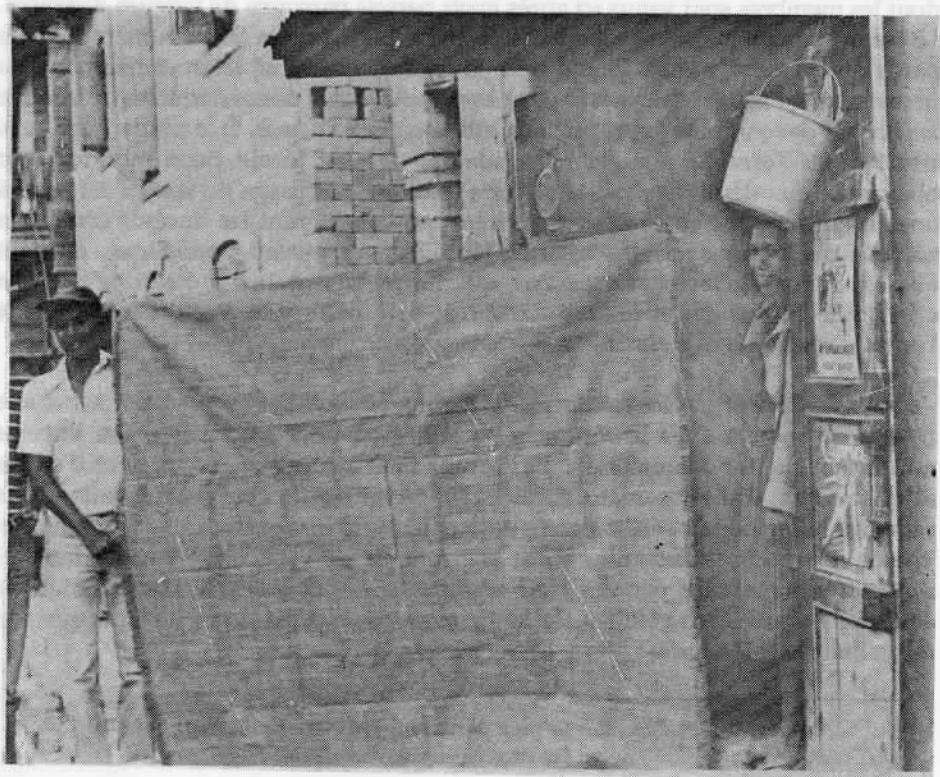
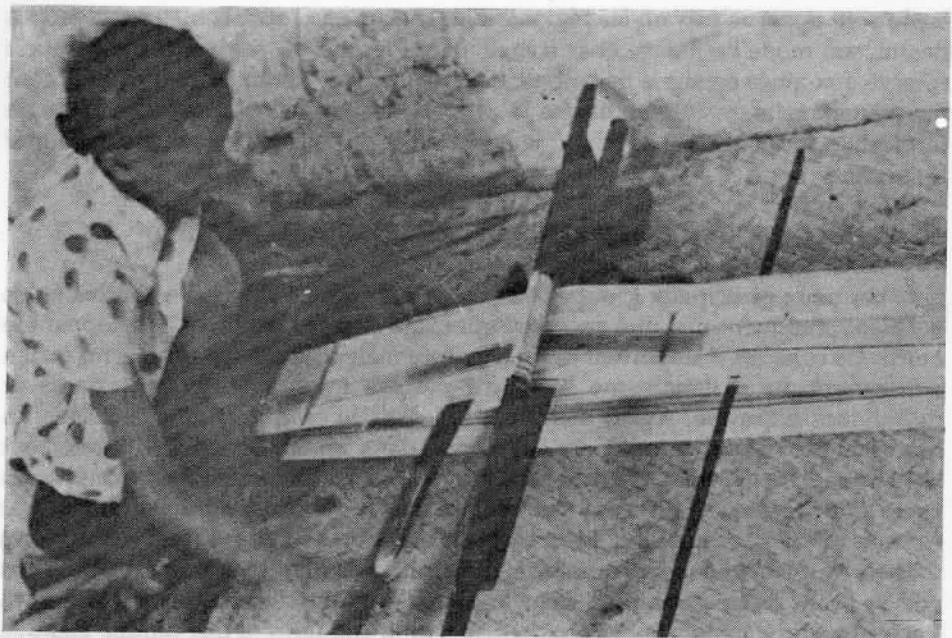
Trois bonnes récoltes par an tirées d'une zone très confirmée, caractérisaient la culture locale du ver à soie. Cependant, les cocons de *landibe* des *Cajanus* étaient deux fois plus petits que ceux des *tapia*, ils produisaient une soie plus sombre et un peu plus rude qui se vendait beaucoup moins cher. La production de *landibe* a atteint son point culminant dans la première décennie du XXème siècle, facilitée par un réseau commercial dont une partie est encore en place. Certains villages proches des bois de *tapia* se sont développés en marchés de cocons, d'autres sont devenus des centres de tissage. La manufacture de *landibe* a décliné pour une cascade de raisons. Le ver à soie chinois domestique a donné dans l'île, avec une main d'œuvre moins chère, un produit esthétiquement supérieur pour l'exportation, un marché avec lequel les producteurs de *landibe* ne pouvaient pas entrer en compétition. Puis les maladies du ver à soie venues d'Europe furent transmises au *landibe*, ce qui réduisit la fabrication de toutes les sortes de soie. En même temps, les vêtements de

coton manufacturés à bon marché, importés d'abord, puis fabriqués sur place ont fait baisser la demande en vêtements de soie. Cette chute soudaine dans l'utilisation de la soie locale a marqué la fin de l'élevage des vers à soie de la famille des *Borocera* dans les années 1940, et la production restante se réduit aux cocons récoltés sur les bois de *tapia*.

Le long processus de fabrication du *landibe* commence avec la collecte de la matière première en Janvier-Février et Juin-Juillet. Les cocons que l'on trouve dans les bois de *tapia* éloignés des villages ou brûlés fréquemment sont récoltés une fois, ou moins d'une fois par an. L'importance de la récolte varie beaucoup d'une année à l'autre ; et dans l'ensemble, elle s'élève entre 10 000 et 30 000 kg pour toute l'île. Les paysans dont l'occupation principale est la riziculture mais vivant près des lisières de forêt, fouillent les bois, armés d'une perche à crochet ou d'un bâton fourchu pour ramasser les cocons gris ovales pourvus de piquants proéminents qui peuvent causer une infection si'ils pénètrent dans la peau. Dans certaines régions, des coopératives instaurées par l'état ont des droits exclusifs sur la collecte des cocons, tandis qu'ailleurs les familles font leur collecte dans des bouquets d'arbres bien délimités. Même en période de relative abondance, le rendement du travail est bas. Les collecteurs parcourrent des distances considérables à la recherche des cocons qui sont épargnés sur les branches de *tapia* et entre les herbes. Les cocons épargnés aident à assurer les générations successives, mais une partie de la matière première collectée est aussi mise de côté pour se procurer les insectes destinés au prochain cycle de reproduction.

Selon la région, la matière première est vendue telle quelle, ou bien les femmes la préparent en vue du tissage (Fig. 3). A Ihosy, le plus grand marché de cocons de l'île, les cocons traités (*masaka*) sont vendus deux fois plus cher que les cocons non traités (*akora*). On coupe le cocon avec un couteau dans le sens de la longueur, puis on le retourne de l'intérieur vers l'extérieur, et on enlève la chrysalide. Les cocons sont ensuite trempés dans un mélange d'eau bouillante et de cendre de *tapia* pour dissoudre la substance collante qui forme une enveloppe très compacte. Après les avoir lavés à l'eau claire, séchés au soleil et agités pour détacher les filaments, on les démêle autour d'un bâton. La fileuse tord ensemble plusieurs filaments en utilisant quelquefois un fuseau (*ampela*) en bois, pour obtenir un fil qui deviendra la soie brute que l'on gardera dans sa couleur naturelle, ou qui sera teinté.

Le tissage est encore réalisé sur un simple métier à tisser horizontal (*tenona* ou *fanenomana*) supporté par quatre pieux plantés dans le sol (Fig. 4). Le produit plutôt grossier obtenu à partir du fil de *landibe* ressemble au "tussah", une soie solide dérivée de différentes espèces de vers à soie d'Asie. Dans le temps, quelques vêtements malgaches des Hautes-Terres étaient faits avec la soie locale, y compris les habits masculins coupés à l'europeenne. Mais l'usage traditionnel du tissu de soie à Madagascar était réservé au *lamba*, morceau de tissu rectangulaire encore utilisé par les hommes et les femmes de la campagne pour porter un bébé ou objets, ou bien tout simplement pour servir de châle. Des motifs distinctifs de



*lamba* sont apparus suivant les régions, avec chacun sa propre couleur, son propre dessin, son mode de tissage et sa frange, parmi lesquels le *lamba arindrano* qui est réservé aux aînés en signe de respect (Domenichini et Radimilahy, 1979). Ils sont maintenant faits en coton, comme la plupart des *lamba* et autres vêtements de fabrication locale. Une exception : le *lamba mena* ou linceul qui sert à envelopper les morts.

## LINCEULS MORTUAIRES ET RITUEL FUNÉRAIRE MALGACHE

Les deux principaux groupes ethniques des Hautes-Terres, les Merina et les Betsileo, pratiquent un culte ancestral qui exige l'usage d'un tissu enveloppant le mort<sup>1</sup>. Ce culte est si important dans la culture malgache des Hautes-Terres qu'il a été intégré au christianisme introduit par les missionnaires protestants et catholiques d'Europe. Avant d'être enterré dans le caveau familial ou dans un tombeau provisoire, le mort est enveloppé dans un *lamba mena* (littéralement châle rouge), le linceul. Quelques années après, les restes mortels sont exhumés au cours d'une cérémonie de trois jours, connue sous le nom de *famadihana*. Son apogée est marqué par le rituel du "retournement du mort" au cours duquel ces restes mortels sont placés dans un ou plusieurs linceuls neufs avec les lambeaux du *lamba* ancien avant d'être réinhumés dans le caveau familial. Les danses, les boissons, les festins, les chants, les discours renforcent la solidarité d'une famille étendue dont les membres sont venus ici après avoir parfois parcouru de longues distances. La tradition en matière de cérémonie apprécie beaucoup le *lamba mena* fabriqué à partir du *landibe*. Ce tissu, local à cent pour cent, est évalué selon sa résistance au pourrissement naturel et en vertu de sa beauté. Au cours de ces dernières décades, le *landibe* est devenu plus approprié aux morts qu'aux vivants, et la plupart des gens des Hautes-Terres choisissent des suaires de soie locale pour montrer leur obéissance aux désirs des ancêtres. Cette tradition de l'usage du *landibe* est la plus ancrée chez les anciens nobles (*andriana*) qui considèrent les linceuls comme la marque de l'honneur et de l'identité familiale. Au niveau symbolique, on peut établir un parallèle entre le cocon qui forme une gaine protectrice pour la chrysalide immobile, et le *lamba mena* de soie tissé "à la maison" qui protège l'ancêtre révéré de l'agression des éléments destructeurs.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les commerçants merina du pays betsileo ont commencé à se mettre en contact avec les femmes de la région pour faire tisser des linceuls mortuaires en grande quantité, qu'ils revendaient à Antananarivo et dans d'autres villes merina (Raherisoanjato, 1980 : 256). Avant cette commercialisation, une personne commandait généralement un ou plusieurs *lamba mena* à une tisserande en vue de ses propres funérailles. Cette ancienne pratique subsiste dans les familles nobles merina, et plus particulièrement dans les cas de couples sans enfant. S'il a été acquis avant les funérailles, le *lamba mena* devient une sorte de tapis que l'on étend dans le coin sacré au Nord-Est de la maison.

1 - BLOCH (1971) donne l'analyse la plus pertinente du culte de la mort chez les Merina ; KOTTAK (1980 : 211-259) décrit les rites funéraires betsileo.

Ce n'est que depuis les années 1900 que l'usage généralisé du linceul funéraire s'est étendu des Merina aux Betsileo, et de l'élite à toutes les classes. Cette demande accrue de *landibe* et la commercialisation des cocons a joué un rôle dans la protection des bois de *tapia*.

Pour fabriquer un *lamba mena* destiné à un défunt adulte, on doit rassembler plusieurs lés de tissu, car le tissu produit sur les métiers locaux n'est pas très large. L'ensemble ainsi obtenu compte de 4 à 8 lés appelés *vitrana* mesurant chacun 2,50 m de long sur 50 cm de large. Près de 3,5 kg de matière première (environ 5.000 cocons) sont nécessaires pour faire un grand linceul dont le tissage demande des mois de travail compté par demi-journées. Les *lamba mena* étaient à l'origine teints en roux, ce qui explique leur nom conventionnel, mais aujourd'hui la plupart gardent leur couleur naturelle, beige ou jaune (Fig. 5). Ceux, plus rares, qui ont des couleurs sombres -révélant par là leur origine- vont du gris argenté au brun noirâtre.

La production est aujourd'hui centralisée à Sandrandahy, ville Betsileo d'environ 3.500 habitants dont 80 % des femmes sont des tisserandes. A une époque récente, Sandrandahy se procurait la matière première aux bois de *tapia* situés à une distance parcourable à pied vers le Nord. Maintenant, on fait venir de Tuléar environ 4 tonnes de cocons traités et non traités.

La coutume coûte cher : le prix au détail d'un seul *lamba mena* en 1985 était de 50 000 à 100 000 FMG (environ 100 à 200 \$ américains), selon la taille et la qualité. Pour un enterrement, les voisins qui sont aussi des parents contribuent à l'achat du linceul si la famille directe ne peut pas se le permettre. Pour le *famadihana*, chaque proche parent apporte traditionnellement un *lamba mena* neuf, et les voisins offrent de l'argent pour aider à en acheter d'autres. L'honorable défunt est parfois enveloppé dans dix linceuls neufs, et s'il en reste ils serviront pour les autres morts qui gisent dans le tombeau familial. Les lourdes charges financières dues à l'achat de nombreux *lamba mena*, en plus des autres dépenses, expliquent pourquoi l'exhumation ne se fait qu'une ou deux fois par décade dans un tombeau familial. Dans une ville de 4.000 habitants, on a environ 100 *famadihana* par an. Ces extravagances sont toutes concentrées entre Juin et Octobre, après la moisson, quand les gens ont de l'argent frais et plus de temps libre, et que les routes sont praticables.

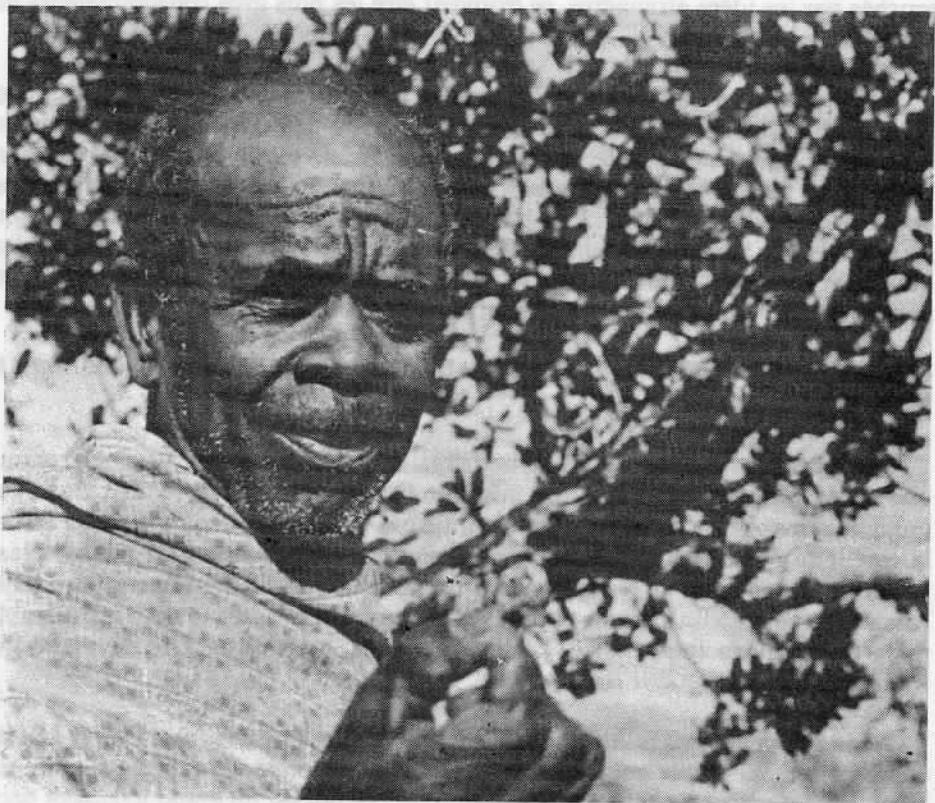
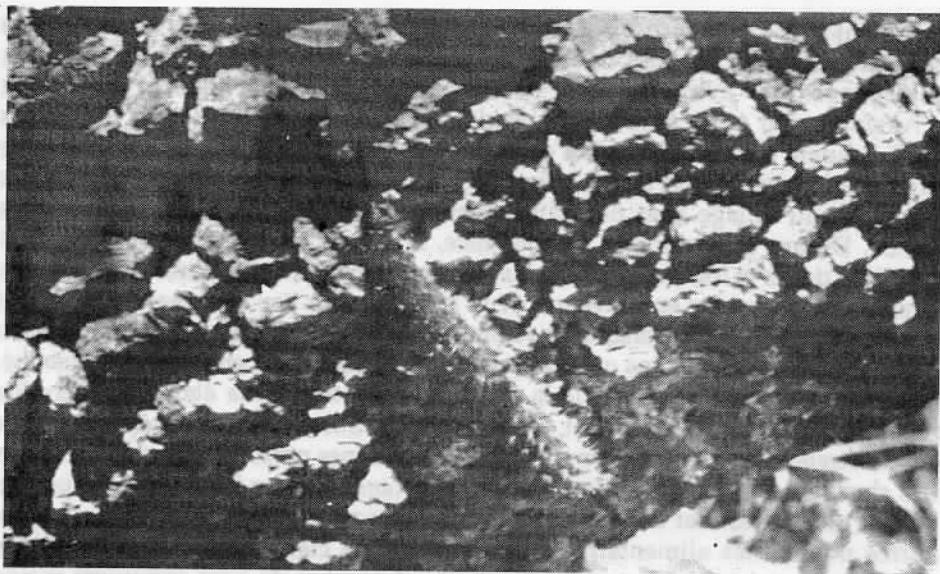
## LES INSECTES COMESTIBLES DU TAPIA

Le *tapia* est aussi l'hôte de certains insectes que les gens mangent ; c'est une pratique traditionnelle de l'île<sup>1</sup>. Outre l'apport de protéines animales, la consommation des insectes permet un changement dans la nature et le goût de l'alimentation quotidienne, lourde en hydrate de carbone, car composée principalement de riz et de manioc. On ne mange pas de viande tous les jours ; le bœuf, principal animal domestique, est un animal de prestige et n'est abattu qu'en des occasions spéciales. Il est possible que la consommation d'insectes ait été spécialement encouragée dans des régions comme la vallée de l'Isandra où les Betsileo observent un interdit concernant la consommation de bœuf et de riz à la fois au même repas (Dubois, 1938 : 126).

On ramasse les insectes lépidoptères aux deux phases de leur métamorphose - la chenille (*fanday*) et la chrysalide (*soherina*) - dans les bois de *tapia*. Des deux, la chrysalide -surtout celle du Borocera- constitue le mets préféré et se vend au marché depuis longtemps (Ellis, 1859 : 367 ; Osborn, 1924 : 324). On en trouve aussi dans les marchés de la capitale, Antananarivo, apportés depuis un rayon de 50 km. Les chrysalides sont donc les produits secondaires de ce travail de la soie. On retire la chrysalide en pratiquant une incision dans le cocon ; si on attend que le papillon de nuit sorte, les filaments risquent d'être impropre au tissage. La remise des chrysalides aux collecteurs de cocons remplace une partie de leur salaire. C'est en fouillant le sol qu'on trouve les chrysalides de *Tagoropsis*, car ce genre de chenille sans cocon descend du *tapia* pour subir sa métamorphose dans le sol meuble ou sous les feuilles mortes. En deux ou trois heures, les collecteurs peuvent remplir de chrysalides un sac de 40 kg. On les tue dans de l'eau bouillante, et on les mange tels quels ou frits dans de l'huile ; certains les font cuire dans les cendres chaudes du foyer. Leur odeur ressemble à celle du poisson.

Le *tapia* abrite trois espèces de chenilles comestibles, dont la plus importante est le *bokana*, dont l'imago est un grand papillon de nuit. L'insecte connu sous ce nom peut en fait appartenir à l'une des six espèces voisines du *Tagoropsis*. En Février, les œufs pondus par le papillon femelle éclosent et donnent des larves de *bokana*. Pendant six à huit semaines, les chenilles noirâtres se nourrissent de feuilles de *tapia*, mais seulement la nuit. Le jour, elles se cachent des prédateurs dans les crevasses sinuées de l'écorce, ou à la base du tronc (Fig. 6). Des paysans

<sup>1</sup> - L'inventaire malgache des insectes comestibles est important et comprend des espèces d'au moins sept ordres : les Lépidoptères, Orthoptères, Hémiptères, Homoptères, Neuroptères, Hyménoptères et Coleoptères. Les sauterelles migratrices (*Locusta* et *Nomadacris*) sont des sources de nourriture dans toute l'île. Elles sont faciles à capturer car elles pullulent à certaines périodes de l'année. On attrape les grillons surtout les *sahobaka* (*Brachytrypes membranaceus*) quand ils sortent de leurs nids faits dans le sol alluvial. Le *sakondry* (*Pyrops madagascariensis*) est un autre insecte comestible très goûteux, c'est un parasite des haricots de Lima (et plantes apparentées) très apprécié lorsqu'il est séché, dans la région de Majunga surtout.



affirment que l'existence de populations importantes de *bokana* dans un bois coïncide avec une absence relative de *landibe* et vice versa. Cette compétition intergénérique évidente est particulièrement remarquable à l'Ouest d'Antananarivo où le *bokana* est abondant et le *Borocera* rare depuis les années 1950. Pendant 6 mois environ, les collecteurs de chenilles - des enfants souvent - se promènent dans les bois de *tapia* avec des seaux et des bâtons. Les petits animaux rapportés au village sont décapités, trempés dans de l'eau salée et frits dans l'huile. Durant cette période d'abondance, le *bokana* complète le repas de midi constitué de riz et/ou manioc pour de nombreux paysans des zones de *tapia*. Une famille en consomme en moyenne deux kilogrammes par semaine, quantité qui augmente en Septembre lorsque les réserves de riz de la maisonnée sont sur le point d'être épuisées. Les citadins qui les apprécient peuvent aussi en trouver au marché. Nos informateurs affirment que la consommation de *bokana* était autrefois plus répandue qu'aujourd'hui. Il est certain que les missionnaires européens et les administrateurs de Madagascar ont interdit à certaines personnes la consommation des chenilles. Les membres des castes nobles (*andriana*) ne les apprécient pas, ce qui est plus le résultat de leur acculturation aux valeurs occidentales et de leurs autres possibilités alimentaires qu'un interdit de classe. Les descendants des anciens esclaves (*mainity*), y compris un grand nombre de gens appauvris moins touchés par les idées étrangères, se trouvent être les plus gros consommateurs de chenilles.

Il existe deux autres larves, qu'on mange beaucoup moins. A certaines époques, les *saroy* (*Antherina suraka*), chenilles noires avec des tâches vertes, jaunes et turquoises, sont si abondantes qu'elles détruisent une partie des feuilles de *tapia*. Le *saroy* est récolté en Juillet-Août. Frit dans l'huile, il a un goût beaucoup moins apprécié que celui du *bokana*. Une troisième espèce comestible, le *fangotsohana* ou *fangatsika*, inclut manifestement plusieurs espèces de *Borocera* proches de l'espèce qui fournit le *landibe*, mais n'est pas utile pour la soie (La Jonquiére, 1972). On raconte que ces espèces ont servi de nourriture pendant les famines.

## LES SOUS-PRODUITS DU TAPIA OU AUTRES RESSOURCES FOURNIES PAR LE TAPIA

Le *tapia* fournit des produits secondaires, dont un fruit comestible, gros comme une cerise, riche en vitamines, qui mûrit en Octobre et Novembre (Fig. 7). Il faut toujours ramasser les fruits par terre pour ne pas violer un interdit malgache contre la cueillette des fruits sur l'arbre, sinon les rizières risqueraient d'être ravagées par la grêle. La vente de ces fruits dans les marchés des Hautes-Terres (tard dans l'année) augmente un peu les revenus familiaux. Un produit toujours disponible mais de moindre importance, l'écorce du *tapia*, est utilisé dans la médecine traditionnelle pour guérir les diarrhées.

Les troncs de *tapia* morts et tombés à terre, ou les branches cassées, servent de combustible. Le *tapia* est léger et brûle vite -inconvénient majeur pour un combustible- mais on peut toujours en trouver, ce qui est un grand avantage pour

cette région pauvre en combustible. En vertu du droit coutumier, les villageois qui habitent dans ces zones peuvent ramasser (mais pas couper) ce bois toute l'année surtout en Novembre avant le début de la saison pluvieuse.

Un papillon de nuit jaune, *Argema mittrei*, constitue encore une autre source de revenu économique des bois de *tapia*. Le mâle adulte est l'un des plus grands lépidoptères du monde, avec une envergure de 18 cm et une longueur de 21 cm, les appendices qui prolongent ses ailes forment une sorte de ruban (Griveaud, 1961 : 54-59). Les gens se font un peu plus d'argent en vendant aux amateurs de papillons et aux touristes les mâles adultes qu'ils ont capturés et conservés intacts. La chasse au filet abîme souvent les spécimens, aussi la méthode préférée est-elle de les élever en captivité. Les arbres de *tapia* et les autres plantes sont examinés méticuleusement pour détecter les œufs d'*Argema* et les cocons argentés perforés qui sont collectés en vue de leur éventuelle métamorphose en papillon (*lolo* en malgache).

La précarité du système ethnobiologique dans la région des Hautes-Terres de Madagascar, l'association *tapia*- protéine-soie est vulnérable sur trois fronts. Malgré son appartenance évidente à une espèce pyrophyte, le *tapia* peut néanmoins être détruit par un feu intense et remplacé par l'herbe qui couvre maintenant la plus grande partie de la région. Les incendies délibérément provoqués ont atteint toutes les régions boisées de Madagascar, aussi bien les forêts primaires que les bois de *tapia*, d'eucalyptus et de pins. Les arbres de *tapia* adultes sont aptes à survivre au feu, ce qui n'est pas le cas pour leurs fruits et les populations d'insectes utiles qui y vivent. Dans la région de l'Itremo, à l'Ouest d'Ambatofinandrahana, les cocons sont abondants une année sur cinq, et dans certains endroits de la région de l'Imamo à l'Ouest d'Arivonimamo, le peu qui reste ne vaut pas la peine d'être récolté.

L'abattage à grande échelle des bois de *tapia* pour le combustible est une seconde menace. Depuis la moitié des années 70, l'huile lampante et le gaz butane, produits importés, coûtent deux fois plus cher que le bois ou le charbon par kilocalorie générée. Cette grosse différence de prix a intensifié la destruction des forêts et des bois qui restaient dans l'île. Comme le fossé s'élargit entre le taux d'abattage des arbres et le reboisement, la demande de source d'énergie à bon marché pour la cuisine pourrait bientôt obliger à sacrifier les bois de *tapia*, d'accès plus facile. L'extinction probable de l'artisanat de la soie locale est un troisième facteur qui joue contre le maintien du système. Aucune modernisation n'est apparue dans le travail manuel ; au XXème siècle, une tentative française plus tardive pour réorganiser et intégrer cette activité locale a échoué. Entre-temps, le nombre des tisserandes a terriblement baissé par rapport à ce qu'il était plusieurs décades auparavant, et beaucoup de communautés rurales ont totalement abandonné ce travail. Ces changements ont provoqué la hausse de la main-d'œuvre, ce qui, ajouté aux profits élevés des intermédiaires, fait du linceul mortuaire en *landibe* un véritable luxe. Un *lamba mena* atteint un prix supérieur au tiers ou à la moitié des revenus annuels de la plupart des gens. Le coût élevé du linceul, surtout face à

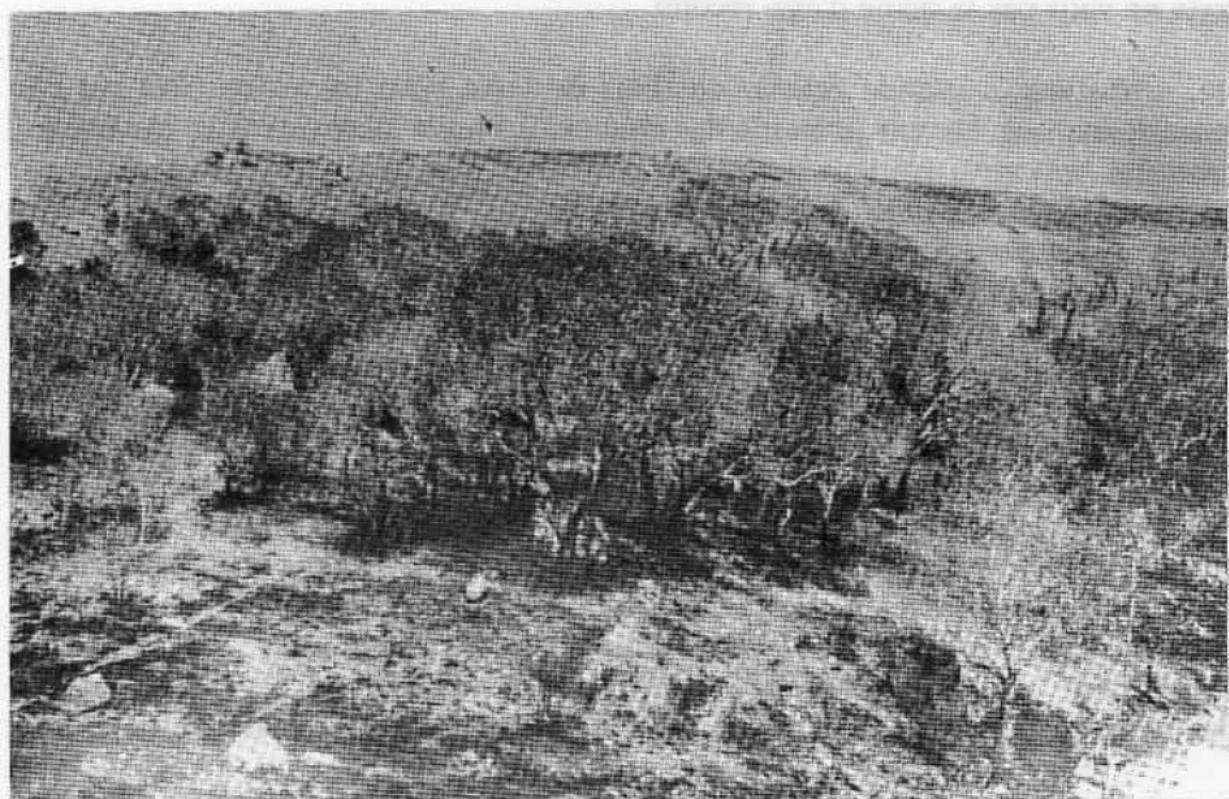
la détérioration des revenus familiaux dans toute l'île, rend difficile la pratique des obligations ancestrales. Une pratique dont la fonction est avant tout sociale, est plus susceptible d'être modifiée qu'une pratique directement reliée à la recherche de subsistance. Etant donné son rôle dans la culture malgache, le concept de linceul demeure associé à la soie locale. En fait, un *lamba mena* en coton coûte un cinquième du *landibe*, et un *lamba mena* de soie chinoise (*landikely*) un tiers. Si le *landibe* est entièrement remplacé par autre chose dans le rituel mortuaire, la raison principale de la survie des bois de *tapia* disparaîtra.

Quel que soit le destin de l'écologie traditionnelle malgache dans les années à venir, cette relation spécifique est un exemple illustrant un concept important, trop souvent négligé. "Culture" et "Nature" ne sont pas des catégories indépendantes l'une de l'autre comme nous le pensons habituellement. Dans certains endroits, les populations de plantes et d'animaux que nous classons normalement parmi les plantes et animaux "sauvages" -toute une partie de l'environnement biophysique- doivent leur existence à l'intervention humaine. Cette réalité réfute par elle-même la conception hasardeuse selon laquelle les sociétés à technologie primitive ont un modèle de subsistance dicté par une soi-disant nature immuable.

Fig. 8 de GADE



**Fig. 8 de GADE**



## BIBLIOGRAPHIE.

- ANONYMOUS, 1915. Etude sur la sericiculture à Madagascar. *Bulletin Economique (Mad.)* 15 : 1-17.
- BARTLETT, H. H. 1956. Fire, primitive agriculture, and grazing in the tropics, pp. 692-720, in Man's Role in Changing the Face of the Earth (W.L. Thomas, Jr. ed.) Univ. Chicago Press, Chicago.
- BLOCH M., 1971. Placing the Dead : Tombs, Ancestral Villages and Kinship Organization in Madagascar, Seminar Press, New York.
- CORDEMOY H., 1901. Les soies dans l'extrême orient et dans les colonies françaises. Annales de l'Institut colonial de Marseille. 8 : 1-112.
- DOMENICHINI J.P. and RADIMILAHY C., 1979. Lamba malagasy : étoffes traditionnelles malgaches. Association culturelle franco-malgache. Antsirabe.
- DUBOIS H. M., 1938. Monographie des Betsileo (Madagascar). Institut d'Ethnologie, Paris.
- ELLIS, W. 1859, Three Visits to Madagascar during the Years 1853-1854-1856. London.
- GOUVERNEMENT GENERAL A MADAGASCAR. 1899. Guide de l'immigrant à Madagascar. Armand Colin, Paris, 3 vol.
- GRANGEON M. 1906. Etude sur le landibe. *Revue de Madagascar*, 8 : 673-688.
- GRIVEAUD P., 1961. Insectes : lépidoptères : Eupterotidae et Attacidae. Faune de Madagascar, 14 : 54-59. Institut Scientifique de Madagascar, Antananarivo.
- KOECHLIN J., GUILLAUMET J.L., MORAT P., 1974. Flore et végétation de Madagascar. J. Cramer, Vaduz, Lichtenstein.
- KOTTAK C.P., 1980. The Pas in the Present : History, Ecology and cultural Variation in Highland Madagascar. Univ. Michigan Press, Ann Arbor.
- LA JONQUIERE Y., 1972. Insectes : Lépidoptères. Lasiocampidae. Faune de Madagascar 34 : 171-195. ORSTOM and CNRS, Antananarivo and Paris.
- MARTONNE E., 1906. Fianarantsoa et le Betsileo central. *Revue de Madagascar*, 8 : 215-240.

**OSBORN C.S., 1924.** Madagascar : Land of the Man-eating Tree. Republic Publishing Co., New York.

**RAHERISOANJATO D., 1980.** Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Faculté des Lettres, Université de Madagascar.

**SAUER C.O., 1956.** The Agency of man on the earth, pp. 49-69, in Man's Role in Changing the Face of the Earth (W.L. Thomas, ed.) Univ. Chicago Press, Chicago.

## RESUME

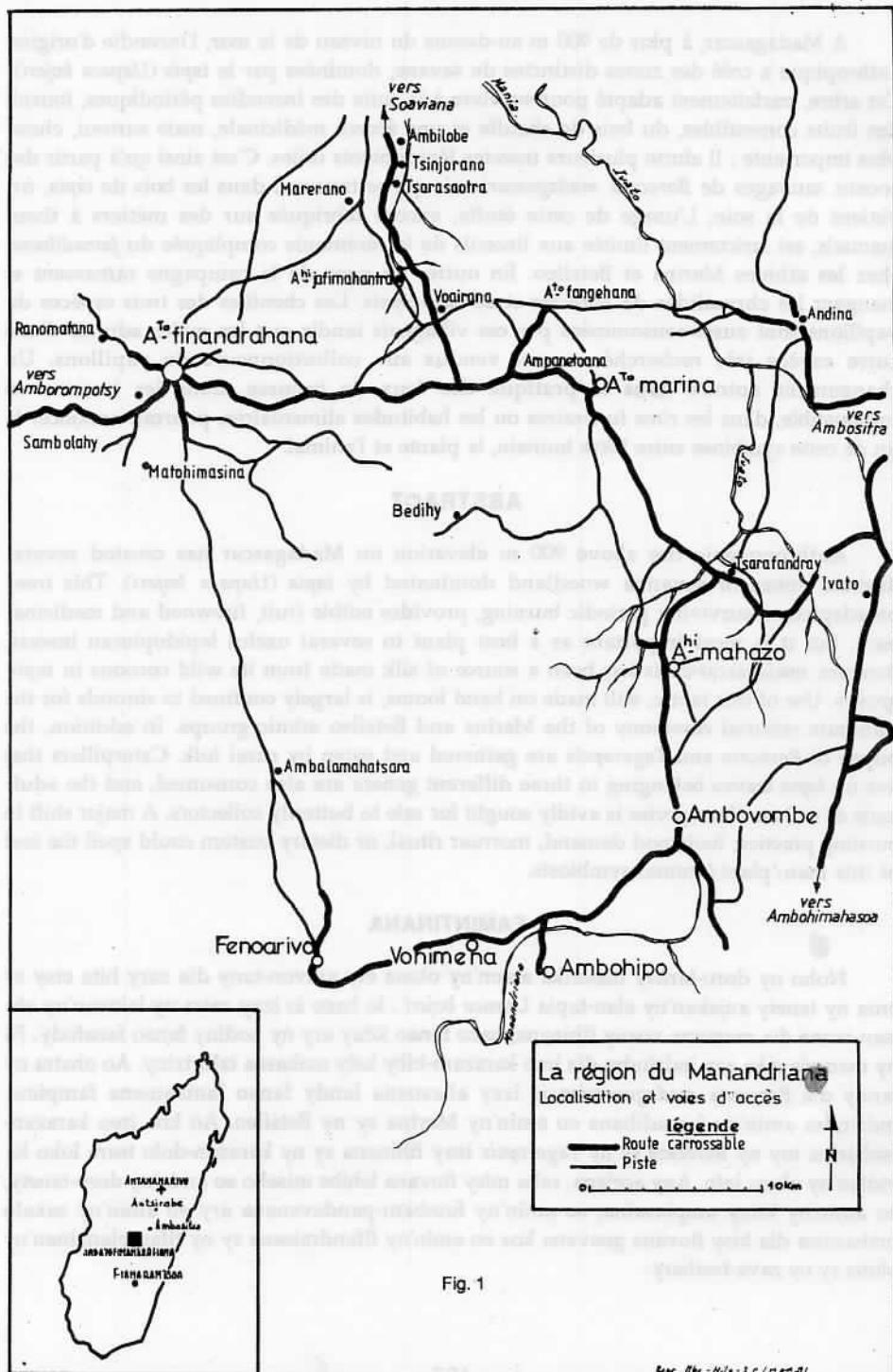
A Madagascar, à plus de 900 m au-dessus du niveau de la mer, l'incendie d'origine anthropique a créé des zones distinctes de savane, dominées par le *tapia* (*Uapaca bojeri*). Cet arbre, parfaitement adapté pour survivre à la suite des incendies périodiques, fournit des fruits comestibles, du bois de chauffe et une écorce médicinale, mais surtout, chose plus importante : il abrite plusieurs insectes lépidoptères utiles. C'est ainsi qu'à partir des cocons sauvages de *Borocera madagascariensis* qui se trouvent dans les bois de *tapia*, on obtient de la soie. L'usage de cette étoffe, encore fabriquée sur des métiers à tisser manuels, est strictement limitée aux linceuls de la cérémonie compliquée du *famadihana*, chez les ethnies Merina et Betsileo. En outre, les gens de la campagne ramassent et mangent les chrysalides de *Borocera* et de *Tagoropsis*. Les Chenilles des trois espèces de papillons sont aussi consommées par ces villageois tandis que les mâles adultes d'une autre espèce très recherchée seront vendus aux collectionneurs de papillons. Un changement notable dans la pratique des feux de brousse, dans les besoins en combustible, dans les rites funéraires ou les habitudes alimentaires, pourrait annoncer la fin de cette symbiose entre l'être humain, la plante et l'animal.

## ABSTRACT

Anthropogenic fire above 900 m elevation on Madagascar has created several discrete zones of savanna woodland dominated by *tapia* (*Uapaca bojeri*). This tree, preadapted to surviving periodic burning, provides edible fruit, firewood and medicinal bark, but it is most important as a host plant to several useful lepidopteran insects. *Borocera madagascariensis* has been a source of silk made from its wild cocoons in *tapia* groves. Use of this fabric, still made on hand looms, is largely confined to shrouds for the elaborate reburial ceremony of the Merina and Betsileo ethnic groups. In addition, the pupae of *Borocera* and *Tagoropsis* are gathered and eaten by rural folk. Caterpillars that live on *tapia* leaves belonging to three different genera are also consumed, and the adult male of still another species is avidly sought for sale to butterfly collectors. A major shift in burning practice, fuelwood demand, mortuar ritual, or dietary custom could spell the end of this man/plant/animal symbiosis.

## FAMINTINANA

Noho ny doro-tanety matetika atao'ny olona ety anivor-tany dia zary hita etsy sy eroa ny tanety anjakan'ny alan-tapia *Uapaca bojeri*. Io hazo io izay zatra ny lalovan'ny afo isan-taona dia manome voany fihinana, hazo fanao kitay ary ny hodiny fanao fanafody. Fa ny mampiavaka azy indrindra dia ireo karazam-biby kely mahasoa tahiriziny. Ao ohatra ny landy dia *Borocera madagascariensis* izay ahazoana landy fanao lambamena fampiasa indrindra amin'ny famadihana eo amin'ny Merina sy ny Betsileo. Ao koa ireo karazan-tsoherina toy ny *Borocera* sy ny *Tagoropsis* izay fihinana sy ny karazan-dolo tsara loko ka vidian'ny olona lafo. Any aorianana, raha misy fiovana lehibe miseho eo amin'ny doro-tanety, eo amin'ny kitay ampiasaina, eo amin'ny fombam-pandevenana ary eo amin'ny sakafo mahazatra dia hisy fiovana goavana koa eo amin'ny fifandraisana sy ny fifampianinan'ny olona sy ny zava-boahary.



## BREVE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU MANANDRIANA D'APRES LES TRADITIONS ORALES

Narivelo RAJAONARIMANANA  
INALCO, Paris

### I- BILAN DES CONNAISSANCES EXISTANTES

Depuis 1500, date de la découverte de l'Île Saint-Laurent par les Portugais, des voyageurs européens n'ont cessé de silloner les côtes de la grande île. Ils ont laissé des écrits sur les régions qu'ils ont visitées. Aussi, possèdent-elles assez souvent une documentation écrite abondante. Les Hautes-Terres centrales de l'île, par contre, n'ont été explorées qu'assez tardivement c'est-à-dire seulement à partir de la fin du XVIIIème siècle, aussi les descriptions anciennes sur cette région sont-elles très fragmentaires et souvent très brèves.

Pour la région qui nous concerne, il n'y a pas à proprement parler, de documents anciens<sup>1</sup>. Leur absence nous a donc obligé à recourir aux sources traditionnelles, en l'occurrence les traditions orales. Malheureusement, celles-ci aussi n'ont pas été systématiquement recueillies. Nous n'avons rien de comparable aux récits historiques et ethnographiques merina collectés par le R.P. Callet et publiés dans les "Tantara ny Andriana" (Histoire des rois). Notons cependant les efforts déployés par quatre auteurs pour collecter les traditions orales du Manandriana.

Les premiers témoignages oraux sur l'histoire des Betsileo furent recueillis et publiés par le pasteur Randzavola dans le journal "Vaovalo" (Nouvelles) en 1923. Outre des observations ethnographiques très intéressantes et des données historiques précieuses sur le royaume de l'Isandra, il a aussi fourni, dans cet article, un mythe d'origine de tous les souverains betsileo.

Après lui, le pasteur Stefanoela Ramaka, originaire d'Ambatofinandrahana, a aussi recueilli une tradition orale se rapportant à l'origine de la dynastie royale du Manandriana et à la chronologie des souverains

1 - Il faut citer néanmoins les ouvrages d'Etienne de Flacourt (1661) et de Nicolas Mayeur (1777) qui donnent quelques indications générales sur les Betsileo et les Vakinankaratra.

du royaume de Midongy, qu'il a publié en 1928 dans la revue culturelle protestante "Ny Mpanolotsaina" (Le Conseiller).

De son côté, vers la même époque, le R.P. Trachez, missionnaire responsable du "district" d'Ambohimahazo de 1913 à 1931, avait aussi recueilli quelques traditions historiques du Manandriana et a laissé un manuscrit que le R.P. Dubois avait largement utilisé dans sa monumentale Monographie du Betsileo. Il a aussi publié dans la revue "Chine-Ceylan-Madagascar" (1928-1930) la première étude d'ensemble sur l'ethnographie des Betsileo à la région du Manandriana.

Quant au pasteur Rainihifina, dans son ouvrage "*Lovantsaina betsileo*" (tome 1 : Tantara), il a repris toutes ces traditions déjà publiées en les complétant par les informations contenues dans le manuscrit familial d'Andriampamasoandro d'Ambohimahazo<sup>1</sup>.

Plus récemment (1914), le Père Philippe Baudeau a présenté et traduit, dans la revue catholique "Ami du clergé Malgache", des récits, rites, coutumes et légendes du Betsileo qu'il a recueillis à Ambohimahazo au cours d'un bref passage.

Toutes ces publications ont un défaut commun : l'absence d'informations sur l'identité des informateurs et sur les lieux de la collecte. Elles donnent néanmoins quelques idées d'ensemble sur la région du Manandriana.

Etant donné cette pauvreté des connaissances disponibles, nous avons été donc amenés, au cours de nos recherches, à collecter, à notre tour, le plus grand nombre possible de traditions orales qu'on peut encore recueillir chez les Betsileo eux mêmes.

A partir de ces traditions orales effectivement recueillies et celles collectées par nos soins, il ne s'agit pas pour nous d'écrire l'histoire du royaume du Manandriana, mais tout simplement de présenter une première synthèse et une chronologie du Manandriana pré-colonial.

## II- BREF APERCU SUR L'HISTOIRE DU PEUPLEMENT

Pour faciliter la compréhension de l'exposé, nous avons cru utile de définir dès maintenant les principales périodes de l'histoire du Manandriana. Celle-ci peut être schématisée comme suit :

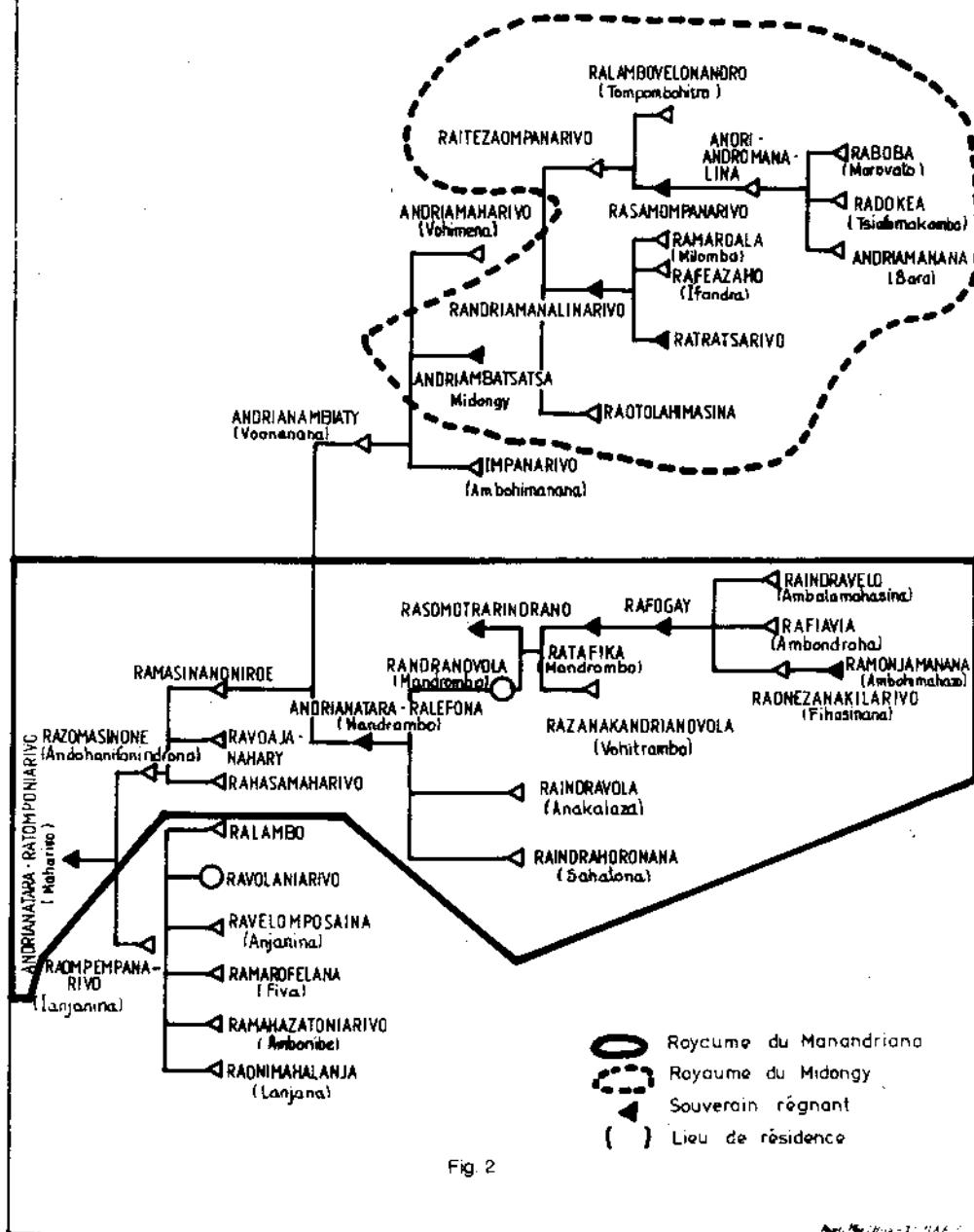
-XVI<sup>e</sup> siècle : période *vazimba*.

-XVII<sup>e</sup> siècle : arrivée progressive des *Zanaky ny Dimireny* (descendants des cinq mères).

---

1 - Ce livre a été réédité en 1975 par la Librairie Ambozontany, Fianarantsoa ; L'histoire de la Manandriana se trouve de la page 30 à la page 42.

**GENEALOGIE ROYALE**  
(D'après Stefanoela RAMAKA et RAINIHIFINA)



-milieu du XVIIème siècle : fondation du royaume par Ratomponiarivo-Andrianatara.

- 1780 ? - 1795 ? : règne de Raindratafika, Capitale : Vohimalaza.
- 1795 ? - 1830 ? : règne d'Andrianatara-Ralefona, Capitale : Fihasinana.
- 1830 ? - 1840 ? : Règne d'Andrianatara-Rafogay - Fihasinana.
- 1840 - 1892 : règne de Ramonjamanana - Ambohimahazo puis Faliarivo.

Notons tout de suite que les dates avancées sont conjecturales.

## 2.1- LES PREMIERS OCCUPANTS

Toutes les traditions concordent pour considérer les Vazimba comme les premiers occupants de la terre ou tout au moins comme les anciens habitants que les descendants-des-cinq-mères (*Zanaky ny Dimireny*) trouvèrent en place à leur arrivée. Le terme *Vazimba* est donc employé dans un sens générique, il désigne les anciens habitants de la région avant l'arrivée des "Betsileo". Ainsi Vazimba s'oppose à Betsileo.

Ces vazimba étaient des prédateurs, c'est-à-dire qu'ils vivaient de pêche, de chasse et de cueillette<sup>1</sup>. Ils ne pratiquent ni la métallurgie, ni la riziculture humide, mais connaissaient déjà certaines pratiques d'élevage (bœufs et poules). Ils seraient à l'origine du *saotsa* (litt. remerciements), avec offrande de miel et sacrifice d'un coq. H. Randzavola, dans son article déjà cité, décrit ainsi l'origine du culte rendu au Vazimba.

"... Les Vazimba invoquaient les ancêtres morts depuis longtemps. Ils avaient une grande confiance dans leurs *ady* (charmes et amulettes). En des circonstances plus importantes, ils allaient près des tombeaux et ils y immolaient bœufs, moutons ou poules. Ils suspendaient au tombeau la tête et les pattes de la victime, mais emportaient la viande qui restait du sacrifice pour la manger. Et c'est ainsi que l'on fait au tombeau de Vazimba quand on remplit un voeu ou que l'on fait une demande plus solennelle."

(Traduit par H. DUBOIS, p. 93).

Les traditions signalent l'existence de quelques sites perchés marqués par l'ancienne présence des Vazimba : il s'agit de Vohidrakidahy et de Vohidrakibavy, à l'Ouest d'Ambatomarina et d'Andrarrafato, situé à 6 km d'Ambohimahazo. Ces lieux sont actuellement honorés par la population et surtout par les *ombiasa* (devins-guérisseurs). De même, les tombeaux dits Vazimba, assez nombreux dans la région, font aussi l'objet d'un culte.

Lors de l'arrivée des descendants-des-cinq-mères dans la région, quelques groupes Vazimba décidèrent de partir vers l'Ouest tandis que d'autres restèrent sur

1 - Les produits de cueillette sont d'après Dubois, le *saonjo* (taro), l'*avoko* et le *kitetimbony*.

place et furent rapidement absorbés par les nouveaux arrivants. Sur ce point, Lars Vig (1973 : 34) nous donne une vieille légende recueillie dans la région du Vakinankaratra racontant le départ volontaire de certains Vazimba et la fusion de ceux qui prestèrent avec les Betsileo.

## 2.2- LES DESCENDANTS-DES-CINQ-MERES (*Ny Zanaky ny dimireny*).

Les nouveaux arrivants portent le nom générique de *Zanaky ny Dimireny* (descendants-des-cinq-mères). Comme nous l'avons vu, ils ont trouvé sur place des populations Vazimba avec lesquelles ils ont fusionné. La date des premières installations de ces roturiers est difficile à déterminer avec précision. Les traditions orales soulignent seulement l'arrivée successive des cinq groupes de descendance d'origine différentes.

Les premières migrations, attestées par la tradition, seraient celles des Anakalaza venant du Sud (de la région d'Ambalavao) et des Taivato venant de l'Est (de la région des Tanala). A ces premières couches de population viendraient s'ajouter des groupes venant d'Imady et plus tard, des groupes venant de Betafo.

L'histoire du peuplement de la région est liée étroitement à celle de l'Imady et du Fisakana. En effet, d'une part, quelques groupes du royaume du Fisakana se disent originaires du Manandriana et d'autre part, les traditions orales nous précisent aussi la venue des gens de l'Imady, tels que Tamandimbihenatsa et Raralamoka<sup>1</sup> dans la région du Manandriana au temps du roi Andrianatara Ralefona :

"... Les gens du Manandriana croient venir de la région d'Imady, à l'Est. Dans le rite de la circoncision on les entend dire : Irenitsambo, Itsihazomborona, Imady voilà le pays de nos ancêtres ; or Irenitsambo et Ihazomborona sont des montagnes près d'Imady".

(In : H. DUBOIS, *op. cit.*, p. 97).

Patrice Ratsimbazafimaha, de son côté essaie de déterminer l'époque de la mise en place des gens venus du Manandriana dans le Fisakana (1971 : 72) :

"... L'arrivée des migrations du Manandriana vers le Fisakana datent de la période de Rafovato, sous l'apogée d'Ambohipoloalina. Puisque Rivoekembahoaka II, roi de Kirioka est contemporain d'Andrianampoinimerina, son grand-père Rafovato, avec l'évaluation de 25 ans par génération, serait né au début du XVIIIème siècle et vécut centenaire ; dans ce cas, les gens du Manandriana, tel que Raomitombo de Vohitsoa, se sont installés vers le milieu du XVIIIème siècle... Ces gens de Manandriana se trouvent en Imady où le prince Ramady fonda le site ancien qui porte ce nom. Plus au Nord, ils sont curieusement groupés sur la chaîne centrale qui entoure Sahamadio.

---

1 - Voir "Chroniques du Manandriana" par Narivelo Rajaonarimanana .

- Raomitombo a fondé Vohitsoa. Ses descendants essaient à Sahamadio
- Rarasikarena, frère de Raomitombo va à Ivatomanoro et Tadio. Ceux d'Ivatomanoro fondent le site de Fandriana ...".

Ce va-et-vient de population entre l'Imady et le Manandriana s'est donc produit au cours du XVIIème et XVIIIème siècle. Ainsi le territoire du Manandriana actuel voit-il arriver successivement plusieurs groupes de descendance à partir de la fin du XVIIème siècle, époque de la fondation de Vohimalaza, première capitale du royaume, par Raindratafika (alias Rasomotrarindrano). Des groupes arrivèrent, se juxtaposèrent et se superposèrent les uns aux autres. Ainsi, au temps de Ratafika, les cinq groupes de descendance qui ont peuplé le Manandriana sont :

- Les TAIVATO dirigés par RASAMBOFENOVALA.
- Les KALATSARA dirigés par RAMANDRIMBIHENATSA.
- Les SAMBOHERY dirigés par RATOMBOMANANJATO.
- Les ZANABOLA dirigés par ANDRIATSILANINARIVO.
- Les TAIFOTOTSA dirigés par RAOMBA.

Ces différents groupes ont évolué au cours de l'Histoire. De nouveaux groupes vont naître tandis que d'autres, par contre, disparaîtront. Ainsi, au temps d'Andrianatara-Ralefona, les descendants des *Dimireny* (cinq mères) furent :

- Les SAMBOHERY à Fihasinana
- Les TAIVATO<sup>1</sup> à Vohitraivo
- Les ZOMA à Vohimalaza
- Les ALANATO à Maharavana
- Les KALATSARA plus à l'Est.

Ces descendants des cinq-mères (*Dimireny*) formèrent donc le premier noyau de peuplement sur l'Ankiribato (à Vohimalaza et à Fihasinana). Les traces de leurs implantations sont encore visibles sur ce chaînon montagneux : une muraille en pierres sèches marque l'emplacement de l'ancien site d'habitat, et entre Vohimalaza et Fihasinana se trouve un véritable champ funéraire, un vaste nécropole où les anciens tombeaux voisinent avec les plus récents et des pierres dressées de types différents parfois accompagnées de *Teza* se détachent sur le paysage. L'étude de ces vestiges laissés par les premiers occupants du sol peuvent permettre de définir entre autres les anciennes zones de peuplement, l'évolution de l'habitat défensif à travers les âges et ainsi de contribuer à une meilleure connaissance de l'ancienne civilisation du Betsileo. Mais en attendant les fouilles archéologiques, nous avons étudié quelques sites et surtout recueilli des traditions orales. leur analyse nous permettra de suivre l'expansion des *Teraky ny Dimireny*.

---

1 - Les Taivato seraient-ils le même que le clan Antevato du pays Antaimoro ? Voir F.Kasanga (1956 : 2) et Delord (1960 : 70).

## 2.3- L'EXPANSION DES *Teraky ny Dimireny* (voir Fig. 3).

Les premières incursions Betsileo vers l'Ouest (région de Vohimena) datent de l'époque de Ratafika, fils de Rasomotrarindrano. L'installation des *Teraky ny Dimireny* dans cette région du Vohimena, est la conséquence de la défaite de Impanarivo<sup>1</sup> qui offrit à Ratafika pour se racheter le territoire de son frère Andriamaharivo appelé Vohimena *fito mianaka* et comprenant les villages suivants : Vohimena, Voenana, Kianondry, Tsararano, Tomboarivo et Izavona.

L'expansion des *Dimireny* va connaître une impulsion nouvelle au temps d'Andrianatara-Ralefona. Pour faciliter le développement de la population et pour consolider ses frontières, il installe des colons sur des terres nouvelles, auparavant désertes ou nouvellement conquises. Le peuplement d'Ankona (région d'Ambohimahazo) et de Mahanoro (région d'Ambatomarina) date donc de l'époque d'Andrianatara-Ralefona. Les colons étaient désignés par l'intermédiaire d'un système dit *zera tafo*, (litt. frapper le toit)<sup>2</sup>. Le toit de ceux qui devaient partir, était, la nuit, frappé par un agent du roi, à l'aide d'un gros bâton (*tehina*). Et tout en frappant, il s'écrie : "Saro-babay, saro-babay, izay voa, aza tezitra !" (Saro-babay ! saro-babay ! Excusez-nous, que ceux qui sont frappés ne se mettent pas en colère !). Ce qui signifie qu'on ne doit pas discuter mais exécuter les ordres du roi et partir dès le lendemain même.

### 2.3.1- Cas d'Ankona

C'est ainsi que Raraotoampy reçut l'ordre de coloniser la région d'Ankona. Il quitta son village Vohitraivo en compagnie de son frère Ramasindromamba (*Mpanjato*). Raraotoampy fonda le village fortifié d'Ambohimahazo<sup>3</sup>. Il devint par la suite *Andevohova* (litt. esclave-prince) d'Ambohimahazo, c'est-à-dire esclave aux yeux du roi et prince aux yeux de son peuple. Il devait construire un nouveau tombeau (*Ampasimanankavana*) car Andrianatara leur avait interdit d'enterrer les morts dans les tombeaux qui existaient au village d'origine.

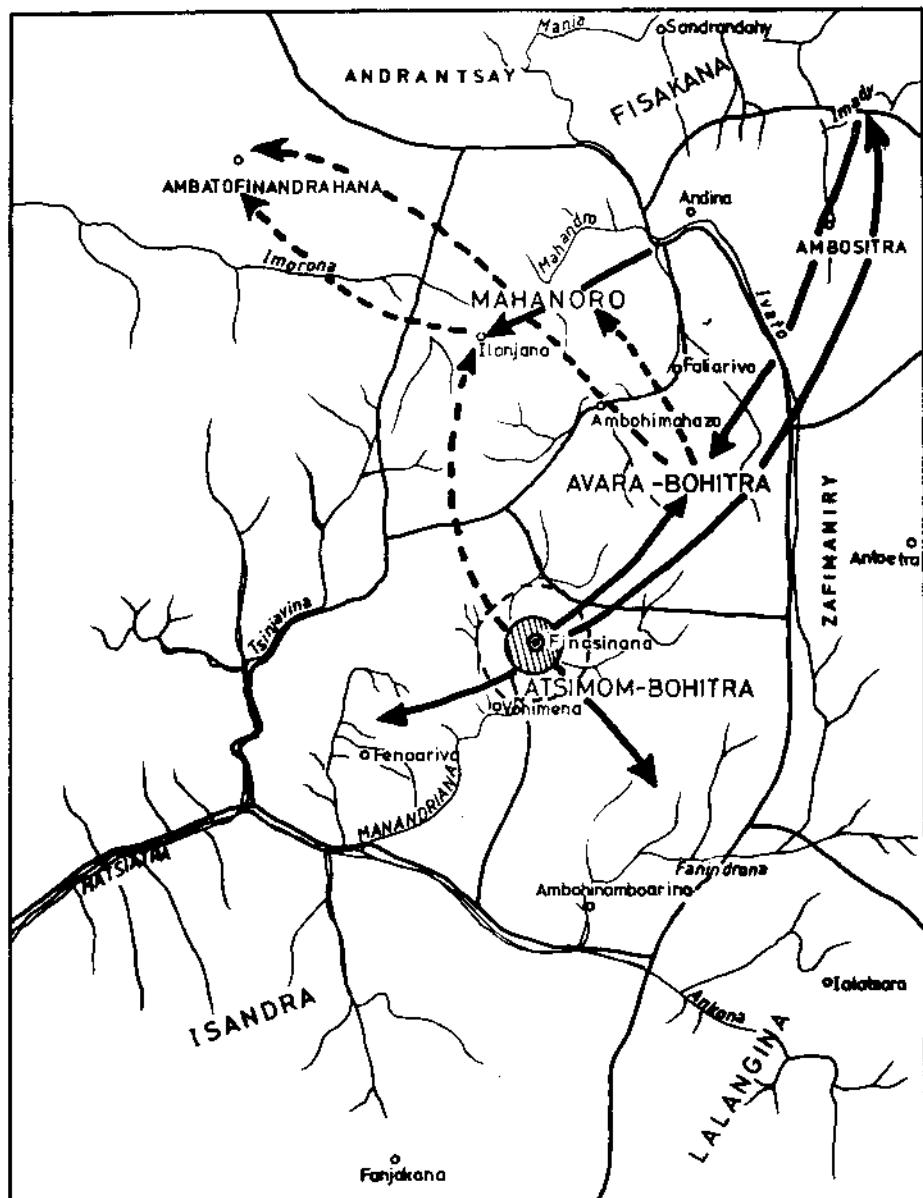
A la suite d'une mésentente entre les deux frères, Ramasindromamba fonda un autre village appelé Faravohitra. De là, ses descendants essaieront vers Ambohimilanja... Ainsi, les descendants de ces deux frères constituent le fond de la population actuelle.

Quelques années plus tard, un nommé Rasamietoana, originaire d'Ambondrona et sa famille émigrèrent volontairement vers Ankona. Son arrivée dans le village d'Ambohimahazo a été marqué par l'érection d'un *vatolahy* (pierre levée). Ses descendants y ont fait souche.

1 - Voir "Chroniques de Manandriana," p. 124.

2 - *Zera tafo* : on emploie aussi concurremment à ce terme, l'expression *tendry loha* (Litt. désignation par la tête).

3 - Pour plus de détails, voir notre Chroniques du Manandriana, p. 213.



**EXPANSION DES "TERAKY NY DIMY RENY"**

- = migration ancienne (à partir du XVIII<sup>e</sup> s.)
  - = migration récente (à partir du début du XIX<sup>e</sup> s.)
- 0 5 10 15 km.

Fig. 3

Plus tard encore, d'autres groupes vinrent aussi s'installer dans la région d'Ambohimahazo tel que le groupe conduit par Rarasy de Masitaho.

### 2.3.2- Cas du Mahanoro

A cette époque, la région du Mahanoro était occupée par les Zafirambo<sup>1</sup> et rattachée au royaume d'Atsimondrano (Andina-Ambositra)<sup>2</sup>. Le prince qui régnait sur la région était Ramahery. A la suite d'une querelle de frontière, une guerre éclata entre Andrianatara et Ramahery. Celui-ci fut vaincu ; ses sujets s'éparpillèrent : la plupart rentre à Atsimondrano, quelques-uns au contraire, décidèrent de rester (il s'agit des habitants du village fortifié de Vodihena) ; d'autres enfin, s'enfuirent vers Ambatofinandrahana, et parmi ces derniers figurent Andriamanamahafeno qui devint, par la suite, gouverneur de cette ville.

Après cette victoire, Andrianatara désigna, par le système de *zera tafy* des gens du Manandriana pour repeupler la région. Les anciens villages fortifiés furent donc réoccupés par les sujets d'Andrianatara. La tradition orale a retenu le nom des principaux immigrants<sup>3</sup> :

- RAMAHENINARIVO à Ilanjana
- RAZANAKANDRIATSAONY à Manarinony
- RATOMBOMANANJATO à Vodihena
- ANDRIAZANDRATEZA à Ambohitsa Atsimo
- RARALAMAHAZATO à Antanandava
- RAOMBA et RAOTOAMINA à Ambohiboahangy
- RATSIZANA à Vohidrafito
- RANDRIANIVO à Ambory
- RATSANDRALOFAY à Ambohimahazokely
- RANDRIATSIZA à Andita
- RAMAHANDRONONO à Voenana
- RAFIAMPLIANA à Fiahana
- RAZANARAMBO à Ilefona
- RABEROTAFIHANA à Tanamahalana
- ANDRIAZANDRAHALA à Ankazomby

En résumé, la région du Mahanoro a donc reçu deux strates successives de peuplement. Et les informateurs ont toujours le souci de poser une distinction entre ces deux groupes d'immigrants.

1 - Descendants d'un prince Antemoro, Rambo, ils sont à l'origine du royaume tanala de l'Ikongo et de certains clans betsileo.

2 - La région d'Ambositra fut divisée en trois petits royaumes : le royaume de l'Imorona, celui de l'Isaha et enfin celui de l'Atsimondrano.

3 - Voir Chroniques du Manandriana p. 133 et p. 224.

- Les premiers sont appelés *Zanakontavaratra* (*Zanaka + ona + tavaratra*) (les enfants des gens du Nord) originaires d'Atsimondrano.

- et les seconds, *Zanakontatsimo* (*zanaka + ona + tatsimo*) (les enfants des gens du Sud), originaires de Fihasinana.

### 2.3.3- Cas d'Ambatofinandrahana

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la région d'Ambatofinandrahana était un *no man's land*. Quelques immigrants venus du Manandriana, en quête de terres fertiles et de pâturages abondants fondèrent les premiers villages de la région. Il s'agit de Mandrohavia, situé à 3 km au Sud d'Ambatofinandrahana, puis de Sambalahy, d'Ambatofinandrahana et de Matahimasina.

Parmi ces premiers habitants, les plus célèbres furent Ramanantsoa de Matahimasina, Raosolo à Vinany, Randriampia à Ambohimanatahotra et Ratezavola à Tsionenananakoho. Le souvenir de ces pionniers est perpétué par des *vatolahy* (pierrres dressées) qui portent leurs noms.

Cette première couche de population porte le nom de *mantimolaly* (couverte de suie), c'est-à-dire ancienne.

En 1822, Radama, en route pour le Sakalava Menabe, conquit Ambatofinandrahana. Le prince Andrianonimananolona, originaire d'Iary<sup>1</sup> (royaume de l'Imorona Ambositra), capitula. Radama réorganisa la ville et mit à sa tête Andriamanamahafeno et Raotompanjato (tous deux originaires d'Atsimondrano). Quelques Tsimiamboholahy merina s'y installèrent aussi. Ce sont :

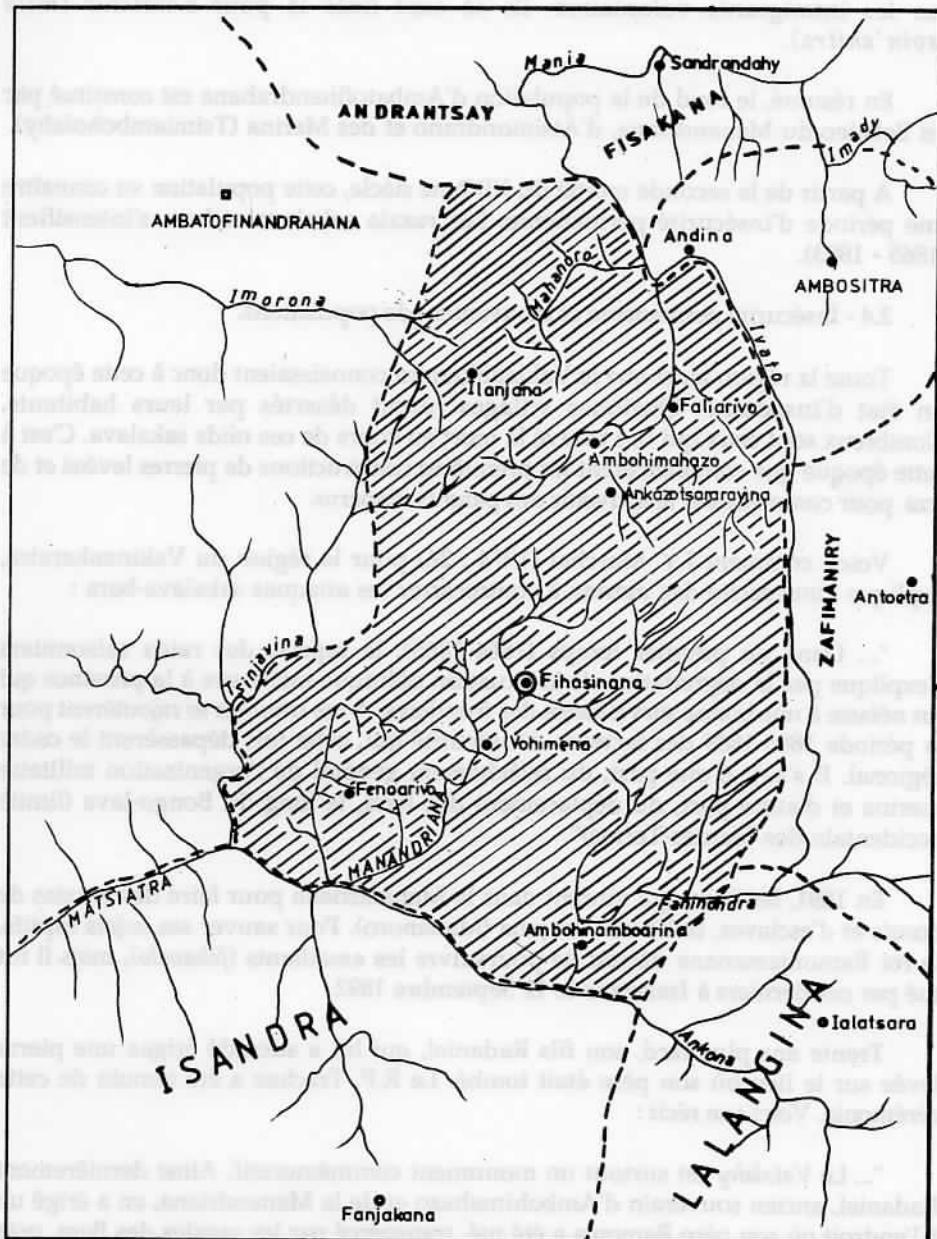
- RAINISALAMA
- RAINIMANGAVONY
- RAINIBOTOVITSIKA

C'étaient des soldats-laboureurs, établis par Radama à Ambatofinandrahana pour contrecarrer les incursions Bara et Sakalava (*Mpiandry tany*)<sup>2</sup>.

Ces deux groupes constitués par les gens venus d'Atsimondrano et ceux venus de Tananarive, forment la couche *Tendry loha* (désignation par la tête).

1 - Sur ce site, voir Gabriel Rantoandro, Iary, B.M., 324, pp. 594-596.

2 - Des postes militaires furent créés par Radama sur la route d'Ambatofinandrahana-Morondava. Il s'agit d'Itremo et de Janjina peuplés donc essentiellement de colons merina.



**LE ROYAUME DU MANANDRIANA A SON APOGEE  
SOUS ANDRIANATARAMANALINA**  
(D'après DUBOIS, corrigé par N. RAJAONARIMANANA)

0 5 10 15km

Fig. 4

Aggr. Pla. M 1/2 - ZC/140.31

Enfin la dernière couche dite : *Vatomaraka* (pierre qui suit) est constituée par les immigrants volontaires. Ils se sont fixés là pour s'enrichir (*mila ravin'ahitra*).

En résumé, le fond de la population d'Ambatofinandrahana est constitué par les Betsileo du Manandriana, d'Atsimondrano et des Merina (Tsimiamboholahy).

A partir de la seconde moitié du XIXème siècle, cette population va connaître une période d'insécurité permanente. Les razzia sakalava et bara s'intensifient (1865 - 1893).

#### 2.4 - Insécurité permanente et mouvement de populations.

Toute la région ainsi que le Vakinankaratra connaissaient donc à cette époque un état d'insécurité. Quelques villages furent désertés par leurs habitants. Nombreux sont ceux qui ont trouvé la mort au cours de ces raids sakalava. C'est à cette époque que commencèrent les premières constructions de pierres levées et de *teza* pour commémorer le souvenir des parents disparus.

Voici, comment J.Y. Marchal (1974 : 26) pour la région du Vakinankaratra, explique l'incapacité des merina à contrecarrer les attaques sakalava-bara :

"... Dans un premier temps (1864-1865), la reprise des raids saisonniers s'explique par la dégradation de la situation politique intérieure à la province qui fut néfaste à une bonne surveillance des frontières. A ces troubles se rajoutèrent pour la période 1885-1889 des facteurs d'insécurité qui, cette fois dépassèrent le cadre régional. Il s'agit d'une part, du relâchement général de l'organisation militaire merina et d'autre part, du déplacement des Bara, le long du Bongo-lava (limite occidentale des Hautes-Terres)".

En 1891, les Bara, qui vinrent dans le Manandriana pour faire des razzias de bœufs et d'esclaves, brûlèrent Ilanjana (Mahanoro). Pour sauver ses sujets captifs, le roi Ramonjamanana décida de poursuivre les assaillants (*fahavalo*), mais il fut tué par ces derniers à Isalazana le 12 Septembre 1892.

Trente ans plus tard, son fils Radaniel, qui lui a succédé érigea une pierre levée sur le lieu où son père était tombé. Le R.P. Trachez a été témoin de cette cérémonie. Voici son récit :

"... Le *Vatolahy* est surtout un monument commémoratif. Ainsi dernièrement Radaniel, ancien souverain d'Ambohimahazo et de la Manandriana, en a érigé un à l'endroit où son père Ramonja a été tué, transpercé par les sagaises des Bara, près d'Ilanjana. J'ai été témoin de la translation de cette pierre. C'est un monolithe de trois ou quatre mètres, fort lourd par conséquent. Cinq ou six cents personnes travaillaient à tirer le traîneau où était arrimée la pierre : les hommes et les femmes étaient divisés en trois ou quatre groupes qui se relayaient, les uns pour

tirer, les autres pour chanter. Inutile de dire qu'on buvait beaucoup de rhum pour se donner du cœur...".

(In *Chine, Ceylan, Madagascar*, n° 84, juin 1929 p. 422).

### III- ETAPES HISTORIQUES

#### 3.1- LA FONDATION DU ROYAUME

Il existe quatre versions différentes sur l'origine de la royauté betsileo du Manandriana. Elles proviennent soit des traditions étrangères, soit des traditions internes.

A propos de l'Isandra, H. Randzavola<sup>1</sup> a recueilli une tradition se rapportant à la constitution des royaumes Betsileo, il s'agit de l'histoire de la migration de Ravelonandro (ou Vasiafotsy). A la suite des conflits dynastiques et de la lutte pour le pouvoir, un prince antemoro du nom de Ravelonandro aurait émigré de son propre gré pour s'installer sur les Hautes-Terres. Il partit en compagnie d'un nombre impressionnant de parents, d'alliés et de dépendants. Parmi eux, il y avait des ouvriers habiles en matière de forge et de menuiserie.

Ses enfants seraient à l'origine des différentes dynasties betsileo. La filiation généalogique de ces différentes dynasties betsileo peut être schématisée dans le diagramme suivant :

1- Ramaharivo (ou Andriamaharivo) serait le fondateur de la dynastie Zafimaharivo du royaume d'Isandra.

2- Rafianarana serait le fondateur de la dynastie Zafianarana du royaume de Lalangina

3- Rantara serait le fondateur de la dynastie Zanakantara du royaume de Mango (Isandra)

4- Ramahafanandry serait le fondateur de la dynastie Zafimahafanandry du royaume de Tsienimparihy (Arindrano)

5- Ramatahimanana serait le fondateur de la dynastie Zafimatahimanana du royaume de Homatrazo (Arindrano)

6- Ramanely serait le fondateur de la dynastie Zafimanely du royaume Bara

---

1 - H. Randzavola, 1923, *Vaovao frantsay-malagasy*. Cette tradition a été utilisée par Dubois (1938 : 115-116) et Rainihifina (1975 : 23-26). Une nouvelle version a été donnée par Ratongavao (1967).

7- Reony serait la fondatrice de la dynastie Zafindreony du royaume d'Alanindro (Arindrano).

8- Ratsantsa, ses descendants, seraient les détenteurs du privilège de la pratique du *sorona* dans le royaume de Tsienimparihy.

A propos du Fisakana, une autre version de l'origine du royaume du Manandriana a été recueillie par le pasteur Rakotonjanahary Laurent :

"... Vers le XVIIème siècle, vivait à Ivohibe, au Sud-Ouest d'Angavo, un grand chasseur du nom d'Andrianitanosy. De déplacement en déplacement, il vint s'établir à Ambatonakanga.

Il aurait eu trois fils, Rattrimo , le fils aîné, fonda Ambohipoloalina, aux sources du Fisakana, et fut à l'origine des quatre rois qui se succédèrent à la tête du Fisakana, le second fils Andriamanalina aurait émigré dans la région de Betafo ; le troisième enfin, Andrianantara aurait fondé le royaume du Manandriana...".

(cité par P. Ratsimbazafimahafa, 1970, pp. 88-89)

Ceci était les versions provenant des royaumes adjacents (Isandra, Fisakana), voyons maintenant les traditions recueillies dans les pays du Manandriana même.

Laimbolona, fils d'Andriandavaloha, prince d'Akohofotsy, village situé à l'Est de Fiadanana<sup>1</sup> est chassé par son père à cause de sa méchanceté. Au cours de ses pérégrinations, il aurait épousé Rasoanotsy, fille d'Andriampananalina, roi d'Atsimondrano. De ce mariage, serait issu le fondateur du royaume du Manandriana<sup>2</sup>.

La tradition recueillie par Stefanoela Ramaka, sans être explicite sur les noms, donne une autre version de la fondation du royaume. Sur certains points, les données de cette tradition concordent avec celles de Randzavola.

Le fils d'un prince de la forêt de l'Est aurait suivi son père nourricier Raratsotso qui, chassé par son père aurait décidé d'émigrer vers les Hautes-Terres. (Les différentes étapes de sa migration furent marquées par la fondation d'un village). Raratsotso et sa famille s'installèrent finalement à Ikala. Le petit prince fut nommé roi, on lui avait construit un palais à Imaharivo. Là, il prit, plus tard, le nom d'Andrianataramanalina. Son fils Impanarivo serait l'ancêtre de la dynastie Zanakandranovola<sup>3</sup>. Il s'était fait construire un palais d'une grande beauté à l'Est d'Ikala.

---

1 - S'agit-il de Fiadanana de Fandriana ou d'Ambohimahasoa ?

2 - Voir notre "Chroniques du Manandriana" p. 121, dans lequel se trouve le texte intégral.

3 - Op. cit. p. 139.

"...Nanao lapa tao antsinanana'i Ikala Impanarivo nony efa lehibebe. Lapa ngezabe izany, sady kanto rafitra tokoa, ka nigagan'ny Ntaiva satratra ny hatsarany ; nony tonga tao izy tamin'ny diany nandranto sy nivarotra tantely, ka hoy izy : "Ah ! dia trano vola izy zane". Dia naraikitrty ny olona ho RANDRANOVOLO ny anaran'Impanarivo (izany hoe Ra-mitoetra an-drano vola) ary ny taranany dia atao hoe ZANAKANDRANOVOLO mandraka ankehitriny..."

Stefanoela Ramaka (1928 : 153-154)

(... Quand Impanarivo fut assez grand, il s'était fait construire un palais à l'Est d'Ikala. Ce fut un grand et beau palais, si bien que les Ntaiva, revenant de vendre du miel, s'étonnèrent de sa beauté, en disant : "Ah ! c'est vraiment une maison d'argent". Et la population changea le nom d'Impanarivo en Randranovola (c'est-à-dire celui-qui-résidé-dans-une-maison-d'argent), et ses descendants sont encore aujourd'hui appelés Zanakandranovola.)

Dans toutes ces traditions orales, la fondation du royaume apparaît donc comme la conséquence d'une querelle de famille ; suivie d'une scission et d'une émigration. Toutes ces traditions s'accordent aussi pour dire que les dynasties betsileo comme certaines dynasties malgaches, sakalava ou tanala de l'Ikongo, d'ailleurs, seraient d'origine antemoro. La dynastie royale du Manandriana serait alors venue du Sud-est et aurait d'abord transité à Maharivo (région d'Ambohimahasoa) avant de s'installer définitivement dans le territoire du futur Manandriana.

Quant à l'époque de la constitution du royaume, tout ce que nous pouvons dire c'est qu'il y a probablement été fondé au cours du XVIIème siècle<sup>1</sup>. Il semble aussi, tout au moins au début, que deux groupes d'immigrants, formant en fait deux segments dynastiques, se sont succédés dans notre région.

En résumé, nous voyons que la constitution du royaume s'est faite d'abord à l'extérieur du territoire du futur Manandriana. L'histoire consciente du Manandriana ne commence qu'à l'arrivée au pouvoir de Raindratafika , avec la fondation de la capitale Vohimalaza. Sur ce personnage historique, les traditions se contredisent ; la tradition recueillie par le Pasteur Randrianirina affirme qu'il s'agit de Ramasimaniroa, prince de Vohimalaza. Il aurait épousé Razanakoniroa, fille de Rasoanotsy et de Laimbololona. Son fils Ratafika prit le nom de Andriantara-Ralefona. La tradition recueillie par Stefanoela Ramaka, par contre, estime que Raindratafika s'appelait auparavant Rasomotrarindrano ; et il avance deux versions différentes sur l'origine de ce personnage. Selon la première, il serait le petit-fils de Ramasimaniroa , lui-même fils d'Impanarivo fondateur de la dynastie Zanakandranovola. L'autre version, par contre, souligne

1 - En supposant que la migration ait duré au moins un siècle et demi, et que les migrants dirigés par Ravelonandro aient quitté le pays antemoro au XVIème siècle, la période la plus troublée de l'histoire du royaume antemoro.

que Rasomotrarindrano serait un noble venu de l'Isandra. Il aurait épousé Randranovola, une princesse de Mandrombo et serait devenu ainsi roi du Manandriana.

La première version est confirmée par les données de l'archéologie. En effet, l'architecture du tombeau de Rasomotrarindrano est assez particulière. D'après l'étude de N.J. Gueunier (1973 : 61-84), on peut le définir comme un tombeau du type "Vohimasina". Il est donc apparenté aux tombeaux royaux du royaume de Lalangina et de la partie sud de Manandriana<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, c'est au temps de Raindratafika que le royaume va connaître une première extension vers l'Ouest.

### **3.2- FORMATION ET EXTENSION TERRITORIALE DU MANANDRIANA**

Le premier village important du Manandriana fut Vohimalaza fondé par le noble Raindratafika, originaire d'Ikola, village situé à l'Est d'Ankirimbato. Ce site, avec celui de Fihasinana, figurent parmi les hauts-lieux historiques et archéologiques du Manandriana.

En attendant les fouilles archéologiques, il nous a paru utile de donner une description sommaire des sites de ce chaînon. Ceci nous permettra, sans doute, de mieux comprendre les différentes étapes historiques de la constitution du royaume.

Le chaînon montagneux d'Ankirimbato s'allonge d'Est en Ouest au Nord de la rivière Manandriana, à une altitude de 1.900 m, d'où il domine de près de 200 m le village actuel de Mahasoa. De là-haut, la vue s'étend sur toute la région jusqu'aux collines de Vohimena à l'Ouest, le village de Soamandroso au Sud-Est ; Nandihizana à l'Est, le sommet de Vohipito au Nord et la colline de Tsiaakato au Nord-Ouest.

Du sommet du site, on dispose donc d'un poste d'observation et de contrôle qui s'étend sur tout le territoire environnant, sans aucun obstacle naturel. Il a donc été choisi par les premiers habitants pour des raisons d'ordre stratégique. En effet, en plus de cette position privilégiée, il n'existe aucun accès en pente douce et pour atteindre ce site, il faut de tous côtés entreprendre une véritable ascension qu'un guetteur bien placé peut suivre facilement.

---

1 - D'après la tradition, il semble que le tombeau de Kiangara (Sahatona) soit celui de Raindrahoronanana, frère de Rasomotrarindrano et roi de Sahatona. Celui de Vohitsambo, père d'Alarobia-Vohiposa, royaume de Lalangina, semble appartenir à Razanakandranovola, frère de Rasomotrarindrano. Or, il est frappant de constater que tous ces tombeaux sont identiques, c'est-à-dire du type "Vohimasina".

Sur la ligne de crête d'Ikirimbato se succèdent, d'Est en Ouest, les sites fortifiés d'Ikirimbato, de Vohimalaza, de Vohitraivo, de Fihasinana et de Maharavana.

### 3.2.1- Le temps de Vohimalaza Raindratafika (1780-1795).

#### a) - Description du village fortifié

Le système de défense, ici comme ailleurs sur les autres sites, est lié à la configuration du terrain et à la topographie. Contrairement à la fortification merina ancienne, le village de Vohimalaza ne comporte pas de fossés. L'abondance des boules granitiques permet l'emploi de ces matériaux dans l'aménagement du système défensif. Ainsi, la fortification de Vohimalaza utilise, sur le versant Sud, le rempart naturel du précipice qui domine la vallée du Manandriana et sur les autres parties une muraille circulaire constituée par un empilement de pierres sèches d'environ 1 m de hauteur. Cette muraille délimite une grande plateforme presque rectangulaire dont les dimensions sont de l'ordre de 300 m pour la longueur (Est-Ouest) et 150 m pour la largeur (Nord-Sud).

Actuellement, une végétation arbustive et herbacée recouvre le site, ce qui rend difficile la recherche des vestiges. Nous avons néanmoins remarqué l'existence des traces d'habitation constituées par un alignement de pierres à plat dessinant des rectangles et les traces, creusées dans le sol, de quelques silos à riz (*hadim-bary*). Les vestiges les plus visibles sont :

- dans un coin sud-ouest, deux dalles dressées marquent les portes d'accès au village.
- au centre, un *kianja* (place du village) qui est une construction rectangulaire de 22 m de long sur 14 m de large, formant un creux bordé d'un mur de soutènement en pierres sèches.

Ce *kianja* est bordé au Sud par un tombeau *aloalo* dont la superstructure est formée d'un enclos carré de pierres sèches empilées de 6 m de côté. Des poutres de bois portant des cornes de fer (11 sur chaque face et 1 à chaque angle, soit au total 48) longent les arêtes du tombeau. Actuellement, la partie ouest du monument est en ruine.

Contrairement à ce qui se voit à Vohitsaivo où la terre a une couleur blanchâtre, le site de Vohimalaza est couvert d'une terre noirâtre, indice certain d'une forte occupation humaine. En effet, selon l'estimation de notre informateur principal, Rainizanabelo, ce village aurait comporté plus de cent maisons (*zato tafo mahery* litt. plus de cent toits). Si l'on considère qu'une maison moyenne peut contenir jusqu'à sept personnes, au moins, 700 habitants auraient vécu dans ce village au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

A cette époque, la population connaît une croissance démographique considérable, le village de Vohimalaza devient trop étroit pour la population. Aussi, a-t-on construit le village annexe de Vohitsaivo (village cadet) ? Ce village est donc un prolongement de l'habitat originel, il ne comporte ni *kianja* ni tombeau mais seulement des terrasses d'habitat et des cultures.

C'est du temps de Vohimalaza que ce noyau du royaume du Manandriana va s'étendre vers l'Ouest, grâce à l'oeuvre de Raindratafika et de son fils Ratafika.

#### b) - Conquête du Vohimena

D'après la tradition rapportée par S. Ramaka (1928 : 156-157), voici comment la région de Vohimena fut annexée au royaume du Manandriana.

Impanarivo-Andriambolointratra, prince d'Ambohimanana<sup>1</sup> voulut un jour conquérir le royaume d'Ianakalaza. Mis au courant de ce projet, Rasomotrarindrano roi du Manandriana, leva une armée pour lui barrer la route. L'affrontement eut lieu à Ambohinamboarina. Rasomotrarindrano sortit vainqueur et Impanarivo fut amené en captivité.

Rasomotrarindrano intima l'ordre de le tuer, mais le peuple s'y opposa en disant qu'il devait offrir, en échange de sa vie sa grande conque, insigne de son pouvoir, appelée Tsimanaritarosa. On prit alors l'instrument. Deux hommes se mirent à le souffler, mais des rats en sortirent et grimpèrent sur le palais. Effrayé, Rasomotrarindrano tomba malade et succomba quelques temps après.

On accusa de nouveau Impanarivo de sorcellerie. Il faillit alors être exécuté. On lui offrit cependant une dernière chance. Il céderait alors, en échange de sa liberté le territoire du *Vohimena fito mianaka*<sup>2</sup> composé de sept villages : Ivohimena, Ivohimavony, Ivoenana, Ikanaondry, Itsararano, Itomboarivo et Izavona.

En vérité, ce territoire appartenait à son frère Andriamanarivo. Celui-ci en conséquence refusa de participer à la construction du tombeau royal à Mandrombo. Devant ce refus, Rasomotrarindrano fit appel aux rois de l'Isandra et d'Ianakalaza pour reconquérir la région du Vohimena. A l'issue de la guerre qui les opposa à Andriamaharivo, celui-ci, malgré une farouche résistance, fut vaincu et dût s'enfuir vers le pays sakalava où il mourut.

A la mort de Rasomotrarindrano dit Raindratafika, son fils Ratafika, bien que très jeune, lui succéda. Quelques années plus tard, l'Isandra attaqua le

1 - Village se trouvant actuellement dans le canton de Fenoarivo, sous-préfecture d'Ambatofinandrahana.

2 - Cette expression semble indiquer une hiérarchie entre ces villages et un rapport du type père-enfant.

Manandriana parce que celui-ci n'avait pas tenu ses promesses. En effet, une partie de la région du Vohimena devait revenir à l'Isandra. Au cours de cette guerre, Ratafika fut amené par quelques dignitaires du royaume dans le pays d'Imady. Parmi eux, il y avait Rainisavola, Ratsimaniraboay, Rainisoabozaka, Raototahaka. Ces personnages deviendront par la suite des *ondevo-hova* (chef de village) de la région du Vohimena. Notons aussi en passant, que c'est au cours de cet affrontement qu'apparaît pour la première fois le nom du poète Ramananato qui comme nous l'avions développé ailleurs<sup>1</sup>, aurait donné le nom des différents motifs décoratifs des poteaux commémoratifs, *teza*.

A l'issue de la guerre, qui vit la victoire des gens du Manandriana, Ratafika et ses compagnons rentrèrent à Vohimalaza. Le royaume connut alors une période de paix et de prospérité. De ce fait, la population augmenta et les sites d'habitat primitifs s'avérèrent exigus. Ratafika, devenu Ralefona, décida alors de l'étendre vers l'Ouest sur le site de Mandrombo. Ce site une fois aménagé, la population fut répartie comme suit :

- La longueur ouest fut attribuée aux Taivato dirigés par Rasambofenovala.
- Le côté nord fut attribué aux Kalatsara, dirigés par Ramandrimbihenatsa.
- La longueur sud fut attribuée aux Sambohery, dirigés par Ratombomananjato.
- La longueur fut attribuée aux Zanabola, dirigés par Andriatsilaninarivo.

Quant aux Tafaifototsa, dirigés par Raomba, ils complétaient l'un des groupes précédents dont l'effectif s'est avéré peu élevé.

Le nouveau village prit alors le nom de Fihasinana et Ratafika Ralefona changea de nom et fut appelé Andriantaramanalina.

En résumé, c'est au temps de Ratafika que le village de Fihasinana fut fondé. Il devint la nouvelle capitale du royaume. Certains évènements importants vont survenir au temps de Fihasinana.

### 3.2.2-Le temps de Fihasinana Andrianatara Ralefona (1795-1830).

#### a) - Description du village fortifié

Comme à Vohimalaza et à Vohitsaivo, Fihasinana est protégé par une muraille de pierres sèches. Mais le site est assez vaste puisque ses dimensions sont de l'ordre de 400 m pour la longueur, et 300 m pour la largeur.

---

1 - Voir " Chroniques du Manandriana" pp. 133 et 224.

La principale entrée du village est à l'Est, elle est constituée par une simple ouverture de la muraille, sans pierres dressées. Diamétralement opposé à celle-ci, se trouve une autre entrée secondaire. Par rapport aux autres sites, il semble que le système défensif soit ici moins élaboré, ce qui sans doute est un indice de la sécurité qui régnait au temps d'Andrianatara-Ralefona.

Une fois l'entrée Est franchie, à une vingtaine de mètres au Sud se trouvent deux longues pierres levées non taillées et alignées.

Au centre du site se trouve une levée de terre formant un carré de 52 m de côté et bordée d'un mur de soutènement en pierres sèches. Cette sorte d'esplanade abritait le *lapa* (palais). Quelques vestiges y sont encore visibles bien qu'elle soit actuellement plantée d'eucalyptus : des traces d'habitat avec deux gros *tokonana* (marches), taillées (intérieur et extérieur) d'une ancienne maison de bois.

Au coin nord-est se trouve une petite maison de terre en ruine, appartenant sans doute, aux gardiens du tombeau royal qui est situé à quelques mètres au Nord du *kianja*.

Le *kianja* est un rectangle en creux de 21 m de large sur 22 m de long, bordé par des murs de soutènement en pierres sèches interrompues du côté Sud par un accès en forme de couloir dont le fond est marqué par deux pierres dressées. Au centre du *kianja* se trouve une table de pierre sur laquelle montait le *mpikabary* (orateur)<sup>1</sup> pour annoncer une nouvelle.

D'après l'estimation de notre informateur principal, Rainizanabelo de Tsiakato (Ambatomarina), ce site aurait comporté au moins 400 maisons, ce qui suppose une population moyenne de 2 800 habitants.

Le temps de Fihasinana coïncide donc avec l'apogée du royaume. La mémoire historique a retenu trois événements ayant marqué cette période. Il s'agit :

- de la construction du palais d'Andrianatara
- de la colonisation de la région d'Ankona qui devint par la suite Avarabohitra
- de la conquête du Mahanoro.

b) - la construction du palais d'Andrianatara

Mandrombo devint donc la deuxième capitale du Manandriana après Vohimalaza, au temps d'Andrianatara. Un jour, Andrianatara voulut se faire un

1 - Il existait deux catégories de *Mpikabary* : l'un porte-parole du roi (dans ce cas, il s'adresse aux *Zanaky ny Dimireny*) et l'autre, représentant les cinq groupes roturiers (dans ce cas, il s'agit d'une affaire propre, à la fois aux cinq groupes ou à un groupe particulier).

palais. Il convoqua ses sujets pour leur annoncer son projet. Ceux-ci acceptèrent de chercher le bois nécessaire pour la construction et on fit appel à des artisans sculpteurs Taiva pour l'assemblage et la sculpture. Voici comment la tradition recueillie par Stefanoela Ramaka (1928 : 159) raconte cette histoire.

"Le roi d'Imandrombo s'était fait un palais. Ce fut un grand palais qu'on embellissait de magnifiques décos. Les maîtres-d'oeuvre furent les artisans sculpteurs Ntaiva. La construction achevée, les Ntaiva partirent. Mais le nom de chaque gravure était ignoré par le peuple, on les dénommait d'un nom générique *vetrovetro*. On chercha un homme capable de les déchiffrer, mais on n'en trouva pas. Alors, on fit appel à Imanamionjato. Lorsqu'il fut arrivé, on lui demanda le nom des gravures qui se trouvaient sur les poteaux d'angles, le poteau central, la porte, les fenêtres, etc... Et Imanamionjato dicta le nom des gravures *vetrovetro* tels que *torifanorona* (tracé de damier)...".

On peut encore voir ces gravures sur les *Teza* qui sont dressés en pays betsileo et il existe encore des maisons de bois ou *tranomena* (maison rouge) ici, ou à l'orée de la forêt.

Après cet exploit, le roi lui offrit un bœuf. Content, Ramanamionjato déclara :

—"J'ai obtenu quelque chose au palais et mon nom sera désormais Ramananato. Et ce village s'appellera Fihasinana puisque je bénis le roi pour qu'il puisse régner ici longtemps".

De notre côté, nous avons aussi recueilli d'autres versions de ce récit. Elles seront analysées plus loin, soulignons seulement les points suivants :

- le palais royal se distingue de la maison ordinaire, par ses dimensions et par sa décoration. Et les traditions notent à ce sujet, la ressemblance qui existe entre la gravure du palais et celle qu'on trouve sur les poteaux de bois sculptés *teza*.

C'est à cette occasion que Mandrombo fut baptisé par Ramananato Fihasinankova.

Comme nous venons de le voir, ce royaume fut donc très prospère au temps de Fihasinana. Sa population ne cessa d'augmenter. Les terres cultivables devinrent insuffisantes. La nécessité de trouver des terres nouvelles se fit donc sentir. Ainsi commença la descente de l'habitat vers les rizières. Quelques villages entourés d'un fossé unique et généralement circulaire furent donc fondés à cette époque. Devant cette croissance démographique galopante et pour étendre ses frontières, Andrianatara décida d'envoyer des hommes pour coloniser l'Ankona au Nord de Fihasinana.

### c) - Colonisation de l'Ankona

La famille de Raraotoampy, comme nous l'avons vu, fut désignée par le roi Andrianatara pour coloniser l'Ankona, alors déserte et couverte de forêt. Il fonda Ambohimahazo, qui devint plus tard au temps de Ramonjamanana la capitale du royaume. Son frère Mpanjato (Ramasindromamba) fonda Faravohitra. D'autres villages fortifiés furent également fondés par les autres groupes qui se sont installés dans la région.

A cette époque, l'Ankona prit le nom d'Avarabohitra (Nord de la montagne)<sup>1</sup>.

### d) - La conquête de Mahanoro

La tradition relatant cette conquête est trop longue pour être citée ici<sup>2</sup>. Aussi nous allons seulement en rappeler les grandes lignes ainsi que certaines informations qui intéressent particulièrement notre sujet.

Un jour, le roi Ramahery du Mahanoro tomba malade. Le devin royal proposa alors de lui faire subir le rituel thérapeutique du *salamanga* (rite de guérison)<sup>3</sup>. Une phase essentielle de ce rite est le bain. Le lieu où il doit se dérouler est préalablement choisi par le devin. Après quelques recherches, il trouva le site d'Andranomandevy, situé à la frontière du royaume, comme le plus propice et le plus favorable au bain.

C'est là que la suite de Ramahery eut l'audace de prendre du *landy* (soie sauvage) qui appartenait au royaume du Manandriana. Le gardien Ratsila avertit le roi Andrianatara. Celui-ci convoqua ses sujets. Il essaya tout d'abord de persuader les sujets de Ramahery de laisser les biens de son royaume. Mais ceux-ci refusèrent et lancèrent même un défi.

Malgré ce défi, Andrianatara voulut à tout prix éviter la guerre. Ainsi, pour régler pacifiquement le conflit, il s'arrangea avec Ramahery pour organiser un duel. Le Manandriana fut représenté par Raliateho et le Mahanoro par Ragoga Andriamanamahafeno. A l'issu du duel (qui fut en réalité un exercice de tir), ce dernier fut vaincu. Les sujets de Ramahery s'enfuirent alors et le pays fut réoccupé par les gens du Manandriana.

Voilà les grandes lignes de l'histoire, mais cette tradition nous permet en outre de connaître l'organisation territoriale du royaume, c'est-à-dire les villages (avec leurs *ondevo-hova* respectifs) qui dépendaient de Fihasinana et les limites

1 - Ce qu'on appelle ici montagne (*Vohitra*) est la ligne de partage des eaux qui passe à Ankazotsararavina et divise le pays en deux versants.

2 - Voir "Chroniques du Manandriana pp. 133 et 224.

3 - Rite analogue au Bilo du Sud-Ouest. Pour les détails, voir Dubois, *op.cit.*, pp. 1064-1161 et Rainihifina, *op. cit.*, pp. 170-180.

du royaume d'Andrianatara Ralefona. Regroupés par région, voici la liste des villages.

REGION	VILLAGE	ONDEVOHOVA
ATSIMOMBOHITRA VOHIMENA	Ivatomava	Ramahatanjaka
	Vohimena	Ratsimaniraboay
	Kinaondry	Ratodiana
	Itelolahy	Raliatelo
	Ambohipo	Rarafo
	Ipoloy	Rahandriana
ATSIMOMBOHITRA AMBOVOMBÉ	Fihasinana	Ratombomananjato
	Mandrombo	Vaitsisahana
	Ambalamahamasina	Randrianjandraototahaka
	Ampandihizana	Rasambikony
	Ankotahotaka	
	Ramandrimbihenatsa	
AVARABOHITRA AMBOHIMAHAZO	Ivafotofotsy	Raotovoany
	Ambondrona	Raotofaompanjato
	Ankarina	Andrianivo
	Ambohitsoa	Ratsiana
	Mirary	Andriantsiamoa
	Ambohimanandroe	Raotoanimbola
AMBOHIMAHAZO	Ambohimahazo	Raraotoampy
	Faravohitra	Mpanjatomianaka
	Fiakarana	Rainitsara
	Ifandanana	Ratsandrafanolana
	Masitaho	Andriandromakatsa
	Fizinana	Rarampimanarivo
	Vinany	Ratsimidretsia

Cette liste varie suivant les informateurs. Tous les personnages cités sont-ils contemporains d'Andrianatara Ralefona ? Il y a certainement un phénomène d'anachronisme, mais deux remarques se dégagent de la lecture de cette tradition.

- le conflit éclata longtemps après la colonisation de l'Ankona. Un repère chronologique fourni par l'histoire d'Ambatofinandrahana permet même de situer la date d'apparition du conflit. En effet, on sait qu'en 1822, Ragoga Andriamanamahafeno, l'un des principaux protagonistes du conflit, fut désigné *komandy* (commandant) de la région, par Radama I. Le conflit a donc éclaté vers les années 1800.

- Après cette conquête, Andrianatara Ralefona contrôlait donc un immense territoire<sup>1</sup> divisé en villages (*tanàna*). Chacun des villages était administré par un *rain'ny tanàna* (père du village) appelé *ondevo-hova*.

A la mort d'Andrianatara Ralefona, tous ces *ondevo-hova* se réunirent et dressèrent en sa mémoire des pierres levées (*vatomasina*) couronnées au sommet par des cornes de fer forgé. On en trouve, actuellement, à Ambalamasina et à Ambatomarina.

Son fils Raonimahalanja, frère cadet de Raonizanaka, lui succéda.

### 3.2.3- Le règne d'Andrianatara Rafogay (1830-1840)

Raonimahalanja régna donc à Fihasinana et prit le nom d'Andrianatra. Un jour, une famine apparut : le riz manquait, on se battait pour avoir de la nourriture. Aussi le roi Andrianatara, lui-même, se plaignit-il de n'être pas suffisamment nourri ? Désespéré (*fo gay*), épaisé par la faim, il déclara d'un ton furieux à ses sujets : "Touvez-moi de la nourriture même si vous devez vendre vos fils comme esclaves".

Ses sujets se révoltèrent et voulurent le tuer. Mais son ami Rasamivahatra parvint à l'amener près d'Ambohimahazo où il se réfugia. De là, il s'installa avec ses amis Rainiala et Rainisoabozaka à Vohitsaivo, village situé à l'orée de la forêt.

A cette époque, le Manandriana n'avait donc pas de roi. Les dignitaires *ondevo-hova* du palais décidèrent alors de se mettre sous la protection du roi de Midongy. Mais les sujets d'Andrianatara furent victimes de la méchanceté du roi Andriamangoka-Ramanambaroa<sup>2</sup>. En effet, en cas de guerre, celui-ci les mettait toujours à la tête de l'armée, ce qui provoqua des pertes considérables. Devant cet état de fait, les habitants du Manandriana proposèrent de rappeler Andrianatara. Celui-ci n'accepta pas tout de suite cette proposition.

"Il exigea des garanties. Ses sujets promirent fidélité et d'un commun accord, on régla comme marque de bonne entente que la rencontre du prince et des habitants se ferait à un endroit situé entre Ambohimahazo et Fihasinana. Cet endroit s'appelle depuis Nandihizana en souvenir de la joie et des danses qui fêtèrent cette réconciliation ... Deux pierres levées, dont l'une du roi et l'autre de ses sujets, rappellent encore aujourd'hui cet évènement...".

(In Dubois, *op. cit.*, p. 103)

1 - Ce territoire forme un rectangle de 100km de long sur 10 km de large et comprenant les régions suivantes : Ambohinamboarina au Sud-Est, Fihasinana au Sud, Izavona à l'Ouest, Ankona au Nord-Est, Mahanoro au Nord-Ouest, Ivato et Ambatofinandrahana à l'Est.

2 - Voir Généalogie royale en annexe (Fig. 2).

Voici la formulation des serments par l'Akalo *vy fito* (sept pilons de fer) échangés par les deux parties au cours de ce contrat d'amitié. Avant de prononcer le serment proprement dit, on fichait en terre les sept pilons : cinq pour les *Zanaky ny Dimireny* (enfants des cinq mères), un pour le roi (*hova*) et un pour les esclaves (*andevo*).

Un représentant des *Zanaky ny Dimireny* prend un pilon en fer et frappe la terre à sept reprises, tout en prononçant le serment suivant :

"*Raha taranaka avy amiko ka hitetika haren'olona, handrava azy, hampiditra fahavalô hangalatra na mahita tanimbarin'olona soa, mahita fa madinika ny tompony ka mitetika izay ahazoana azy, toy izany koa ny tanimboly, na manao tsingoloka ahazoany ny fananan'ny hafa, na ranon'olona ka ihamboana hoe manana amin'iny rano iny aho.*

*Izay manao toy izany sy toy izany dia aza mahita mila harena na hianavaratra na hianatsimo, na hiatsinanana na hiakandrefana ; poahy ny masonry, marenena ny sofiny, hita rano hohanin'ny voay, ho eny an-tanety hokekerin'ny maingoka, aza mahavoka-mamboly, aza mahavelo-mitaiza -raha mitetika ny ain'olona na mitamby vola amin-karena hiarangarana, hanao vavolombelona mandainga, fa raha hanao soa ka hanana ny an'ny tena, dia soa koa tsarà, maroa fara, maroa dimby".*

(Si un de mes descendants convoite la richesse d'autrui, qu'il cherche à le piller, qu'il use de complicité avec un voleur, ou bien s'il voit une belle rizière appartenant à des gens humbles et qu'il convoite de se l'approprier, et de même un champ, ou bien s'il s'empare par surprise du bien de son prochain, ou s'il prétend avoir un droit sur les eaux d'irrigation d'autrui.

Que celui-là ne puisse jamais trouver de richesse ni au Nord ni au Sud, ni à l'Est, ni à l'Ouest, que ses yeux se crèvent, que ses oreilles deviennent sourdes, s'il passe l'eau que le crocodile le mange, s'il reste sur la terre ferme, que le scorpion le pique, que le riz qu'il plante ne produise pas, que les bêtes qu'il élève ne vivent pas ! Que de tels malheurs lui arrivent s'il cherche à supprimer une vie humaine, s'il se laisse corrompre pour de l'argent ou des richesses, s'il use d'un faux témoignage ! Mais s'il veut faire du bien, et posséder ce à quoi il a droit, alors qu'il prospère, qu'il obtienne une nombreuse descendance).

Et voici en ce qui concerne les esclaves (*andevo*) :

"*Raha andevon'olona, vako-drazan'olona, ary miha-mahery, azy maty ny tompony ka hivolon-ko tompony, dia aza mahavelo-mitaiza, aza mahita hanin-ko hanina, aza mahita tany itoerana, aza mahavoka-mamboly !*"

(Si un esclave, un descendant d'esclaves devient puissant, et qu'à la mort de son maître, il veuille être maître des biens de celui-ci, alors, que les enfants qu'il

élève ne vivent pas, qu'il ne trouve rien à manger, qu'il ne trouve où habiter, que ce qu'il plante ne produise pas !)

Ainsi, le royaume reprit vie avec le retour d'Andrianatara. Mais à cette époque, Andrianampoinimerina, le roi de Tananarive, après avoir réalisé l'unité de l'Imerina ait envisagé la domination de l'île entière selon son fameux programme : *ny ranomasina no valaparihiko* (la mer est la bordure de ma rizièvre).

A partir de 1808 donc, il commença par soumettre les Sihanaka et les Bezanozano, puis se tourna vers l'Andratsay et le Betsileo du Nord (Fisakana). En 1809, tous ces pays tombèrent sous le contrôle d'Andrianampoinimerina. C'est ainsi que l'Andratsay, le territoire de Betafo et le Fisakana, après leur défaite respective, furent intégrés dans le Vakinankaratra (ayant comme capitale Betafo), sixième province de l'Imerina.

Ces pays une fois conquis, par la ruse ou par la force, les Merina poursuivirent leur avancée dans le Sud en pays betsileo. La plupart des rois betsileo se rallièrent spontanément sans livrer combat à Andrianampoinimerina. Celui-ci leur accorda les priviléges : ils restèrent sur leur fief et devinrent des *Andriantompomenakely* (seigneur féodal).

L'annexion du Manandriana au royaume merina se passa au temps d'Andrianatara Rafogay. Toutes les traditions s'accordent pour le dire. Mais comment Andrianatara se soumit-il à Andrianampoinimerina ? Sur ce point, les informations divergent. La tradition rapportée par le P. Callet dans ses "Tantara ny Andriana"<sup>1</sup> suggère une soumission spontanée au temps d'Andrianampoinimerina.

Et pour s'assurer de cette soumission, celui-ci chargea Andrianatara de soumettre à son tour les petits royaumes adjacents. Ainsi, grâce à Andrianatara, Andriamananolona de Kiangara, Arivoekembahoaka de Sahany et Raonimananolana de Sahamadio se rallièrent à Andrianampoinimerina.

D'autres traditions, recueillies dans le Manandriana même, soulignent par contre que la soumission et le pacte d'amitié furent contractés par Andrianatara et Radama I. En effet, lors de la conquête d'Ambositra par Radama, Andrianatara entendit par la bouche d'un de ses sujets appelé Raombamalaza, marchand de perles (*voahangy sy vakana*) la force et la valeur de l'armée conduite par Radama. Il consulta alors son *ombiasa* (devin-guérisseur). Celui-ci conseilla de se soumettre. Ainsi il partit avec son armée pour rencontrer Radama et sa suite à Ankazotsararavina, lieu situé à mi-chemin entre Ambohimahazo et Fihasinana. Et la tradition précise que depuis Ambohidrahomitalahy, Andrianatara et ses sujets se mirent à s'agenouiller jusqu'à Ankazotsararavina, en signe de soumission.

---

1 - Voir Tome II, pp. 631 et 744.

Pour matérialiser ce pacte, on dressa sur le lieu de rencontre un *tatao* (tumulus) appelé aujourd'hui Antataon-d'Radama (devenu depuis ce jour lieu sacré et actuellement vénéré par les *ombiasa* ).

Depuis ce jour, il est interdit aux gens du Manandriana de tirer des coups de fusil ou de lever des sagaises sur ce lieu.

Cette divergence, somme toute mineure, s'estompe si on considère qu'à l'âge de 14 ans, Radama accompagna déjà le général Andrianatsoanandriana dans ses expéditions contre l'Andratsay, Kirioka et Ambositra. C'est à ce moment là qu'il devait se rendre à Fihasinana lorsque son père était encore sur le trône de Tananarive. Quoi qu'il en soit, nous voyons donc qu'à partir de 1810, le Manandriana dépendait du royaume de Tananarive. Andrianatara continua à régner mais pour marquer sa dépendance envers le roi de l'Imerina, il devait lui remettre des tribus et lui prêter assistance en cas de guerre.

A la mort d'Andrianatara Rafogay, son neveu Andrianonimasina lui succéda. Sur son règne, les traditions sont muettes. On sait seulement qu'il mourut très jeune et c'est son fils Ramonjamanana qui prit les rênes du pouvoir. La grandeur de Fihasinana diminua et en 1875, la religion chrétienne fit son apparition dans le Manandriana. Le missionnaire norvégien L. Minsas s'établit à Fihasinana<sup>1</sup>. Dès lors, Ramonjamanana transféra la capitale à Ambohimahazo.

### 3.2.4- Le temps d'Ambohimahazo : Ramonjamanana (1840-1892)

Ramonjamanana fut le cinquième et dernier roi du Manandriana. Il connut un très long règne au cours duquel il essaya de réorganiser la structure administrative de son royaume. Les traditions et les témoignages recueillis le montrent comme un bon administrateur, un roi sage qui sut apprécier les avantages apportés par l'instruction et la religion chrétiennes.

En 1875, lorsque les missionnaires norvégiens s'installèrent à Fihasinana, Ramonjamanana transféra la capitale à Ambohimahazo. Et de là, il va réorganiser son royaume.

Dès le début de son règne, il était intéressé par les progrès matériels, intellectuels et spirituels de son peuple. Au moment de la corvée royale, il descendait sur place pour surveiller et encourager ses sujets. Il était aussi soucieux du niveau d'instruction de son peuple. Pour cela, il encouragea les enfants à fréquenter régulièrement l'école. Ilaida même l'instituteur dans la réalisation de sa tâche : on dit que le souverain, en cas d'indiscipline, transféra la salle de classe dans le palais ; là, il s'occupa de la discipline tandis que le maître assurait les cours. L'enseignement se développa très rapidement d'autant plus que ses enfants,

1 - Le culte catholique ne fut introduit dans le Manandriana que vers le début de l'année 1900 par le Père Dupuy.

très assidus et disciplinés, étaient des modèles aux yeux des autres. Deux noms d'instituteurs ont été retenus par la tradition : il s'agit de Ralay et de Rajaonary<sup>1</sup>.

Grâce à son aide, la religion protestante connut aussi un grand essor. On dit qu'il ne manquait pas d'aller prier au temple chaque dimanche.

Dans ses rapports avec ses sujets, la tradition le dépeint comme un homme de dialogue qui sut se mettre vraiment à l'écoute de son peuple.

"... C'était un père pour les orphelins et pour les esseulés. C'était un ami pour ses collaborateurs, car il donnait des conseils et fournissait de l'aide ; de plus, on lui faisait confiance dans différentes affaires. Il savait parler aux vieilles gens, même à ses serviteurs. Il savait parler aux jeunes gens et aux plus petits...".

(in Cahier d'Andrianasolo Ignace, Ambohimahazo).

Ses rapports avec le gouvernement de Tananarive étaient très bons. Il dirigeait lui-même les travaux d'extraction des minéraux de cuivre et de plomb pour le compte de la reine Ranavalona III. En ce qui concerne les impôts, il envoya à Tananarive, quarante piastres en guise de *hasina* (respect).

Voyons maintenant comment Ramonjamanana a réorganisé son royaume :

Le palais se trouvait à Kianjavola (place d'argent) à Ambohimahazo, mais il avait aussi fait construire des résidences secondaires à Ambohibolafotsy et à Faliarivo.

Pour les conseillers politiques et religieux, il fit appel à la connaissance de Razafindrarandra, devin anakara de Vohitsarivo. Parmi les courtisans *tandapa*, il y avait Randriazandralazaina qui annonçait au roi l'arrivée de "ceux qui avaient un kabary" (*manana kabary*), c'est-à-dire ceux qui voulaient recourir au tribunal royal. Les courtisans avaient souvent des sobriquets : ainsi, le grand-père Rasamiaminay de notre informateur Raharolahy d'Ambohimahazo s'appelait suivant les circonstances.

- ou Ramanananohoirainy (qui possède plus que son père)
- ou Ramanandrosoa (celui qui a un jour faste),
- ou Ramanandraotovolana (celui qui a un fils appelé Lune),

Parmi les *ondevo-hova* qui assumaient la fonction de juge, il y avait Andriamapihatona de Fizinana.

Raobelina, frère de Raotonobola, père de notre informateur, cité précédemment, était le secrétaire du souverain.

---

1 - Ils ont reçu leur formation à Tananarive, au "Collège des Quarante" (*Sekolin'ny efapolo lahyl*).

Rappelons maintenant les faits les plus marquants de son règne. Nous avons vu que le souverain possédait un immense troupeau de bœufs et que le pays était parsemé de champs royaux appelés *tanin-dapa*. Pour garder les bœufs, il avait fait construire des grands parcs dans cinq localités différentes. Pour le service de la cour et l'entretien de ses bœufs, il avait de nombreux esclaves (*lovahena*). Ceux-ci, avec la population entière, étaient aussi chargés de la mise en culture et de l'entretien des rizières royales.

"...Et son peuple se chargeait de l'ensemencement et du labour ainsi que du piétinage. Tout le travail ne prenait pas plus d'une demi-journée. Ses centaines de serviteurs, appelés *lavahena*, recevaient chaque jour du riz blanc et tous les trois jours, il leur faisait tuer un bœuf..."<sup>1</sup>.

Le souverain aimait aussi de détendre avec son peuple. Il avait même à son service un orchestre. Il aime assister aux luttes de taureaux.

"... Son peuple le portait sur chaque colline et la promenade se terminait par l'abattage d'un bœuf et par un joyeux repas. Ses fils aimaient aussi la lutte des taureaux (*tolon'omby*). Il possédait de nombreux bœufs vigoureux qu'il dressait et qu'il était difficile d'approcher...".

Nous voyons donc que malgré sa fonction de "chef suprême" le souverain participait à la vie quotidienne de son peuple. Il avait tout mis en œuvre pour promouvoir le progrès social. Cet élan, malheureusement, le brisa le 12 septembre 1892. Ce jour-là, il tomba sur le champ de bataille en voulant sauver ses sujets de la région du Mahanoro qui étaient attaqués par les razzieurs *sakalava* et *bara*<sup>2</sup>. La dépouille royale (*hasahiranana*, litt. "l'embarras") fut ramenée dans la capitale. Le pays tout entier entra alors en deuil : on arrêta toutes les activités, on évita tout bruit, tout le monde se rasa la tête en signe de deuil.

Pendant quatre mois, le cadavre royal fut veillé et conservé dans le palais. Il fut soumis à des traitements spéciaux de séchage pour en extraire les saines qui devaient se transformer en serpent sacré *fanany*<sup>3</sup>. Durant toute cette période, les gens se régalaient de viande et buvaient beaucoup d'alcool (*toaka*). Les obsèques royales eurent seulement lieu le samedi 28 janvier 1893 à Faliarivo.

1 - Le texte intégral de la tradition, dont ce passage est extrait, se trouve dans les "Chroniques du Manandriana", p. 257.

2 - Pour plus de détails sur les circonstances de sa mort, voir "Chroniques du Manandriana".

3 - Les différentes phases des funérailles royales dans les royaumes betsileo ont été décrites en détails dans l'ouvrage du Père Dubois (1938 : 698-719) et dans celui de Rainihifina (1959 : 182-190).

Ramonjamanana avait plusieurs épouses. De sa première femme Ratsiarovana, il engendra cinq filles et un fils :

- Ratsiarendrika
- Ravelonasaoro
- Rampisa
- Raby
- Kalataiva (morte jeune)
- Raharo Radaniela

En 1927, pour perpétuer le souvenir de son père, Radaniela éleva une pierre dressée munie de cornes de fer (*vatolahy mitandro-by*), sur le lieu de sa mort.

Cette brève esquisse de l'histoire du Manandriana nous a montré l'importance et l'apport déterminant des traditions orales dans l'élaboration de cette histoire. Nous n'avons fait que tracer un canevas, une ébauche qu'il serait maintenant utile et urgent de développer. Pour ce faire, nous pensons qu'il faut entreprendre des fouilles archéologiques, ou à défaut, une étude minutieuse des sites fortifiés et des vestiges au sol, intensifier la collecte des traditions orales, non seulement à l'intérieur de l'ancien territoire du Manandriana mais surtout à l'extérieur, dans les pays voisins, notamment la région d'Ambositra, le Vakinankaratra, la région d'Ambohimahasoa et la région de Midongy.

## **RESUME**

Bon nombre de chercheurs se sont penchés sur l'étude de l'histoire des Betsileo et chaque fois celle-ci révèle de nouvelles informations. Dans cette contribution, l'auteur montre et analyse une facette de l'histoire de la Manandriana, un des anciens royaumes betsileo. L'analyse des traditions orales et des généralogies royales sert de base à cette étude. Le deuxième volet de cette contribution retrace aussi l'origine et l'importance des *Hova* dans la constitution de la société betsileo.

## **ABSTRACT**

Several scolars have studied the history of the Betsileo and found new information from their data each time. In this paper, the author shows and analyzes the history of the Manandriana, one of the four ancient Betsileo "kingdoms". The studies of the oral traditions and the royal genealogy are the basis of the investigation. The second part of this paper explains the origin and the importance of the *Hova* in the Betsileo society.

## **FAMINTINANA**

Efa maro tokoa ny mpikaroka nandalina ny tantaran'ny Betsileo, ary mihamazava hatrany izany isaky ny misy fikarohana vita. Amin'ity fandalinana ity dia ny tantaran'i Manandriana, izay iray tamin'ireo fanjakana nisy tany Betsileo fahiny, no foto-dresaka. Ny lovantsofina sy ny tetiaran'ireo mpanjaka fahiny no nentin'ny mpanoratra niaingana mba ahalalana bebe kokoa ny amin'izany tantara izany. Ny fizarana manaraka kosa dia nentiny namariparitra indrindra ny momba ny fiavian'ny atao hoe Hova sy ny andraikiny teo amin'ny fiaraha-monina tany Manandriana fahiny.

## LE SITE FORTIFIE DE VOHITSAVEOTSA DANS LE VOHIBATO (SUD-BETSILEO) : TRADITIONS ORALES, ARCHEOLOGIE ET HISTOIRE

Daniel RAHERISOANJA TO  
Institut de Civilisations  
Université d'Antananarivo

L'étude qui va suivre fait partie d'un travail de recherche plus vaste portant sur l'ensemble de la région du Betsileo, dans l'extrême sud des Hautes-Terres<sup>1</sup>.

L'article présenté ici ne se rapporte qu'à l'étude d'un site fortifié, celui de Vohitsaveotsa, qui est considéré comme un des plus importants sites d'habitat de la région de Vohibato (Mahaditra), située à une trentaine de kilomètres au Sud de Fianarantsoa (Cf. Fig. I). Aussi, l'étude de sa structure, de son organisation et des problèmes se rapportant à ses relations avec le reste du pays, permettra de voir le mode de vie des habitants et de mieux connaître l'histoire locale, en particulier celle se rapportant à la période d'implantation des premiers hommes dans le pays.

### I - LES TECHNIQUES DE LA RECHERCHE

#### 1.1- OBSERVATION DIRECTE

L'absence de documents écrits se rapportant à l'étude des sites betsileo, en particulier ceux se trouvant dans la région située au Sud de Fianarantsoa (Kus et Raharijaona, 1986) et l'insuffisance des informations obtenues à partir de l'examen des photos aériennes, nous ont conduit à effectuer une descente sur le terrain afin de prendre contact avec la société étudiée.

Dès le début, nous avons pris nos dispositions afin d'avoir la possibilité de demeurer aussi longtemps que possible dans la région, élément primordial éliminant la hâte des trop courts séjours. La première étape de l'entreprise consiste à une prise de contact avec un certain nombre de villages se trouvant à proximité du site étudié : Tsahoia, Marolanja, Ambalamahasoa, Ikelisoa, Ambalamantenjana. Tous ces villages sont situés sur le versant ouest de la hauteur où est construit le site de Vohitsaveotsa.

---

1 - Contribution à l'histoire des Hautes-Terres : l'Arindrano, des origines au début du XIXème siècle, ouvrage en cours de préparation.

Cette première prise de contact fut suivie de l'identification des informateurs, hommes et femmes, composés tout d'abord de gens nouvellement implantés dans la région, auxquels s'ajoutent d'autres personnes s'intéressant à l'histoire de la région, entre autres les *ray aman-dreny* (les anciens), les *mpikabary* (les orateurs)<sup>1</sup> et les *zana-drazana* (littéralement, "les fils des ancêtres"), c'est-à-dire les descendants des anciens occupants du site. Concernant cette dernière catégorie d'informateurs, l'accent a été particulièrement mis sur l'intérêt pour eux-mêmes d'apprendre leur propre histoire et de connaître les origines de leurs ancêtres.

A ces premières investigations, il faut associer l'étude de l'environnement. Au cours de ce travail, nous avons essayé d'être attentif "aux choses", c'est-à-dire aux objets anciens, nouveaux ou importés, trouvés sur le terrain. Ces "objets-témoins", qu'ils soient un *vatolahy* (une pierre levée), un *vakim-bilanitany* (des tessons de poterie) ou un mobilier ancien, nous ont servi de points de départ pour nos enquêtes. La valeur de ces documents matériels tient au fait qu'ils gardent la marque, dans leur forme générale ou par quelque détail, d'étapes antérieures de l'histoire du site ou de la vie de ses habitants (Raherisoanjato, 1986).

Mais la recherche ne peut pas s'arrêter là. Au-delà même du fait que les enquêtes orales nous ont permis d'étendre nos connaissances sur ce que les hommes savent sur l'histoire de leur région, nous avons collaboré avec d'autres personnes dont les ancêtres ont eu des rapports avec les fondateurs du site ou leurs descendants : c'est le cas des *olo mpanampy*, (les dépendants), qui ont vécu à l'intérieur du site et qui ont été témoins de divers aspects de la vie du village.

## 1.2- LA CHRONOLOGIE DE L'ENQUETE ; LES MOYENS UTILISES

N'étant pas tenu, comme nous l'avons précisé, par des problèmes de durée du séjour sur le terrain, cette enquête a été menée, d'une part en fonction du calendrier de travail des habitants qui sont essentiellement des riziculteurs, et d'autre part, de l'observation du plus simple au plus complexe, c'est-à-dire du plus facilement observable (description du site et de ses annexes) au plus délicat à appréhender (la vie à l'intérieur du site, les rapports entre la vie des habitants et celle des populations se trouvant au dehors).

---

1 - Célèbres pour leur talent oratoire et leur grande capacité de mémorisation, les *Mpikabary* sont connus des hommes qui se sont intéressés à l'histoire de leur pays par curiosité intellectuelle, et qui ont recueilli autour d'eux des traditions orales de toutes sortes et de toutes provenances. Cf., "Les documents d'histoire autres que les "Tantara" dans le Betsileo". Communication présentée au Colloque International d'Histoire malgache de Fianarantsoa, 1-6 Avril 1985, *Omalysy Anio*, 23-24, UER d'Histoire, EESL, Université d'Antananarivo, 1986, pp. 117-132.

L'enquête a commencé en Juillet 1980, c'est-à-dire durant la saison sèche, et jusqu'au mois de Septembre, période qui suit celle du travail intensif. C'est donc le moment libre qui est réservé aux visites et à l'organisation des cérémonies rituelles (*lagnonana*), le plus souvent accompagnées de rites d'évocation des ancêtres (*saotsa*) et de sacrifices de zébus (*vono aomby*). Cette période est d'autant plus appréciée que le grenier est bien plein et qu'on est assuré de tenir jusqu'à la prochaine moisson.

Par ailleurs, nous avons pris soin de respecter les rythmes de vie des villageois, de façon à rendre moins pesante notre présence. Le plus souvent, nous nous sommes associés à toutes les occupations des habitants : exemple, à la préparation de diverses festivités à l'intérieur ou à l'extérieur des maisons, et même sur les lieux où doivent se dérouler les cérémonies rituelles.

Après trois semaines de séjour, notre présence est devenue quasiment normale, rendant moins contraignante les relations enquêteur/enquêté.

Les interviews, lorsqu'elles sont organisées, ont été souvent recueillies au moyen d'un magnétophone. L'emploi de cet instrument est des plus profitables car il peut libérer l'enquêteur du souci immédiat de mémorisation et lui laisser ainsi l'esprit plus libre pour suivre ou relancer le dialogue (Bouvier, 1980).

Au cours de ces interviews, l'expérience nous a appris que l'entretien idéal devrait comporter quatre étapes :

1- un entretien "dynamique" où le chercheur, après avoir introduit un thème (l'origine du fondateur du site ou les rapports entre le site étudié et les villages voisins), laisse l'interlocuteur parler librement. L'intervention se limite ici à quelques signes d'encouragement ;

2- un entretien "guidé" de façon à clarifier certains points ou à approfondir certains passages de la question étudiée ;

3- une mise en discussion des déclarations de l'interlocuteur, de manière à l'amener à donner son point de vue s'il ne l'a pas fait de lui-même au cours de deux étapes précédentes ;

4- fixer sur un dessin (levés topographiques), ou sur des films (photos ou diapositives), recopier le contenu d'un cahier de biographie de famille, et recueillir quelques indices révélateurs trouvés sur place : tessons de poterie, fragments de verre ou de métal, échantillons d'ossements d'animaux, etc.

## II - DESCRIPTION DU SITE

### 2.1- SA STRUCTURE

D'une manière générale, l'étude des sites fortifiés betsileo nous montre que, dans leur construction, interviennent trois impératifs humains :

a.- un facteur de recherche de la sécurité, qui projette l'habitat sur les hauteurs, non loin des zones de culture ;

b.- un facteur politico-religieux dans lequel intervient la présence d'un souverain disposant d'un groupe d'alliés aux multiples fonctions ;

c.- un facteur lié à l'alimentation, comportant la recherche des points d'eau (sources ou résurgences).

Quant à la forme de l'habitat, il existe des sites de type circulaire, décrivant un cercle plus ou moins parfait, tel est le cas des sites de Vohitrafeno et de Tsimaitohasoa (Raherisoanjato, 1984) et d'autres de type ovale, pouvant atteindre de grandes dimensions.

Le site de Vohitsaveotsa relève de cette dernière catégorie. Comme pour bon nombre de sites betsileo, le nom du site est un mot évocateur qui est lié soit à l'histoire de sa fondation, soit aux éléments se rapportant à son cadre physique. En effet, Vohitsaveotsa vient du mot *veotsa*, une espèce d'arbustes qui couvraient autrefois le lieu d'implantation du site et dont les feuilles effilées étaient connues pour leurs propriétés antitussives. Aussi Vohitsaveotsa désigne-t-il "la montagne des *veotsa*", qui furent des espèces végétales ayant servi à la pharmacopée traditionnelle.

Partis à sept heures du matin du village de Tsihoaia, nous avons effectué la visite du site sous la conduite de Rainimanala-Rakajy (68 ans), et Rajaona (67 ans), en compagnie de Rainitsizafy Samuel (65 ans), président du Fokontany de Vohitsaveotsa. Compte tenu de l'éloignement du lieu (7 à 8 kilomètres) et de l'état du chemin, le voyage a duré plus de cinq heures de marche à pied.

A notre arrivée, notre attention fut frappée par une série de trois fossés parallèles ceinturant le site, qui s'organisent autour de sa forme ovale et dont le plus grand diamètre mesure 200 à 300 mètres environ.

Dans les parties nord et sud-ouest, les fossés sont recoupés perpendiculairement par deux accès en chemin creux qui constituent sans doute les seules entrées du site (*lozoka*). La profondeur des fossés est uniformément comprise

entre 4 et 5 mètres, avec une largeur constante de 3 mètres environ, tandis que les talus sont renforcés au niveau des entrées par de grands blocs de pierres sèches<sup>1</sup>.

L'étendue des fossés à bœufs (500 à 600 m<sup>2</sup> de superficie chacun), leur nombre (deux) et celui des silos à riz (sept), permettent d'attribuer une certaine richesse aux habitants du village. Aucun ouvrage funéraire ne se trouve à l'intérieur. Par contre, une pierre levée de 60 cm de hauteur, qui servait de *tafotona*<sup>2</sup> se situe au centre et sur une plate-forme carrée, tandis que le sous-sol révèle sur plusieurs endroits une quantité non négligeable de tessons de poterie aux décors frustes, ocrés et graphités.

## 2.2- L'ORGANISATION SPATIALE DU SITE

A la différence des sites d'habitat se trouvant dans les zones basses où les villages se déplaçaient autrefois avec les troupeaux, et nécessitant toujours la présence de bons pâturages destinés au bétail, les sites fortifiés des hauteurs sont caractérisés par trois éléments importants, conduisant à la stabilité de l'habitat :

a.- les grandes fortifications construites sur plusieurs<sup>3</sup> rangées et creusées profondément dans le sol et tout autour du site ;

b.- le nombre des parcs à bœufs construits à l'intérieur du site, représentant chacun les lignages ou *foko*<sup>3</sup> qui ont décidé de cohabiter dans le même village ;

c.- l'existence d'un *tafotona* planté sur une plateforme aménagée au centre du site (*kianja*), constituant ainsi l'unique place publique du village.

Dans le cas de Vohitsaveotsa, les deux fosses à bœufs construites à l'intérieur du site appartenaient aux deux groupes qui y habitaient autrefois : les *Tranovondro* et les *Samboroa*. En outre, l'étude du sol révèle que les maisons ont été groupées autour des parcs à bœufs qui constituaient à l'époque les biens les plus importants et qui nécessitaient une bonne protection.

---

1 - Cf Fig. I : Croquis montrant le plan du site de Vohitsaveotsa.

2 - Le *tafotona* est une sorte de pierre levée (*vatolahy*) que l'on érigait dans les "temps anciens" sur le lieu d'implantation du village. Ce monument appartient à la famille ou au groupe qui a fondé le village et qui sert par la suite de lieu de culte commun aux habitants. Cf. "Traces matérielles de l'histoire précoloniale en pays betsileo (Madagascar)", *Sources orales de l'Histoire de l'Afrique*, Paris, CNRS, 1989, pp. 39-46.

3 - Le *foko* constitue, dans le Betsileo, l'organisation sociale traditionnelle de base, à laquelle se reconnaissent tous les individus issus du même ancêtre. Cf. *Traditions villageoises et histoire : étude de trois exemples de ce type de documents sur l'histoire du Sud Betsileo*", *Omaly sy Anio*, 16, 1982, UER d'Histoire, EESL, Université d'Antananarivo, pp. 141-158.

En parcourant les fortifications, nous avons relevé sept *hirika* ou "portes de secours" aménagées entre les entrées principales, qui sont plus petites et difficilement repérables.

### 2.3- LE CHOIX DE SON EMPLACEMENT

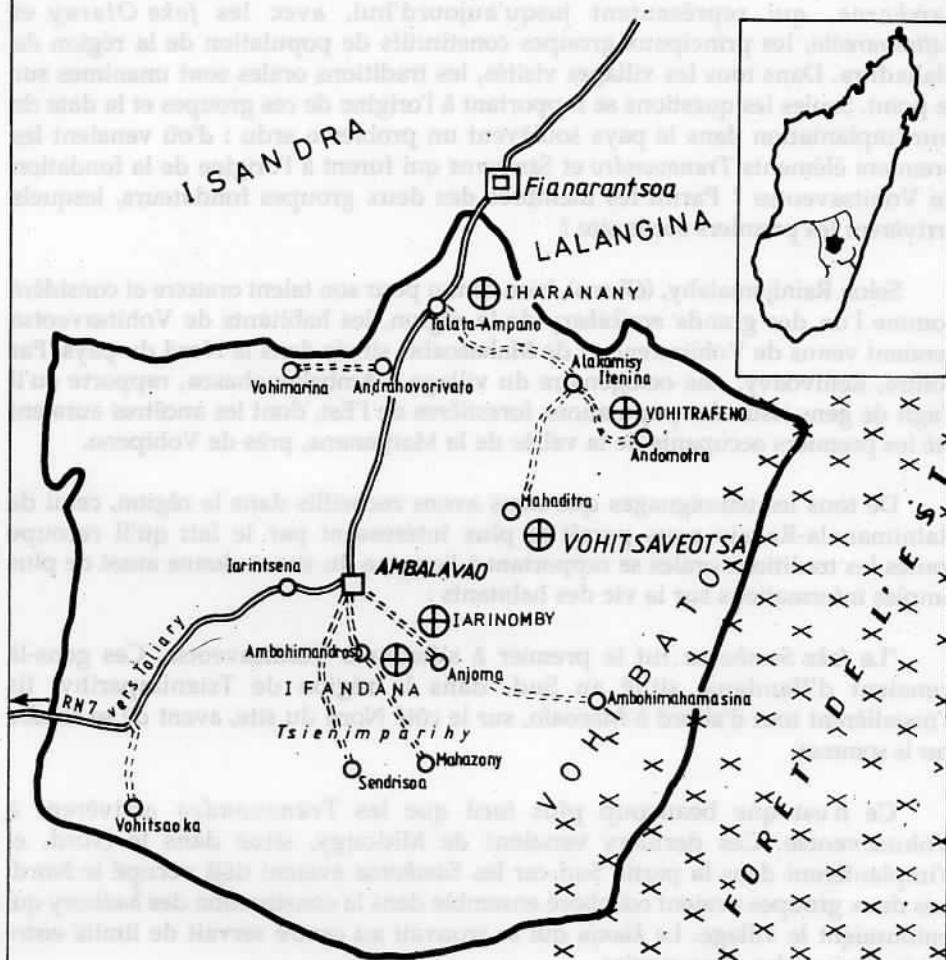
Outre son emplacement sur une hauteur difficilement accessible et la grande étendue de la partie sommitale, offrant ainsi un meilleur endroit pour une implantation humaine, le site de Vohitsaveotsa doit aussi sa création aux conditions économiques immenses de la plaine de Mahaditra qui s'étend à l'Ouest du village.

Disposant autrefois d'abondantes réserves d'approvisionnement (poissons, gibiers d'origine aquatique), la plaine de Mahaditra qui est traversée dans le sens nord/sud par une rivière portant le même nom, constitue aujourd'hui encore une des zones les plus fertiles et les plus productrices de riz de la région dans Vohibato.

La toponymie, elle aussi, a retenu l'aspect ancien et l'intérêt économique de la plaine ainsi qu'en témoignent les deux noms retenus pour désigner la plaine actuelle : Ankeniheny (litt. le marais) et Amparihimenatrondro (le lac aux poissons rouges).

A l'heure actuelle, la plaine est entièrement aménagée en rizières que cultivent les habitants des villages de Tsihoaia, Marolanja, Ambalamahasoa, Ikelisoa, Ambalamenanjana, et dont la plupart relèvent directement des anciens occupants du site de Vohitsaveotsa. En cas de calamités naturelles (inondations, grêle ou sécheresse) qui affectent parfois la riziculture et l'élevage, les habitants organisent un *saotsa* sur le sommet du site afin d'évoquer les ancêtres pour leur demander protection et une meilleure production de riz (Raherisoanjato, 1985).

## CARTE DE LOCALISATION

Légende

- |  |  |
|--|--|
| <span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">■</span> Chef lieu de Faritanay                     | <span style="border: 1px solid black; border-radius: 50%; padding: 2px;">○</span> Sites archéologiques |
| <span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">□</span> Chef lieu de Fivondronana                  | <span style="border: 1px solid black; border-radius: 50%; padding: 2px;">—</span> Route bitumée        |
| <span style="border: 1px solid black; border-radius: 50%; padding: 2px;">○</span> Chef lieu de Firaisana | <span style="border: 1px dashed black; border-radius: 50%; padding: 2px;">—</span> Route secondaire    |

Echelle



Fig. 1 kms

### III - LA VIE A L'INTERIEUR DU SITE

#### 3.1- LES RECITS D'ORIGINE

Selon les informations recueillies sur place, l'ancien village de Vohitsaveotsa a été construit par deux groupes de population qui sont venus à des périodes différentes. Il s'agit de deux groupes bien distincts, les *Tranovondro* et les *Samboroa*, qui représentent jusqu'aujourd'hui, avec les *foko Otaray* et *Zafindraraoto*, les principaux groupes constitutifs de population de la région de Mahaditra. Dans tous les villages visités, les traditions orales sont unanimes sur ce point. Seules les questions se rapportant à l'origine de ces groupes et la date de leur implantation dans le pays soulèvent un problème ardu : d'où venaient les premiers éléments *Tranovondro* et *Samboroa* qui furent à l'origine de la fondation de Vohitsaveotse ? Parmi les membres des deux groupes fondateurs, lesquels arrivèrent les premiers sur le site ?

Selon Rainijomalahy, (67 ans), bien connu pour son talent oratoire et considéré comme l'un des grands *mpikabary* de la région, les habitants de Vohitsaveotsa seraient venus de Vohitrafeno et de Mahasoabe, situés dans le Nord du pays. Par contre, Renivoavy, une octogénaire du village d'Ambalamahasoa, rapporte qu'il s'agit de gens issus des populations forestières de l'Est, dont les ancêtres auraient été les premiers occupants de la vallée de la Matitanana, près de Vohipeno.

De tous les témoignages que nous avons recueillis dans la région, celui de Rainimanala-Rakajy nous paraît le plus intéressant par le fait qu'il recoupe toutes les traditions orales se rapportant à l'origine du site et donne aussi de plus amples informations sur la vie des habitants :

"Le *foko Samboroa* fut le premier à s'établir à Vohitsaveotsa. Ces gens-là venaient d'Ifandana, situé au Sud, dans la région de Tsienimparihy. Ils s'installèrent tout d'abord à Maroafy, sur le côté Nord du site, avant de se rendre sur le sommet.

Ce n'est que beaucoup plus tard que les *Tranovondro* arrivèrent à Vohitsaveotse. Ces derniers venaient de Midongy, situé dans le Nord, et s'implantèrent dans la partie Sud car les *Samboroa* avaient déjà occupé le Nord. Les deux groupes avaient collaboré ensemble dans la construction des *hadivory* qui entouraient le village. Le *kianja* qui se trouvait au centre servait de limite entre les territoires des deux parties.

C'est au *kianja* que les gens se réunissaient pour parler des travaux du village et faire des sacrifices. C'est aussi au *kianja* qu'on se réunissait pour élire le *hova* qui devait conduire les hommes à la guerre, tandis que les *ray aman-dreny* (les anciens) décidaient des affaires intéressant la vie de la population.

Les deux *foko* avaient chacun leur *valanaomby* (parc à bœufs). Chaque groupe assurait chaque soir la garde de l'entrée qui se trouvait du côté de son quartier : les *Tranovondro* avaient la charge d'assurer la garde de l'entrée Sud, tandis que les *Samboroa* s'occupaient de celle du Nord. Les deux groupes fournissaient, en cas de danger, les *lehilahy mahery*, (le groupe des hommes valides) qui devaient assurer la protection du village. L'union et l'entraide constituaient les deux éléments fondamentaux sur lesquels reposait la vie des habitants du village".

(Traduction libre du récit de Rainimanala-Rakajy)<sup>1</sup>

Ce récit qui a été fait à plusieurs reprises par le narrateur et sans variante notable<sup>2</sup>, nous fournit des éléments importants sur le mode de vie des habitants et l'organisation socio-politique de l'époque.

Du point de vue de l'organisation spatiale, les villages fortifiés des hauteurs se distinguent nettement des anciens villages qui se trouvaient précédemment dans les zones basses. Trois éléments importants caractérisent le premier type de sites d'habitat :

1- les fortifications construites autour du village et composées de deux ou trois rangées de fossés creusés profondément dans le sol ;

2- les quartiers d'habitation réservés à chaque *foko*, et possédant chacun son entrée et son parc à bœufs ;

3- le *kianja* servant de place publique unique pour le village, et situé au centre.

En ce qui concerne l'entrée dans le village, il faut relever un point fort intéressant que notre informateur n'a pas signalé, mais qui était mentionné dans l'ouvrage du pasteur Rainihifina portant sur les "Fomba betsileo" : il s'agit de l'existence de *hirika* ou issues de secours aménagées à travers les fortifications (Rainihifina 1975, p. 9).

### 3.2- UNE COMMUNAUTE D'INTERETS DANS LE VILLAGE

A la lecture du texte oral fourni par Rainimanala-Rakajy, le village apparaît comme une communauté d'intérêts à caractère économique, religieux et social.

---

1 - Cf. Annexe : Texte du récit en malgache, tel que nous l'avons recueilli de la bouche du narrateur.

2- Au cours de nos discussions, Rainimanala-Rakajy n'a cessé de rappeler l'histoire de Vohitsaveotsa, sans qu'il y ait de changement dans ses déclarations.

Malgré la présence de deux *foko* différents (les *Tranovondro* et les *Samboroa*), tout semble indiquer qu'une logique de solidarité rassemble la communauté villageoise. Le parage du bétail à l'intérieur de l'habitat, la garde des entrées sous la responsabilité de chaque *foko*, la réglementation des travaux agricoles effectués en dehors de l'habitat, tout cela nous montre que l'entraide était à l'époque au cœur de la vie à Vohitsaveotse.

A la communauté d'intérêts économiques s'ajoute une communauté d'intérêts religieux qui s'organisent au *kianja*, notamment auprès du *tafotona*. Ce dernier servait à l'époque de support matériel pour le culte des ancêtres, qui était organisé communément par les deux *foko*.

Mais le *kianja* servait aussi de lieu de réjouissance à l'occasion de grandes cérémonies rituelles. Enfin, en cas de décès, les corps étaient portés au *kianja* pour un dernier hommage avant de procéder à l'enterrement dans des tombeaux situés en dehors de l'habitat.

### 3.3- LE HOVA, UN PERSONNAGE ELU

Bon nombre d'auteurs betsileo (Ranaivozanany, 1963 ; Rahovalahy Albert, 1968 ; Ratongavao, 1970) ont déjà abordé le problème des *hova*, sans qu'ils arrivent à donner des éclaircissements sur ce point. Le pasteur Rainihifina n'a pas manqué lui aussi de soulever la question. Il a même insisté sur le mode d'élection de ce personnage, mais il a passé sous silence l'origine de cette institution ; il ne parle que du cas des *hova* régnants ou *hova mandrefy* qui sont en exercice dans les royaumes déjà existants (Rainihifina, 1975).

Le récit de Rainimanala-Rakajy nous fournit de nouveaux éléments se rapportant à cette question et confirme les informations que nous venons de recueillir au cours de nos dernières enquêtes. A l'issue de ces nouvelles investigations, nous avons remarquer que le *hova* était à l'origine un personnage élu à la tête d'une communauté villageoise. Il était choisi en fonction de son courage, de sa force et de son habilité. L'exemple de Vohitsaveotse nous montre que ce sont les *foko Tranovondro* et *Samboroa* eux-mêmes qui ont élu leur *hova* parmi les membres de leurs groupes. Mais le *hova* appelé aussi *havalahy* (il s'agit ici par extension de sa force physique) était révocable à cause de son caractère électif ; de ce fait, les habitants du village pouvaient le remplacer s'il n'était pas à la hauteur de sa tâche.

Le *hova* était donc un personnage nouveau qui jouissait d'une certaine autorité et dont la fonction était d'assurer la défense des intérêts de la communauté. C'était l'homme qui veillait au contrôle des gardes dans les entrées du village et qui assurait le bon entretien des fortifications. C'était aussi celui qui organisait la défense du village en cas d'attaque de groupes ennemis. En revanche les *ray amandreny* ou les anciens, en tant que représentants des ancêtres, avaient toujours gardé leur autorité sur tout l'ensemble de la communauté villageoise.

A l'intérieur du village, tous les problèmes étaient portés au *kianja*, devant le conseil des anciens, qui constituait à l'époque l'instance suprême de l'organisation. Mais à l'extérieur, les rapports se présentaient différemment devant l'état d'insécurité qui régnait sur tout le pays et qui menaçait la vie des populations.

Pour avoir beaucoup plus de précisions sur ce point, laissons la parole au vieux Rainikalady-Raboba (74 ans) d'Ambalafabato :

"En ce temps-là, l'état d'insécurité qui régnait dans le pays avait pour cause la recherche de meilleures terres pour faire vivre son groupe. Cet état de chose avait poussé les gens à se rassembler, à se grouper autour de quelqu'un de plus fort, qui était connu pour son courage et qui disposait de nombreux alliés.

Les guerres avaient conduit les premiers habitants de la région à s'associer avec d'autres groupes de population venus plus tard par vagues successives, entre autres des groupes en provenance du Nord et considérés comme d'origine royale.

Mais les attaques se poursuivaient sans cesse. Il y avait des blessés et des morts. Il y avait aussi des vaincus qui s'enfuyaient, ou qui étaient capturés et ramenés au village pour devenir des *andovo* ou esclaves".

Ce second récit, qui concorde avec un lot important de traditions orales recueillies dans la région, témoigne d'une part, des causes des premiers affrontements opposant les différents groupes de population sitôt implantés dans le pays et d'autre part, l'origine des *hova* de Vohibato, dont la provenance serait le Manandriana dans le Nord Betsileo. Il s'agit, semble-t-il, du groupe des *Zanakantara*, qui seraient installés dans la région d'Ambositra vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui auraient comme ancêtres des familles affiliées au groupe antemoro de la région du Sud-Est de Madagascar. (Rainihifina, 1975 ; Raherisoanjato, 1986).

## CONCLUSION

Au terme de cette étude, trois remarques générales s'imposent :

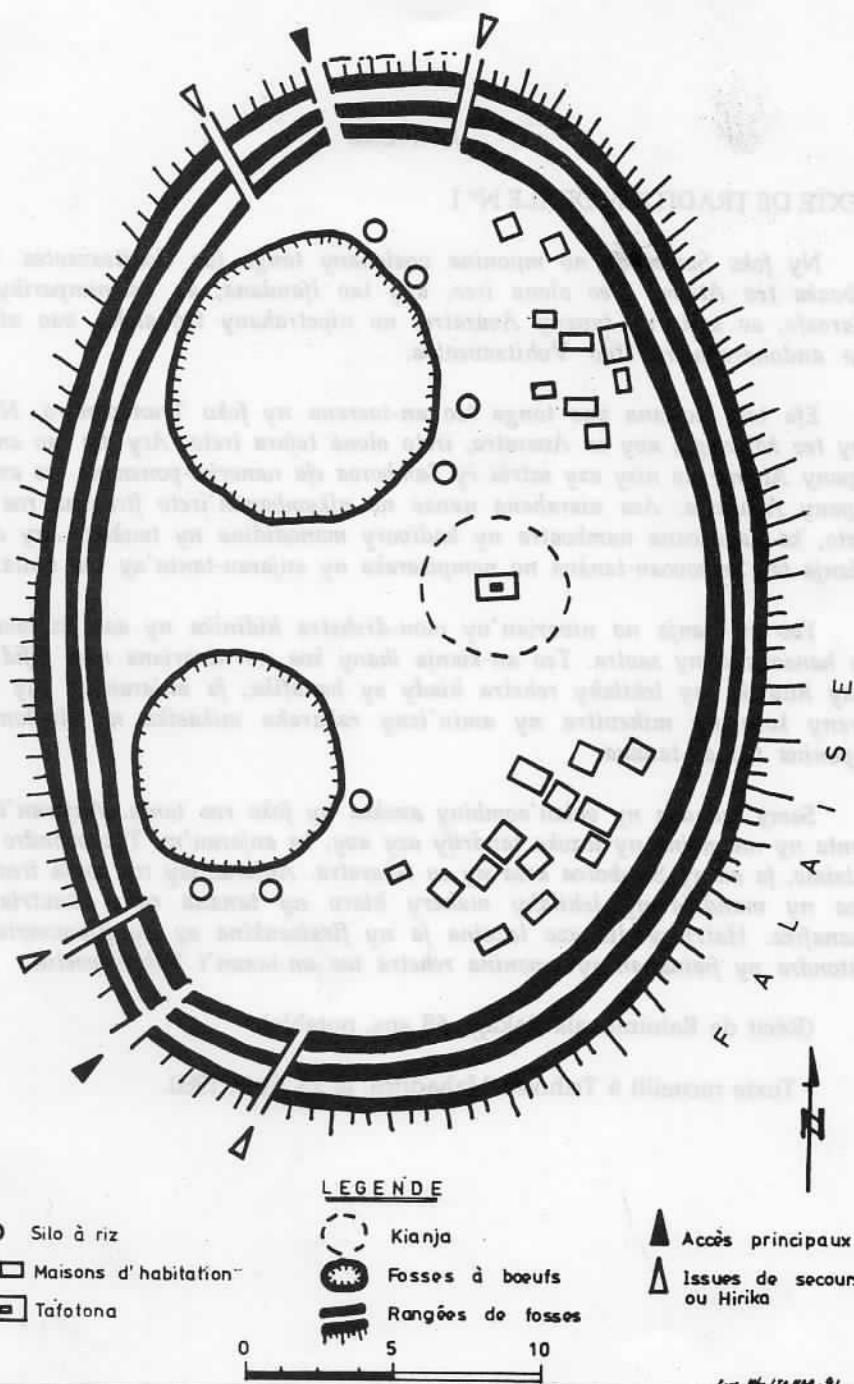
1- Du point de vue méthodologique, il apparaît que ce n'est pas par la seule relation orale que les hommes s'en remettent pour conserver et transmettre l'histoire. Le recours à d'autres voies permet de recueillir une source pertinente de matériaux pour la reconstruction du passé. Dans le domaine de l'archéologie, une recherche plus approfondie à l'occasion d'une fouille fine et méthodique conduira à la construction d'une chronologie. Vansina, qui est connu pour ses travaux sur "les Traditions Orales", n'a-t-il pas dit lui-même : "une histoire sans chronologie cesse d'être une histoire".

2- Concernant l'histoire du peuplement de Vohitsaveotsa, la formation n'est pas due à une immigration brutale ou même étalée de gens issus d'un seul groupe ou venus d'un même point. Elle s'est effectuée à des périodes différentes, résultant de l'union de deux groupes bien distincts, les *Samboroa* et les *Tranovondro*, venus respectivement du Sud et du Nord.

3- Au cours de la période correspondant à la construction des villages fortifiés des hauteurs (XVII<sup>e</sup>-début XVIII<sup>e</sup> siècle), le devant de la scène était occupé par l'apparition du *hova*, qui était élu parmi les membres de la communauté villageoise et qui était chargé de la défense des intérêts de la communauté.

Mais ce début de réforme sera bientôt renforcé dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle devant l'arrivée d'un nouveau personnage, le *hovabe*, qui est d'origine royale et dont le pouvoir aux dimensions multiples (politique, religieuse et économique) va s'étendre sur l'ensemble de la région de Vohibato. C'est ainsi que cette région constituera une unité territoriale indépendante avant les tentatives d'unification du Betsileo menées par les rois Andriamanalina d'Isandra et Raindratsara du Lalangina précédant l'occupation merina au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

LE SITE DE VOHITSAVEOTSA DANS LE VOHIBATO



## ANNEXE

### TEXTE DE TRADITION ORALE N° 1

*Ny foko Samboroa no mponina voalohany tonga tao Vohitsaveotsa. Olona niboaka teo Atsimo ireo olona ireo, avy tao Ifandana, ao Tsienimparihy. Tao Maroafy, ao amin'ny tapany Avaratra, no nipetrahany teo aloha, vao niakatra tao andoha-vohitra, tao Vohitsaveotsa.*

*Efa taty aoriana vao tonga teo an-toerana ny foko Tranovondro. Niboaka avy teo Midongy, avy eo Avaratra, ireto olona tafara ireto. Ary dia tao amin'ny tapany Atsimo no nisy azy satria ry Samboroa efa nanorim-ponenana tao amin'ny tapany Avaratra. Asa niarahana nanao no nikambanan'ireto firenena roa tonta ireto, ka nahazoana namboatra ny hadivory manodidina ny tanana. Ary dia ny Kianja tao ampovoan-tanana no nampisaraka ny anjaran-tanin'ny roa tonta.*

*Tao an-kianja no nivoran'ny olon-drehetra hidinika ny asa fivelomam-po sy hanaovana ny saotra. Teo an-kianja ihany koa no nivoriana mba hifidianana izay hitarika ny lehilahy rehetra hiady sy hanafika, fa anjaran'ny ray amandreny kosa ny mihevitra ny amin'izay raharaha mikasika ny fiveloman'ny mponina tao an-tanana.*

*Samy manana ny valan'aombiny avokoa ny foko roa tonta. Anjaran'izy roa tonta ny miambina ny lozoka tandrify azy avy, ka anjaran'ny Tranovondro ny ao Atsimo, fa an'ny Samboroa kosa ny ao Avaratra. Anjaran'izy roa tonta ireo ihany koa ny mandefa ny lehilahy mahery hiaro ny tanana raha sanatria misy manafika. Hattrizay dia azo lazaina fa ny firaissankina sy ny fifanampiana no nitondra ny fiainan'an'ny mponina rehetra tao an-tan'an'i Vohitsavoetsa.*

(Récit de Rainimanala-Rakajy, 68 ans, notable).

- Texte recueilli à Tsihoaia-Mahaditra, le 23 Août 1980.

## TEXTE DE TRADITION ORALE N° 2

*Tagne tsy nandry loha tamin'izay fotoa izay, nohon'ny fitadiava tagne soa hambolea sy hiveloma. Ary dia izany toe-draharaha izany no nahatonga ny olo hifamory, hitambatsa ka hanatogna izay lehilahy hita fa mahery fo ary fantats'olo tamin'ny fahasahiany sy ny fananany olo be mpagnarak'azy.*

*Ny ady nifanaova ro nahatonga ny olo tompontany tany aloha hikamba tamin'ireo avy tafara, indrindra fa tamin'ireo olom-pirene niboaka tao Avaratsa izay voalaza fa taranaky ny mpanjaka.*

*Ary dia nitohy naharitsa hatrany ny ady nifanaova. Nisy ny mate ary nisy ny naratsa. Nisy koa ny resy ka nilefa. Ao koa ny azo babo, ka niferina tao antanà hatao andevo.*

(Récit de Rainikady-Raboba, 74 ans).

-Texte recueilli à Ambalafaibato - Mahaditra, le 14 Septembre 1980.

\* Nous conservons l'ancienne orthographe pour la *n* nasale vélaire ou palatalisée {gn}.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOUVIER, J. C., 1980- *Tradition orale et identité culturelle. Problèmes et méthodes*, Paris, Ed. CNRS.
- CRESSWELL R., 1975- *Eléments d'ethnologie*, Paris, Librairie A. Colin, Coll. U, Tome II.
- DUBOIS (Le Père), 1938- *Monographie des Betsileo*, Paris, Institut d'ethnologie (Musée de l'homme).
- HAMPATE BA, A., - La tradition vivante, *Histoire Générale de l'Afrique*, Tome I, pp. 191 - 230.
- KUS Susan, RAHARIJAONA Victor, 1985- *Mitongoa. Preliminary archaeological reconnaissance*, manuscrit, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo.
- RAHERISOANJATO Daniel, 1982- Traditions villageoises et Histoire : étude de trois exemples de ce type de documents sur l'histoire du Sud-Betsileo, *Omaly sy Anio*, 16, revue de l'UER d'Histoire, E.E.S. Lettres, Université d'Antananarivo, Juillet-Décembre 1982, pp. 141-158.
- RAHERISOANJATO Daniel, 1984- *Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'histoire régionale de Madagascar*, Travaux et Documents, 22, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, 334 p.
- RAHERISOANJATO Daniel, 1984- *Les "vala" dans le pays betsileo : organisation spatiale, fonction et problèmes*, Communication présentée au Séminaire organisé par l'UER d'Histoire, E.E.S. Lettres, Université d'Antananarivo, Ilafy - Antananarivo.
- RAHERISOANJATO Daniel, 1986- Les documents d'histoire autres que les "tantara" dans le Betsileo, Communicaton présentée au Colloque International d'Histoire malgache de Fianarantsoa, *Omaly sy Anio*, 23-24, UER d'Histoire E.E.S.L, Université d'Antananarivo, 1986, pp. 117-132.
- RAHERISOANJATO Daniel, 1985- *Les rites religieux dans le Betsileo : leurs supports matériels et leur contenu historique. L'exemple du "tafotona"*, Communication présentée au Séminaire de DEA organisé à l'UER d'Histoire, E.E.S. Lettres, Université d'Antananarivo.
- RAHERISOANJATO Daniel, 1986- Origines et évolution d'Ambositra d'après un recueil de notes manuscrites de 1895 : présentation et analyse critique du document, Communication présentée devant l'Académie Malgache, (séance

plénière), *Bulletin de l'Académie Malgache*, T. LXIV/1-2, 1986 (1987), pp. 115-122.

RAHERISOANJATO Daniel, 1989- Traces matérielles de l'histoire précoloniale en pays betsileo (Madagascar), *Sources orales de l'Histoire de l'Afrique*, Paris, CNRS, pp. 39-46.

RAHOVALAHY A., 1968- *Tantaran'ny betsileo*, Recueil de notes manuscrites, (Ambalavao) Fianarantsoa, 47 p.

RAINIHIFINA J., 1975- *Fomba betsileo*, Librairie catholique, Ambozontany-Fianarantsoa.

RAINIHIFINA J., 1975- *Tantara betsileo*, Librairie catholique, Ambozontany-Fianarantsoa.

RANAIVOZANANY Jh., 1963-  *(Boky I), Imprimerie Graphique Tananarivienne, Antananarivo.*

RATONGAVAO J. M., 1970- *Tantara nifotoran'ny Betsileo*, Birao Vako-drazana, (Antsororokavo) Fianarantsoa.

VANSINA J., 1961- *De la tradition orale. Essai de méthode historique*, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren (Belgique).

## **RESUME**

Le site de Vohitsaveotsa de Vohibato représente un exemple intéressant pour la connaissance des anciens sites fortifiés et de l'organisation sociale dans le Betsileo ancien. Bien qu'on n'ait pas de réponse satisfaisante sur le problème des origines du premier peuplement de la région, l'étude d'un tel site archéologique permet cependant d'orienter la recherche sur l'étude des anciennes sociétés betsileo avant l'avènement du royaume (entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles).

Cette étude est le fruit des recherches concernant les vestiges archéologiques et les sources orales. Elle apporte des informations sur les premiers habitants du Betsileo et particulièrement des Hovalahy qui protégeaient l'intérêt général de la population. Plus tard, d'autres Hova appelés des Hovabe vinrent du Sud-Est de l'île et s'installèrent dans le Betsileo. Ils sont à l'origine de la création des différents royaumes dans cette région avant l'arrivée et la domination merina (début du XIX<sup>e</sup> siècle).

## **ABSTRACT**

Endowed with a fully elaborated structure despite the broken, uneven character of its situation, the Vohitsaveotsa site (in Vohibato) is an interesting case among the fortified sites in the Betsileo region.

In addition to the questions related to the origins, the shaping and development of the settlement of the region, the study of this site leads to another research field which is the evolution of the Betsileo society prior to the kingdom period (XVI-XIXth centuries).

From the information gathered from the archaeological data and the oral traditions , the history of the first inhabitants of this site shows the appearance of the first *Betsileo-Hova*, the *Hovalahy*, who were at the beginning the chosen chiefs, in charge of the protection of the community interests. Much later, another category of *Hova*, the *Hovabe*, issued from the nobles of the South-Eastern regions emerged. They were the source of the different political developments in the country, prior to the Merina occupation (early XIXth century).

## **FAMINTINANA**

Ny tanàna haolon'i Vohitsaveotsa (any Vohibato) dia tena mahaliana tokoa ny mandinika azy noho izy tsara fiarovan-tena, noho ny fisian'ny fandaminam-ponenana tsara rindra tany Betsileo fahiny na dia tao aza ny faharatsian'ny toerana nanorenana azy. Ankoatra ny fanontaniana tsy mbola nahitam-baliny mahafa-po mikasika ny toerana niaviany sy fiandohan'ny mponina tany amin'ny faritra iny, dia tsapa fa ny fandinihana ny tanàna haolo toy itony no afaka hitarika antsika ho amin'ny lalam-pikarohana hafa koa, toy ny fahalalana ny tantara sy ny toetry ny fiaraha-monina nisy tany Betsileo, indrindra fa talohan'ny nitsanganan'ny fanjakan'Andriana teto amintsika (nandritra ny taonjato faha-16 ka hatramin'ny taonjato faha-19).

Marihina fa ny fanazavana voaray vokatry ny fandinihana ireo izay noraiketin'ny tantara tamin'ny zava-nisy fahiny ka mbola voatahiry sy hita maso ankehitriny ary ireo nambaran'ny lova-tsofina, dia nahafantarana kokoa ny toe-piainan'ny olona niorim-ponenana voalohany tany Betsileo. Toa izany ny fisian'ny Hova betsileo tany am-piandohana, ka natao hoe hovalahy, izay olom-boafidin'ny vahoaka nanankinan'ny mponina rehetra tao an-tanàna ny fiarovana ny tombotsoany manontolo. Taty aoriana kosa dia nisy ny andian-kova hafa izay lazaina hoe Hovabe ; taranak'Andriana avy tamin'ireo tany amin'ny faritra Atsimo-Atsinanan'ny Nosy izy ireo, ary fototra niandohan'ny fizaram-panjakana tany Betsileo, talohan'ny fotoana nanjakan'ny Merina tany (teo am-piandohan'ny taonjato faha-19).

## PREMIERE RECONNAISSANCE ARCHEOLOGIQUE DANS LE PAYS "TANALA" (IFANADIANA-RANOMAFANA)

Victor RAHARIJAONA  
et Solo RAKOTOVOLOLOLONA  
Institut de Civilisations  
Université d'Antananarivo

Les notes suivantes résultent d'une reconnaissance archéologique effectuée dans une partie du pays tanala située entre Ranomafana et Ifanadiana. Ce travail entre dans le cadre d'une recherche interdisciplinaire à l'initiative du Ministère de la Recherche Scientifique et Technologique pour le Développement.

Notre contribution n'a pas la prétention de présenter une étude exhaustive de sites. En effet, compte tenu de la durée de séjour relativement courte et d'autres problèmes d'ordre pratique, nous n'avons pu concentrer nos investigations qu'aux environs immédiats de ces deux localités.

Nous souhaitons cependant éveiller l'intérêt des scientifiques sur l'importance de la région dans le domaine de l'archéologie. Si ces quelques notes ne constituent qu'une ébauche de ce qu'on peut attendre de ce milieu tanala, nous sommes persuadés que plus tard, des études menées en profondeur apporteront de notables résultats sur le passé, l'histoire et la civilisation ancienne de cette zone forestière.

La zone archéologique qui sera étudiée a pu, de par son étendue et le secteur historique qu'elle occupe, porter divers noms. Mais dès le départ, ignorant les différents groupes qui se partagent cette aire géographique, nous l'avons dénommée "Pays Tanala". Une tradition recueillie auprès d'un *Ray aman-dreny* nous apprend que le secteur compris entre Vohiparara et Ranomafana était désigné par *Ambava-ala* (à l'entrée de la forêt). Toujours selon cet informateur, le cœur de la forêt se situe approximativement au niveau d'Ifanadiana. Toutefois, la population actuelle se dit Tanala et ce sera le terme que nous retiendrons.

Avant la reconnaissance sur le terrain, des recherches préliminaires en laboratoire ont été entreprises. Elles n'ont cependant pas apporté d'informations particulières.

Malgré le nombre assez important des références bibliographiques présentant des relations plus ou moins directes avec le milieu Tanala, les renseignements sur

la région d'Ifanadiana-Ranomafana restent peu fournis. Nous avons aussi utilisé une carte dressée par la F.T.M. (Foiben-Taosarintanin'i Madagasikara) et des photographies aériennes (Mission MAD-54/P-53 au 1/25 000). Concernant la carte, sa confrontation avec les informations fournies par la population révèle qu'elle comporte des lacunes et des erreurs sur les noms des villages actuels. Des sites archéologiques connus des gens n'y sont pas mentionnés ; de même les anciennes nécropoles. En outre, l'observation des photos aériennes n'a rien apporté : échelle trop petite, zone très boisée. Pour essayer d'en tirer profit, tous les indices qui semblent insolites ou semblent correspondre à des origines anthropiques ou à des aménagements humains ont été relevés et reportés sur la carte. La toponymie de la région, complétée par la carte topographique confirme souvent la présence des sites en position sommitale. Ainsi des toponymies comme Vohidrazana, Ambohimahatsinjo, Ambohimaneva présument l'existence des sites anciens. Certes, cette démarche ne constitue pas *a priori* une solution satisfaisante pour retrouver les sites archéologiques sous forêt et encore moins les anciens lieux d'habitat non situés sur les sommets.

Les recueils des traditions orales auprès des personnes âgées susceptibles de fournir de plus amples renseignements sur le passé des Tanala constituent des compléments indispensables à nos travaux.

La région a été prospectée pour retrouver les traces d'occupation ancienne, mais le facteur temps, trop court, n'a pas permis une investigation exhaustive. Outre les problèmes déjà cités et la coïncidence de notre séjour avec le passage d'un cyclone, la méfiance des gens a aussi réduit l'avancement de nos recherches.

Compte tenu du caractère sacré des tombeaux et de la méfiance de la population, comme il a été dit plus haut, aucun site sépulcral ne nous a été indiqué. De ce fait, les zones les plus densément prospectées restent celles des environs de Ranomafana et d'Ifanadiana (Fig. 1).

Les indications fournies par les paysans et les personnes âgées nous ont permis d'inventorier des sites archéologiques situés autour de ces deux localités. Par ses activités et sa connaissance de la forêt, la population de Ranomafana et d'Ifanadiana peut énumérer, localiser et décrire les anciens villages qui auraient été occupés par des ancêtres communs. Leurs indications ont permis l'inventaire et la localisation d'un certain nombre de sites dont les coordonnées sur la carte topographique sont les suivantes :

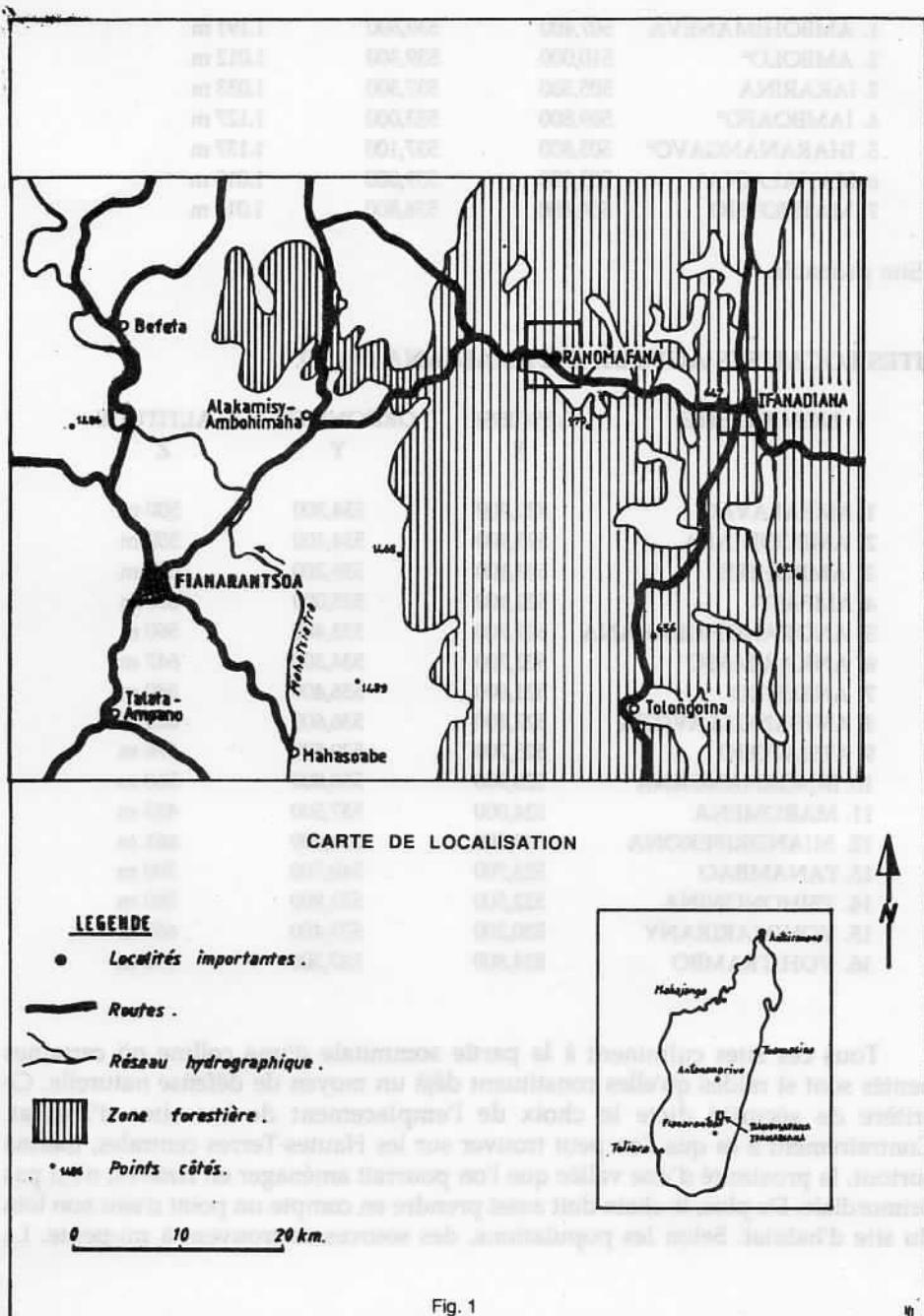


Fig. 1

## SITES LOCALISES AUTOUR DE RANOMAFANA (Fig. 2).

NOM DU SITE	ABSCISSE X	ORDONNÉE Y	ALTITUDE Z
1. AMBOHIMANEVA	507,400	539,800	1.191 m
2. AMBOLO <sup>°</sup>	510,000	539,300	1.012 m
3. IAKARINA	505,500	537,300	1.033 m
4. IAMBOAFO <sup>°</sup>	509,800	533,000	1.127 m
5. IHARANANGAVO <sup>°</sup>	503,800	537,100	1.137 m
6. MAHALAINA <sup>°</sup>	505,300	539,800	1.015 m
7. MATSIOTSIO	504,400	536,800	1.010 m

<sup>°</sup> Site probable.

## SITES LOCALISES AUTOUR D'IFANADIANA (Fig. 3).

NOM DU SITE	ABSCISSE X	ORDONNÉE Y	ALTITUDE Z
1. AMBALAVAO	520,900	534,300	500 m
2. AMBODIHARA	523,900	534,400	500 m
3. AMBOHIBE	523,100	539,200	600 m
4. AMPASY	522,100	535,000	650 m
5. ANDRANOFOIOLAHANA	521,700	533,400	560 m
6. ANKARIMASO	522,700	534,300	647 m
7. ANKOTRO	521,600	536,400	580 m
8. ANTSANGALAVITRA	527,100	536,600	620 m
9. ATSIATORO	525,700	539,500	676 m
10. IANGANANGANA	520,900	538,800	560 m
11. MAROMENA	524,000	537,500	425 m
12. MIANDRIFEKONA	527,300	531,600	661 m
13. TANAMBAAO	523,700	540,700	500 m
14. TSIHONONINA	522,500	532,900	580 m
15. VOHIMARIRANY	520,200	535,400	669 m
16. VOHITRAMBO	524,800	537,300	510 m

Tous ces sites culminent à la partie sommitale d'une colline où certaines pentes sont si raides qu'elles constituent déjà un moyen de défense naturelle. Ce critère de sécurité dicte le choix de l'emplacement de ces sites d'habitat. Contrairement à ce que l'on peut trouver sur les Hautes-Terres centrales, merina surtout, la proximité d'une vallée que l'on pourrait aménager en rizières, n'est pas primordiale. De plus, le choix doit aussi prendre en compte un point d'eau non loin du site d'habitat. Selon les populations, des sources se trouvent à mi-pente. La

pluviosité dans cette région et la proximité des rochers granitiques de la surface du sol limitent la possibilité d'infiltration de l'eau.

La plupart des sites sont entourés de fossés (*mandra*) avec un double accès (*vavamanda*), de position opposée, formé d'une passerelle de terre. Les traditionnels rapportent que ces accès permettent une évacuation rapide du lieu en cas d'attaque ennemie.

D'autres sites comme Ankarimaso à Ifanadiana ou Iakarina à Ranomafana sont aménagés sur des escarpements rocheux. Cette situation améliore encore plus le système défensif du site et réduit les travaux de creusement de fossé, qui ne sont plus aménagés que sur les parties les plus accessibles et les plus vulnérables du village.

La vérification de ces renseignements aurait dû être faite par une visite de chaque site, mais malgré plusieurs tentatives, seul le site d'Ambohibe localisé au Nord d'Ifanadiana : (X = 523,100 ; Y = 539,200 ; Z = 600 m) a pu être examiné en détail. Il est entouré d'un fossé, simple de 2 m à 3 m de large et de 2 m de profondeur, en cours de comblement. Les passerelles de terre qui servaient et qui servent encore d'accès se trouvent au Nord et au Sud du site.

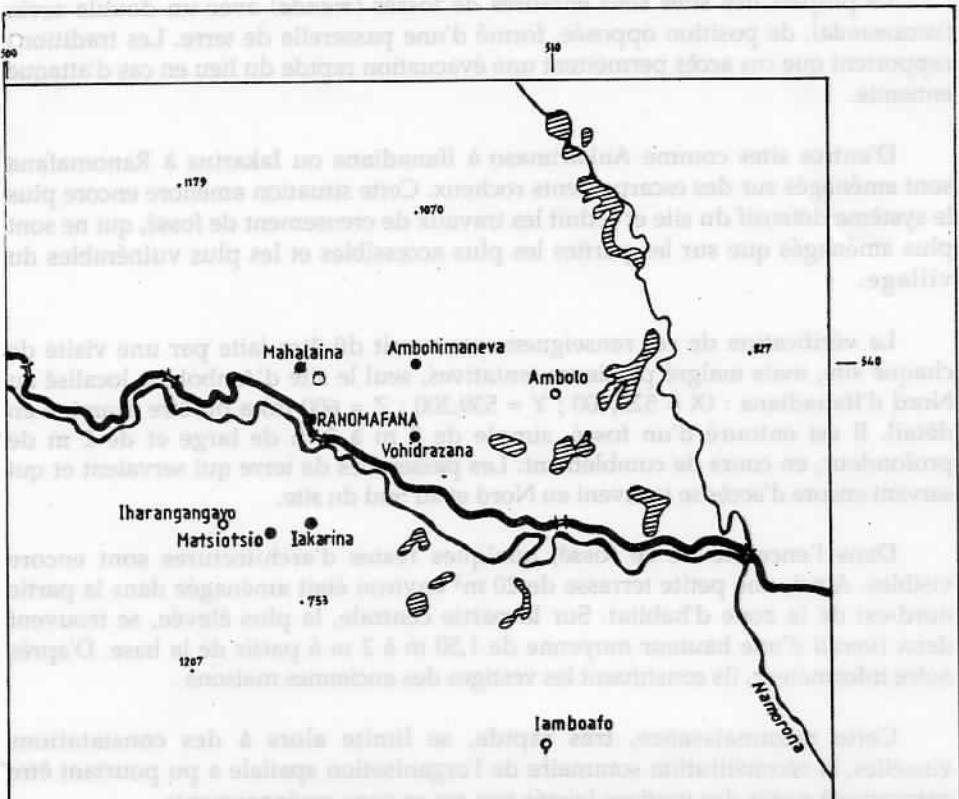
Dans l'enceinte de ce fossé, quelques restes d'architectures sont encore visibles. Ainsi, une petite terrasse de 20 m<sup>2</sup> environ était aménagée dans la partie nord-est de la zone d'habitat. Sur la partie centrale, la plus élevée, se trouvent deux *tumuli* d'une hauteur moyenne de 1,50 m à 2 m à partir de la base. D'après notre informateur, ils constituent les vestiges des anciennes maisons .

Cette reconnaissance, très rapide, se limite alors à des constatations visuelles, la reconstitution sommaire de l'organisation spatiale a pu pourtant être entreprise à partir des vestiges laissés par ces anciens aménagements.

Concernant les petits matériels archéologiques, tels les débris d'ossement, de céramique ou autres, aucun indice n'a permis d'en révéler. Outre l'importante végétation qui empêche toute collecte de vestiges, une épaisse couche de débris végétaux réduit aussi toute chance de déceler leur présence. Il reste alors les sondages et les fouilles ultérieures pour apporter des éclaircissements sur cette question.

A défaut de chronologie impossible à établir pour l'instant, mais nous avons essayé d'en dresser une à partir des traditions orales collectées. Par ailleurs, une corrélation chronologique avec les poteries aurait pu être entreprise, mais elle s'est avérée impossible faute de collecte de surface -opération irréalisable- D'ailleurs, interrogés sur cette question, les informateurs affirment n'avoir aucune tradition céramique, du moins dans le pays tanala même. La population ancienne n'en fabriquait guère. Elle vivait, paraît-il, de cueillette et de chasse et consommait des produits crus ou simplement grillés .

au sud de la rivière Mananjary et au sud-est de la rivière Mananjary.



#### LES SITES ARCHEOLOGIQUES AUTOUR DE RANOMAFANA

##### LEGENDE

Réseau routier.

○ Sites archéologiques probables.

Réseau hydrographique.

■ Localité.

Vallées rizicoles.

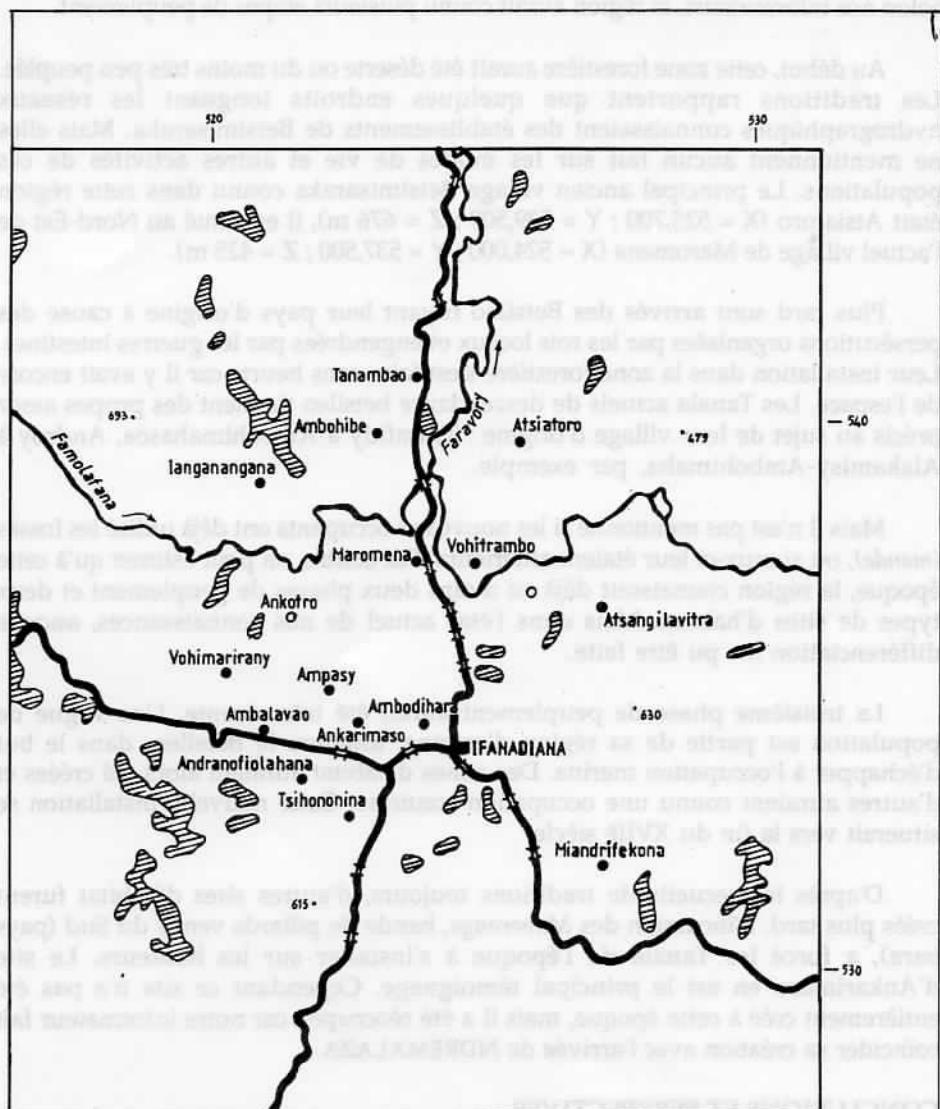
\* Points côtés.

● Sites archéologiques connus.

0 1 2 3 4 km.

Fig. 2

Indraignez tout nO. gris aux noms qui sont difficiles qu'il faut écrire en O.  
nouvelles noms et à droite de quelques les noms sont écrits en noir pour faciliter



#### LES SITES ARCHEOLOGIQUES AUTOUR D'IFANADIANA

##### LEGENDE

- |                    |                                   |
|--------------------|-----------------------------------|
| — Route.           | 693 • Point côtier.               |
| — Pont.            | ● Sites archéologiques connus.    |
| — Cours d'eau.     | ○ Sites archéologiques probables. |
| — Vallée rizicole. | ■ Localité.                       |

Fig. 3

Ceci mérite aussi d'être vérifié lors d'un séjour plus long. On peut cependant affirmer que tous ces sites n'ont pas été aménagés et occupés à la même époque. Selon nos informateurs, la région aurait connu plusieurs étapes de peuplement.

Au début, cette zone forestière aurait été déserte ou du moins très peu peuplée. Les traditions rapportent que quelques endroits longeant les réseaux hydrographiques connaissaient des établissements de Betsimisaraka. Mais elles ne mentionnent aucun fait sur les modes de vie et autres activités de ces populations. Le principal ancien village Betsimisaraka connu dans cette région était Atsiatoro ( $X = 525,700$  ;  $Y = 539,500$  ;  $Z = 676$  m), il est situé au Nord-Est de l'actuel village de Maromena ( $X = 524,000$  ;  $Y = 537,500$  ;  $Z = 425$  m).

Plus tard sont arrivés des Betsileo fuyant leur pays d'origine à cause des persécutions organisées par les rois locaux et engendrées par les guerres intestines. Leur installation dans la zone forestière s'est faite sans heurts car il y avait encore de l'espace. Les Tanala actuels de descendance betsileo tiennent des propos assez précis au sujet de leur village d'origine : Tsarafidy à Ambohimahasoa, Androy à Alakamisy-Ambohimaha, par exemple.

Mais il n'est pas mentionné si les nouveaux occupants ont déjà utilisé les fossés (*mandra*), ou si ceux-ci leur étaient antérieurs. Par contre, on peut estimer qu'à cette époque, la région connaissait déjà au moins deux phases de peuplement et deux types de sites d'habitat. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, aucune différenciation n'a pu être faite.

La troisième phase de peuplement aurait été très récente. Une vague de population est partie de sa région d'origine, toujours le Betsileo, dans le but d'échapper à l'occupation merina. Des zones d'habitat auraient alors été créées et d'autres auraient connu une occupation continue. Cette nouvelle installation se situerait vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

D'après les recueils de traditions toujours, d'autres sites d'habitat furent créés plus tard. L'invasion des *Mavorongo*, bande de pillards venus du Sud (pays bara), a forcé les Tanala de l'époque à s'installer sur les hauteurs. Le site d'Ankarimaso en est le principal témoignage. Cependant ce site n'a pas été entièrement créé à cette époque, mais il a été réoccupé ; car notre informateur fait coïncider sa création avec l'arrivée de NDREMALAZA.

## CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Bien que les recherches en archéologie dans le pays Tanala ne soient encore qu'à un stade embryonnaire, on peut d'ores et déjà situer quelques-uns des problèmes que pose la région dans le contexte de l'archéologie malgache.

- L'existence de recueils de traditions donne une première idée de l'ancienneté du peuplement de l'aire géographique précitée. Mais un autre problème est celui

des époques antérieures à celles mémorisées, car curieusement aucune mention du terme Vazimba ou similaire n'a été notée.

- Peut-on faire apparaître une correspondance entre les témoignages qui seraient révélés par l'archéologie (si toutefois la recherche doit se poursuivre) et la datation de l'installation du peuplement telle qu'elle est définie par la tradition orale ?

- Les ressemblances entre les sites fortifiés des Hautes-Terres centrales et ceux du Pays Tanala se limitent-elles au niveau de la structure des fossés (*mande*) ? S'il y a similitude, l'identité est loin d'être absolue. Une vérification des mobiliers, par des sondages et à long terme, des fouilles, s'impose.

- La datation des débuts de la civilisation tanala d'Ifanadiana-Ranomafana nous est inconnue, bien qu'elle dérive des Hautes-Terres centrales. Mais en plus, des éléments côtiers auraient pu monter vers ces versants forestiers.

- Il a certainement fallu une population nombreuse et des organisations politique et sociale bien structurées pour permettre le creusement de ces fossés sur des sommets d'accès pénible. Les traditions recueillies nous éclairent quant à la répartition des sites entre maîtres, sujets et autres serviteurs.

- La définition de phases culturelles et économiques ainsi qu'une périodisation ne seront établies que lorsque des leviers, des sondages et des fouilles auront été effectués minutieusement.

De par leur situation même, les sites avaient un caractère défensif ou de refuge. Ces éléments sommaires confirment, une fois de plus, les similitudes des techniques de construction sur les Hautes-Terres et le pays tanala et témoignent de l'unité de leur civilisation.

## BIBLIOGRAPHIE

ARDANT DU PICQ, 1912- La forêt et la vie tanala, *Bulletin de l'Académie Malgache*, Vol. X, pp. 257-261.

BEAUJARD Ph., 1913- *Princes et paysans. les Tanala de l'Ikongo. Un espace social du Sud-Est de Madagascar*, l'Harmattan, Paris, 670 p.

BOVEIL, 1930- Etudes sur le pays tanala, *Bulletin économique de Madagascar*, Vol. XXVII-1, pp. 58-64.

CALLET (R.P.), 1908- *Tantara ny Andriana eto Madagasikara*. 3 tomes, Imprimerie Officielle, Tananarive.

- COULAUD D., 1973- *Les Zafimaniry, un groupe ethnique de Madagascar à la poursuite de la forêt*, Fanontam-boky Malagasy, Tananarive, 385 p.
- DUBOIS (R.P.), 1939- *Monographie des Betsileo*, Mémoires et travaux de l'Institut d'Ethnologie, XXXIV, Musée de l'Homme, Paris, 1510 p.
- LINTON R., 1933- The Tanala, a hill tribe of Madagascar, *Field Museum of Natural History*, Chicago, 334 p.
- MILLE A., 1970- *Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien*, Travaux et Documents, 2, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, Tananarive, 206 p.
- RAHARIJAONA V., 1984- Les villages fortifiés de la vallée de la Manandona (Madagascar), *Etudes Océan Indien*, (Conflits dans l'Océan Indien), Vol. III, Centre Océan Indien Occidental, I.N.A.L.C.O., Paris, pp. 194-195.
- RASAMUEL D., 1979-*Traditions orales et archéologie de la basse Sahatorenrikia. Etudes de sources concernant le peuplement*, Travaux et Documents, Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, 19, Antananarivo, 290 p.
- RICHARDSON J., 1885- Tanala customs, superstitions and beliefs, *The Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, John Haddon and Co, London, pp. 219-227.
- VERIN P., 1963- Quelques aspects de la vie sociale et juridique des Tanala de l'Ikongo, *Etudes de droit africain et de droit malgache*, Cujas, pp. 151-168.

## **RESUME**

C'est la première fois qu'une recherche archéologique a été entreprise dans la région tanala de Ranomafana-Ifanadiana. Les quelques informations recueillies durant cette campagne ont permis de constater que cette région est riche en vestiges anciens, sites à fossés, architectures funéraires etc., seulement, les conditions naturelles, forêt dense, cyclone etc. n'ont pas facilité les opérations de prospections.

Des données fournies par les traditions orales permettent aussi de déduire que la plupart des actuels Tanala viennent de l'arrière-pays, en particulier de la région betsileo. Une partie de cette population vient aussi du pays betsimisaraka. Enfin, on constate que des contingents bara ont aussi fréquenté cette contrée, mais ils se sont contentés d'effectuer des raids et repartaient aussitôt.

## **ABSTRACT**

This paper is a report on the first archaeological research in the Tanala region around Ranomafana and Ifanadiana in the south-eastern part of the highlands. The natural conditions did not permit to extend the investigations, but it is clear that this region will provide a great deal of archaeological remains, human settlements, funeral architectures, etc.

Oral tradition gives also a lot of information on the origins of the Tanala group, the present population. Most of them came from the interland, overall from the hinterland, mainly from the Betsileo country ; and some originally came from the eastern coast, the Betsimisaraka area. The Bara also had some contacts with them but they did not settle down as they were only there to raid the villages and take cattle or slaves away.

## **FAMINTINANA**

Sambany izao no mba nanaovana fikarohana teo amin'ny lafny arkeolojika tamin'ny faritanin'ny Tanala iny. Tsapa fa betsaka tokoa ny zavatra mety ho hita momba ny mponina sy toeram-ponenana tranainy amin'ny faritra iny. Ny manahirana anefa dia ny fidirana anaty ala miketroka mando lava, sady ianadian'ny rivo-doza

Fantatra tamin'ny lovantsofina azo koa fa ny ankamaroan'ny mponina antsoina hoe Tanala ankehitriny dia saika mpiavy avy aty afovoan-tany, indrindra fa avy any Betsileo. Misy vitsivitsy koa niakatra avy any amin'ny faritra Betsimisaraka. Tsy nitoka-monina anefa ny Tanala satria nisy koa ireo Bara nifamezivezy tamin'izy ireo.

ANTSIRANANA

MAHAJANGA

TGARTSIA

TOAMASINA

ANTANANARIVO

Moramanga

Anosibe an'Ala

FIANARANTSOA

C a n a l d e  
M o z a m b i c u e

TOLIARA

Toolarano

41

0 100 300 km

## NY FOMBA SY NY HEVITRY NY TSANGAMBATO AO AMIN'NY FARITR'ANOSIBE AN'ALA

Michel RAZAFIARIVONY

Institut de Civilisations

Université d'Antananarivo

Fahita amin'ny faritra maro eto Madagasikara ny fanorenana tsangambato ho an'ny maty. Mampischo io fomba io fa misy endrika finoana sy fisainana iombonan'ny Malagasy manoloana ny fahafatesana. Antony iray lehibe manosika ny fandalinana ny fomba amam-panao isan-karazany izany, satria manaporofo ny firaisana tantara, manamafy ny fahatsiarovan-tena ho iray, ary indrindra mitarika amin'ny firaisan-kina eo amin'ny fampandrosoam-pirenena. Na dia mety hisy aza mantsy ny fahasamihafana eo amin'ny fanatanterahana ny fomba ivelany, dia azo lazaina fa maivana ihany ireny raha oharina amin'ny tena votoatiny.

Koa ny nanaovana ny fanadihadiana dia tao amin'ny Fivondronam-pokontanin'Anosibe an'ala, Faritanin'i Toamasina ao amin'ny faritra afovoany atsinanan'ny Nosy. Fivondronana kely ihany izy io fa eo amin'ny 64 582 eo monja no isan'ny mponina<sup>1</sup>, ka ny 90% amin'izany dia Betsimisaraka avokoa. Mahatratra 2 660 km<sup>2</sup> ny velaran-taniny, izay saika rakotra ala araka ny anarany tany aloha, saingy efa ala solofony ihany, "20 % sisa tavela amin'izao fotoana izao noho ny tavy", hoy ny tompon'andraikirity ny rano sy ala eo antoerana. Io fomba fambolena io mantsy no tena iveloman'ny olona, ka voalohany amin'izany ny vary, miampy ny katsaka, mangahazo, tsaramaso, voanjobory sy anana isan-tsokajiny, ary ny kafe sy ny toaka kosa no fampidiram-bola.

Faritra ionaka tokoa Anosibe an'ala, sady manana ireo hazoala sarobidy samihafa, mbamin'ny harena an-kibon'ny tany toy ny volamena, ka tokony hatanjaka amin'ny toe-karena. Indrindra, ny Sekoly sy ny Fiangonana dia efa nichy tao nanomboka tamin'ny taon-jato faha-19. Saingy ny olana lehibe dia ny lalana : iray monja, mianavaratra markany Moramanga (71 km), no ahafahana mamoaka ny vokatra. Nefa io lalan-tokana io indray dia tapaka matetika mandritra ny fotoam-pahavaratra noho ny haratsiany. Misy fiantraikany mihitsy izany eo amin'ny fivelaran'ny mahaolona ny olona.

---

- Fanisam-bahoaka 1989, Fivondronana Anosibe an'ala.

Teo anelanelan'ny 1987 sy 1991 no nanaovanay ity fanadihadiana momba ny fomba sy fanao ary ny fiaraha-monina ao Anosibe an'Ala ity. Ka fomba roa no nampiasaina teo amin'ny fikarohana : a) ny fanatrehana mivantana ny zavannitrange tamin'ny tanàna maromaro, izay nischoan'ny fahafatesana ; b) ny fanontaniana sy firesahana tamin'ny olona, indrindra ireo ray aman-dreny.

Mialoha ny tena fanadihadiana momba ny fananganana sy fanasinam-bato anefa, dia misy karazana olona roa manan-toerana miavaka tokoa eo amin'ny fiaraha-monina betsimevaraka, amin'ny fanatontosana ny fomban-drazana, ka ilaina ambara ety am-piandohana ny momba azy ireo.

## I - NY TANGALAMENA SY NY VAVANJAKA

### 1 - NY TANGALAMENA

Lehilahy efa zokiolona, manakaiky ny enim-polo taona eo na mihoatra ny tangalamena. Tsy ifandimbiasan' ny ray sy ny zanany akory izy io, fa tsongaina amin'ny olona mendri-kaja sy eken-teny eo amin'ny fiaraha-monina, mahay tsara ny fomba amam-panao sady mahafantatra ny toerana misy ny fasan'ny olona teo an-tanàna. Atao eo am-pivoran'ny mpiray tanàna ny fananganana azy. Izy no tompon'andraikitra amin'ny fomban-drazana rehetra, mpanelanelana ny olona amin'ny Zanahary sy ny Razana, ka tsy misy tanteraka raha tsy eo izy. Tsy azo lavina ny teniny. Ho marik'izany fahefana eo an-tanany izany dia manana tehina manokana izy, vita amin'ny hazo "hitsika"<sup>1</sup>, tsy fahita firy, alaina any anaty ala lavitra any : mirefy eo amin'ny 1 m ny halavany ary 1 sm eo ny savaivony. Apetraeo an-joron-trano avaratra atsinanana izy io andavanandro, ary tsy azo ikapohana olona na biby, fa amin'ny fomban-drazana ihany vao ampiasaina. Olona "masina" ny tangalamena ka tsy mahazo manozona sy miteny ratsy olona na koa manao fati-dra. Tsy omena zavatra manokana ho azy, tany na trano, sahala amin'ny any an-toeran-kafa (ny any atsimo atsinanana ohatra) anefa izy fa amin'ny vono omby ihany no mba tolorana ny "fadin-tsaotra" (ampahan-kena voafantina : taolan-trity, sns). Manana lefitra izy izay azony irahina raha sendra tsy afaka ny tenany, ary afaka mijanona amin'ny asany koa izy rehefa osa loatra. Tsy manandro na mitsabo akory ny tangalamena... Ankehitriny dia mihamaro ny tangalamena tanora, ary misy tangalamena roa na telo na mihoatra aza ao anatin'ny tanàna iray noho ny tsy fifanarahan'ny fianakaviana.

### 2 - NY VAVANJAKA

Lehilahy ihany koa saingy tsy voafetra ny taonany (elanelan'ny 25-60 taona eo) ny vavanjaka. Solon-kabary koa no anarany : "mizaka = miteny". Koa izy dia fidiana amin'ireo olona malama vava sy mahay mandaha-teny ao an-

1- Hitsika na Heritsika : Hazomanga, lalomanga na hazomena amin'ny faritany hafa.  
*Weinmannia ruthembergi*, famille des cunoniacées"

tanàna. Mikabary amin'ny lanonan-drazana rehetra amoriampahoaka manko no anjarany, misolo vava ny be sy ny maro. Atao am-pahibemaso ny fananganana azy. Mahazo am-pahany amin'ny henan'ny omby vonoina amin'ny fomba koa izy, ary torahan'ny olona vola rehefa tena mahay, indrindra amin'ny "Toalaza" na famorana. Mitatra amin'ny fiainana andavanandro ny asany ankehitriny, ka mandray fitenenana koa izy raha sendra misy vahiny tonga eo an-tanàna na ny manam-pahefana isan-karazany.

Tamin'ny tanàna iray akaikin'Anosibe, dia nolazain'ny olona fa avy amin'ny taranaky ny lehilahy ny tangalamena, ary avy amin'ny taranaky ny vehivavy kosa ny vavanjaka. Toa maningana ihany anefa izany, fa tsy lalàna azo ampiharina amin'ny ankapobeny tsy akory.

Marihina àry fa samy manana ny tangalamenany sy ny vavanjakany avy ny isan-tanàna amin'izao fotoana iainantsika izao.

## II - NY FANANGANAM-BATO

Amin'ny fomban'ny Betsimisaraka ao amin'ny faritr'Anosibe an'ala, ny olona rehetra rehefa maty, na lahy (voafora) na vavy ka azo lazaina fa efa mahaleo tena (izany hoe manomboka amin'ny 6 taona no miakatra eo) dia ananganam-bato. Niavaka tsara tany am-piandohana, hoy ny mpitantara iray, ny fandevenana izay antsoina eto amin'ity faritra ity hoe "fanariana", sy ny fananganam-bato.

Ara-bakiteny tokoa ny hoe "ariana" eto, satria mihazakazaka madinika mihitsy rehefa mandevina. Vao tonga eo amin'ny fasana, dia atao izay hamohana an'io haingana. Atsofoka ao ny faty, dia hidiana sy totofana malaky koa. Miteny fohy ny tangalamena avy eo, miantsy ny maty mba hipetraka tsara ao amin'ny toerana misy azy miaraka amin'ny havany. "Fa raha nisy namosavy anao kosa hoy izy, dia aza avela fa vinoy, ary aza miraraka anao raha tsy tonga akato koa izy !" (jereo ny lahateny feno any amin'ny farany). Vita izay dia mailamailaka ny olona rehetra miala eo amin'io toerana "ratsy" io, ka ny tangalamena no tsy maintsy mamarana izany fialana izany.

Nisy iray volana no elanelan'ny fanariana sy ny fananganam-bato fahiny. Koa raha nisy maty dia mamono omby ny tempomanjo na hoe "tompon'aina" handofosana azy : zaraina manta amin'ny fokonolona sy ny vahiny tonga mamangy sady miandry faty eo ny hena. Ireto farany kosa amin'izay dia manolotra "vola ranomaso" ho an'ny tempomanjo ; mandeha isan-dreniny izy ireo amin'izany. Dia tanterahina ny "fanariana" any - amin'ny toerana mihataka ny tanàna (1 na 2 nefy mety ho am-polony kilaometatra avy eo), sardàlana matetika ary an-tampon-tendrombohitra. Tany nolavahana ihany ny fasana tamin'izany, "anonoka", norariana hazo ny sisiny, ka mirefy 2 m eo ny andavany, 1,50 ny ampohiny ary 3 m ny haabony. Ikambanan'ny mpiray tanàna

izay samy mpihavana avokoa io fasana io, saingy misaraka kosa ny an'ny lahy sy ny an'ny vavy.

Dimy ambin'ny folo andro aorian'ny fandevenana dia mivory ao amin'ny tranobe<sup>1</sup> ny fianakaviana tombo-manjo. Alohan'ny hidirany ao anefa dia tentenana tany ravo eo an-tokonam-baravarana ny handrin'ny tsirairay sy ny iohamaleminy. Fomba fanamarihana ny famelana ny alahelo sy fialana amin'ny fisaoanana izany, ka mi-“ravoravo” ny olona.

Dimy ambin'ny folo andro aorian'izay indray kosa vao atao ny fananganambato. Alaina mialoha any anaty ala any ny vato hatsangana.

Tsy asaina tsy akory ny vato ary tsy voafetra amin'ny fomba hentitra ny velarany : 40 sm ka hatramin'ny 1m eo ny haavony ary 30 sm eo ny sakany na savaivony, ka kendrena mba tsy hanahirana ny fitondrana azy. Tsy mifankaiza ny an'ny lahy sy ny an'ny vavy, na dia manatombo kely aza ny an'ny olobe sasantsasany amin'irery voalohany. Alohan'ny hahatongavan'ny olona nantsoina, dia aankina eo amin'ny varavarana iray amin'ny tranobe io vato voafantina io, ary tandremana mba tsy hohitsahin'ny olona na hodikainy. Rehefa tafavory ao an-tranobe ny olona, dia ahantona eo an-dohamandry ambony atsinanana ny lamba kely tokony ho 50 sm noho 20 sm, ary mitomany ny fianakaviana mandritra ny alina mahatsiaro an'ilay maty. Nony maraina, entin'ny lehilahy havan'ny maty any amin' ny toerana hanorenana azy ny vato, arahin'ny vahoaka rehetra. Eny ambody manga matetika na eny ambody hasina indraindray, io toerana io, ary tsy mifanila amin'ny fasana fa amin'ny toeran-kafa tsy saro-dalana firy. Miaraka eo avokoa ny tsangambaton'ny mpihavana miray fasana : andaniny atsimo ny an'ny lehilahy, ankilany avaratra ny an'ny vehivavy. Hadiana ny lavaka, dia mandalo tsirairay eo ny fianakavian'ilay maty hananganam-bato, ka samy mandrotsaka vola izay tiany ao (vola vy ireny matetika : ariary ka hatramin'ny roapolo, nefo mety hisy ihany indraindray, ny manan-katao mandefa vola taratasy ariary zato, roanjato ariary na arivo ariary, ny manan-karena. Tsy misy fitenenana mihitsy amin'izany fa mangina fotsiny ary tsy mandray anjara amin'io ny vahiny. Vita izay, vao apetraka ny vato, totofana ny vodiny ambany, afatotra eo amin'ny lohany ilay lamba kely, dia “mijoro” ny tangalamena, miantso an'i Zanahary sy ny razana. Dia mirava ny olona avy eo. Izay vao tena misfarana tanteraka ny fisaoanana.

Taty aoriana, noho ny fahatsapana ny fahasahiranana sy ny fandaniana be loatra na teo amin'ny fotoana na teo amin'ny vola, dia niova ny fomba ka nanjary nampifanarahana andro iray ny fandevenana sy ny fananganana ny vato. Mbola nitranga koa aza ambonin'izany ny hasim-bato mitokana fotsiny.

---

1- Ny tranobe dia trano eo anivon'ny tanana natao ivorian'ny fianakaviana fotsiny fa tsy ipetrahana tsy akory.

### III - NY HASIM-BATO

Araka ny voalaza teo, ny hasim-bato dia endriky ny fitaran'ny fananganam-bato ihany. Ny aina moa tsy mifametra hoy ny fitenenana, mety ho tonga tampoka amin'ny fotoana tsy ampoizina ny fahafatesana ka mety tsy hanana omby na vola ihany koa ny velona. Noho izany, matetika tsy trattran'ny olona amin'ny fotoana ilana azy ny famonoana omby, ary fantany fa tsy ho vita ao anatin'ny volana vitsivitsy akory aza. Koa tontosaina avy hatrany ny fananganam-bato, ampiarahina amin'ny toaka fotsiny aloha. Volana maromaro aty aoriana, na an-taonany mihitsy aza vao amonoana omby hanasinam-bato, ka azo atambatra kosa amin'izay ny fanasinana ny vaton'olona vitsivitsy, nefà ny omby vonoina dia iray ihany. Natrehinay izany indray mandeha tao amin'ny tanàna kely iray. Olona telo no indray nasinim-bato : ny iray an'ny lahiantitra vao maty enim-bolana, ny faharoa ar'ny vehivavy efa maty herintaona, ary ny farany an'ny zazavavy (12 taona) nalevina roa taona taloha ; fa tany amin'ny hafa kosa, dia vatonava lehibe roa. Na dia misy itovizana amin'ny fananganam-bato ihany aza ny fomban'ny hasim-bato dia azo asongadina ny mampiavaka azy.

Andro iray ihany raha ny tena marina no anatanterahana ny hasim-bato, nefà misy andro iray mialoha fidirana ary andro manaraka atao firavana. Fomba isan'ny an-kasoavana ny hasim-bato, na dia tsy azo ampitahaina amin'ny fotoan-dehibe toy ny "toalaza" na famorana sy ny "famahanana zaza folo" rehefa feno folo ny zanaka aman-jafy aza izy. Amin'ny toalaza manko, "koaka ambo" no atao hanasana ny olon-drehetra tsy ankanavaka hatramin'ny tanàna lavitra izay takatra antso, fa amin'ny hasim-bato kosa dia "tsonga antso" ho an'ny fianakaviana sy ny tanàna manodidina akaiky ihany.

Andro fady ny talata, alakamisy ary alahady amin'ny faritr'Anosibe An'ala. Koa raha manomboka alahady tolakandro ny koràna dia mifarana ny atalata. Efa ampandrenesina herinandro vitsivitsy mialoha izany ny mpianakavy, ka amin'ny andro voatondro, dia tonga ireo avy any an-tsaha sy ireo avy amin'ny tanàna manodidina manatitra "tso-drano" sy firariantsoa hahatontosa tsara ny fomba amin'ny tompon-draharaoha, izany hoe ny zanaka aman-jafy, na vady na ray aman-drenin'ireo hasinim-bato (marihina fa mpihavana akaiky tokoa ireo). Vola no tena atolotrizy ireo amin'izany, ariary 10 (io no marobe indrindra) ka hatramin'ny ariary 100, fa vitsy foana no manome zavatra, toy ny vary 3 kapoaka na toaka 1 litatra... Raha misy vahiny heverina fa manan-kaja (solontenam-panjakana, mpikaroka sns...) dia mivory ao antanon-dray aman-dreny ny tangalamena sy ny vavanjaka ary ny Filohan'ny Fokontany mandray azy. Ny vavanjaka ihany anefa no mamaly kabary voalohany misaotra ny vahiny. Rehefa izay vao miteny ny Filohan'ny Fokontany miarahaba ireo solontenan'ny Filoham-pirenena. Dia aroso ny toaka iaraha-misotro mba ho "fifanomezam-boninahitra", hoy ny olona. Koràna amin'ny hira sy dihy vako-drazana na vahiny no atao mandritra ny alina ka mandra-maraina.

Ny ampitso alatsinainy dia samy miomankomana ny olon-drehetra miakanjo tsara ka fotoana dimy no azo avoitra :

## 1 - NY FAMONJENA NY TOERAM-PANASINANA

Tokony ho amin'ny 10 ora no miainga ny filaharan'ny vahoaka tarihin'ny zatovolahy mpitendry zavamaneno. Ahitana karazany dimy ireo : sodina sy kaiamba vita tamin'ny volo, korintsana (kapoaka misy voanangigiza), ary dretra (karazana langoroana mirefy 35 sm ny savaivony) sy amponga (60 sm ny savaivony). Eo ivelan'ny tanàna no miandry ny omby hijoroana. Tsy voatery ho ombilahy sahala amin'ny toalaza io fa na ombivavy antitra aza azo atao, ary ny volony koa tsy voafetra fa izay tondroin'ny mpanandro ihany no ekena ("fasina" manjamanja no volon'ilay omby natrehinay teto). Savihana sy tolomin'ny tovolahy eny an-dalana ny omby, ny vehivavy kosa mampirisika sady mihira ny hoe :"Mahalalà mody"!...

## 2 - NY KABARY

Maka toerana ny mpanatrika rehetra : ny tangalamena roalahy eo antanàna mipetraka eo atsinanan'ny vodihazo, ny lehilahy eo avaratra andrefana mivory vetivety mandamin-draharaha, ary ny vehivavy sy ny ankizy eo atsimo mampirehitra afo hanokonam-bary avy hatrany, satria efa mitataovovonana ny andro. Rehefa mahazo toerana ny olona dia mitsangana ny vavanjaka tompon-tanàna mikabary. Vao mitsangana toa izany izy dia tentenana tany ravo ny mpanatrika tsirairay avy sady izarana toaka, mba hanamarihana ny fanombohan'ny raharaha eo amin'ny "tany masina", izay tsy azo itsakitsahina foana. Amin'ny mahakabary azy, dia miezaka ny vavanjaka mampihaingo ny zavatra ambarany amin'ny ohabolana, hainteny, ankamantatra mbamin'ny sarin-teny isan-karazany mba hisintonana ny fo sy ny sain'ny mpihaino, ka hahazoany fahafinaretana. Ny firafitry ny kabary kosa dia tsotra ihany :

- Alefa aloha ny tsiny fanalan'ny vava : "Aleo ariana ary Manambambana izy, hatelin'ny mamba, hohanin'ny voay...".

- Dia mandroso ny farazavana ny anton'ny lanonana : "hanasinana ny vaton'i...", mety ho iray, roa na telo sns. Ary ambara eo koa ny anaran'ny taranany tompon-draharaha.

- Lazaina am-pahibemaso fa nahazoana alalana tamin'ny Fanjakana ny famoriana olona sy famonoana omby fa tsy an-tsokosoko tsy akory ny raharaha.

- Faranana amin'ny zavatra atolotra dia ny toaka. Tsy ferana ny fisetroana, kanefa tsy azo atao ny mamo ka manakorontana ny fandriampahalemana. Izay mlady dia "ho voatady", izany hoe hafatotra ary hatolotra ny manampahefana. Misy tovolahy vitsy, telo na efatra, manotrona ny vavanjaka miteny, mihoraka sy mampirisika azy amin'ny lahateniny. Ifamaliana ny

kabary, ka raha vao mijanona ny tompon-tanana, dia mitsangana mifandimby kosa ny vavanjaka vahiny tonga eo misaotra ny mpanasa. Mamonjy manatona azy sahala amin'ny tamin'iry voalohany koa ireo tovolahy telo mpampirisika, mihiaka sy manome toaka ny vavanjaka mba "handena ny vavany". Tsy maharitra firy fa ampahatelon-kadiny eo monja ny kabarin'ireo vavanjaka. Mitsangana manaraka izany kosa ny tangalamena mitsitsika.

### 3 - NY TSITSIKA

Ny fotoanan'ny tsitsika no azo lazaina fa fotoana masina indrindra amin'ny hasim-bato. Mitsangana eo aorian'ny omby ny tangalamena tompon-toerana. Mitodika miatsinanana koa izy, miala satroka ary mitana ny tehiny amin'ny tanana havanana. Ny ventin'ny tsitsika dia ny fiantsoana ny Zañahary sy ny razanaavy any amin'ny toerana misy azy avy, na ny toerana misy ny fasana "Anô Zanahary añambo... Ary añareo razana, ry Anona... ary ananona...". Asaina tonga avokoa izy ireny handray ny fanatitra omen'ny taranany azy "Tongava andreo, ity ny omby !" sady mikapoka ny kibon'ilay omby amin'ny tehiny ny tangalamena amin'izay. Alefa tsirairay isaky ny toerana misy fasana ny antso, saingy faranana mandrakariva amin'ireo tena hasinim-bato "indrindra fa Ingahibe S... sy V... ary M...".

Mitohy amin'izany ny fangataham-pitahiana ho an'ny taranaka, ny zaza amam-behivavy mba ho salama sy finaritra, hitombo harena sy fananana... Tonga manatona ny tangalamena eo avokoa izay te-hampita hafatra any amin'ny razana. Ka misy ny mangataka famelan-keloka fa nanota fady nihinan-dambo ohatra ; misy ny te-hitera-dahy, sns... Taterin'ny tangalamena hatrany ireny hataka ireny "Ranona hono te... ka mba mangataka aminareo razana izy...".

Azo lazaina fa mitovy tanteraka (afa-tsy fiteny kely vitsivitsy monja) amin'ny Saotra amin'ny faritra tanala araka izay nahitanay azy ny tsitsika betsimsaraka eto<sup>1</sup>.

Tsy misy fahanginana fa mitohy ny resaky ny olona sy ny fahandroam-bary, mandritra ny fitsitsihana izay mety haharitra adiny iray mahery. Eo am-pifaranan'ny tsitsika, dia maka kely amin'ny volon-kandrin'ny omby sy ny trafony ny tangalamena atehiny amin'ny handriny. Dia manomboka ny famonoana omby.

### 4 - NY VONO OMBY SY NY RASA HENA

Ny tovolahy matanjaka no mamono ny omby ka ny vozony no tapahina voalohany. Ifandrombahana ny mananty ny ra amin'ny lovia, ary atendry ny

1- Jereo "Le saotra dans la société tanala" *Travaux et Documents*, 25, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo, 1987 : 113-136.

lelan'ireo izay nanota fady "nanao sandrana". Avy eo, manomboka ny fandrasana ny hena, ka alaina ny samantan-kena (sombiny kely avy amin'ny taova rehetra), tonga dia ahandroina. Asiana jabora eo ambonin'ireo vato hasinina manokana. Esorina koa ny hena voatokana ho an'ny tangalamena sy ny vavanjaka, raisina amin'ny lamosiny sy ny vody hena. Amin'ny ambin-kena tavela, ny roa ampahatelony mijanona amin'ny tompon-draharaha fa ny ampahatelony zaraina amin'ny fokonolona nandray anjara tamin'ny "adidy", dia ireo nanolotra fanomezana tany am-piandohana izany. Atao madinika ny didin-kena, atoko araka ny isan'ny tokantrano ary ampifanarahana amin'ny isan'olona ao anatinny ny toko tsirairay. Tsy vita vetivety ny fandrasana sy fizarana ny hena fa maharitra adiny roa mahery aza, ka nahatonga ny ohabolana hoe : "Rasa omby ny faty, samy mandiny (miandry) ny anjarany". Koa eo am-piandrasana azy dia mandeha tsy an-kijanona ny dihy miaraka amin'ny zava-maneno sy ny fisotroana.

## 5 - NY SAKAFO

Rehefa masaka ny nahandro dia akana ny samantan-kena tao am-bilany, rohizana tady kely ary apetraka eo ambony ravin-dongoza iray mihohoka. Angalana koa ny ambonin'ny vary nahandroina teo, atao amin'ny ravin-dongoza iray hafa, dia ampiarahina amin'iry voalohany. Raisin'ny tangalamena ireo ka akariny eo ambony rantsan'ilay manga. Miala satroka indray izy, mitodika miatsinanana ary mitsitsika miantso ny razana mba hihinana ireo anjara sakafony antsoina hoe "toa-masaka" ireo.

Raha efa ny anjaran'ny razana, dia mandroso kosa ny sakafon'ny velona, "tsemboka" no anarany. Mandeha amin'ny ambaratongan'ny fiarahanonina izany, ka omena voalohany ny tangalamena. Manaraka azy ireo, ny zokiolona sy ny vahiny manan-kaja ary ny vavanjaka, miara-mihinana amin'ny lovia sy sotro. Mandimby izany ny lehilahy, dia ny vehivavy sy ny ankizy izay samy mihinana, amin'ny ravin-dongoza namboarina. Tsy dia hanina betsaka mahavoky akory ny "tsemboka", fa ny fiaraha-misakafo fotsiny ihany ho mariky ny firaisan'ny mpianakavy.

8

## 6 - NY FIZARAN-KENA SY NY FAMARANANA

Efa tolaka ny andro, mihoatra ny amin'ny 4 ora vao tapitra misakafo ny rehetra. Atao amin'izay ny fizarana ny tokon'ny hena araka ny isan'ny olona isan-tokantrano voalaza tery aloha. Izay mahazo ny anjarany, tonga dia mandeha mody any an-tanàna. Fa ny tangalamena no mamarana ny lanonana amin'ny fanipazana jabora ao anaty vainafo. Midofaka iny, mamoaka fofona izay ambaran'ny olona fa, mampandositra ny maty tsy hanarakaraka ny velona any an-tanàna, satria efa misaraka ny "fiaianana" ka tokony samy hamonjy ny misy azy avy.

Sahala amin'izay raha tantaraina tsotra ny fomba fanatanterahan'ny Betsimisaraka anatin'ny faritr'Anosibe an'ala ny fananganam-bato sy indrindra ny hasim-bato. Endrika isehoany ety ivelany izay. Tsy ataotao foana andaniana andro na fialam-boly velively anefa ireny fomban-drazana ireny fa misy dikany lehibe : mirakitra finoana lalina izy ireny, maneho fijery an'izao tontolo izao ary manomc lanja sy mandamina ny fiainam-piaraha-monin'ny velona. Koa hoezahina hotsoahina izay azo hambara avy amin'reeo fomba ireo momba ny foko Betsimisaraka sy ny Malagasy amin'ny ankabopeny.

#### IV - TSOA-KEVITRA

##### 1 - NY OLOMBELONA AORIAN'NY FAHAFATESANA

Olana mampieritreritra sady mampitaintaina ny olombelona na ny mpandinika na ny olon-tsotra, hatrany am-piandohany ka hatramin'izao ny fahafatesana. Saro-bahana anefa izy io satria mikasika ny tsy fantatra sy ny tsy hita, ka tsy hain'ny saina mandanjalanja vahana. Hany herin'ny olombelona, samy miezaka mampisy heviny ny fahafatesana mba handresena ny tahotra sy fangitakitahana aterany. Isan'izany eto ny fananganana vato ho an'ny maty. Ny anton'ny anaovana azy hoy ny mponina teny an-toerana dia ny "hanorenana ny hamorian'ny maty". Lasa mivenjiveny foana, tsy manana fototra ifaharany ny fanahin'ilay maty, hoy ry zareo, ary na dia ny fitaovana ampiasainy andavanandro aza dia tsy misy fa manjary mindrana foana izy, raha tsy mba ananganam-bato toy ny fanao, ka ametrahana vola, lovia sns... eny amin'ny vatony. "Natao hitoeran'ny fanahin'ny maty ny tsangambato", hoy Raharijaona Suzanne<sup>1</sup>.

Azo tsoahina amin'izany fa tsy manaiky ny fifaranan'ny fiainana eo amin'ny fahafatesana ny Malagasy manangam-bato. Nofidiana ny vato satria mifanahaka amin'ny bikan'olombelona "lavalava boribory", fa indrindra akora mafy sy mateza tsy resin'ny hainandro sy ny orana izy, izany hoe sarin'ny fitohizar'ny fiainana sy ny faharetany farany izay ela takatry ny saina. Ankoatra izao hita maso izao, dia mino ny olona fa misy fiainana tsy hita izay mitovitovy amin'iry voalohany ihany ny fomba fomba sy ny rafitra ao : misy ny lehilahy sy ny vehivavy, hajaina ny ray aman-dreny zokiolona, ary mbola miaraka monina ny mpihavana ka samy manana ny fitaovam-piasany eo amin'ny "fivelomana". Mbola mihinan-kanina ihany koa mantsy "any" na dia toa hoe hamoria na hamorea aza sis. Io voambolana hamoria io moa dia tsy mifanalavitra amin'ny hoe "ambiroa" amin'ny faritra hafa (afovoany sy atsimo) ny fiforonany. Nisy fifamadiam-peo fotsiny teo amin'ny "i" sy "o" hamoria, na fifanahafam-peo, "moroa" amin'ny toerana sasany.

1- "Si donc la fonction du tombeau est de contenir le corps, celle de la pierre levée constitue à être le support de l'esprit du mort. La pierre levée constitue l'asile assignée à l'esprit pour l'empêcher d'errer". Raharijaona Suzanne, "Les pierres levées à Madagascar", Revue de Madagascar, Nouvelle Série, N° 20 : 18.

Mbola mitoetra "hatrany" ny olom-pady, hany ka tsy ampiraisina fasana mihitsy ny lahy sy ny vavy, fa tsy maintsy misaraka. Ary na dia efa manao fasam-bato ambony tany tahaka ny any Imerina aza ny olona ankehitriny, dia misy efitra roa ihany ao anatiny : ny ilany ho an'ny lehilahy, ny ilany ho an'ny vehivavy.

Heverin'ny Malagasy fa ny olombelona dia tsy ity vatana hita maso sy azo tsapain-tanana ity ihany, fa misy izay tena maha izy azy, hery tsy hita ao anatiny dia ny "fanahy". Io no mibaiko ny toeatra sy fitondran-tena eo amin'ny fiarahamonina. Toa tsy ampiasaina intsony amin'ny fitenenana anefa io "fanahy" io ilazana ilay hery ankoatra ny vatana rehefa maty ny olona, fa soloina voambolana hafa izay tsy tena mitovy hevitra tanteraka ihany koa araka ny hafitsony amin'ny velona na tsara na ratsy, toy ny avelo mamelona, na ny angatra mamono. Miavaka amin'reo kosa ny ambiroa fa mandray roa. "Manana hevitra telo, hoy Ravelojaona ny ambiroa : 1. ny aina ao amin'ny zavamaniry, biby, olona ; 2. ny fanahy ao amin'ny olona raha mbola velona izy ; 3. ny fanahin'ny maty, efa tafasaraka amin'ny vatana atao hoe angatra, avelo, dindo, matoatoa,. Be, lolo, aloka, fahasivy"<sup>1</sup>.

Hamafisin-dRajemisa Raolison koa izany ao amin'ny Rakibolana nataony : "karazana fanahy ambinambiny araka ny finoan'ny Ntaolo, toy ny avelo, saingy maharitra aorian'ny fahafatesana kosa..."<sup>2</sup>.

Tsy mandeha monina lavitra akory ny ambiroa rehefa maty ny olona fa mijanona amin'ny manodidina ny fasana eny ihany, ka any izy no antsoina rehefa misy ilana azy. Ary mbola samy manana ny maha izy azy avy ny "any", ka azo antsoina amin'ny anarany ny ambiroa tsirairay fa tsy mitambabe fotsiny araka ny fahitan'i M. Bloch<sup>3</sup> azy raha nandinika ny famadihana teto Imerina izy tsy akory.

## 2 - NY FIFANDRAISAN'NY VELONA SY NY MATY

Tsikaritra tetsy ambony fa vanim-potoana iray lehibe eo amin'ny fiaianana ny fahafatesana, satria izy no dingana iampitana avy eo amin'ny tontolon'ny velona mankany amin'ny tontolon'ny maty misy ny hamoria tsy hita maso. Misaraka tanteraka ireo tontolo ireo ary ataon'ny velona izay tsy hisian'ny tetezana mampitohy azy roa mihitsy. Tsy tian'ny olombelona manko ny hiverenan'ny maty aty amin'ny fiaianan'ny velona indray, nefo efa tsy isan'ny

1- RAVELOJAONA , 1937- *Firaketana ny zavatra sy ny teny malagasy*.

2- RAJEMISA-RAOLISON Régis, 1985- *Rakibolana Malagasy*, Fianarantsoa.

3- "... the appeal is to the *ambiroa* of the ancestors, it is interesting to note that apparently no appeal is made to any ancestor in particular, but to all of them... The *ambiroa* are an impersonnal group". BLOCH Maurice, 1971- *Placing the dead*, Seminar Press London, p. 126.

namany mitovy toetra (na tena) aminy intsony tsinona. Hita izany amin'ny fision'ny hoàka, izay varavarana iray (eo atsinanana matetika) mifanohitra amin'ny varavarana fidirana sy fivoahana isan'andro amin'ny trano betsismisaraka ao Anosibe an'ala, ka rehefa misy maty ihany sy amin'ny famorana vao mivoaka amin'io hoàka io. Voaporofa koa izany fampisarahana izany, amin'ny fametrahana ny fasana any amin'ny toerana lavitra ny tanàna ary saro-dalana mba tsy hisian'ny fifamezivezena, ka fadian'ny olona tanteraka ny fanatonana eny, ankoatra ny fandevenana. Ary farany, amin'ny hasim-bato aza, dia andoroana jabora ny toeram-panasinana mba hampidofaka fofona maimbo, izay inoana fa hampandositra ny ambiroa na ny fanahy tsy misy vatan'ny maty, ka tsy hanarakarahany ny velona any amin'ny fonenany intsony, araka ny fitenenana hoe "manangatra" na "arahin-dolo"...

Raha fehezina dia iatahan'ny velona ny maty, satria atahorany sao mampijaly na "maka" azy, izany hoe manapitra ny fiainany eto ambonin'ny tany. Andaharan-teny mivantana mihitsy io fisarahan'ny velona sy ny maty io amin'ny foko sasany toy ny Tsimihety<sup>1</sup>.

Eo ankilan'izay koa anefa, atahorana ny maty noho ny finoana fa "lasan-ko razana" izy ka manana hery manokana izay azony ampiharina amin'ny velona. Azo ampiarahina ny tontolo anankiroa, nefo amin'ny fotoana voafetra mazava ihany, dia amin'ny fomba amam-panao amonoana omby itsitsihana. Antsoina ny razana rehetra amin'ireny fotoana ireny (toalaza, famahanana zaza folo, fidirana an-drano...) mba hiaraka hifaly, hikorana sy hisakafo miaraka amin'ny velona. Ary dia iresahana izy amin'izay : angatahana fitahiana sy fahasoavana ho an'izay manatrika indrindra fa ny taranany. Tsy afaka mitalaho mivantana amin'ny razana anefa ny olon-drehetra fa amin'ny alalan'ny tangalamena ihany, izay toy ny teteza-mita amin'ny roa tonta.

Na dia manana hery mahatahotra aza izany ny razana, dia afaka miaro tena aminy ny olona ary miala aminy mihitsy aza amin'ny lafiny sasany. Koa toa voafetra ihany ny tena fahefan'ny razana eo amin'ny fiainana andavanandro.

### 3 - NY FOMBA SY NY FIARAHAMONINA

Araka ny fanadihadiana natao, dia sahala amin'izao no teti-bidin'ny zavatra lanin'ny mpikarakara ny hasim-bato natrehinay indray mandeha tamin'ny toerana iray (taona 1987).

1- "O R... (Nom du disparu), tu es mort dans un pays éloigné et ton cadavre est perdu ou dévoré par les bêtes. Alors nous dressons à ta mémoire un tsangambato. Mais ne rends plus tes parents malades. Fais ce que font les autres morts comme toi. Désormais nous ne serons plus parents, ne viens jamais chez nous et ne te montre pas à nous en songe". RAHARIJAONA Suzanne, p. 23.

- omby iray mitentina 26 000 ariary
- toaka 50 litatra amin'ny ariary zato ny litatra = 5 000 ariary
- fotsimbarry 90 kg namahanana ny vahiny (olona 60 eo) tao an-tanàna ka indimy mihinana vary maina, ary 60 ariary ny kilao = 5 400 ariary.

Fitambaran'ireo : 36 400 ariary

Ambonin'izay ny kafe sy ny fary anamamiana azy, izay heverin'ny olona fa ao anatin'ny fandariany andavanandro ihany ka tsy isainy.

Ny vola nuditra avy tamin'ny tso-drano natolotry ny nasaina kosa dia tsy nahatratra afa-tsy 3 640 ariary monja, miampy vary 5 kg sy toaka 6 litatra.

Rehefa ampifanalana ny fitambaran'ny nuditra sy nivoaka, dia hita fa manakaiky ny 32 700 ariary ny vola lanin'ny tompon-draharaha nandritra ny roa andro sy roa alin' ny hasim-bato. Azo lazaina fa vola be tokoa izany no very raha ny lafiny toekarena fotsiny no jerena. Marihina fa tsy nisy novidiana vola akory na ny omby na ny vary na ny toaka, fa fananana teo an-tanàna sy namboarina teo an-toerana avokoa ireo. Tsy azo adinoina eo andanin'izany fandarium-pananana izany ny herin-tsaina sy herim-batana, mbamin'ny fotoana nampiasaina hatramin'ny volana maromaro nanombohana ny fanomanana rehetra.

Tsy ny lafiny toekarena ihany anefa no maha-olona, fa eo indrindra koa ny lafiny hafa ara-piarahamonina, maha nofo, saina sy fanahy izay tena mavesandanja tokoa eo amin'ny tontolo ambanivohitra. Koa tsy mahatsiaro tena ho maty antoka velively ny olona fa mahazo tombony aza amin'ny lafiny maro.

Isan'ny tombontsoa voalohany ny fahafinaretana amin'ny mahaolona nofo sy ra. Lanonana sy korana ifalifaliana ny hasim-bato, fialana voly amin'ny asa fambolena foto-pivelomana andavanandro. Ary izany no mandresy ny harerahana vokatry ny saika tsy fatoriana mandritra ny indroa alina misesy. Ny fomba toy itony koa no mba ihinanan'ny olona hena, ary amin'ny Jolay sy mandritra ny Aogosotra aorian'ny fiakaran'ny vary indrindra no anaovana azy mandrakariva. Manampy izany firavoravoana ara-batana izany ny fifaliana anaty noho ny fahatsiarovan-tena ho nahavita adidy tamin'ny razana sy ny mpiara-monina. Toe-javatra roa mifampiankina ireo amin'ny tontolo ambanivohitra malagasy rehetra, satria miorina amin'ny razana ny toerana ao amin'ny fiarahamonina, miantehitra amin'ny maha-taranaky Ranona sy Ranona ny fanajan'ny mpiara-belona ny olona tsirairay. Koa ny fanasinam-bato no anehoana fa manana razana ny tena, sady mijoro manome voninahitra azy amin'ny fanatanterahana ny fomban-drazana. Noho izany, tombony roa no antenain'ny olona amin'ny hasim-bato : andaniny, hahazo dera sy fankasitrahaha avy amin'ny mpiara-monina nasaina hikorana sy hisakafo ; ankilany kosa handray ny fitahiana sy fahasoavana avy amin'ny razana

nokarakaraina, hambomba sy hanampy amin'ny fivelomana, ny fahasalamana, ny fananan-janaka maro, ny filaminan-tsaina sns.

Ary farany, tsy azo odian-tsy hita ny momba ny hasim-bato sy ny fombandrazana amin'ny ankapobeny, fanamafisana sy ny fampaharetana ny rafitra nentim-paharazana. Natsidika teo aloha fa ny razany no manome lanja ny olona tsirairay eo amin'ny fiaraha-monina. Izany finoana sy fanajana ny razana izany dia manome lanja manokana ny olona mifampikasoka aminy mivantana, ny tangalamena. Tsy manana tombony amin'ny harena tsapain-tanana toy ny tany sy trano ny tangalamena, nefo tompom-pahefana kosa izy eo amin'ny fitondrana ny tanana sy ny asa iarahan'ny fokonolona. Afaka mandà ny fanapahan-kevitry ny fianakaviana iray na ny loholon'ny tanana izy raha hitany na heveriny fa mifanohitra amin'ny fomban'ny razana ny hevitra nolanihana. Izany no antony anatrehan'ny tangalamena hatrany ny fivoran-dehibe. Mitohy amin'izany filolohavana ny tangalamena izany koa ny fankatoavana ny zoky ray amandreny. Ireo razana taloha mantsy, tsy inona akory fa ireo olona efa ela niainana ihany, ka inoana fa manam-pahalalana sy fahendrena lalina mihoatra lavitra ny zandry sy zanaka aty aoriana. Ary izay fisainana izay no manome hasina ny zoky ray aman-dreny mbola velona koa, mitsinjara ny fiaraha-monina ho ambaratonga araka ny taona sady ho lehilahy sy vehivavy... Mifanindradalana amin'izany fisainana izany koa ny fanomezan-toerana ny vavanjaka. Manana ny hasiny sy ny lanjany tokoa ny teny amin'ny fiaraha-monina nentim-paharazana satria, ambonin'ny maha fomba fampitan-kevitra sy fifanakalozam-pahalalana azy izay manamafy ny fifandraisana sy ny fihavanana'ny mpiara-belona, dia fampitana baiko izy sy firesahana amin'ireo "hery tsy hita" lehibe dia i Zanahary sy ny razana. Noho izany, isan'ny fitaovana mahery vaika eo an-tanan'izay afaka mampiasa azy ny teny, ahafahany mampihatra ny fahefany. Tsy ny olon-drehetra no tompon'ny teny eo amin'ny fiaraha-monina fa olom-bitsy voafantina, dia ireo mitantana ny fiaraha-monina ihany koa, ka iray amin'ireny ny vavanjaka mpandaha-teny sy mpikabary.

## FEHINY

Sahala amin'izay raha bangoina no fijery ny anjara toerana sy ny lanjan'ny fomba ao amin'ny tontolo nentim-paharazana. Ny fiaraha-monina anefa eo anatrehan'izany dia mihetsika mandrakariva, tsy mitsaha-miova noho ny hery avy ao anatin sy ny toe-javatra miditra avy any ivelany. Avy ao anatin, ny olombelona dia mitombo isa andro aman'alina, miasa amin'ny herin'ny tenany sy amin'ny herin'ny sainy, ka miteraka toe-javatra vaovao hatrany mampivoatra ny fivelomana, sy ny fifampitondrana eo amin'ny fiarahana miaina ary koa ny fisainana. Lalan'ny maha olona ny fiezahana hihoaatra ny namany foana.

Avy aty ivelany kosa, misy toe-javatra vitsivitsy mitarika fiovana tsy azo ihalana eo amin'ireo ambaratonga telon'ny fiaraha-monina. Eo amin'ny famokarana ohatra, efa mivelatra izao ny fambolena vary amin'ny lemaka,

manosika ny vary an-tavy fanaon'ny mponina hatramin'izay. Izany anefa dia mitaky haitao vaovao, sahala amin'ny voly kafe koa. Manintona ny olona ireo fomba vaovao ireo satria mamokatra tombony betsaka izay azo amidy ary ahazoana vola hampiasaina amin'ny zavatra hafa (kojakoja andavanandro ao an-tokantrano, saram-pianaran'ny ankizy, sns...). Midika izany fa tsy mianona amin'ny fianakaviam-be sy ny fanao taloha intsony ny olona, fa mirova ny toe-tsainy ka mitady hivoaka any ivelany, hampivelatra ny tenany manokana sy ny ankohonany.

Isan'ny manova ny fisainana indrindra koa ny Sekoly sy ny Fiagonana (fivavahana kristianina) izay efa tena mahazo vahana eo amin'ny fiarahanonina. Ny Sekoly dia mampiditra ny soratra izay ahafahana manovo fahaizana amam-pahalalana ivelan'ny ampianarin'ny ray aman-dreny sy ny fahazarana taloha. Manamafy ny fahatokisan-tena sy fiateherana amin'ny herin'ny tena izany, ka manamaivana kosa ny lanjan'ireo noheverina fa tompon'ny fahalalana sy ny fahendrena hatramin'izay, ary mampihena ny fanajana sy fankatoavana azy... Tsy latsak'izany koa ny asan'ny Fiagonana izay manohitra ilay finoana ny razana niorenan'ny rafitry ny fiarahanonina hatramin'izay, ka manozongozona ny lamina efa nipetraka. Ary manampy izany ireo fitaovana haino aman-jery mampita vaovao sy fomba fiainan'olon-kafa ivelan'ny hita maso, toy ny fampielezam-peo sy ny sarimihetsika, ny *vidéo* izay mandeha isan'andro ary dia manintona ny zatovo sy ny tanora tokoa.

Mazava amin'izany fa misy fifandonana lehibe eo amin'ny fanabeazana (amin'ny heviny malalaka tokoa) ny olona ao anivon'ny fiarahanonina. Mifanohitra ny kolontsaina roa mihatra amin'ny mponina. Ny avy ao anatiny mitaiza azy amin'ny fihavanana mampiray ny fianakaviam-be, ny fitondran'ny zoky ray aman-dreny sy ny fomba nahazatra. Ny faharoa avy any ivelany kosa manokatra ny saina amin'ny fahalalana hafa mampitodika amin'ny tena samy irery, mitarika amin'ny rafi-pitondrana vaovao tantanan'ny Fokontany ary manome fivelomana fehezin'ny vola, ka manapotika iry voalohany.

Miteraka adin-tsaina saro-bahana eo amin'ny olona izany fifandonana izany. Toa mahery vaika anefa ity faharoa, tsy voatohitra ka mahatonga ny mpandinika sasany sahala amin'i G. Althabe<sup>1</sup> hilaza fa, ny firoborobean'reny fomban-drazana ireny dia tsy inona akory fa, endriky ny fanoheran'ny olona ny zava-baovao amin'ny fiaianana andavanandro izay mangeja azy tsy ahafahany mihoitra.

Rehefa dinihina kosa anefa ankehitriny, dia hita fa misy ezaka atao'ny Malagasy hifehezany ny fivoaran'ny fiarahanonina ka tsy ho safotry ny zava-misy iainany. Tsikaritra izany eo amin'ny lafiny maro, fa ohatra iray no hasongadina. Raha nisy maty teo an-tanàna tamin'ny fotoana nandalovanay, dia niady hevitra mafy ny fianakaviana tempo-manjo, izay efa nandray tanteraka ny fivavahana kristianina, ny amin'ny hananganam-bato na tsia. Nandà ny

1- ALTHABE Gérard, 1969- *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris

hanaovana izany ny maro, saingy nanizingizina kosa ny olon-dehibe vitsivitsy fa tokony hamono omby ho zaraina amin'ny fokonolona, ary tsy itsitsihina akory izany omby izany. Niolankolana ihany ny sasany teo am-boalohany nefafasy lahatra tamin'ny farany ka nanaiky fa fanomezam-boninahitra ny mpiaramonina izany sady fitandroana ny fihavanana.

Mampischo ny maha-Malagasy ny fomban-drazana, ka zavadehibe ny fanatanterahana azy fa mampahatsiaro tena ho manana ny maha-izy azy eo anivor'ny firenen-kafa. Takian'ny fampivoaram-pirenena ankehitriny indrindra koa ny firaisan-kina mba handresena ny fahantrana. Noho izany, ilaina ny fandalinana ireny fomban-drazana ireny amin'ny fijery vaovao avy ato anatin'ny firenena, ka mba tsy ho vato misakana izy amin'izany fa ho fanoitra kosa amin'ny fampandrosoana.

Lahateny :

### TSITSIKA FANDEVENANA SY FANANGANAM-BATO

Amin'ny fandevenana na "fañariana", rehefa mihidy ny varangarana sadym voatotra dia maka hazokely roa (tahon'ampanga) ny tangalamena mitsitsika. Akapony amin'ny varavarana ny valohany, manisa enina izy :

- "Reiky, roe, telo, efatra, dimy, enina !  
Enin-kasy enin-kavilomana  
Ho tsara be tsisy raha hañano ny olona rehetra  
tonga tsy nizaha maso anay fa niaraka nañotrona  
tamin'ny fahorianana nahazo, fa nanampy anay nandevi-maty.  
Ka raha misy zavatra angatahina, toroy ny soa, toroy ny tsara !  
Zany raha firarazan'olona".

Dia avelany atsinanana ny hazo iray.

Manisa fito indray izy :

- "Reiky, roa, telo, efatra, dimy, enina, fito !

Fito atina mpamosavy, ka raha misy olona aman'izany iny ka namosavy anao, ka nañome poirolana na fanafody ratsy, ka nahafaty anao tafiditra akato amin'ny mizina, dia aza avela fa vino ary aza miraraka anao raha tsy tonga akato koa izy. Karahan'izany misy olona mankahala ka nanao halako volo tsy tiako tarehy. Ka tsy mikendry raha hahaveloña fa hamosavy, indrindra fa hamono madiniky, hamono maventy, dia matesa izy, manaraha i masoandro mody iny izy !".

Dia atsipiny miankandrefana koa ny hazo iray ary, dia mirava haingana ny glona.

Amin'ny fananganam-bato dia apetraky ny tangalamena eo ambonin'ny vato ny tanany, ka hoy izy :

- "E ry Ano...ity ny vatonao, ity ny hamorianao, ka raha misy olona tonga aketo ka mangataka tso-drano tsara, indrindra fa manatitra toaka eto amin'ny vatonao, dia omeo hono izy fa zany hono fa raha firarazan'olona.

Fa tsy izany koza engany aketo amin'ny vatonao aketo ka tsy hitady zavatra hivilomana ny diany, fa hiaraña kakazo ratsy hamosaviana oloña, indrindra fa hanaperana oloña, dia aereno amanazy iny ratsy iny ka vonoy izy fa aza avela veloña".

Alohan'ny firarazana 'reo moa dia manisa karaha ny fañariana eo ambony koa ny tangalamena.

Rakotozandry Thomas - 32 taona  
Androrangavola

## BOKY NANOVozan-KEVITRA

- ALTHABE, Gérard, 1969- *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises des côtes orientales de Madagascar*, Paris.
- AUJAS, Lucien. 1907- *Essai sur l'Histoire et les Coutumes des Betsimisaraka*, Ed. F.R de Rudeval Paris.
- BLOCH, Maurice, 1971- *Placing the dead. Tombs, Ancestral Villages, and Kinship Organization in Madagascar*, Seminar Press, London.
- FIVONDRONAMPOKONTANY Anosibe An'ala, *Statistique de la population : recensement 1989*.
- LAHADY, Pascal, 1979- *Le culte betsimisaraka et son système symbolique*, Librairie Ambozontany, Fianarantsoa.
- LAIMIJAY Joël (Rév.), 1961- *Ny ohabolana betsimisaraka sy ny heviny marina*, Imprimerie Iarivo, Antananarivo.
- RAHARIJAONA Suzanne, 1962- Les pierres levées à Madagascar, *Revue de Madagascar*, Nouvelle série, 20. Service de l'Information, Tananarive, pp. 17-30.
- RAJEMISA RAOLISON Régis, 1985- *Rakibolana Malagasy*, Librairie Ambozontany, Fianarantsoa.
- RAVELOJAONA, 1937- *Firaketana ny zavatra sy ny teny malagasy*. Antananarivo.
- RAZAFIARIVONY, Michel, 1983- *Harivolana sy fanabeazana ao amin'ny fiarahamoinina ambanivohitra masikoro*, Mémoire de maîtrise en sociologie, EESDEGS, Antananarivo.
- RAZAFIARIVONY, Michel, 1985- Le Savatsy dans la société Masikoro actuelle, *Cahiers Ethnologiques : Ancêtres et Société à Madagascar*, Nouvelle série, 6, Université de Bordeaux II, pp. 16-23.
- RAZAFIARIVONY, Michel, 1987- Le Saotra dans la société Tanala, *Travaux et Documents, Le Tanala, la forêt et le tavy*, 25, Musée d'Art et d'Archéologie, Antananarivo, pp. 113-136.
- ROBERT, Samson, 1965- *Ohabolana betsimisaraka*, Imprimerie Tamatavienne, Tamatave.
- THIERRY, Solange.- Sacrifices de bœufs et expressions rituelles dans les pays de l'Océan Indien, *B.A.M.*, T. XXXV, pp. 109-114.

### LA CONSECRATION D'UNE PIERRE LEVEE DANS LA REGION D'ANOSIBE AN'ALA

Il est de coutume chez les Betsimisaraka du Sud, de la région d'Anosibe an'ala dans le Centre-Est de Madagascar d'élever une pierre à la mort d'une personne, homme, femme, garçon circoncis ou fillette, âgée de plus de 6 ans. Autrefois, cette élévation n'avait lieu qu'un mois après la mort, mais par la suite, on l'effectua immédiatement le jour de l'enterrement ou le lendemain. Si à ce moment, la famille du défunt n'a ni boeuf ni assez d'argent, la pierre est néanmoins élevée avec du *toaka* (boisson alcoolisée). Dans ce cas, la véritable consécration de la pierre qui nécessite obligatoirement l'abattage d'un boeuf est accomplie six mois et même un ou deux ans après. Elle pourrait alors être combinée avec la sacration des pierres d'autres membres de la famille morts entretemps.

La cérémonie de la consécration ne dure qu'une journée, mais les parents et amis vivant aux alentours rejoignent le village l'après-midi, précédant ce jour, et ne le quittent que le lendemain. Ces deux nuits et une journée sont passées dans la joie et l'allégresse, on danse sans arrêt et on mange beaucoup de riz et de la viande toujours accompagnés par du *toaka*.

Les pierres sont généralement élevées au pied d'un manguier situé à une certaine distance (des centaines de mètres) du village, dans un endroit différent de celui du tombeau. Elles ont une forme allongée et plus ou moins arrondie ne dépassant pas 1 m de hauteur. Les pierres de tous les membres de la famille sont réunies là : celles des hommes d'un côté et celles des femmes de l'autre. Après le *kabary*, discours du spécialiste appelé *vavanjaka* (litt. la sortie ou l'issue de la parole) expliquant l'objet de la cérémonie, le *tangalamena*, (litt. le bâton rouge), chef spirituel du village et gardien de la tradition se lève pour invoquer *Zanahary*, le Créateur et *ny razana*, les ancêtres. Il leur demande de quitter leur domaine respectif afin d'assister à la cérémonie présente, recevoir les offrandes qu'on leur donne, prendre part au repas des vivants et enfin bénir leurs descendants. Puis on coupe la gorge du boeuf (ou de la vache). Une petite partie de la viande de cette bête immolée est immédiatement préparée sur place, à côté d'une autre marmite pleine de riz. Lorsque ce repas symbolique est prêt, le *tangalamena* en offre aux *razana* quelques cuillerées dans deux feuilles de *longozabe*<sup>1</sup> et les installe sur les branches du manguier. Ensuite les assistants, en commençant par les *tangalamena*, puis les notables, les hommes en général et enfin les femmes et les enfants prennent successivement leur part. La distribution du reste de la viande

1- *Aframomum angustifolium* Zinzibéracées

crue aux membres de la famille et à tous les ménages qui leur ont apporté des *tso-drano* (de l'argent, du riz,...) au début du *hasim-bato*, clôture la cérémonie.

L'élevation et la consécration d'une pierre ont pour but d'empêcher le *hamoreea*, que la personne morte auparavant erre "partout". Elles permettent de considérer comment les Malgaches (en l'occurrence les Betsimisaraka) perçoivent la "vie", après la mort. Les distinctions qui ont existé sur la terre : l'âge, le sexe, le rang social, le métier... demeurent encore "là-bas". De même, les membres de la grande famille cohabitent aux environs du tombeau où ils sont ensevelis. Seulement, les gens croient que les *razana* possèdent un pouvoir supérieur : ils peuvent agir sur le bien et le mal, au bénéfice ou au dépens des vivants. Aussi doit-on les honorer si l'on veut réussir dans la vie, d'où le respect et la réactualisation périodique des coutumes ancestrales. Cependant, le privilège de communiquer avec les *razana* est réservé uniquement au *tangalamena*, qui occupe ainsi une place très importante dans la vie non seulement spirituelle du village, mais s'étend aussi dans le matériel. Toutes les décisions prises au niveau du village doivent obtenir son accord. Cette attitude l'oppose souvent aux dirigeants de la nouvelle structure administrative, le *Fokontany*...

La dynamique interne de la société (l'accroissement rapide de la population entre autres...) articulée avec les éléments étrangers introduits aux niveaux idéologique, économique et politique, exercent une influence considérable sur les hommes dans la réalisation des coutumes. En effet, la religion chrétienne et les nouvelles connaissances véhiculées par l'Eglise et l'Ecole, la radio et la vidéo ébranlent fortement le fondement des croyances et des structures traditionnelles reposant sur les ancêtres et les aînés. De plus, le village ne peut pas se soustraire aux problèmes économiques nationaux et internationaux actuels. D'où une certaine remise en question de l'accomplissement des coutumes qui s'effectue maintenant tant sur le fond que sur la forme. Les gens essaient de faire une synthèse des anciennes croyances et des idées nouvelles dans le contexte économique existant.

Néanmoins, les Malgaches même les jeunes générations ne veulent pas abandonner tout simplement les coutumes, malgré les difficultés pécuniaires et autres, parce qu'elles contiennent les valeurs ancestrales. Elles représentent un aspect de l'identité culturelle nationale.

## **SUMMARY**

Among the Betsimisaraka of the eastern Madagascar, a standing stone is erected for a person after death (except in the case of children under the age of six...). This rite should involve the sacrifice of a bull or a cow, but if the family of the deceased does not have enough money to purchase an animal at that time, the stone can be erected and blessed with *toaka* (sugar-cane alcohol), and the sacrifice may take place some months or years later.

The aim of this practice is to prevent the dead from wandering, and to ensure that it remains in the place of the "other life". Like all Malagasy, Betsimisaraka believe that life continues after death, and this practice ensures that living continue the blessing of their ancestors.

## EDUCATION, FAMILLE ET SOCIETE : CAS DE L'ENFANT TANALA

Bodo RAVOLOLOMANGA  
CeDRASEMI, Paris

L'éducation comme vecteur de la transmission de la culture et de la pérennité de la société est souvent étudiée par les ethnologues. Margaret Mead dans une étude minutieuse sur quelques sociétés de la Nouvelle-Guinée définit l'éducation comme la "manière dont chaque petit humain se transforme en adulte achevé" (1973, I). C'est en observant le cheminement de ce "petit humain" vers l'âge adulte que l'on peut appréhender l'organisation de la famille et de la société. En effet, l'identité, le fonctionnement et la reproduction du groupe se reflètent dans la cohérence des règles transmises à chaque individu.

Dans ses travaux qui devaient déboucher sur la notion de "personnalité de base"<sup>1</sup>, Ralph Linton met en valeur le rôle tenu par la mère nourricière, le géniteur, la famille et le village dans l'éducation de l'enfant. Une partie de l'oeuvre de Ralph Linton est basée sur l'étude de la société tanala du Menabe, une société proche de celle que nous avons nous-même étudiée pendant deux années de terrain. Dans cet article, nous développerons les mêmes thèmes que cet auteur.

Le lecteur aura ainsi la possibilité de comparer les observations de deux ethnologues, concernant deux sociétés tanala et un même thème d'étude : l'éducation de l'enfant et les rapports qui, à travers le processus éducatif, se créent entre l'individu, la famille et la société.

Le proverbe : "*Ny hazo no vanon-ko lakana, ny tany naniriany no tsara*" (Si l'arbre arrive à maturité et s'apprête à être transformé en pirogue, c'est que la terre où il a poussé était bonne), donne l'image du bon développement de l'enfant. Ici, l'individu devenu adulte est assimilé à un arbre arrivé à maturité, le terrain représente le milieu où il vit et où il se développe. Cependant la comparaison ne doit pas être poussée trop loin car le milieu de l'homme intègre non seulement des facteurs naturels, mais aussi matériels et sociaux.

1 - Les noms de Ralph Linton et d'Abraham Kardiner sont liés à la notion de "personnalité de base".

En milieu tanala, la cohésion de la communauté villageoise ou *fokonolo* semble étroitement liée à la présence d'une "maison collective" ou *tranobe* qui rassemble la population autour du "roi" ou chef traditionnel appelé *ampanjaka*, des "personnes âgées", les *ray aman-dreny*, et enfin de la "princesse" ou *andriambavy*, représentante des femmes. Les rassemblements à la maison collective s'effectuent aussi bien dans le cadre de la vie quotidienne que lors des rituels et concernent les adultes tout autant que les enfants. Malgré l'existence de la *tranobe*, l'originalité de la famille nucléaire n'est pas du tout affectée, elle garde toujours sa spécificité. L'éducation de l'enfant est avant tout influencée par elle. Elle lui fait acquérir certaines habitudes du corps et de l'esprit, lui apprend la meilleure façon de se comporter à l'égard des êtres et des choses. En effet, l'enfant acquiert ses premières habitudes au contact de la famille nucléaire.

## L'ENFANT ET LA FAMILLE

Dès la naissance, la mère s'occupe de l'enfant, lui prodigue divers soins et le nourrit. La qualité du rapport mère-enfant trouve sa meilleure expression dans l'allaitement maternel car, en dehors du rôle nutritionnel, il a aussi un rôle affectif. Par le jeu de corps-à-corps avec la mère, toute tension nerveuse de l'enfant est apaisée. Aux moindres cris et aux moindres pleurs, elle lui donne le sein. Le corps maternel est pour lui un lieu de refuge. S'il lui arrive d'avoir peur, il vient se blottir contre sa mère.

C'est à son contact également qu'il développe ses réflexes. Il y perfectionne ses exercices posturaux dans les diverses positions d'allaitement. Confrontée à ce genre de taquinerie, la mère reste passive. L'emploi de mots doux, de cajolerie est presque inexistant. Toutefois une telle attitude ne doit pas être considérée comme de l'indifférence car les pratiques de puériculture traditionnelle appellent la mère à veiller discrètement sur le jeune enfant. Son affection envers la descendance ne se manifeste pas trop dans la parole. Il n'existe pas d'expression employée par la mère pour exprimer son amour. Au contraire, avant l'âge de trois mois, l'enfant est appelé *betay* (celui qui fait beaucoup de selles). L'emploi d'expressions de ce type est en relation avec le halo de mystères qui doit entourer la vie fragile et incertaine du jeune enfant. Jamais une mère ne fera l'éloge de son enfant à une autre personne. Elle ne dira jamais qu'il est beau et intelligent car, faire de telles louanges pourrait susciter la jalouse des envieuses. A peine va-t-elle utiliser le vocable *amboamboa* (comme un petit chien) pour dire qu'il grandit bien. Et même, elle laisse le soin à une autre personne de faire ce genre de remarque. En particulier, tout commentaire qui entoure publiquement les qualités visibles d'un enfant est sensé éveiller la jalouse des envieuses ou l'attaque de la sorcellerie.

Face à cette appréhension, la discréction est demandée aux personnes qui s'occupent d'un jeune enfant. De telles précautions entourent celui-ci jusqu'à l'âge de six mois environ.

Bien que l'enfant reste dans la sphère maternelle, il est confié de temps en temps à une nourrice de substitution (la femme de l'oncle paternel, la tante paternelle, les grands-mères paternelles et parfois les sœurs aînées du nouveau-né). L'ensemble de ces personnes n'est que le prolongement du visage maternel. Avant le rite de sevrage, l'enfant a déjà fait connaissance avec d'autres visages parentaux. Ce rite, se situant vers l'âge de un an et demi à deux ans, ne fait qu'élargir son univers social. Soustrait du contact de la mère et projeté vers son groupe d'âge, il commence à prendre conscience de lui-même, de son identité et acquiert beaucoup plus d'autonomie.

La mère joue un rôle prépondérant dans le développement de l'enfant jusqu'à la période de sevrage. Le père, quant à lui intervient très peu. Précisons que l'appartenance de l'enfant aux lignées reste conditionnelle tant que n'a pas été accompli le rite de *mandrava kivero*<sup>1</sup>. La cérémonie n'est effectuée qu'une fois pour la naissance du premier enfant, les enfants suivants appartenant de fait autant aux lignées maternelles que paternelles. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il ne s'agit pas ici de transférer l'enfant du groupe familial maternel au groupe familial paternel.

Toutefois dans cette société, la dichotomie homme/femme est manifeste. Une place privilégiée est accordée au père de famille et une division spatiale rigoureuse est maintenue au sein du foyer. Les places des gens à la maison suivent un schéma auquel l'enfant s'habitue dès son jeune âge.

A la maison, la place du père se trouve à l'est, près de la "porte-est" ou *hoaka*, par laquelle on ne passe jamais. De cette place, il fait face à la porte ouest et reçoit les visiteurs qui entrent. Il fait asseoir à ses côtés, vers le nord, les "hommes âgés" (*rangahy*), tandis que lui-même se déplace vers le foyer, au sud. Les hommes moins âgés, les visiteurs de marque s'adossent au mur nord. Par contre les jeunes gens et les enfants se déplacent toujours près de la porte ouest. La place des femmes est au centre de la pièce. La mère de famille se met habituellement au coin est du meuble *farafara* "meuble qui surplombe le foyer" ; ses filles s'accroupissent autour d'elle.

Aussi bien dans la famille que dans la communauté villageoise, cette division spatiale est toujours maintenue. Ainsi, lors d'une cérémonie se passant dans la *tranobe*, l'*ampanjaka* suivi des autres *rangahy* à sa gauche se met à l'Est près du *hoaka*.

1 - Littéralement, *mandrava kivero* signifie détruire la literie de la nouvelle accouchée. En principe, ce rite se situe pendant la période de relevailles, trois mois après l'accouchement. Chez les Tanala, le rite de *mandrava kivero* est un acte d'adoption et de reconnaissance de l'enfant par les lignées paternelles. Par son accomplissement se fait la légitimation de l'appartenance lignagère de la descendance dans un foyer. Il ne s'agit pas ici d'un transfert de l'enfant des maternels vers les paternels comme chez les Masikoro par le rite de *fangatahan'anaka*. (Cf. Henri Lavondès, bibliographie).

L'âge, la fonction, l'appartenance sexuelle déterminent ainsi la place que chacun occupe au foyer et dans une tranobe. Et il serait malséant de s'asseoir à une place que le statut ne permet pas d'occuper.

En ce qui concerne la pratique de la conversation, l'enfant est appelé à tenir, très jeune, la position d'interlocuteur. D'habitude, l'adulte l'invite à parler. Toutefois s'il est appelé à être un interlocuteur, ses questions doivent être rares et ses commentaires spontanés sont loin d'être acceptés. Parfois, il utilise une expression du visage pour manifester son opinion. Pour répondre, un jeune ne doit pas regarder la face de son interlocuteur aîné. Il n'élève pas la voix. L'enfant apprend à obéir à la parole du père. Il se fait quand celui-ci intervient. Il n'est pas étonnant de constater que le respect et l'honneur sont accordés aux personnes âgées. Cet appel à l'obéissance est bien illustré par le proverbe : "Toa ny tsipak'ombalahy ny ana-dRay aman-dReny, tsy mahavoa, mahafanina ; raha mahavoa mahafaty" (Les conseils des parents sont comme les ruades d'un bœuf, s'ils vous atteignent, ils vous tuent. S'ils ne vous atteignent pas, ils vous donnent le vertige). Ce précepte met en évidence le respect que l'enfant doit avoir vis-à-vis de ses parents.

Quant au repas, des règles de bienséance sont également maintenues quels que soient les lieux et les circonstances où on le prend. Quand il se passe au foyer, chaque membre de la famille garde sa place respective selon la division sexuelle. Le père, servi en premier, mange sur sa propre natte, *lohalambana* (tête de natte) avec des cuillère et assiette qui lui sont réservées<sup>1</sup>. Après lui, ce sera l'aîné des enfants qui sera servi ; viennent ensuite les cadets. Les filles se contentent d'être servies en dernier avec leur mère. Le père doit prendre la première bouchée, c'est à lui aussi de finir en premier le repas. Enfreindre ce précepte n'est pas du tout acceptable. Une telle attitude est désignée par l'expression : *miteko alohan'ny vaza* ; (Mâcher avant les molaires). Il y a assimilation ici entre la loi de la nature et l'ordre social.

Certaines attitudes sont aussi adoptées pendant le repas. On mange toujours avec la main droite. Il ne faut pas paraître gourmand. On ne regarde pas les autres manger. Chaque convive doit se contenter de sa part ; il n'est pas conforme à la tradition de solliciter un complément de riz : formuler une demande de cette nourriture de base équivaudrait à une remise ; s'il en reste dans la marmite, on le garde exprès pour l'éventuel voyageur, parent ou visiteur de la journée<sup>2</sup>.

1 - La transmission de l'héritage de ces objets personnels (cuillères assiettes...) se fait du père au fils aîné.

2 - Il est d'usage chez les Tanala de donner à manger à tous visiteurs qui entrent dans la maison, surtout quand il vient de loin, quelle que soit l'heure. Au cas où l'on ne peut pas le faire, on lui fait apporter de la nourriture crue (patates douces, manioc ou fruits). Ce don de nourriture est une marque de la bonne hospitalité.

Dans une situation comme celle décrite ci-dessus, où les parents sont porteurs d'un ensemble important de règles de conduite, on serait tenté de penser voire apparaître un conflit de générations. Or, dans cette société traditionnelle, il est rare d'entendre parler de jeunes s'opposant aux anciens. Rares aussi sont les parents qui abusent de leur autorité sur les enfants. Ces derniers respectent les aînés et les parents, d'autant plus que les préceptes et les divers interdits les empêchent de se mettre au même niveau qu'eux et surtout de les surpasser<sup>1</sup>. Malgré cette soumission, l'enfant vers l'âge de dix à douze ans accède à une certaine autonomie matérielle. Il peut en effet vendre à son compte des articles vannerie et des produits agricoles que lui confient ses parents. Avec l'argent dont il dispose ainsi, il achète ses vêtements et contribue aussi aux dépenses familiales. Tout en étant autonome, un jeune reste solidaire de sa société. Dans cet accord tacite entre parents et enfants, les jeunes ne remettent pas en cause l'organisation structurée de la société. Ils savent pertinemment que tous ceux qui respectent leurs parents et leur obéissent se préparent à suivre la voie que les adultes leur ont tracée. Chaque individu se prépare également à son rôle de père et de mère. Ceci est préétabli par la règle de succession dans la société.

En ce qui concerne l'apprentissage au travail, il s'effectue suivant la division sexuelle. Au contact du père, le garçon se familiarise avec l'outil et la technique, comme avec la coutume et le savoir-faire. Il apprend ainsi comment manipuler une hâche, une bêche, une scie ou un coupe-coupe. Comme son père, il participe à peine aux travaux domestiques et passe la plupart de son temps dans les champs, se charge des occupations nécessitant un effort. La fille de son côté fait l'apprentissage des corvées de la maison au contact de sa mère ou de ses grand-mères et ses mères classificatoires. Les travaux féminins auxquels elle s'initie la lient étroitement au village et à ses environs immédiats.

Dès son jeune âge, elle se prépare à son rôle de future mère et épouse. Toute cette assimilation de connaissances revêt un caractère progressif et imitatif. On demande implicitement à l'enfant d'observer et d'essayer par lui-même. L'apprentissage au travail est rare et l'explication verbale y est réduite. On note que l'imitation des occupations adultes prédomine dans les jeux enfantins.

## LA FACON DE CORRIGER LES ENFANTS

Il arrive parfois que les enfants désobéissent et méritent d'être corrigés. Le recours au discours occupe une place importante comme outil normatif. Rares sont

---

1 - Il est interdit aux enfants de construire une maison plus grande et plus haute que celle des parents. Pour se conformer à la division spatiale, leur maison ne doit pas être dans le même axe ni être à l'Est de celle des parents. Pour faire valoir ce précepte, les Tanala disent : "Tsy mahaleo vovok'afon'ny Ray aman-dReny ny zaza", (Les enfants ne peuvent pas supporter la fumée venant de la maison des parents).

les parents qui font appel à la correction corporelle pour punir les enfants désobéissants<sup>1</sup>.

Pour les petits enfants, le regard désapprobateur du père suffit pour qu'ils se rendent compte de leur inconduite. Rares sont les parents qui crient après leurs enfants pour manifester leur mécontentement. Cependant, pour des fautes graves (vol, meurtre, liaisons incestueuses), les géniteurs amènent le coupable devant la *tranobe* du *foko* paternel, tribunal traditionnel capable de juger un tel délit.

Devant l'ensemble de la *tranobe*, le coupable doit avouer sa faute. En cas de récidive, la *tranobe* l'oblige à payer une amende d'un bœuf pour le rachat de sa faute. Toutefois, pour éviter aux jeunes de commettre de telles erreurs, les Tanala ont l'expression : "*Mitandrema zalahy sao mate aomby*" (Faites attention les jeunes, sinon, vous allez sacrifier un bœuf).

Si après le paiement de l'amende, le coupable récidive encore, le *foko* du père l'exclut de sa société, de son village et le chasse vers le *foko* de la mère. Le père le désavoue devant la *tranobe* après avoir versé une somme d'argent<sup>2</sup>. On dit qu'il est rejeté par son père, *avalan'labany* ou *miala amin'ny tokotanin'labany* (Quitter la cour de son père ou bien l'enceinte de ses parents paternels), et "chassé vers les parents maternels" ou *asesy amin'lendriny*. Désormais, le coupable doit trouver refuge auprès de sa parenté utérine dont l'oncle maternel est le représentant. Il n'y a de pire disgrâce que d'être chassé de la *tranobe* paternelle car l'individu y perd tout droit de citoyen et d'homme. Il n'a plus droit d'accès au village, au tombeau ancestral et à l'héritage paternel. Il est indéniable que la honte et la peur de ce rejet règlent souvent la conduite de l'enfant.

Devant une telle situation, l'enfant voit souvent en son père et aux parents paternels l'autorité et le respect, alors qu'il éprouve pour son oncle maternel de l'affection et se sent auprès de lui en sécurité. Dès son jeune âge, il trouve un climat affectif satisfaisant chez sa parenté utérine. Pour le neveu, l'*endrilahy* (mère-mâle) ou l'oncle maternel, est un confident et un parent-à-plaisanterie. Parfois, il prend de la nourriture chez lui et dit : "Puisque je n'ai pas droit à ton héritage, je prends de la nourriture chez toi". De son côté, l'oncle maternel a droit à l'aide et à l'assistance des enfants de sa soeur. L'importance de l'avunculat est surtout

1 - Dans son discours, le roi Andrianampoinimerina défendait les gens de frapper les enfants. Pour cela, il disait : "Sachez, vous qui tuez des bœufs sur la place pour en débiter la viande, que les enfants peuvent prendre les menus morceaux. Ne vous fâchez pas contre eux et ne les frappez pas, car je vous dis, s'il vous arrive de les blesser et que leur sang coule, vous encourrez la peine de mort.

2 - Chez les Merina, l'acte de rejet de l'enfant désobéissant consistait également à payer la somme symbolique appelé *vola tsy vaky* (Le *vola tsy vaky* ayant été une piastre entière et non découpée qu'on donnait au souverain comme *hasina* en reconnaissance de sa souveraineté). L'acte de rejet de l'enfant est appelé : *ariana amin'ny vola tsy vaky*.

manifesté à travers les rituels concernant le neveu utérin<sup>1</sup>. Il n'est donc pas étonnant de constater que grâce à l'assistance mutuelle du neveu utérin et de l'oncle maternel, une affection et une compréhension réciproques règnent entre eux.

## LES ENFANTS ET LES GRANDS-PARENTS

Le rôle des grands-parents est important également dans l'éducation de l'enfant en ce qui concerne son intégration sociale et sa participation aux traditions du groupe. Il trouve auprès des grands-parents un climat reflétant l'affection. Souvent, leur attitude neutralise la rigueur de la discipline qu'il subit auprès de ses parents biologiques. Ainsi, la maison des grands-parents peut servir de lieu de refuge pour le petit-enfant lorsqu'il y a une mésentente entre lui et les géniteurs. Il y trouve des alliés et des confidents. On dit que les grands-parents gâtent leurs petits-enfants ; d'où l'expression *taizan-drenibe* (élèvés par la grand-mère), expression qui sert à tourner en dérision un enfant capricieux.

Toutefois, le rôle des grands-parents est très important car, en l'absence de sa mère, la grand-mère sert de nourrice de substitution. Auprès des grands-parents, l'enfant s'habitue à observer. Ils représentent pour lui également les meilleurs parents-à-plaisanterie. Ainsi, un petit-fils peut se permettre de prendre le chapeau de son grand-père et le cacher dans le but de s'amuser, alors qu'il n'osera pas le faire à son père. Il peut prendre un morceau de viande sur l'assiette de son grand-père, et pour riposter, ce dernier crache sur le morceau de viande dérobée. De telles taquineries se font souvent entre eux. Parfois, quand une mère veut se débarrasser un instant de son enfant, elle dit : "Va jouer avec ton grand-père", comme si ces deux générations sont assimilables.

Quant à l'intégration sociale, l'enfant fait ample connaissance avec les figures parentales et leur statut, à travers le contact de ses parents. En leur compagnie, il discerne la meilleure conduite à tenir devant tous les membres de la parenté et s'y habitue. Ils lui rappellent les devoirs à accomplir auprès de l'*ampanjaka* et de l'*andriambavy*. Et au moins une fois par an, comme tous les jeunes du village, il est tenu d'apporter son travail à la collectivité. S'abstenir d'exécuter ce travail enfreindrait la loi de la vie communautaire, ce qui signifie commencer à s'écartier de la société.

A part cette intégration sociale, l'enfant découvre et perfectionne auprès de ses grands-parents la connaissance des traditions dont ils sont les meilleurs dépositaires et transmetteurs aux jeunes générations. A leur contact, l'enfant écoute et enregistre les contes, les proverbes et autres enseignements oraux.

---

1 - Le rituel le plus important où l'oncle maternel s'occupe de son neveu est surtout manifeste dans la circoncision.

## L'ENFANT ET SON GROUPE D'AGE

Avant la circoncision des garçons, qui a lieu à quatre ans environ, les enfants, sans distinction de sexe, jouent sur la grande place du village. Parfois, ils courrent tout nus dans le village sans qu'on n'y prête attention. A la maison, ils peuvent manger ensemble sur une même natte et dans une même assiette. La nuit, ils dorment près de leurs parents et partagent avec eux la même grande natte.

Après le rite de circoncision, le garçon se détache du groupe des jeunes filles et des femmes du village pour intégrer le groupe des garçons et des hommes. Il s'oriente vers son père et ses frères, qui s'occupent de lui désormais. Il s'attache davantage à son groupe d'âge. Dans la journée, il quitte son village pour jouer et faire connaissance avec les autres garçons des villages voisins. De leur côté, les jeunes filles forment des groupes mais restent toujours au village, auprès de leur mère et des autres femmes de la communauté villageoise.

A partir de cet âge, filles et garçons jouent rarement ensemble. Il leur est interdit de dormir sur une même natte. Les garçons doivent s'habiller décentement. Le port d'un short et surtout d'une tunique assez longue est conseillé. Les filles doivent se couvrir de leur toge. Ils ne mangent plus ensemble sur une même assiette, alors que ceci était permis dans leur jeune âge. Ils ne peuvent pas nager dans une même rivière. Plus tard, ces diverses conduites d'évitement vont encore se multiplier et se renforcer.

Sur le chemin, la soeur marche toujours derrière son frère pour éviter de lui exposer la forme de son corps. Si parfois, il leur arrive de prendre la route ensemble pour un assez long trajet, la soeur derrière son frère porte en bandoulière une ficelle en raphia ou en jonc, appelé *tavotra*. Ceci est fait pour éviter aux gens de prendre les germains pour des fiancés ou époux. En l'absence des parents, les germains ne peuvent pas dormir dans une même maison ; le cas échéant, un adulte est appelé pour leur tenir compagnie. Au cas où ils ne pourraient faire autrement, ils disposent au milieu de la chambre une rangée de corbeilles, *saronankarona*, pour une séparation spatiale symbolique de la literie des garçons et des filles.

Ces diverses conduites et interdits touchent non seulement les collatéraux mais aussi les frères et soeurs classificatoires (cousins croisés et parallèles), patri et matrilatéraux et tous les enfants qui sont susceptibles d'avoir un lien de parenté par le sang et par l'alliance. La transgression de ces préceptes équivaut à une attitude incestueuse pouvant entraîner l'amende sous forme d'un bœuf ou le rejet par la société.

De ce fait, nous pouvons remarquer que la division sexuelle dans la société tanala est maintenue non seulement pour faire valoir la prépondérance de l'homme sur la femme au sein de la famille et de la communauté, mais aussi ces attitudes d'évitement vont également dans le sens de l'exogamie du village.

En plus de cette division sexuelle entre germains, et entre frères et soeurs classificatoires, l'inscription de l'ordre de naissance et le rapport ainé-cadet ont aussi leur importance dans la formation de la personnalité de l'individu. L'organisation des germains repose sur le principe de subordination réciproque. Les soins des plus jeunes sont confiés la plupart du temps aux ainés. Les plus petits sont toujours encadrés par les grands. Très tôt, l'ainé des germains se rend compte de la responsabilité qu'on lui confie. En effet, il doit assistance et protection aux plus jeunes, mais en retour, il a droit à leur obéissance et à leur aide. Ces différentes attitudes ne sont-elles pas codifiées par le proverbe : "Izay manan-joky afak'olan-teny, izay manan-jandry afak'olan'entana" (Avec un ainé, on est exempt du problème de la parole, avec un cadet, on est exempt du port des bagages). Ainsi peut se résumer la "structure interne"<sup>1</sup> dans le groupe des germains.

Malgré la prépondérance accordée aux garçons, le premier-né dans un foyer est toujours bien accueilli, quel que soit son sexe. Son arrivée marque le début de la fécondité. La place du benjamin est aussi importante au foyer. Le dernier fils est souvent le préféré de la mère comme la dernière fille celle du père. On les contredit rarement.

Quant aux enfants en position intermédiaire, leur place est assez floue sans qu'on ne les délaissse vraiment. En effet, une telle situation incite ces enfants à sortir le plus souvent, à explorer le monde extérieur et à acquérir ainsi plus d'autonomie. Ces enfants font beaucoup plus preuve de leur personnalité. Ils aiment prendre de l'initiative alors que l'ainé (e) ou le (la) benjamin (e), restant une grande partie de leurs temps auprès de leur père ou de leur mère, ont du mal à s'y soustraire.

Mais quelle que soit la préférence que les parents accordent à l'un et à l'autre, le privilège est surtout accordé à l'ainé des garçons car, de lui dépend la continuité de la descendance agnatique. Il représente le pilier de la famille.

Quant aux relations de l'enfant avec son groupe d'âge, il s'y intègre progressivement. Il apprend beaucoup plus vite dans la société enfantine que dans celle des adultes. Il se corrige facilement sous l'influence des pairs, y abandonne certaines habitudes d'obstination de la petite enfance. Au milieu de ses camarades, il apprend à communiquer, à manifester sa joie et ses peines. Il ne doit pas se mettre à l'écart du groupe. Pour se faire accepter, il doit apprendre à faire des concessions. Il y abandonne certaines conduites qu'il pouvait se permettre avec ses parents, mais qui lui portent préjudice face à son groupe d'âge.

---

1 - Radcliffe-Brown, dans son ouvrage sur l'introduction sur les Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique, parle de la structure interne qui lie les germains, selon l'ordre de naissance et de division sexuelle.

## CONCLUSION

L'environnement social immédiat de l'enfant tanala et le rôle normatif qu'il joue sur qui ont été décrits dans cet article et sont très caractéristiques de la société malgache traditionnelle.

Cet environnement est composé de différents acteurs sociaux qui, selon leur statut en rapport avec l'enfant, interviennent à des moments et suivant des modalités sensiblement différentes sur celui-ci. Jusqu'au sevrage, les contacts mère-enfant sont privilégiés, intenses contacts kinesthésiques et soins attentionnés créant un sentiment de sécurité chez le nouveau-né. Après le sevrage, son éducation est assurée par l'ensemble des parents paternels qu'il côtoie quotidiennement en rapport avec un mode de résidence viriloc. Au rapport très personnalisé avec la mère qui caractérisait sa prime enfance, se substituent par la suite les relations à un ensemble de personnes qui s'occupent de lui et lui servent de modèle.

Les comportements de ses proches, tout autant par leur exemplarité que par leur répétitivité, lui signifient l'ordre social qui prévaut dans cette société selon des critères comme l'âge, le sexe, le statut ainsi que les droits et les devoirs qui sous-tendent cet ordre. L'éducation de l'enfant tanala, est dans ce contexte, progressive et imitative. L'essentiel de l'action normative dont il est l'objet est assuré par ses parents paternels. Le père forme ses fils, la mère ses filles. Pour les uns et les autres, un respect teinté de crainte est requis vis-à-vis des géniteurs.

Cependant une différenciation se fait sentir au niveau des sentiments que l'enfant nourrit envers ses parents paternels et maternels. Soumis à certaines contraintes dont la transgression pourra amener le rejet par la parenté paternelle, l'enfant éprouve pour celle-ci du respect, mais un respect teinté de crainte. Comparés aux rapports avec les parents paternels, ceux qui le lient aux parents utérins sont moins formels et plus marqués par la familiarité. Les parents utérins servent de refuge à l'enfant lorsqu'une situation de crise l'oppose aux parents paternels. Les relations neveu utérin-oncle maternel sont caractérisées par l'assistance mutuelle.

Les grands-parents adoptent une attitude proche de celle de l'oncle maternel vis-à-vis de l'enfant ; ils lui servent aussi de refuge face à l'autorité du père. Ces grands-parents sont de plus les principaux enseignants de la tradition. Enfin à travers la fréquentation de son groupe d'âge, l'enfant explore son milieu, tout en trouvant transposées dans les jeux et dans les rapports aînés-cadets, les règles de sociabilité valorisées par les adultes.

Cet ensemble de partenaires sociaux unis sous les lois de la *tranobe*, symbole de la cohésion de la communauté, contribuent donc de manière différente mais complémentaire à l'éducation de l'enfant tanala.

## BIBLIOGRAPHIE

- BEAUJARD Philippe, 1983- *Princes et paysans - Les Tanala de l'Ikongo. Un espace social du Sud-est de Madagascar*, L'Harmattan, 670 p.
- GRANDIDIER Alfred et Guillaume, 1908- *Ethnographie de Madagascar*, tome 1.
- KARDINER Abram, 1969- *L'individu dans sa société, Essai d'anthropologie psychanalytique*, (1ère éd. 1939), Gallimard, 531 p.
- LAVONDES Henri, 1967- *Bekoropoka, quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache*, coll. "Cahiers de l'Homme", Paris/La Haye, Mouton, 191 p.
- LINTON Ralph, 1933- *The Tanala, a hill tribe of Madagascar*, Chicago - Field Museum of Natural History, 334 p.
- MEAD Margaret, 1973- *Une éducation en Nouvelle Guinée*, (1ère éd. 1930), Payot, 310 p.
- RADCLIFFE-BROWN A.R., 1953- *Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique*, Introduction in A.R RADCLIFFE-BROWN, (éd.), Paris, P.U.F.
- RAVOLOLOMANGA Bodo, 1983- *Naître et grandir chez les Tanala d'Ifanadiana Madagascar*, Thèse de 3ème cycle en Ethnologie EHESS, 329 p.
- ROMBAKA Jean-Pierre, 1957- *Tantaran-drazana Antemoro-Anteony*, Tananarive, Randzavola, 76 p.

## **ABSTRACT**

The place of the child is very important in the Tanala family and society. Each member of the family must help him as a guide and serve as a model during his childhood.

When he becomes a grown-up, he must observe all the rules of the *tranobe* of his group. Thus he contributes to the harmony between his personal life and his life as a member of the group. In this paper the author explains the different aspects of the interrelationship especially between the child and his grandparents or his maternal uncle.

## **FAMINTINANA**

Mitàna toerana lehibe tokoa ny ankizy eo amin'ny fianakaviambe tanala. Ny tsirairay ao amin'io fianakaviana io dia tompon'andraikitra eo amin'ny fitarihana ny zaza ho amin'ny fahaiza-miaina amin'ny fahakeliny sy ho amin'ny fiaianany ho avy. Adidin'ny isam-batan'olona izany mandrapahalehiben'ny zaza.

Rehefa lehibe mahatsiaro saina indray izy dia tsy maintsy manaraka ny lalàna ifampifehezana amin'ny "tranobe" iankinany ka anjarany ny mampifandrindra ny fiaianany manokana hifanaraka amin'izany lalàn'ny "tranobe" izany. Eto amin'ity lahatsoratra ity ny mpanoratra dia mampiseho ny mety ho endrika rehetra isehoan'izany fifandraisana izany.

## MUSIQUE A MADAGASCAR : SON EVOLUTION SELON LES DIVERS COURANTS D'INFLUENCE

Mireille Mialy RAKOTOMALALA  
Institut de Civilisations  
Université d'Antananarivo

Musique à Madagascar, vaste sujet, est un choix délibéré pour entreprendre une étude globale sur la musique et la culture musicale malgaches. En effet, l'ethnomusicologie ayant une existence récente au sein de notre institution, nous faisons actuellement l'essai de mise au point d'une méthodologie de cette discipline. C'est une des raisons pour laquelle j'ai localisé mon article sur la région des Hautes-Terres centrales à partir de documents relatifs à la période récente de l'histoire de Madagascar, pour partir sur des bases connues.

Dans ce sens, "Musique à Madagascar" paraît comme l'image d'une expression unique dont les vocables sont différents parce qu'il délimite la notion du fini dans un art en perpétuelle évolution. Enfin, parce que ces trois mots synthétisent la diversité des formes et genres inhérents à notre musique.

Il est certain que les termes, forme, catégorie et classification peuvent choquer lorsque nous parlons d'un moyen d'expression aussi vivant que subtil, mais ils s'avèrent nécessaires pour nous éclairer dans l'analyse des faits et des situations artistiques dans un contexte socio-culturel donné et précis. La musique malgache n'a pas échappé à cette classification à laquelle l'esprit humain s'efforce de soumettre la diversité des phénomènes, des choses ou des conceptions en raison de l'intérêt théorique et pratique qu'elle représente. Relevons trois catégories, et trois formes distinctes bien que dans la pratique (instrumentale ou vocale) et au cours du processus de création (improvisation, chants et danses rituels), ces genres sont souvent en corrélation, à savoir : la musique religieuse ou sacrée, la musique traditionnelle et la musique profane (populaire, variété, rock, jazz).

Pour essayer de mieux comprendre et saisir ce qu'est la musique malgache, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, il est nécessaire de connaître ce qu'elle fût, ses origines, les divers courants d'influence qu'elle assimile ou subit au cours de son évolution.

Etant donné l'étendue du sujet, je vais, malgré tout, essayer de faire une étude de chaque genre en question. D'autre part, une comparaison systématique sera

effectuée avec les musiques occidentales et africaines afin d'avoir une idée plus vaste et plus ouverte de cette évolution, de situer son développement par rapport à celui des autres cultures musicales, de découvrir enfin une certaine analogie dans la conception et la perception de la musique en général par l'être humain, soit pour le culte d'un Dieu, comme art de divertissement ou l'expression, de la culture populaire.

Mais pourquoi une analyse comparative centrée autour de l'Europe et l'Afrique ?

Etant donné que cette première démarche est d'effectuer un travail de recherche par étapes en plusieurs parties, l'ignorance volontaire de l'apport d'éléments européens qui ont fortement marqué notre culture musicale rendrait cette analyse incomplète, de même, en ce qui concerne l'Afrique pour les similitudes culturelles héritées de la tradition orale et de la polyrythmie. Quant à l'étude des influences extra-européennes et austronésiennes, elle fera partie des travaux de recherche ultérieure, notre premier souci étant de faire des investigations sur des bases qui nous permettraient de diriger les futurs travaux.

## I- MUSIQUE RELIGIEUSE OU MUSIQUE SACREE

Parlons, tout d'abord, de la musique religieuse ou la musique sacrée de l'Europe, afin de mettre en relief l'historique de celle de Madagascar.

L'art chrétien, en Europe, comportait des ensembles vocaux car l'église médiévale n'autorisait que le plain-chant qui symbolisait l'unité de la société dans le cadre de l'église consacrée à Dieu. L'introduction des instruments de musique au cours des rites cultuels fut considérée comme un acte de profanation. Mais bientôt, les actions de la masse paysanne en Angleterre et en Hollande eurent leur conséquence politique mais aussi culturelle qui se traduit dans l'art religieux par la pratique des instruments de musique avec la voix. Au XIIème siècle, Luther popularisa les cantiques par l'intégration des rythmes et instruments de musique traditionnels à la musique écrite par des professionnels.

Nous pouvons observer, actuellement à Madagascar, un phénomène similaire dans les églises et les temples ; les cantiques sont substitués petit à petit par des chants religieux d'inspiration populaire par l'introduction des rythmes de danse traditionnelle et l'utilisation des instruments de musique malgaches. C'est un fait que l'on peut observer dans certains quartiers de la capitale et de ses environs et qui se généralise dans tout le pays. Il est opportun de noter ici l'existence d'un groupe de chercheurs autonomes qui travaille, depuis peu, le remaniement des chants religieux à Madagascar afin de leur apporter un cachet original, mieux adapté et plus proche de la sensibilité des Malgaches.

Ces remarques ne peuvent signifier que le développement de notre culture musicale en serait au stade de l'époque médiévale mais que la popularisation de

l'art religieux, chez nous, serait une malgachisation de la chrétienté. On peut constater dès lors, que la popularisation de l'art religieux est un fait universel qui peut se manifester de diverses manières à des périodes différentes dans toutes les cultures.

Mais quel était le caractère des origines de la musique religieuse à Madagascar ?

### 1.1- HISTORIQUE DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE MALGACHE

Pour parler de la musique religieuse malgache, mon choix s'est arrêté à la période du règne de Ravalona I, cette période étant à mon sens, une étape dans le développement de l'art musical malgache comme une première recherche d'authenticité. Outre cette motivation d'ordre esthétique, les lacunes causées par l'inexistence des transcriptions musicales, ne permettent malheureusement pas d'émettre des hypothèses sur les structures et les caractères de la musique des périodes antérieures. Il existe, certes, des documents anciens se rapportant à des faits musicaux d'un aspect historique intéressant, mais d'un intérêt scientifique insuffisant pour mener à bien des travaux de recherche approfondis.

D'autre part, les termes "musique sacrée" conviendraient mieux aux chants et hymnes royaux consacrés au souverain considéré par les Malgaches comme un être transcendant plutôt que "musique religieuse" car, ce n'est qu'au cours de son évolution marquée par les influences de plus en plus significatives pour son développement dues à l'installation du christianisme à Madagascar, que cette musique sacrée deviendra la musique religieuse malgache.

Ces chants sacrés, d'après l'analyse de quelques documents et transcriptions que j'ai pu effectuer, furent également d'essence vocale, constitués d'intervalles courts, dans le but certain d'obtenir un sentiment de noblesse et de piété. Cette recherche technique inhérente à un souci esthétique paraît invraisemblable car, comme nous le savons, à cette époque la musique malgache était essentiellement de tradition orale. De plus, la culture musicale occidentale introduite par Radama I fut volontairement releguée au second plan.

Il semble que l'intuition musicale poussée des Malgaches leur dicta ces structures et les caractères propres à ces formes. Il y a donc une inversion du processus de création, phénomène assez courant dans les cultures de tradition orale.

Contrairement à ce que l'on aurait tendance à penser, cette musique sacrée était déjà bel et bien établie sur le plan vocal par les *mpiantsa* (ensemble des chanteurs composés du coryphée et d'un choeur), et sur le plan instrumental, par les *antsiva* (conques) et les *hazolahy* (tambours sacrés).

Il serait intéressant de parler de ces *mpiantsa*. Selon Belrose-Huyghes, ce serait originellement un groupe de chanteurs sakalava (Nord-Ouest de

Madagascar), engagés par Radama I pour accompagner ses sorties et apparitions officielles. Pour résumer le texte de Delval relatif à ce groupe vocal, Ranavalona I, grande promotrice de la culture nationale, en vue d'améliorer les chants accompagnant ses déplacements fit appel à des dames âgées de la noblesse qu'elle charge de recruter des chanteuses, parmi les jeunes filles de la même caste afin de leur octroyer une formation artistique complète. Enfin prêtes, ces jeunes chanteuses pouvaient se produire dans toutes les manifestations publiques et officielles au cours desquelles elles devaient chanter et danser, précéder le cortège royal et, fait à souligner, moyennant une certaine subvention.

## 1.2- PROFESSIONNALISME ET "MODERNISATION"

A partir de ces faits, il serait intéressant de connaître la mixité et le statut social de ces artistes sous Radama I mais, avec Ranavalona I, nous assistons à l'apparition de l'art professionnel dans l'histoire de la musique malgache. Professionnel, non dans le sens de prestations rétribuées (les musiciens traditionnels étant déjà rémunérés en bœufs bien avant Ranavalona I), mais d'une fonction permanente subventionnée au service de la reine.

Ce règne ne s'avère pas seulement le début du professionnalisme dans l'art musical à Madagascar, mais aussi, celui de son épanouissement depuis les hymnes royaux jusqu'aux *hira-gasy* en passant par les chants populaires et chansons enfantines. Encouragé par ce soutien et cet engouement royal, le peuple malgache chante, improvise et compose. Dès lors, les rencontres familiales, les événements gais ou tristes deviennent l'occasion de chants. Toutefois, il ne faut pas oublier la coexistence de cette musique sacrée avec la musique européenne car, sous Radama I, l'enseignement des cantiques de facture britannique fut déjà introduit. Mais la musique malgache contenait encore toute sa saveur et son originalité jusqu'au jour où les éléments de la musique occidentale s'imposeront comme une mode, durant le court mais décisif règne de Radama II, pour le développement de notre culture musicale.

A mon avis, deux facteurs sont à l'origine de cette transformation à savoir : la qualité de cet apport et la personnalité de Radama II lui-même.

L'apport d'éléments extérieurs dans une culture n'a, en soi, rien de négatif et peut même s'avérer bénéfique utilisé à bon escient. Ce qui est à déplorer dans notre cas, fut la qualité plutôt médiocre de ces éléments d'une influence néfaste pour l'épanouissement de notre culture musicale. En fait, je voudrais parler de ceux qui ont importé un genre de musique dépourvu de tout intérêt musical et culturel, s'efforçant de la démontrer comme une culture véritable, à l'aide d'un enseignement improvisé.

Personne, cependant, n'ignore les prédispositions artistiques et musicales étonnantes (qualités, du reste, inhérentes aux Malgaches de ce roi mélomane, amoureux des arts). En effet, l'assimilation de quelques notions rudimentaires du

solfège ne l'empêcha pas de composer des airs populaires appréciés de tous et l'analyse du contenu de quelques unes de ses compositions transcrites dans le "Monde illustré" du 31 Janvier 1886, trahissent la qualité de cet enseignement.

Il est vrai que Radama II, pourvu d'un tempérament plutôt facile, montrait un net penchant pour les jeux et bien souvent favorisa les cultures étrangères au détriment de sa propre culture. C'était certainement pour s'attirer ses faveurs et sa sympathie qu'on lui fit ces concessions musicales peu sérieuses. Mais si nous essayons d'imaginer un seul instant qu'une science, un art véritable aurait été suggéré et inculqué au potentiel artistique de ce souverain, premier modèle de ses sujets, sans ces obstacles techniques et politiques, notre musique aurait-elle un tout autre aspect aujourd'hui ? Bien entendu, on ne peut ignorer ni passer sous silence les compositeurs tels que Naka Rabemanantsoa, Ramboatiana, mais peut-être, la musique classique malgache, celle qui doit puiser sa source dans la musique sacrée, aurait-elle pu devenir réalité de nos jours ?

Une chose est certaine : cette période fut décisive pour le devenir de la musique malgache, particulièrement celle des Hautes-Terres centrales. L'essence, l'originalité de notre classicisme musical, dans le sens universel du terme, nous a échappé à ce moment sans aucune chance d'atteindre les sommets d'un art véritable, réduit au rôle d'un simple divertissement.

C'est la raison pour laquelle, la conscience de la valeur que l'on attribue à notre culture ne doit signifier, ni un repli sur soi, ni un regard nostalgique sur le passé mais doit dicter des actions adéquates aux buts recherchés afin de ne pas tomber dans un conservatisme figé. Mais il semble que dans ce sens nous soyons dans un bon équilibre.

## II- LA MUSIQUE PROFANE

### 2.1- BREF HISTORIQUE

D'emblée, on peut affirmer que de toutes les expressions musicales elle est la plus facile à apprécier. Cela peut s'expliquer par la spontanéité de l'expression, des effets séduisants des lignes mélodiques, de la construction logique et claire de la forme musicale et souvent par l'éloquence des textes. En outre, la pratique de cet art n'exige aucune étude réelle ou systématique et à l'opposé de la musique classique dont la compréhension nécessite une approche, la musique profane sollicite et éveille le sens musical qui sommeille en chacun de nous. Toutes ces raisons motivent l'intérêt qu'elle suscite auprès des jeunes et du public en général.

Les représentants de l'art profane du XIIème siècle, en Europe, furent des poètes-musiciens de modeste condition : les troubadours et les ménestrels qui effectuaient leur prestation sur les places publiques.

A l'origine, ce furent des chanteurs solitaires qui parcouraient les villes, mais bientôt, le support musical subordonné au développement de leurs chansons nécessita la compagnie d'autres musiciens. Ainsi, par le chant de groupe, la musique s'intègre à la vie quotidienne comme véhicule des sentiments mais permet aussi la participation communautaire dans le cadre d'une culture déterminée.

A Madagascar, comme dans de nombreux pays africains où le professionnalisme dans l'art ne tient pas une place prépondérante dans la vie sociale, nous pouvons remarquer l'existence de menestrels aussi bien sur les Hautes-Terres centrales que dans le Sud du pays. Mais dans les régions du Sud-Est et du Sud-Ouest, moins perméables aux influences extérieures, les instruments traditionnels sont fréquemment utilisés. Les chants ayant conservé un caractère particulier sont des plus intéressants pour les études ethnomusicologiques.

## 2.2- PRATIQUES SELON LES CONTEXTES DONNES

Il est indispensable, à partir d'ici, de parler des faits extra-musicaux car on ne peut comprendre un style dans une société donnée sans effectuer un rapport entre l'évolution des structures de l'organisation sociale et de la musique produite résultant des échanges humains.

La popularisation de l'art religieux en général, nous a permis de constater comment le développement d'une expression artistique peut dépendre de faits historico-politiques. Voyons à présent, comment des faits socio-économiques peuvent influencer les conceptions artistiques.

Dans toutes les cultures musicales du monde, dans les temps anciens, il existait une hiérarchisation et une sexualisation dans la pratique des instruments de musique.

A Madagascar, par exemple, certains instruments furent consacrés aux chants royaux : la *valiha* (cithare tubulaire), au niveau des castes, était l'usage exclusif des nobles, le *jejy* et *lokanga* (viole) celui des esclaves. Ces interdits n'entravèrent nullement l'épanouissement de ces derniers à l'insu de tous, d'où l'expression fameuse à ce sujet :

"*Mampifilafila ohatra ny andevolahy mahay mitendry valiha*" (Se faire prier comme un esclave sachant jouer de la *valiha*). En effet, celui-ci pratiquait cet instrument à l'insu de son maître et, par crainte de réprimandes, feignait l'ignorance bien que sa compétence de jeu fût parfois supérieure.

Enfin, au sein d'un clan, à l'intérieur d'une famille, les femmes ne pouvaient jouer des instruments ayant un symbole particulier au cours des rites cultuels (ex. le *hazolahy*, ou tambour sacré, utilisé lors du bain des reliques royales (*Fitampoha*) et le *marovany* (cithare sur caisse) dont les sons sont réputés avoir le pouvoir d'attirer l'esprit des ancêtres, lors des séances magico-religieuses. Certains de ces

interdits se sont atténués de nos jours par la vulgarisation de ces instruments en objets de divertissement.

Parallèlement au développement économique d'un pays favorisé par les moyens de communication et le transfert de technologie, l'évolution sociale amène la "modernisation" des concepts qui entraîne la disparition des préjugés et tabous. Ces modifications se répercutent, alors, dans les arts et particulièrement dans l'expression musicale. Aussi, outre les fonctions rituelles des instruments de musique dans quelques pays africains ou asiatiques, on peut affirmer aujourd'hui que les instruments ont perdu de leur valeur symbolique car désormais le message prime sur les moyens utilisés. A un point tel que l'introduction de la technologie dans les arts oblige le compositeur à être son propre interprète, sans s'encombrer de normes techniques ou de symbolisme quelconque.

Je ne saurais terminer ce sujet sans parler de la généralisation d'un phénomène de la seconde moitié de notre siècle dans de nombreux pays du Tiers-Monde comme à Madagascar : l'affirmation de l'identité culturelle, concrétisée par les créations inspirées du folklore et accompagnées d'instruments traditionnels modernisés (électrification, modifications technologiques).

De prime abord, ceci semble paradoxal car, d'une part, il y a recherche d'identité et d'autre part, introduction de la technique. L'explication de ce phénomène est que, cette synthèse de l'expression de la modernité et de la tradition facilite l'approche et la connaissance par autrui de sa propre culture en utilisant son langage. Parmi les exemples significatifs, citons le cas du "reggae" des Caraïbes et celui du "rai" d'Afrique du Nord qui est en train de connaître une grande vogue en Europe. Les textes de ces chants sont tirés des poésies arabes du XIIème siècle puis, élaborés sur un discours musical très recherché.

Dans un tout autre domaine, celui de la musique classique, nous avons assisté, il y a quelques années, aux arrangements de thèmes de Mozart, Chopin et Beethoven. La vulgarisation de cette musique la rendait plus accessible au public profane.

De ces remarques nous pouvons déduire, qu'à Madagascar, la musique dite profane a suivi et suit un développement logique avec son temps et son histoire, et que ce style de musique permet, non seulement des échanges et un dialogue entre les pays, mais aussi, peut prouver que sous des aspects de divertissement il peut servir de grandes causes humanitaires comme le monde en a été récemment témoin.

### III- MUSIQUE TRADITIONNELLE ET POPULAIRE

#### 3.1- LE *HIRA GASY*

Pour l'analyse de la musique traditionnelle et populaire, je choisirai un genre spécifique appelé selon les termes consacrés : *Hira gasy*. Pourquoi le *Hira gasy* ?

Parce que depuis ses origines à nos jours, il est parmi de ces genres qui ont su subsister aux influences internes et externes. Dans ce sens, il est l'image et la représentation la plus significative de la tradition artistique malgache (art composé de plusieurs genres et pratiqué par un groupe d'individus) du moins en ce qui concerne les Hautes-Terres centrales.

Le secret de cette subsistance peut s'expliquer par plusieurs raisons :

- La première serait d'un caractère artistique, car le *hira gasy* est une synthèse de tous les genres d'expression : l'art du langage par le *kabary*, de la danse et de la musique par la virtuosité des instrumentistes ; l'ensemble évoluant dans un cadre qui se crée au fur et à mesure du déroulement de la représentation par le jeu scénique des artistes. L'improvisation peut tenir également une large part au cours du spectacle mais toujours selon un rite bien déterminé. En somme, le *hira gasy* peut apparaître comme un opéra-théâtre populaire malgache.

Les membres d'une troupe composée de dix à vingt personnes, appartiennent généralement à un clan ou à une même famille. Être *mpihira gasy* est presque une hérédité car c'est une tradition familiale qui doit être respectée. Ce principe, certes, peut être d'une grande commodité sur le plan du travail et de son organisation, mais l'immersion des enfants dès leur plus tendre enfance dans ce bain artistique, favorise grandement l'épanouissement de leur sens artistique souvent hors du commun.

Les *mpihira gasy*, généralement issus de milieux ruraux, vivent sur la scène leur vie de tous les jours. En effet, les thèmes ou les sujets traités sont toujours tirés des manifestations de leur vie quotidienne et accompagnés, parfois, de recherches scéniques originales.

Les Malgaches se sentent proches de cette forme artistique complète qui leur permet d'apprécier une des facettes de notre culture.

- La seconde raison de cette survivance est sociale.

Malgré le modernisme et les exigences de la vie contemporaine, le Malgache reste attaché à ses traditions héritées des ancêtres. Aussi, aucune manifestation officielle ou familiale ne peut se passer sans la prestation de *mpihira-gasy*. Cette sollicitation permanente leur apporte les motivations nécessaires à la culture et à l'entretien de leur art qui a sa place dans la société. Le *hira gasy* a su subsister aux changements et évolutions ou à l'envahissement de la technologie moderne par sa spécificité structurelle et esthétique mais aussi par sa fonction socio-culturelle.

Cette fonction sociale peut s'analyser selon une approche ethno-musicologique :

### 3.2- LES DIFFERENTS CONCEPTS MUSICAUX

Dans les pays asiatiques et africains, l'art a un rôle fonctionnel car la pratique artistique est un acte socio-culturel. C'est-à-dire que la société s'exprime à travers l'artiste qui existe grâce à cette organisation humaine dont il dépend, et ce, à l'encontre de la conception occidentale selon laquelle l'individu puise les engrangés nécessaires à la fertilité de son inspiration dans son environnement personnel et individuel.

La musique ou la danse extra-européenne se présente davantage alors, comme une expérience de partage et non de compétition. Très souvent, dans les musiques ou danses de groupes rituels, les jeunes développent leur corps, leur sens artistique, leur amitié, car lorsque des individus vivent une expérience de participation communautaire dans la culture, ils ont plus conscience d'eux-même et de leur responsabilité réciproque. C'est aussi l'expérience où l'on fait l'éducation de la conscience individuelle dans la conscience collective pour donner naissance à des formes culturelles plus riches. Dans cet ordre d'idée, si je devais effectuer une étude technique de la musique malgache, les notes ne seraient plus de simples paramètres musicaux, les schémas de simples matières sonores se bornant à des descriptions musicales mais des combinaisons de plusieurs exécutants qui traduisent l'idée qu'on se fait de l'individualité dans la communauté et de l'équilibre sociale. Pour saisir cette transformation des données théoriques en concepts, il suffit de considérer les sons comme le symbole des exécutants à l'intérieur d'un cadre socio-culturel représenté par l'ensemble du graphisme musical.

C'est dire que les analyses fonctionnelles de la structure musicale ne peuvent être détachées des analyses structurelles de sa fonction sociale, et que la fonction des sons, dans leur relation mutuelle, ne saurait s'expliquer comme partie d'un système clos, sans référence aux systèmes socio-culturels dont fait partie le système musical auquel appartiennent ceux qui pratiquent cette musique, chaque civilisation étant pourvue d'une appréciation artistique propre.

Il est indispensable, à partir d'ici, de faire une brève analyse des formes et architectures sonores des différentes techniques d'écriture, afin de nous éclairer sur certains points qui constituent les diversités de style. Dans le principe, on peut dire que la musique occidentale n'est pas différente de certaines musiques extra-européennes. Cette affirmation peut surprendre étant donné que d'après ses systèmes de structure habituelles la musique européenne est polyphonique ou mélodique, tandis que la musique extra-européenne a une prédominance polypythmique.

Pour résoudre ce paradoxe, essayons de définir ce que sont la polyphonie et la polypythmie : la polyphonie ou le jeu polyphonique est un déroulement simultané de deux ou plusieurs parties mélodiques qui se combinent.

L'utilisation prédominante des mélodies par des combinaisons multiples amène des variétés d'intonations inattendues. L'harmonie ou l'ensemble des sons produits par incidence constitue l'intérêt du jeu. Il existe plusieurs procédés polyphoniques que l'on peut résumer en cinq groupes (voir annexe).

Quant à la polyrythmie, elle est une superposition et une combinaison de plusieurs figures rythmiques provoquant le déplacement des accentuations tout en créant des successions de contretemps.

En dehors des données théoriques, la source de ces deux techniques se retrouve dans les représentations culturelles et dans l'activité sociale comme la danse.

En Europe, on se soucie des figures ou de l'esthétique apparente (rondes, menuets, quadrilles) ; dans les pays de tradition orale, l'expression s'effectue selon la particularité du rythme utilisé (dances rituelles, danses des enfants) au cours desquelles les mouvements du corps expriment l'essence de la musique elle-même. L'analogie dans les deux cas est que la chorégraphie (l'exécution des danses) repose sur un nombre de personnes, symbolisées par les figures mélodiques ou rythmiques, tenant des parties séparées, à l'intérieur d'un cadre d'unité métrique qu'est la société.

Toutefois, le principe est appliqué verticalement aux mélodies en polyphonie et horizontalement aux figures rythmiques en polyrythmie.

Cette analyse nous démontre l'existence d'un principe universel d'utilisation de la matière sonore mais aussi, que les différents caractères ou styles de musique viennent de la diversité des concepts de création et du sens esthétique de chacun.

Il est intéressant de souligner que la musique malgache est une synthèse des deux systèmes dont je viens de parler. En effet, la plupart de nos chants et musiques comportent une diversité mélodique et une richesse d'intonation surprenante dont le rythme et la scansion particulière en constituent l'ossature. Cette spécificité est vraisemblablement la conséquence de la pénétration consécutive des différentes cultures qui se sont succédées dans notre pays. Mais le Malgache, pourvu de son extraordinaire faculté d'imitation et d'adaptation, a su assimiler ces apports étrangers pour en faire une entité inhérente à sa propre culture.

Prenons l'exemple de l'*angola*, (jeux de timbre de la voix féminine dans un registre aigu), en vogue vers les années 1900 sur les Hautes-Terres centrales. C'est une technique vocale que l'on retrouve dans les opéras et théâtres de l'Asie ; la pratique du violon par les *mpihira gasy* qui ont su réinventer une technique de jeu de cet instrument (tenue de l'archet et de l'instrument). De même, la technique pianistique malgache qui nous fait davantage admettre le piano comme un instrument à percussion plutôt qu'une imitation de la voix humaine ou d'une palette sonore. (Cette technique pianistique sous-entend le pianisme spécifique malgache imitatif des interactions rythmiques entre les voix que l'on rencontre

dans les jeux à quatre parties et non des adaptations mélodiques). Il est recommandé que le piano ait un son métallique pour l'obtention de l'effet "saccadé"

Les Malgaches n'ont pas seulement su assimiler les diverses influences mais réussi également à les dominer.

#### IV- PROBLEMATIQUE DE LA TRANSCRIPTION

Avant de clore ce paragraphe, je voudrais m'arrêter sur un sujet de discordance.

La musique de tradition orale doit-elle s'écrire ? Cette question semble poser un faux problème dans la mesure où la particularité de ces cultures dont fait partie la nôtre, se situe précisément dans l'originalité de son mode de transmission. Longtemps, cette question a été à juste titre un sujet de controverse. En effet, il ne semble pas logique de figer sur du papier une expression dont le mode de transmission en constitue l'essence. La transcription relève du pur souci d'analyse et de préservation car il est peu probable qu'après trois ou quatre générations n'interviennent des modifications dans les interprétations. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de se demander l'utilité de cette transcription mais la façon avec laquelle pourrait-on la réaliser. Le problème que posent les musiques non-écrites est le suivant : derrière ces apparences de perpétuelle mouvance et d'improvisation, se cachent des structures mélodiques et rythmiques cycliques parfaitement précises et établies sans lesquelles ne seraient possible leur transmission et leur perfectibilité d'une génération à l'autre ; les seuls éléments de communication étant une oreille absolue et une gestuelle précise.

Plusieurs études scientifiques ont été entreprises sur ces musiques réputées difficiles et complexes dans plusieurs laboratoires du monde. En fait, ces musiques ne sont pas intraduisibles mais les techniques d'écriture peu perfectionnées, jusqu'au début de notre siècle, furent incapables de recréer ou de restituer ces musiques dans leur intégrité, enfermant leur originalité rythmique et esthétique en un système métrique rigide et inadapté. Il a fallu attendre l'exposition universelle de 1931 qui permit l'ouverture sur les cultures exotiques, ce qui entraîna la métamorphose des états d'esprit et des concepts puis leurs conséquences techniques et théoriques, à savoir : l'éclatement des structures traditionnelles binaires et ternaires, et de l'architecture du monde sonore.

A présent, les problèmes du rythme ne reposent plus sur les paramètres classiques tels que, temps ou mesure, mais sur l'intensité, la hauteur et la vibration du son. C'est pourquoi la technique moderne a été mise à contribution mais les solutions ne sont pas encore à notre portée. L'interprétation des graphiques, véritables photographies de signaux acoustiques, puis la lecture de leur transcription sur partition en schémas et notes, ne sont pas choses aisées puisqu'il existe autant de systèmes cognitifs que de chercheurs. La plupart des travaux de

recherche effectués dans ce domaine sont au stade expérimental ; il reste à trouver un système de code universel admis par tous.

Je dirais, en conclusion, que le choc des cultures et des civilisations a provoqué leur fusion pour engendrer le modernisme. C'est bien une preuve que l'art du futur - ces faits n'étant pas spécifiques à la musique seule- est la synthèse, la complémentarité de toutes les cultures, et que la suprématie d'une culture sur une autre est une pure invention de l'esprit humain.

## ANNEXE

### PROCEDES POLYPHONIQUES

Les 5 systèmes :

#### 1- Le bourdon :

Superposition d'une ou plusieurs mélodies sur un ou plusieurs sons tenus, souvent exécutés dans un registre grave. Technique utilisée dans les musiques anciennes.

#### 2- Homophonie :

Déroulement simultané de diverses lignes mélodiques sur un même rythme. Système utilisé dans le chant choral ou par les choeurs.

#### 3- Contrepoint :

Distribution des mélodies par rythme respectif. Principe de la technique symphonique et des fugues mais aussi, des musiques instrumentales à plusieurs parties.

#### 4- Hoquet :

Comme son nom l'indique : chaque voix ou instrument exécute un ou deux sons entrecoupés de silence qui alternent rythmiquement avec ceux des autres. En pratique dans les musiques africaines, arabes et du Sud de Madagascar.

#### 5- Tuilage :

Chevauchement des parties. Appliqué dans la musique contemporaine ou encore, à Madagascar,dans le jeu des flûtes à traversières à plusieurs parties mais aussi, dans la technique vocale de l'angola.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, 23 Mai 1928- Musique Malgache, Journal le "Madecasse", *Horizon malgaches nouveaux*, (15 Août 1929), Tananarive.
- BELROSE H. V., 1978- La musique de l'histoire, *Ambaria*, Vol. II, Tananarive, pp. 71-86.
- DECARY R., 1957- *Rythmes et strophes malgaches.*, Marriponey Jeune, Pau, 63 p.
- DELVAL R., 1972- Les arts et les divertissements, *Radama II*, col. de l'Ecole, Paris, 959 p.
- ESTREICHER Z., 1957- *Technique de transcription de la musique exotique*, Bibliothèque et Musée de la ville de Neuchâtel, Imp. Bicherie, 450 p.
- GALLI H., - *La guerre à Madagascar*, Garnier Frères, Paris.
- GAUTHIER J., 1900- *Les musiques bizarres à l'exposition de 1900, les chants de Madagascar*, Librairie Paul Ollendorf, Enoch et Cie, Paris, 28 p.
- MALZAC P., 3 Janvier 1885- Histoire du royaume Hova, *Monde illustré*, 465 p.
- RANDRIA M., 1942- *Tantaran'i Madagasikara sy ny Malagasy*, Tananarive, 386 p.
- RASON M.R., Janvier 1933- Etude sur la musique malgache, *Revue de Madagascar*, 1.
- REGNON M.R., 1902- Madagascar et le roi Radama II, "Extrait des notes du Père Joneau", *Revue de Madagascar*, 1er trimestre, pp 60-153.

## DISCOGRAPHIE

- Institut de phonétique de l'Université de Paris
- (Exposition coloniale de 1931, N° 3480).
- Musée de l'Homme : DI 64 10, DI 64 1B

## RESUME

"Musique à Madagascar" est une analyse générale de l'évolution de la musique malgache. Elle est basée sur une méthodologie utilisée sur les Hautes-Terres, et que l'on espère appliquer aux autres régions.

La musique malgache comprend trois genres distincts : religieux ou sacré, profane et traditionnel. Cependant, les trois genres sont souvent en interaction durant leur pratique. Une analyse comparative des structures et des techniques de jeu montre que cette musique est une synthèse des systèmes polyphoniques. Un mélange dû aux influences successives des différentes cultures sur la culture malgache.

La tradition orale spécifique à la culture malgache, dont la musique, est un moyen de transmission qui ne nécessite pas de transcription. Cependant, elle s'avère nécessaire pour les études et la meilleure connaissance de cette culture.

## ABSTRACT

"Music in Madagascar" is a general study of Malagasy music and musical culture. Based on a tentative research methodology, this paper focuses on the central highlands (The Imerina area), hopefully setting a basis for future research projects on other areas.

Malagasy music includes three distinct genres, namely, religious or sacred music, profane music and traditional music. Although clearly distinct, these three genres are sometimes found interrelated in the performance, the interpretation and the improvisation of ritual dances. A comparative analysis of the structural systems and performance techniques shows that the Malagasy music is a synthesis of the polyphonic and polyrhythmic systems, a mixture undoubtedly due to the successive impacts of different cultures on the country.

The specificity of the "oral tradition" as we find it in Madagascar lies in the way the message is transmitted. As a result, although a transcription of traditional Malagasy music does not prove absolutely necessary, it might nevertheless facilitate the study of the music and give students and readers a better knowledge and thus a deeper understanding of Malagasy musical culture.

## FAMINTINANA

Raha ny mozika eto Madagasikara no resahana dia tsy maintsy hadihadiana amin'izany ny fivoarany. Mba hanatanterahana izany dia misy fomba fiasa efa nampiharina teto afovoan-tany, ary antenaina hampiasaina koa any amin'ny faritra hafa sisà.

Misy karazany telo miavaka tsara ny mozika eto Madagasikara dia ny mozikam-pivavahana na mozika masina, ny mozika tsotra fampiasa andavanandro ary ny mozika nentim-paharazana. Ny fandalinana natao dia mampiseho fa miankina indrindra amin'ny fandravonana ny feo maro miaraka ny fisehon'ny mozika malagasy. Izany toe-javatra izany dia nateraky ny fisian'ny kolontsaina maro nifandimby ary niantraika tamin'ny kolontsaina malagasy.

Ny lovantsofina, ary ao anatin'izany ny mozika, dia sarotra adika antsoratra, nefà tsapa fa ilaina tokoa izany mba hahalalàna misimisy kokoa ny kolontsaina malagasy sy mba hahazoana mandalina sy mampianatra ny mozika malagasy.

# COMPTES-RENDUS

## MADAGASCAR<sup>1</sup>

de Pierre VERIN

Pierre Vérin, auteur de cet ouvrage est un spécialiste de Madagascar. Depuis qu'il a quitté la Grande Ile, il a toujours gardé le contact. Il n'a jamais cessé d'œuvrer pour développer les connaissances sur le passé et la culture des Malgaches. Cet ouvrage en est une preuve supplémentaire. Ceux qui connaissent bien les publications sur Madagascar seraient tentés de dire qu'il pourrait s'agir d'un document de plus sur un sujet mille fois traité. Or, justement, l'auteur nous fait certes bénéficier de ses connaissances approfondies sur notre île, mais en même temps, il a su inclure habilement dans cet ouvrage les récents résultats des travaux concernant Madagascar<sup>2</sup>, en particulier dans le domaine de l'archéologie. Cette discipline que Pierre Vérin a développée à Madagascar à partir de 1961, est devenue à l'heure actuelle un outil quasi-indispensable, non seulement pour l'exploration de la connaissance de notre passé, mais aussi pour l'explication de certains de nos problèmes actuels. L'auteur les analyse fort bien, tout en essayant de les relier comme il se doit, aux vicissitudes du passé. Ainsi, cet ouvrage est un véritable panorama historique qui nous conduit des premiers villages à une première république en passant par la naissance des royaumes, mais il est également une synthèse des phénomènes récents qui ont affecté la vie sociale, économique et politique de notre pays. En évitant le ton du manuel, le livre est aussi un témoignage personnel sur la vision des 35 années durant lesquelles ce chercheur a vécu dans la Grande Ile.

Jean-Aimé RAKOTOARISOA

1- VERIN, Pierre, 1990, *Madagascar*, Karthala, Paris, 247 p. (ISBN : 2-86537-255-3)

2- A la fin de l'ouvrage, on peut trouver des indications bibliographiques les plus récentes concernant Madagascar.

## DEFORESTATION HISTORY OF THE EASTERN RAIN FORESTS OF MADAGASCAR FROM SATELLITE IMAGES<sup>1</sup>

de Glen M. GREEN & Robert W. SUSSMAN

Cet article, écrit par deux chercheurs de l'Université Washington de Saint-Louis, Missouri, est une démonstration, en termes scientifiques, chiffres et photos aériennes par satellite à l'appui, de la rapidité avec laquelle la forêt de l'Est est en train de se réduire. En 1985, il restait seulement la moitié de l'étendue de 1950. Les statistiques impressionnantes contredisent la croyance traditionnelle selon laquelle la forêt de cette région est inépuisable (*Tsy ho lany rahoviana ny ala atsinanana*).

Cet article est un cri d'alarme qui a le mérite de ne pas seulement déplorer la catastrophe écologique : il dénote aussi une compréhension des besoins de la population et propose des solutions, malheureusement trop brèves.

Yvette RANJEVA-RABETAFIKA.

---

1- Cet article est paru dans SCIENCE, du 13 Avril 1990, Vol. 248, pp. 212-215.

## MYTHES ET SOCIETE A MADAGASCAR (Tañala de l'Ikongo)<sup>1</sup>

de Philippe BEAUJARD.

Sous une couverture attrante, aux couleurs légères d'une aquarelle représentant une jeune femme Tanala, Philippe Beaujard propose un livre dense sur "les gens de la forêt" parmi lesquels il a passé plus de cinq années de sa vie, et au sujet desquels il a déjà publié plusieurs travaux, en particulier en 1983 "Princes et paysans" où il décrivait l'espace social de ces communautés du Sud-Est de Madagascar.

Une grande partie de cet ouvrage est donc consacrée aux textes mythiques originaux que l'auteur a recueillis auprès des Tanala qui vivent au pied du massif de l'Ikongo, entre les rivières Sandrananta et Matitanana : ces récits occupent 300 pages au centre du travail.

Dans une introduction fort documentée (elle s'appuie sur les travaux antérieurs déjà cités) Ph. Beaujard présente le contexte historique, social et culturel, et enfin linguistique, de ce travail de recueil et d'analyse des mythes.

Parmi son corpus, l'auteur a choisi une vingtaine de récits, présentés ici en textes bilingues dans une heureuse symétrie qui en rend la double lecture facile. L'argument de chaque récit est présenté en quelques lignes avant la traduction française. Des notes en bas de texte malgache, et des notes en fin de texte français, permettent de recevoir le plus d'explications possibles sur les deux versions. Des dessins à l'encre d'artistes malgaches illustrent ces textes.

La troisième partie emmène le lecteur "entre rêve et réalité" dans le monde riche et passionnant des sens et des symboles décryptés par l'auteur, qui propose, à tous les niveaux de sa lecture, des pistes de compréhension et de comparaison de ces textes.

Complété par un glossaire et par deux listes de noms vernaculaires (animaux et plantes cités dans la texte), par quatre index, des cartes, des figures et la

1 - BEAUJARD Philippe, 1991, *Mythes et société à Madagascar -Tañala de l'Ikongo-*, (Préface de Georges CONDOMINAS), Editions L'Harmattan, Paris, 606 p. (photos et dessins).

bibliographie, cet ouvrage impose massivement la richesse de ses informations, de sa connaissance du milieu, et de la réflexion de son auteur.

L'histoire des royaumes des gens de la forêt au XVIIème siècle aboutit à une dualité de la hiérarchie sociale, deux groupes, les nobles *Zafirambo* derniers venus et les autochtones ou *tompontany* (maîtres de la terre), ayant trouvé un équilibre dans des rapports de complémentarité où la royauté des uns n'est reconnue que par le partage du pouvoir avec les autres.

L'organisation de l'espace de la maison et du village reflète une cosmologie "noble" basée sur le rayonnement du centre sur les huit points périphériques (points cardinaux et collatéraux).

La religion traditionnelle des Tanala est organisée autour de trois termes : *Zanahary* (mot au contenu sémantique riche et évoluant historiquement et géographiquement), les ancêtres et les esprits de la nature.

A l'appui de cette présentation très claire, seize photos en noir et blanc nous permettent de découvrir visages et cadres de la vie quotidienne. C'est dans ce contexte que prennent place les récits des ancêtres, la littérature orale tañala.

Après avoir distingué le récit historique ou *tantara*, du récit *tafasiry*, tenu pour fictif par les usagers eux-mêmes (*vandy*, mensonge), Ph. Beaujard s'attache à définir mythes et contes selon leurs fonctions et leurs significations, montrant aussi comment, privés de ces dernières, les mythes peuvent glisser pour devenir de simples contes, dans un contexte d'érosion des structures anciennes : "Les Tañala ont cessé de "croire" à leurs mythes" (p. 41).

Les textes présentés ici sont bien des mythes, et l'auteur les a étudiés en reconnaissant, selon la formule employée par P. Ottino, "l'unité indestructible du mythe, du rituel et de la structure sociale" (p. 44, Ottino citant lui-même J. P. B. Josselin de Jong).

"Ce livre ne dira pas pourquoi les Tañala content, nous avertit l'auteur, ... / ... mais il aimeraît saisir pourquoi précisément ces rêves ?" (p. 8).

Et il ajoute dans une note : "A l'instar de F. Flahault, je pense que "l'interprétation doit être recherche des causes" et pas seulement "restitution du sens".

L'interprétation des mythes malgaches peut être diverse, les analyses s'éclairant mutuellement, rappelle G. Condominas dans la préface de ce livre où il évoque "le bel ouvrage de P. Ottino, "L'étrangère intime", également consacré aux mythes politiques malgaches Hautes-Terres et Sud-Est).

Les différentes variantes présentées ici ne sont donc pour Philippe Beaujard qu'une base sur laquelle il bâtit un passionnant travail de réflexion interdisciplinaire sur le monde Tañala sous tous ses aspects. Ces textes expriment tout d'abord des schémas idéologiques en compétition, et sont donc bien plus que le simple reflet d'une réalité sociale rendue plus souvent dans les contes. Derrière la situation socio-politique particulière des Tañala, construite sur la symbiose de deux couches sociales, "par un jeu savant d'alliance et un partage des pouvoirs politiques et religieux" (G. Condominas, préface, p. 1), il faut lire aussi une théorie cosmogonique, une représentation de l'univers telle que l'ont construite les Tañala et aussi, plus largement, tous les Malgaches, car la vaste culture de l'auteur l'autorise à embrasser souvent plus large que la seule région de son travail d'enquête.

On y lit donc un univers divisé en trois mondes : ciel, monde des vivants, et monde inférieur qui est tantôt terre et forêt, tantôt eaux, et dont l'on retrouve les symboles dans tous les rituels. Mais ce "triangle fondateur" peut encore se réduire à "une opposition duelle" entre *Zanahary* du haut et *Zanahary* du bas, protagonistes complémentaires du mythe de la création de l'humanité.

L'origine du riz est liée dans ces récits à l'origine de la mort : la fécondation de la terre nécessite une mort par sacrifice. Le mort sera, dans bien des versions, *Fahasivy*, le "neuvième", qui deviendra donc ancêtre et en même temps maître du riz et de la terre : à lui, souverain, revient une part des récoltes. Autre version, le riz est volé à Dieu par sa fille épouse d'un homme d'ici-bas ; enfin le riz est parfois tombé du ciel par l'intermédiaire d'un oiseau symbole aussi de souveraineté. Le riz comme élément nouveau peut aussi symboliser les changements historiques survenus aux niveaux des royaumes au XII<sup>e</sup> siècle, chaque technique étant associée à un groupe social distinct.

Ph. Beaujard a donné comme sous-titre à son livre : "Le chasseur d'oiseaux et la princesse du ciel". Ce chasseur d'oiseaux, c'est *Kotofamandrika*, ou *Koto-le-poseur-de-pièges*, type même du héros mythique malgache et diverses versions de son aventure ont été recueillies sur les Hautes Terres, sur la côte est, dans le Nord-Ouest : elles ont toutes la même trame que le mythe tañala. "Mythe fondateur de la royauté, dit G. Condominas, (ce récit) met en scène un pouvoir absolu de la noblesse au sein d'un royaume dont le chef est "dieu sur la terre", (*Zanahary antany*). Il appartient sans conteste à ce que Paul Ottino a appelé le "cycle des Andriambahoaka" (p. 402). La fondation d'une dynastie s'accompagne ici de la prééminence de la filiation utérine, comme dans la réalité historique les Zafirambo reconnaissaient leur appartenance à des familles maternelles.

Sur cinq versions recueillies, Ph. Beaujard en tient quatre données par de non-nobles, et il fait observer que la fascination des autochtones pour ce mythe pourrait surprendre. Elle s'explique si on n'en fait une lecture pas seulement politique -en s'alliant avec les Zafirambo, les *tompontany* acceptaient d'entrer

dans l'univers de la noblesse- mais aussi une lecture religieuse et enfin actuellement plus psychologique.

A travers les motifs substituables des différentes versions, comme Princesse du ciel ou Princesse des eaux, Ph. Beaujard lit une confusion significative entre deux directions cardinales, le Nord (pouvoir politique de la noblesse) et l'Est (pouvoir religieux), auxquelles s'opposent deux directions associées à la terre (espace de Koto le chasseur), le Sud (pouvoir politique des autochtones) et l'Ouest (monde des bêtes et de la mort). A ceci s'ajoute un antagonisme haut-bas qui se lit également dans les textes mythiques comme dans les rites sociaux et religieux.

Le mythe de Kotofamandrika est aussi récit de voyage merveilleux, quête initiatique, au terme de laquelle la reconnaissance s'exprime dans le mariage avec la fille de Dieu et l'accession au pouvoir royal.

Ce récit mythique, qui n'a plus aujourd'hui de dimensions politiques ou religieuses, explique à la fois l'histoire et l'idéologie des anciens royaumes, et reste très populaire grâce à la richesse et à la poésie des images, et aux associations mises en jeu par l'inconscient (p. 437).

On retrouve dans d'autres récits la rencontre et le mariage d'une Belle et d'un humain, et la Belle peut être aussi fille de la forêt ou "princesse des eaux" : ainsi, avec la "princesse du ciel", elles représentent ces trois mondes cités plus haut qui constituent l'univers. L'onction, belle des eaux, occupe une place intermédiaire, côtoyant la Belle de la forêt dans le monde inférieur, mais rejoignant la "princesse du ciel" du côté de la noblesse et de la culture.

Les textes tañala sur le thème des "Enfants chez l'ogre" se développent aussi selon le schéma d'un rite initiatique aboutissant au pouvoir royal et intégrant un grand nombre de traits symboliques d'origine indienne et indonésienne dans la culture malgache.

Le thème du "Serpent à sept langues" a donné lieu à des versions "aristocratiques" et à des versions "autochtones" distinctes, que l'auteur compare pour constater que l'utilisation socio-politique de ce mythe par les deux parties aboutit à deux leçons opposées, et à une réelle mise en cause, cette fois, de la royauté et de ses fondements idéologiques.

L'ouvrage aborde finalement le thème primordial de l'antagonisme entre *Zanahary* d'en bas, être chtonien, et *Zanahary* d'en haut, céleste. Dans les versions tañala de ce mythe des deux *Zanahary*, l'auteur décèle "l'expression d'un fantasme de domination d'une couche sociale sur l'autre, alors même que la réalité tañala est absolument différente" (p. 528). L'univers du mythe permet ici une sublimation des tensions produite par la domination et la violence dans la vie sociale.

Ce livre présente donc surtout les rapports du mythe et du politique "parce que les textes présentés sont pensés comme politiques par les Tañala eux-mêmes" (p. 531). Au dualisme cosmique correspond un dualisme social (joué par les héros à travers le dualisme des sexes). Ces textes tañala semblent apparentés aux mythes du "cycle des Andriambahoaka" étudiés par P. Ottino. "S'y fait jour la même synthèse de traits indonésiens, indiens et musulmans et d'éléments africains" (p. 546).

Pour Ph. Beaujard, la "Tanalité" de ces récits réside dans la lecture et l'utilisation faite par les "gens de la forêt" de trames préexistantes.

La riche lecture qu'il en fait lui-même dans ce livre permet de mieux connaître non seulement les Tañala de l'Ikongo, mais Madagascar toute entière.

Sophie BLANCHY.

## RITUAL, HISTORY AND POWER<sup>1</sup>

de Maurice BLOCH

Cet ouvrage de l'anthropologue britannique, bien connu des Malgaches, et qui connaît si bien les Malgaches, est une réédition de 9 (neuf) essais qui ont été publiés sur une période de 15 ans. Le propos de l'auteur, dans cette nouvelle publication, est de donner quelques explications sur les essais qui, en leur temps, ont suscité des critiques.

"Le rituel, l'histoire et le pouvoir" étudiés ici concernent les Hautes-Terres centrales de Madagascar. L'auteur expose ses théories sur le changement social, le développement des royaumes, le mariage, la création d'une idéologie, la hiérarchie des groupes sociaux, les relations de parenté, les liens entre les vivants et les morts, entre la mort, la naissance, la fertilité et l'autorité, le tout basé sur une approche particulière (marquée par les théories marxistes ?) de la connaissance (cognition) et du symbolisme.

Il s'agit là d'un ouvrage savant, contenant des idées exprimées avec vigueur, schémas et notes abondants à l'appui et des références constantes aux travaux antérieurs sur les mêmes sujets.

Yvette RANJEVA-RABETAFIKA.

---

1.-BLOCH Maurice, 1989, *Ritual, History and Power*, Selected papers in Anthropology, L.S.R. Monographs on Social Anthropology, 58, The Athlone Press.

## LA VIE QUOTIDIENNE A MAYOTTE (Archipel des Comores)<sup>1</sup>

de Sophie BLANCHY-DAUREL

Le livre consacré à l'île Mayotte nous fait revivre à chaque page des descriptions de la vie sur la côte Nord-Ouest de Madagascar. Certaines situations sociales auraient bien pu se trouver dans notre île. Les analogies dans tous les domaines font légion. Les linguistes y trouveront des éléments de comparaison (très utiles) sur le mahorais et le malgache. Ainsi ce livre pourrait servir de guide par des personnes tentées d'effectuer le même travail à Madagascar. L'intérêt réside aussi dans la méthode d'approche. L'auteur ne s'est pas contenté d'observer mais une participation effective y est notée. Serait-ce la fameuse "observation participative" tant souhaitée par nos chercheurs sans qu'ils puissent l'appliquer ?

Ce livre souligne, une fois de plus, les relations qui existent entre les îles voisines de l'Océan Indien occidental.. En le parcourant, tout le monde se rend compte de l'importance des liens qui existaient entre Madagascar et les Comores, en particulier l'île de Mayotte. Une question mérite toutefois d'être relevée à propos de la chronologie des faits. Qui de Mayotte ou de la côte Nord-Ouest de Madagascar a influencé l'autre ? En effet, il est nécessaire de rappeler qu'au XIXème siècle, Mayotte a été dirigé par le prince sakalava Andriantsoly. Ce fait politique important ne doit pas faire oublier non plus l'existence de relations très anciennes établies depuis au moins le XIème siècle entre la côte Nord-Ouest malgache et les Comores. Enfin, la lecture de cet ouvrage nécessite une certaine initiation au vocabulaire anthropologique, mais il constitue cependant un appel pour que les chercheurs de la région élargissent spatialement et culturellement leur champ d'études, pour un enrichissement mutuel et bénéfique pour tout le monde.

Jean-Aimé RAKOTOARISOA

1- BLANCHY-DAUREL Sophie, 1990, *La vie quotidienne à Mayotte (Archipel des Comores)*, Collections Repères pour Madagascar et l'Océan Indien, L'Harmattan, Paris, 239 p. (ISBN : 2-7384-0841-9).

## LA BELLE NE SE MARIE POINT

### (Contes en dialecte malgache de Mayotte)<sup>1</sup>

de Noël J. GUEUNIER

Les Editions Peeters viennent de publier un important recueil de contes en dialecte malgache de Mayotte : trente récits en double texte, que l'auteur, N. J. Gueunier a choisi parmi les 136 récits qu'il a pu recueillir à Mayotte, avec la collaboration de Madjidhoubi Saïd, à l'occasion de courts séjours s'étalant sur une durée de huit années.

Sur ce thème général du mariage, N. J. Gueunier présente un grand assortiment de variantes, la plupart longues et richement détaillées, d'autres simples et résumées, donnant au lecteur l'occasion de comparer les divers motifs substituables sur un thème commun.

Dans une introduction originale, l'auteur invite tout d'abord à un dialogue, devançant lui-même les questions des lecteurs. Et ces questions évoquent les principaux aspects, apparemment contradictoires, de cette société comorienne de Mayotte : l'Islam d'une part, et la place centrale de la femme dans l'organisation familiale d'autre part.

Il explique comment les Mahorais sont de langue malgache ou comorienne, mais tous de culture mahoraise : c'est en effet une particularité de cette île, appartenant géographiquement et culturellement à l'archipel des Comores, d'avoir environ un tiers de ses habitants qui sont de langue maternelle malgache : *kibôsy kimaore*, alors que les autres parlent en première langue le parler shimaore, une des formes de la langue comorienne appartenant à la famille des langues bantoues d'Afrique centrale et de l'Est. Ainsi nous avons relevé nous-même à Mayotte dans cette langue *shimaore* un corpus de contes en grande partie superposable à celui de N. J. Gueunier. Il faut ajouter que les malgachophones de Mayotte parlent le shimaore en deuxième langue, et que le *kibôsy* est compris, sinon parlé, par les comoriophones (qui l'appellent shibushi).

Il faut noter que le *kibôsy*, comme le *sakalava* du Nord de Madagascar (région de Nosy Be et du Sambirano) est un parler malgache de type oriental, parler en *dî* et *tsy*, par opposition aux parlers malgaches de l'Ouest, parlers en *li*

---

1 - GUEUNIER Noël J., *La belle ne se marie point (Contes en dialecte malgache de Mayotte)*, Ed. PEETERS-SELAFF, Belgique, 395 p.

et *ti*, selon la distinction convenue. De ce dernier type fait partie le *kiantalaotsy* (langue des Antalaotra ou Antalaotsy) parlé à Mayotte de manière très minoritaire, et originaire de la région de Mahajanga (sakalava du Boina).

Dans cette introduction, l'auteur met bien en évidence le rôle intégrateur de l'islam dans cette île qui s'est repeuplée au XIXème et XXème siècle après une ère de guerres, pillages et agitations de toutes sortes, et la place de la religion qui fournit de grandes valeurs de fraternité à la société comorienne organisée sur une base familiale.

Le thème retenu est justement le mariage, l'alliance, un lien conflictuel, souvent fragile et de courte durée dans la vie des hommes et des femmes, dans leur carrière" de conjoints possibles.

Parmi les contes choisis ici, certains pourraient être appelés des contes de jeunes filles difficiles, selon l'expression retenue par Aarne et Thompson dans leur classification internationale des thèmes et des motifs. Refusant des prétendants ordinaires agréés par les parents, la jeune fille "choisit" un inconnu qui semble mieux convenir que les autres (dans une des versions en shimaore que nous avons recueillie, la jeune fille s'attire cette remarque : "Tu choisis alors c'est toi qui devrais être choisie !"). Mais, dès les noces terminées, cet inconnu l'emmène chez lui avec l'intention de la dévorer tranquillement dès qu'elle sera assez grasse. Privée de la protection de ses parents consanguins, séduits par les apparences (le beau mari n'est qu'un ogre !), la jeune épouse ne sera sauvée que par la perspicacité d'une jeune sœur qui insiste pour l'accompagner et qui joue pour elle le rôle d'un double : double aux yeux vite dessillés et faisant preuve d'audace pour échapper à la mort. Parfois c'est le personnage d'un cadet infirme, misérable et méprisé, qui se révèle être le clairvoyant qui la sauvera, comme dans *Betombokoantsoro*, du nom du petit frère (Plein d'ulcères).

A force de faire la difficile avec les hommes, elle a donc eu un ogre (*kaka*), un monstre (*lolo*), un lion (*kaka simba*), un bourdon (*goegoe*), etc. : 22 textes sont consacrés à ce thème.

Récit inverse pourtant dans "La femme qui a enfanté un serpent", bête plus tard devenue compagnon d'une jeune fille sacrifiée : la belle, par amour et compassion, brûlera sa dépouille, permettant au beau jeune homme d'apparaître... (Trois textes sur ce thème).

Ces contes parlent donc tout d'abord du mariage comme d'une initiation des jeunes filles, histoires d'épreuves mortelles auxquelles l'héroïne échappe de justesse. Ils mettent aussi en garde contre un équilibre rompu : celui de la matrilocalité comme règle sociale traditionnelle. Car rien n'aurait pu arriver si la jeune fille avait accueilli son mari chez elle : elle serait restée sous la protection de ses frères et de ses parents. Sa famille, c'est sa force face à son mari.

Ces contes évoquent aussi l'obligation faite aux hommes d'offrir à leur classe d'âge un festin à l'occasion de leur grand mariage avec une jeune fille vierge. Ce festin, le *shungu*, illustre et résume la solidarité sociale et les contraintes qu'elle engendre. Dans les contes, le mari "a mangé le *shungu* des autres", selon l'expression courante. Il doit remplir ses obligations sociales, les autres l'attendent. La viande prévue pour le grand jour n'est autre que la chair de la jeune femme : dévoration et consommation sexuelle sont ici confondues dans le même motif, comme on le relève dans de nombreuses cultures, exprimé sur ce mode inconscient ou voilé.

Autour de ce thème du mariage, on peut lire aussi des récits complexes où la jeune épouse est mise à l'écart par sa rivale, rôle tenu ici par des êtres surnaturels (ou bien sur le thème de la princesse faite esclave), et où mères et filles se révèlent alors solidaires dans la malheur ou la mort. Certains motifs classiques apparaissent, tel celui de l'arbre aux merveilles poussant sur la tombe de la mère morte, motif bien exploré par G. Calame Griaule pour l'Afrique. Le conte Ndraramohaminy, le plus long, contient ces différents thèmes classiques de la littérature orale de Mayotte, et se termine sur un motif bien connu à Madagascar, celui de l'insecte auxiliaire du héros qui lui permet de reconnaître son conjoint parmi des sosies.

C'est un trait majeur de l'organisation sociale en effet que la polygamie, licite dans le contexte d'une société musulmane, coexiste avec la matrilocalité. La polygamie fait de toutes les femmes des rivales potentielles autour des enjeux que sont les hommes, leur position sociale leur pouvoir économique. La matrilocalité permet aux femmes d'une même lignée d'être présentes de manière continue dans les mêmes espaces familiaux, de vivre leur identité de destin et leur carrière sociale de manière totalement solidaire.

Dans la plupart des contes entendus à Mayotte, des chants surviennent au moment le plus intense de l'intrigue, lorsque la tension est à son comble et que le dénouement est proche. Ces chants sont au cœur du récit, et c'est souvent à partir d'eux que les conteuses ou conteurs se remémorent les textes qui les portent. On remarquera ici que certains chants sont en shimaore, en parler comorien de Mayotte, ce qui montre bien que cette littérature est commune aux deux communautés linguistiques. D'ailleurs certains conteurs passent d'une langue à l'autre, puis se corrigeant, dans certains récits. Enfin, la lecture de la version originale permet d'évaluer, comme celle du lexique déjà publié par l'auteur, combien les emprunts du *kibôsy* ou *shibushi* au *shimaore* sont nombreux dans le parler de l'île, et on voit apparaître notamment des mots de racine arabe passés d'abord dans le comorien (langue qui contient environ 30% de racines arabes).

Au-delà des textes, N. J. Gueunier a pris le parti de nous faire profiter aussi du contexte, de la situation d'énonciation de ces beaux récits, et les apartés pleins d'humour sont rendus compréhensibles au lecteur étranger à Mayotte grâce à des notes. On apprend ainsi beaucoup, non seulement sur l'ambiance, toujours

chaleureuse et gaie, de ces soirées de récitations, mais aussi sur les styles des relations familiales à Mayotte, grâce aux commentaires de l'auteur sur les plaisanteries qui passent !

Un seul regret devant ce livre d'une grande richesse, la mise en page n'a pas permis aux textes d'être parfaitement symétriques, et l'on profite moins du texte original quand on a besoin de l'appui de sa traduction...

La publication de ce recueil est un fait important pour la connaissance et la diffusion de la littérature orale de Mayotte et pour les travaux comparatifs qu'il pourrait faciliter pour tous les chercheurs qui s'intéressent à la région, à ses langues et à sa culture, exprimée ici dans les contes merveilleux.

Sophie BLANCHY

**Cornevin Marianne. Archéologie africaine, à la lumière des découvertes récentes, préface de Jean Leclant. Paris, Maisonneuve et Larose, 15, rue Victor Cousin, Paris 1993, 270 p.**

Voilà une contribution bienvenue pour ceux qui cherchent à faire le point sur les découvertes préhistoriques et archéologiques en Afrique depuis trente années. Les 26 chapitres couvrent l'ensemble du continent depuis les temps les plus reculés. Cependant, pour Madagascar, l'auteur n'a eu accès qu'à peu de sources. A propos des Comores, Marianne Cornevin utilise surtout l'article d'Henry Wright paru dans Azania, sans mentionner les travaux d'Allibert à Dembeni et ceux de Chanudet à Mwali-Mdjini. L'archéologie de la côte swahilie est surtout évoquée au travers de l'oeuvre de Chittick et de Horton. Mais il convient aujourd'hui d'insister sur le fait qu'on a, grâce aux travaux de Chami pour Dar es Salam, de Sinclair pour Chibuene et de Wright pour Ras Hafun, on dispose des datations bien plus hautes.

Le lecteur retiendra surtout les excellentes mises au point sur les civilisations du Sahara et des déserts de Libye et d'Egypte, l'évocation des découvertes de Nubie et les étonnantes progrès faits sur la connaissance de la métallurgie des métaux et des céramiques d'Afrique occidentale. Il manque toutefois cruellement les dessins de ces céramiques qui entrent bien, comme l'ont montré les Mc Intosh pour le Mali dans une périodisation de plus en plus sûre. En somme, on doit savoir gré à Marianne Cornevin de cette mise à jour sur des territoires aussi vastes et aussi divers. Toutefois il ne s'agit nullement d'un ouvrage d'initiation, mais plutôt d'une contribution permettant à des Africaniastes de garder le contact.

A cet égard, la bibliographie des pages 241 à 265 sera extrêmement précieuse.

Pierre VERIN

## LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DE CIVILISATIONS MUSÉE D'ART ET D'ARCHEOLOGIE

### SERIE TALOHA

- N° 1 - 1965, Annales de l'Université. Série Lettres et Sciences Humaines - Archéologie
- N° 2 - 1967, Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'Océan Indien
- N° 3 - 1970, Archéologie des Hautes Terres et de l'Afrique Orientale - Anthropologie
- N° 4 - 1971, Civilisation du Sud-Ouest
- N° 5 - 1972, P. VERIN "Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar" (Numéro spécial)
- N° 6 - 1974, Civilisation de l'Est et du Sud-Est
- N° 7 - 1976, Civilisation de Madagascar. Art, archéologie et anthropologie sociale
- N° 8 - 1979, Civilisation de Madagascar. Archéologie, art et anthropologie sociale
- N° 9 - 1982, Civilisation de Madagascar. Art, anthropologie sociale et archéologie
- N° 10 - 1986, Civilisation de Madagascar. Art, archéologie et anthropologie sociale
- N° 11 - 1992, Archéologie du Nord, Colloque d'histoire et de civilisation d'Antsiranana

### SERIE TRAVAUX ET DOCUMENTS

- N° 15-1975, P. VERIN, C.KOTTAK, P. GORLIN, "The glottochronology of Malagasy speech communities"
- N° 16-1975, A. MAMPITOZY, "Tantarana-drazana zafisoro"
- N° 17-1975, Z. J.ANDRIAMANANTSIELY, "Tantaran'Andrianamboninolona"
- N° 18-1975, R. RAVOAVAHY, "Tetiaran'ny terak'Andriamananjakolona sy ny taranany misy ankehitriny"
- N° 19-1979 D. RASAMUEL, "Traditions orales et archéologique de la basse Sahatorentrika
- N° 20-1983, La région de Didy (Fivondronana d'Ambatondrazaka). Economie, Sociétés et Culture.
- N° 21-1982, Ch. RADIMILAHY & D. RASAMUEL "Contribution bibliographique en archéologie"
- N° 22-1984, D. RAHERISOANJATO, "Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle"
- N° 23-1986, M. RAKOTOMALALA, "Bibliographie critique d'intérêt ethnomusicologique sur la musique malagasy"
- N° 24-1986, G. HEURTEBIZE, "Quelques aspects de la vie dans l'Androy (Extrême-Sud de Madagascar)
- N° 25-1987, Ch. RADIMILAHY, "Contribution à l'étude de l'ancienne métallurgie du fer à Madagascar"
- N° 26-1987, "Le tanala, la forêt et le tavy"
- N° 27-1991, "Ny Angano, fijery ankehitriny. Vues actuelles sur les mythes et contes malagasy"

### ETUDES OCEAN INDIEN

Service des publications, INALCO 2 rue de Lille 75343 CEDEX 07 Paris

#### Derniers numéros parus :

- N°14 - *Anganon'ny Ntaolo* (Contes des aïeux malgaches)
- N°15 - Le scribe et la grande maison (Hommage à Jacques DEZ)
- N°16 - Religions
- N°17 - Poésies de Madagascar et des Comores

### TRAVAUX ET DOCUMENTS DU CEROI

diffusé par AUPOI, INALCO 2 rue de Lille 75343 CEDEX 07 Paris

Directeur : Pierre VERIN - Coordonnateur : Claude ALLIBERT

#### Derniers titres parus :

- N°19 - Bibliographie des Comores (1984-1991)
- N°20 - P. VERIN "Destruction de la forêt orientale à Madagascar et ses conséquences"
- N°21 - R. KABORE "Contribution à l'étude de l'idéophonie"
- N°22 - N. RAFIDISON "Conflits ethniques et leur résolution à Majunga"
- N°23 - F. RAHARIMANGA "Ny Avana Ramanantoanina et l'identité nationale"
- N°24 - V. RAHARIJAONA "L'archéologie de la vallée de la Manandona"
- N°25 - R. KABORE "Evolution des morphèmes austronésiens *um* et *in* en malgache"
- N°26 - T. MARONE "Storia e tradizione dell'isola di Mayotte dal 1800 al 1841"

## SOMMAIRE

### SOURCES ET METHODES

Ankadivory : témoin d'une culture de l'Imerina ancien. <b>Solo RAKOTOVOLOLOLONA .....</b>	7
L'Imerina et le peuplement de Madagascar : les hypothèses confrontées aux nouvelles découvertes. <b>Pierre VERIN .....</b>	25
Archéologie des Hautes-Terres centrales : Problèmes et méthodes. <b>Jean Aimé RAKOTOARISOA .....</b>	29
Les fouilles de Lohavohitra : contribution à l'étude des aménagements d'un site ancien, fortifié et perché du Vonizongo (Centre-Ouest). <b>RAFOLO ANDRIANAIVOARIVONY.....</b>	37
Répartition des villages anciens dans une vallée des Hautes-Terres centrales : archéologie de la Manandona. <b>Victor RAHARIJAONA .....</b>	51
<b>HISTOIRE ET CIVILISATION</b>	
Recent research in the paleoecology of the highlands of Madagascar and its implications for prehistory. <b>Robert DEWAR et David BURNLEY .....</b>	79
Savane, feu, protéine et soie sur les Hautes-Terres de Madagascar. <b>Daniel W. GADE .....</b>	89
Brève esquisse de l'histoire du Manandriana, d'après les traditions orales. <b>Narivelo RAJAONARIMANANA .....</b>	109
Le site fortifié de Vohitsaveotsa dans le Vohibato (Sud-Betsileo) ; traditions orales, archéologie et histoire. <b>Daniel RAHERISOANJATO .....</b>	141
Première reconnaissance archéologiques dans le pays "Tanala" (Ifanadiana-Ranomafana). <b>Victor RAHARIJAONA et Solo RAKOTOVOLOLOLONA .....</b>	159
Ny fomba sy ny hevity ny Tsangambato ao amin'ny faritr'Anosibe An'Ala. <b>Michel RAZAFIARIVONY.....</b>	171
Education, famille et société : cas de l'enfant tanala. <b>Bodo RAVOLOLOMANGA .....</b>	191
Musique à Madagascar : son évolution selon les divers courants d'influence. <b>Mireille Mialy RAKOTOMALALA .....</b>	203

### COMPTES-RENDUS

(Pierre VERIN, Glen M. GREEN & Robert W. SUSSMAN, Philippe BEAUJARD,  
Maurice BLOCH, Sophie BLANCHY-DAUREL, Noël J. GUEUNIER)